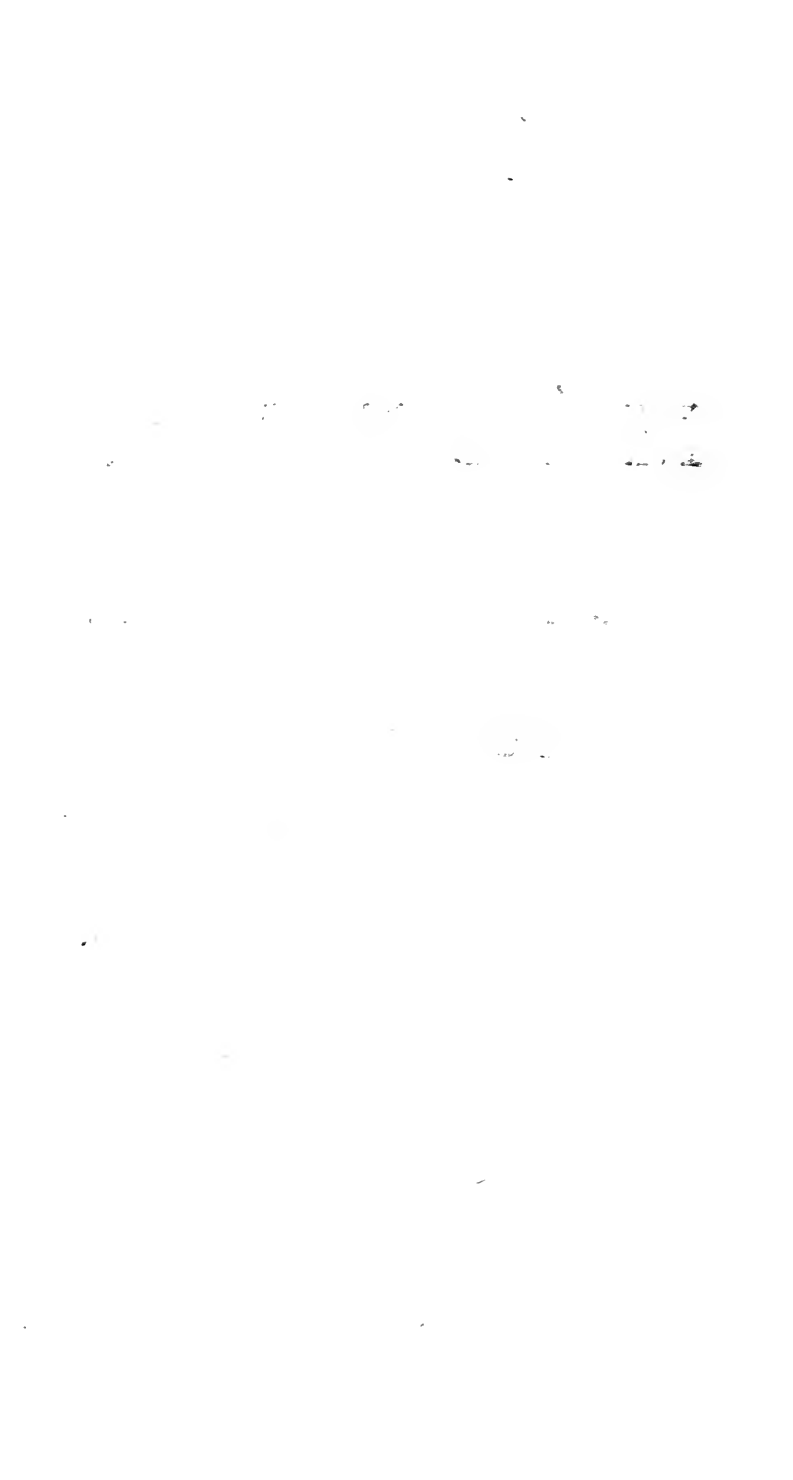


My young friends
the friends of the

MÉDECINE

DE L'ESPRIT.

TOME PREMIER.



MÉDECINE

DE L'ESPRIT;

Où l'on cherche 1°. le mécanisme du corps qui influe sur les fonctions de l'ame. 2°. Les causes physiques qui rendent ce mécanisme ou défectueux, ou plus parfait. 3°. Les moyens qui peuvent l'entretenir dans son état libre, & le rectifier lorsqu'il est gêné.

PAR M. LE CAMUS,

Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, ancien Professeur des Écoles, Agrégé Honoraire du Collège Royal des Médecins de Nancy, Membre des Académies Royales d'Amiens, de la Rochelle & de la Société Littéraire de Châlons sur Marne.

Nouvelle Édition, revue, corrigée, & augmentée.

TOME PREMIER.

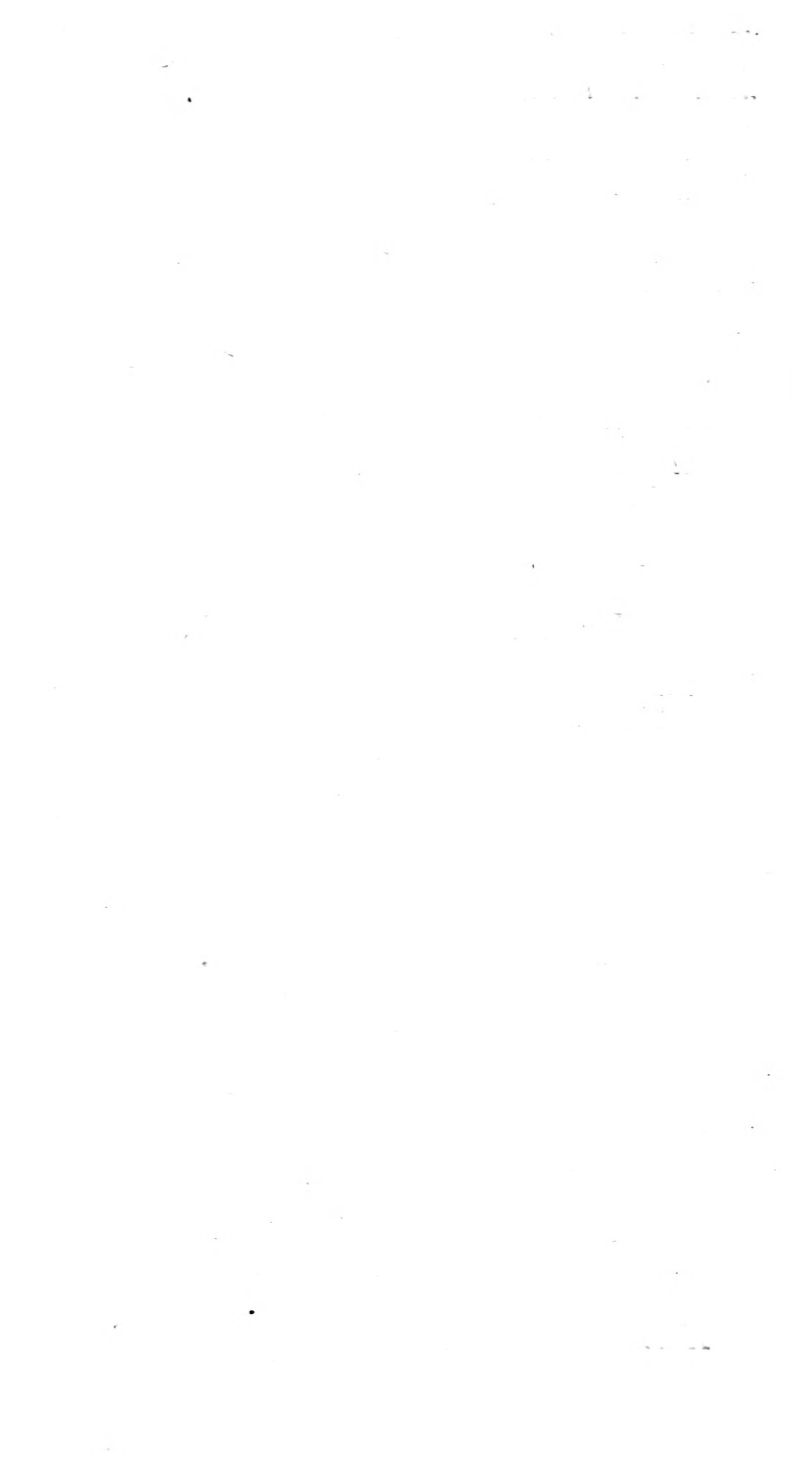


A PARIS,

Chez GANEAU, Libraire, rue S. Severin, près
l'Église, aux Armes de Dombes &
à S. Louis.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





A MONSEIGNEUR
DEVOYER
D'ARGENSON,
MARQUIS DE PAULMY,

Ministre d'Etat , Commandeur
des Ordres du Roi , Chancel-
lier des Ordres Royaux de
S. Louis & de S. Lazare , l'un
des Quarante de l'Académie
Françoise , Honoraire de l'A-
cadémie des Belles-Lettres ,
& de celle des Sciences , des
Académies de Berlin & de
Nancy , Ambassadeur à Ve-
nise.



MONSEIGNEUR,

VOTRE naissance , vos talens
& la confiance bien méritée d'un

Monarque chéri , vous ont fait remplir en France les plus éminentes dignités. Vous passez chez l'Etranger pour y faire éclater de plus en plus les qualités de votre esprit & de votre cœur. Vous répandez la lumière partout où vous vous faites connoître. C'est sans doute à la faveur de votre nom que la premiere édition de mon Ouvrage a dû son succès. Daignez encore l'honorer de votre protection.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur
LE CAMUS. D. M. P.



P R É F A C E.

LE Public ayant accueilli mes idées suivant qu'elles avoient été exposées dans la premiere édition de cet Ouvrage , j'ai hésité longtems pour me déterminer à y faire quelque changement ; parce qu'ayant plû d'une maniere , on n'est pas sûr de plaire d'une autre. Mais l'envie d'atteindre à un plus haut point de perfection , & de ne présenter au Public qu'un fruit encore plus digne de lui , m'a fait passer sur cette premiere considération. En conséquence , j'ai travaillé de nouveau cet Ouvrage , j'ai ôté ce qui n'étoit que le produit de l'imagination , j'y ai substitué tout ce que m'a suggéré une expérience acquise depuis vingt-cinq années que cet

a iij

Ouvrage a été composé. Desorte qu'il ne reste que l'ordre suivi d'abord dans le premier Livre , tandis que le fond des choses a été absolument changé. Je donne moi-même ici un exemple frappant des vicissitudes qui arrivent à l'esprit à mesure que l'âge apporte des changemens au corps. Ceux qui auront la première édition , auront , en faisant l'acquisition de cette seconde , deux ouvrages pour ainsi-dire dissimblables ; je dis pour ainsi-dire , car si cette seconde édition n'est pas semblable à la première par la manière dont les principes sont exposés , elle est semblable par l'objet qu'on se proposoit d'enseigner & de démontrer. Voici en quoi consistoit & consiste encore cet objet.

Après avoir réfléchi attentivement sur les causes physiques

qui modifiant différemment les corps , varioient aussi les dispositions des esprits , j'ai été convaincu qu'en employant ces différentes causes , ou en imitant avec art leur pouvoir , on parviendroit à corriger par des moyens purement mécaniques les vices de l'entendement & de la volonté. Cette certitude n'étoit que l'aurore d'un plus grand jour. Tous les hommes qui réfléchissent sur la nature de leur être auroient pû en penser autant : il restoit encore le plus difficile à faire. Il s'agissoit de tracer une méthode par laquelle on pût déraciner les défauts qu'on pense appartenir à l'ame , de la même manière que les Médecins guérissent une fluxion de poitrine , une dysenterie , une hydropisie & toutes les autres maladies qui n'attaquent, ou ne

paroissent attaquer que les corps. L'envie d'être utile aux hommes, m'a donné de la hardiesse. Je suis entré dans tous les détails qui m'ont paru nécessaires pour accomplir mon dessein, j'en ai tiré des conséquences qui m'ont fait atteindre au but que je me proposois. Heureux si j'ai réussi en plusieurs points ; je ne pense pas que mon Ouvrage soit parfait ; la perfection est au-dessus de la condition humaine. Je compte sur l'indulgence du Public qui me pardonnera en faveur de la nouveauté de l'idée & des sentimens dont je lui fais part. Je la mérite n'ayant rien négligé pour corriger ce qu'il y avoit de défectueux , pour changer en mieux ce qui n'étoit que bien , pour ajouter ce qui paroissoit manquer , ou ôter ce qui étoit superflu.

Tous les avis ont été bien reçu de ma part lorsqu'ils étoient fondés en raisons , & donnés avec les égards que se doivent entre eux les gens de lettres. Quant à ceux qui ne cherchent qu'à répandre leur fiel sur tous les objets qui s'offrent à leurs regards ; j'ai souffert qu'ils me salissent de leur venin sans en murmurer. J'ai eu encore assez d'humanité pour croire que cela a pû les soulager. Je croirai encore leur répondre assez amèrement , en sachant me taire.

Je fais voir dans le premier Livre de cet ouvrage qui étend si loin le domaine de la Médecine , que les fonctions de l'entendement & les ressorts de la volonté sont mécaniques. J'en développe en même tems le mécanisme sans m'attacher aux sentimens des Philosophes qui

ont vécu avant moi. On y trouvera des choses absolument neuves & l'on fera surpris de voir les actions & les passions de l'ame confinées autrefois dans des raisonnemens abstraits , réduites à des idées si simples.

Dans le second Livre , j'examine les causes physiques & générales dont le pouvoir sur l'esprit est incontestable. Ce sont des causes matérielles qui forcent l'ame & le corps à exercer des fonctions conformes à leur nature. On y remarquera ce que peut la génération sur les esprits, la manière dont les climats différencient les génies, s'il faut tout attendre de l'éducation morale sans avoir égard à l'éducation corporelle ; comment l'âge , le tempérament , le régime de vivre , les saisons disposent des inclinations de l'ame en variant

les dispositions des corps. Si ces idées ne sont pas nouvelles, elles ont du moins l'avantage d'être rassemblées sous le même point de vue, & de former un tout beaucoup plus grand & beaucoup plus vaste qu'on ne se le feroit imaginé.

Enfin dans le troisieme Livre, je rapporte les défauts des opérations de l'entendement & de la volonté, qui dépendent des vices de l'organisation, comme il est prouvé dans le premier Livre, & j'emploie pour les détruire les mêmes causes physiques dont j'ai fait mention dans le second Livre. C'étoit là le sujet de mes recherches, & l'objet de l'attente de mes lecteurs. Cette méthode étoit le vrai moyen de trouver la vérité & de la faire connoître clairement aux autres (a).

(a) *Ex quo triplex ille animi fœtus existit :*

Ainsi pour bien comprendre notre doctrine il faut en saisir l'ensemble, & comparer cet Ouvrage à un arbre dont j'ai représenté les racines, le tronc & les fruits. On peut cueillir les fruits sans avoir égard au tronc & aux racines. Mais si l'on veut avoir une entière connoissance de l'histoire naturelle de cet arbre, on doit en distinguer toutes les parties, en examiner la nature, & en découvrir les propriétés.

Afin de satisfaire plus pleinement la curiosité des lecteurs, j'ai ajouté à la fin de cet Ouvrage une histoire suivie des sentimens des Auteurs qui ont paru vouloir traiter le même sujet que moi.

unus in cognitione rerum positus, & in explanatione naturæ: alter in descriptione expetendarum, fugiendarum ve rerum: tertius in judicando quid cuique rei sit consequens, quid repugnans; in quo in est omnis tum subtilitas differendi, tum veritas judicandi. Cicero: Tuscul. Quæstionum lib. V. versus medium.

On y trouvera les traits de ressemblance & la différence avec cet ouvrage. Cette généalogie d'idées qui se sont succédées de siècles en siècles, peut devenir intéressante & fixer le point où l'on doit commencer sa carrière lorsqu'il s'agit de faire de nouvelles découvertes.

Comme j'entreprendois d'expliquer d'une façon mécanique les fonctions de l'ame unie au corps; comme les secours que j'indiquois pour remédier aux vices des corps qui occasionnent la mauvaise disposition des ames, sont tous physiques; des esprits mal instruits, ou mal intentionnés vouloient inférer de-là que je donne à penser que l'ame n'est qu'une simple machine qui ne va que par ressorts, ou du moins une simple modification de la matiere si elle n'est matiere elle-même.

A Dieu ne plaise que je pense ainsi, ou que j'induisse jamais les autres à le croire. Je sai que l'ame n'est pas une modification de la substance divine, comme l'a prétendu *Spinoza* (*b*). Je soutiens que l'ame n'est pas une modification du corps comme le pensoit *Epicure* (*c*). J'avoue que l'ame n'est pas un corps comme l'ont assuré *Tertullien* (*d*), *Hobbes* (*e*) & quelques autres Philo-

(*b*) Dans son *Traſtatus Theologico politico*, imprimé à Amsterdam en 1670. Voyez surtout dans ses Œuvres poſthumes ce qu'il a intitulé *Ethica*.

(*c*) *Vacuum neque facere aliquid, neque pati poteſt, ſed motum tantum per ſe corporibus præbet. Itaque qui incorpoream dicunt eſſe animam, deſipiunt. Nihil enim aut facere poſſet aut pati ſi eſſet hujusmodi. &c.* Diogenes Laërt. in vitâ Epicuri

(*d*) *Definimus animam dei flatu natam, corporalem effigiatam* Q. Septimii Florent. Tertulliani lib. de animâ, cap. 22.

(*e*) Dictionnaire de Bayle, Article *Hobbes*, note N.

sophes , s'imaginant que tout ce qui est substance est matériel. Je n'ignore pas que l'ame est une substance contingente , raisonnable , spirituelle & immortelle ; mais je fais aussi que par des causes vraiment mécaniques l'ame est aidée , ou contrainte dans ses opérations , que souvent par des causes de la même nature , elle est détournée dans ses fonctions indépendamment de sa volonté. Des exemples rendront sensible ce que je viens d'avancer. Certaines personnes deviennent comme stupides à cause du seul empêchement de la circulation du sang dans les viscères. Ceux-ci sont plus spirituels après avoir bu un peu plus de vin qu'à l'ordinaire ; ceux-là sont mélancoliques par des affections purement corporelles , la cause augmentant de

force , ils deviennent hypocondriaques & finissent par être fols , degrés qui dépendent absolument de l'économie animale plus ou moins viciée. Voici donc des états où l'affiète de l'ame se trouve changée , sans que l'ame dans son essence soit susceptible d'aucun changement , & sans que l'ame cesse pour cela d'être un esprit. C'est cette variation seule qui fait tout mon principe & le fondement sur lequel tout l'édifice est bâti.

Pour ôter toute ressource aux esprits malins , ou à ceux qui , trop prompts dans leurs conclusions , prétendroient m'accuser de matérialisme , je le dis en termes non équivoques , qu'il existe une ame raisonnable & immortelle ; que sans elle , c'est-à-dire , sans sa présence , nous ne pourrions avoir aucune idée ,
faire

faire aucun raisonnement , ni porter aucun jugement ; que par sa nature elle n'est pas capable d'errer dans ses raisonnemens , de renverser l'ordre de ses idées , ni de tirer de fausses conséquences ; que tout ceci ne peut provenir que des mauvaises dispositions des corps ; que les ames seront sujettes à ces vices tant qu'elles seront unies à la matiere ; que les causes Physiques modifiant les corps , modifient nécessairement les ames ; que Dieu seul est le médiateur qui dispense ces modalités , puisque lui seul peut agir immédiatement sur les substances spirituelles & les substances corporelles.

Où sont donc à présent ces idées de matérialisme ? L'on ne peut pas plus m'en accuser que M. *Flecher* dont je n'ai fait pour ainsi dire , qu'étendre l'idée.

» Qu'est-ce que l'esprit, se de-
 » mande-t-il à lui-même (*f*)
 » dont les hommes paroissent si
 » vains ? si nous le considérons
 » selon la nature , c'est un feu
 » qu'une maladie & qu'un acci-
 » dent amortissent sensiblement,
 » c'est un tempérament délicat
 » qui se déregle , une heureuse
 » conformation d'organes qui
 » s'usent , un assemblage & un
 » certain mouvement d'esprits
 » qui s'épuisent & se dissipent ,
 » c'est la partie la plus vive & la
 » plus subtile de l'ame qui semble
 » vieillir avec le corps , &c.

Je sens bien que c'est le mé-
 chanisme des opérations attri-
 buées à l'ame , qui effraie d'a-
 bord : mais la Philosophie nous
 met à portée de rendre raison
 de beaucoup de phénomènes.

(*f*) Oraison Funebre de Madame la Du-
 chesse de Montausier. *Pag.* 16.

Dieu ayant imprimé le mouvement aux causes secondaires, il les laisse agir selon leur détermination, & s'il emploie sa toute-puissance pour s'y opposer, ce n'est que lorsque sa bonté obtient des miracles de sa justice. Laissons les Théologiens traiter ces vérités : pour nous, ne nous écartant point de la sphère de notre sujet, contentons-nous de suivre un mécanisme que la raison peut connoître. Un seul exemple renferme toute notre doctrine sur cet article. *Xantus*, le maître d'*Esope*, fut interrogé par un Jardinier. Cet homme avoit observé que les herbes qui viennent de leur gré en plein champ, étoient beaucoup plus belles que celles qui étoient cultivées avec grand soin. Il en demanda la raison au Philosophe. Dieu le veut ainsi, répondit

Xantus. *Esope* se mocqua d'une pareille réponse , & ce fut avec raison , puisque cette question étoit du ressort de la Physique , dont son maître faisoit profession. L'on fait bien que tout se fait par la volonté de Dieu : mais la Philosophie doit rendre des raisons propres & particulières , comme fit ensuite *Esope* (*g*). Je sens bien que par ignorance , par facilité , ou par paresse , on a plutôt recours à la raison du Philosophe , qu'à celle du Fabuliste ; comme si la cause générale ne renfermoit pas sous elle des causes particulières ; comme si reconnoissant des corps mus par d'autres corps , cela empêchoit de reconnoître un premier moteur. Erreur inexcusable , & qui doit être bannie dans un siècle aussi éclairé que le nôtre.

(*g*) Voyez la vie d'*Esope* par la Fontaine.

A P P R O B A T I O N.

J'A I lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier un Ouvrage qui a pour titre *Médecine de l'Esprit*, avec les Additions & les Corrections faites sur l'Edition du même Ouvrage en l'année 1753, & je l'ai jugé très-digne de l'impression. A Paris, ce 27 Avril 1767.

POISSONNIER.

P R I V I L É G E D U R O I.


LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT : Notre amé LOUIS-ETIENNE GANEAU, Ancien Consul, Libraire & Syndic de sa Communauté. Nous a fait exposer qu'il désireroit faire réimprimer & donner au public : *La Médecine de l'Esprit*, par M. LE CAMUS ; s'il Nous plaïoit lui

accorder nos Lettres de renouvellement de Privilège pour ce nécessaire. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de cinquante années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui

du dix Avril 1725 , à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le Sieur DE LAMOIGNON , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notredit Sieur DE LAMOIGNON , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Vice-Chancelier , & Garde-des-Sceaux de France , le Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons , & enjoignons de faire jouir ledit Expositant , & ses ayans causes , pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers , Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire , pour l'exécution d'icelles , tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris , le dixieme jour du mois de Juin , l'an de grace mil sept cent soixante sept , &

de notre regne le cinquante-deuxième. Par le
Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XVII. de la Chambre
Royale & Syndicale des Libraires & Impri-
meurs de Paris , N^o. 1316 , fol. 235 , con-
formément au Règlement de 1723. A Paris* 
23 Juin 1767.

GANEAU , *Syndic.*

MÉDECINE



MÉDECINE DE L'ESPRIT;

Où l'on traite des dispositions & des Causes Physiques qui influent sur les opérations de l'ame ; & des moyens de maintenir ces opérations dans un bon état , ou de les corriger lorsqu'elles sont viciées.

INTRODUCTION.



CEUX qui tendent à l'universalité des connoissances, ou qui veulent s'appliquer à quelque genre d'étude utile & avantageux, doivent regarder la Médecine comme une de ces Sciences,

Empruntée de la Médecine.

Tome I.

A

2 INTRODUCTION.

qui naissant du concours de toutes les connoissances humaines, mérite d'autant plus d'être cultivée, qu'un esprit qui sçait déduire avec justesse ses conséquences, en peut retirer les plus grands avantages soit pour la vie animale, soit pour la vie civile.

Un de ces
avantages, la
connoissance
de soi-même.

Si c'est elle qui nous présente le livre entier de la nature à lire & à méditer, c'est aussi par son secours que nous exécutons le précepte de cet ancien Philosophe qui fut mis au nombre des sept Sages pour avoir prononcé ces judicieuses paroles, *Connoissez-vous vous-même* (a). Précepte qui lui paroissoit de difficile exécution, & qui l'étoit aussi, puisque personne n'a reçu pareil honneur pour l'avoir pratiqué. Ouvrons la barrière; applanissons le chemin, & pénétrant dans les labirintes les plus secrets de notre constitution, saisissons, s'il se peut, le mécanisme de nos corps, déchirons le voile qui couvre nos ames, développons les

(a) *Thaletis illud est, nosce te ipsum. Quod Antisthenes in successionibus ait fuisse Phemonoës, idque sibi usurpasse Chilonem. Diogenes Laertius de vitâ & moribus Philosophorum, lib. 1. in vitâ Thaletis.*

loix de l'union de ces deux substances hétérogenes, & bientôt nous parviendrons à cette connoissance de nous-mêmes.

En effet qu'est-ce que se connoître soi-même ? sinon sçavoir au juste l'histoire des différentes opérations de la plus noble partie de son être, & connoître tous les ressorts qui font mouvoir & sentir cette machine qu'on appelle à juste titre le petit monde. A-t-on acquis ces connoissances ? l'ouvrage n'est que commencé, le plus difficile reste encore à faire. Il faut par ses recherches découvrir ce que peut produire la combinaison des actions réciproques de ces deux substances dont l'une est étendue, matérielle, visible, incapable de sentiment, de raisonnement, de jugement, de passions & de vertus ; & l'autre au contraire inétendue, immatérielle, invisible, capable de sentir, raisonnant surtout, jugeant de tout, le jouet des vices & des passions ; enfin le champ où germent, croissent & fructifient les vertus.

Ce que c'est que la connoissance de soi-même.

Ici la Physique & la Méthaphysique semblent s'unir si intimement,

Union de la Médecine

4 INTRODUCTION.

& de la Mé-
taphysique.

qu'en voulant les séparer on ne peut atteindre le but qu'on s'étoit proposé. Il n'appartient qu'à la science qui doit connoître également & les esprits & les corps, de traiter de ces combinaisons abstraites. Or cette science n'est autre chose que la Médecine, dont le pouvoir s'étend soit médiatement, soit immédiatement sur les deux substances qui composent notre individu. Ce seroit à tort que l'on contesterait le pouvoir de la Médecine sur les corps. Cette multitude infinie de personnes délivrées des maux les plus cruels, & arrachées des bras de la mort, met le fait tellement en évidence, qu'il ne seroit pas raisonnable même d'en douter. Il n'en est pas de même de sa puissance sur l'esprit. Ceux dont les lumières ne sont pas assez étendues, croiroient peut-être pouvoir la lui contester ; mais qu'ils jettent les yeux sur tant de personnes qui livrées à la folie ou à l'humeur la plus noire, ont été rendues par son secours à la raison la plus saine & la plus libre.

Objet de la
Médecine tiré
de ce prin-
cipe.

Après ces réflexions préliminaires, on sent qu'il est de l'objet de la Méde-

cine de remedier non seulement aux vices du corps , mais encore à ceux de l'esprit ; ou du moins de découvrir les moyens qui sont propres à entretenir le commerce le plus exact qu'il est possible , entre l'ame & le corps. C'est cette derniere partie aussi négligée que si elle étoit inconnue en Médecine , que j'entreprends de mettre dans un certain jour. Je le ferai d'autant plus volontiers , que chacun doit tendre à perfectionner la profession qu'il a embrassée , & que l'illustre *Descartes* nous assure (b) que si l'on pouvoit trouver quelque moyen pour rendre les hommes plus sages & plus ingénieux , ce ne seroit que dans l'art des *Chirons* & des *Esculapes*. Sans doute que si tant de célèbres Médecins qui ont paru depuis ce grand Philosophe , avoient fait attention à cette sage réflexion , les esprits lents ou effrenés , foibles ou violens , abrutis , &c , seroient plus rares , & l'on ne regarde-

(b) *Animus adeò á temperamento & organorum corporis dispositione pendet , ut si ratio aliqua inveniri possit , quæ homines sapientiores & ingeniosiores reddat , quam actenus fuerunt , credam illam in Medicinâ quæri deberi. Carthesius diss. de methodo 6. §. 2.*

6 INTRODUCTION.

roit pas aujourd'hui comme incurables mille défauts qui obscurcissent l'entendement, & dépravent la volonté. Ce n'est pas que je prétende par là relever le prix de cet Ouvrage, & faire entendre ici que de toute éternité l'être suprême ait attendu jusqu'à ce moment pour éclairer & corriger par mes leçons l'entendement humain. Je connois trop ma foiblesse, & si je hafarde cet Ecrit, l'orgueil ni l'intérêt ne m'ont pas mis la plume à la main ; le desir d'être utile aux hommes m'a engagé à tracer & à arranger les réflexions contenues dans ce livre.

Ce n'est peut-être pas mal-à-propos que j'avoue ici ma foiblesse. Plusieurs peut-être pensent-ils déjà que c'est manquer d'esprit que de prétendre en donner. Je le veux : & peu m'importe, pourvû que plusieurs personnes sentent les bons effets des préceptes que je compte donner dans la suite de cet Ouvrage. S'ils ont de l'esprit, je les en félicite ; ce n'est pas pour eux que j'écris. Serai-je reprehensible pour vouloir soulager le faible, & tendre une main secourable à ceux qui, pour ainsi dire, désavoués

par une nature marâtre, languissent dans des ténèbres qui ne peuvent être dissipées que par le flambeau que je leur présente (c). Je ne suis pas assez aveuglé par l'amour propre, pour croire que j'aie tout détaillé exactement dans cet Ouvrage, & que plusieurs aidés des lumières qu'il peut fournir, réussissent dans leurs entreprises. Pour remédier à cet inconvénient, il faut consulter les Médecins, qui par l'étude particulière qu'ils font de l'homme, connoissent les vices des organes qui empêchent les fonctions de l'ame; & par l'étude qu'ils font de toute la nature, sont en état d'indiquer les moyens qui peuvent remédier à ces vices.

Remédier aux vices des ames, ce n'est pas une chose dont les difficultés soient insurmontables. Ce n'est précisément que remédier aux vices des corps. Cette réflexion seule doit éloigner toute idée d'impossibilité. En effet si l'on considère que Dieu a dû créer les ames essentiellement les mê-

Fondement de cet Ouvrage; que les ames sont essentiellement les mêmes.

(c) *Quòd si illi freti ingenio, nostrá preceptione non indigerent, tamen justá de causá daretur quare iis qui minùs ingenii habent adjumento velimus esse.*
Cic ad Herennium, lib. 3.

8 INTRODUCTION.

mes, comme sa bonté nous engage à le croire (d), les ames ne doivent être différemment modifiées que par leur union avec les corps. D'ailleurs si Dieu n'a mis aucun vice dans les ames, comme sa justice nous le persuade, les défauts que nous apercevrons dans notre entendement & dans notre volonté, ne pourront être rejetés que sur les vices de notre organisation. Car si nous considérons l'ame en faisant abstraction des corps, nous la concevrons totalement livrée à l'intelligence la plus pure, & possédée par l'amour de l'infiniment beau & de l'infiniment bon.

Ces principes ne sont pas avancés ici comme purement spéculatifs : on doit en retirer les plus grands fruits

(d) *Omnes hominum animæ dignitate naturæ omnino uniformes sunt, nec inter stultissimi cujuscumque & sapientissimi hominis animos ulla planè diversitas reperiri potest . . . Quod si interdum videamus hominem alterum alteri ingenii acumine, & intelligendi vi excellere, hanc varietatem certum est, non à majori, minorivè intellectûs præstantiâ oriri, sed ex organi dispositione & aptitudine diversâ proficisci.* Ant. Zara. anat. ingenior Sect. 1. membro 2. Il cite Aristot. lib. 3. Metaphys. cap. 4. Durandum in 2. Sentent. dist. 32. quest. 3. Zimara theor. 54. Solum in prædicam. cap. de Substantiâ, quest. 2. Soninat. lib. 8. Metaph. quest. 26. & Argentinat. in 2. Senæpt. distinct. 32. quest. 1. artic. 2.

INTRODUCTION. 9

pour la pratique. Car l'ame d'un homme stupide est immortelle, immatérielle, capable de penser, & égale à celle du plus grand Mathématicien; celle de ce Mathématicien endormi ou en délire, n'en est pas moins tout ce qu'elle étoit auparavant. Il n'y a donc que les différentes façons d'être des corps qui modifient les ames différemment. Si elles ne sont différenciées que par leur union à la matiere à laquelle Dieu les a attachés; tout ce qui pourra modifier différemment cette matiere, variera aussi les opérations de l'ame qui lui est unie. Or nous pouvons agir sur la matiere d'une façon déterminée; nous pouvons donc rétablir l'ame de ce stupide dans tous ses droits, & lui faire exécuter toutes ses fonctions avec autant de liberté & de justesse que le pourroit faire le plus bel esprit.

Afin de parvenir à cette fin, & de rectifier mille autres défauts soit de l'entendement, soit de la volonté, voici le plan de notre ouvrage dans lequel on trouvera la solution d'un grand nombre de difficultés qu'on auroit pû placer ici, mais qui exi-

10 INTRODUCTION.

geoient la connoissance de nos principes avant de les résoudre.

Division de
tout l'Ouvra-
ge.

1°. Pour ne rien laisser à desirer & pour éclaircir la méthode que nous proposerons, nous exposerons le mécanisme qui contribue aux opérations de notre ame. Cette partie peut s'intituler *La Logique des Médecins*. Nous l'appellons ainsi parce qu'après avoir examiné la partie Méthaphysique de l'entendement & de la volonté, comme on le fait ordinairement dans les écoles, nous ferons voir la part que prennent nos organes dans l'exercice de ces facultés de notre ame. Or ce détail appartient absolument aux Médecins.

2°. Nous assignerons les causes générales qui peuvent différencier les esprits; c'est ce que nous comprendrons sous le titre de *Causes Physiques qui influent sur les esprits*.

3°. De ces deux premiers livres nous tirerons des conséquences qui feront autant de préceptes soit pour acquérir de l'esprit, soit pour remédier à ses vices. Nous intitulerons cette partie *la Médecine de l'Esprit*.

Cette exposition de notre dessein

fait voir combien notre Ouvrage diffère du projet d'*Antiphon* un des dix Orateurs dont *Plutarque* a écrit la vie (e). Cet homme dont le langage étoit exquis & plein de persuasion, composa un art de remédier aux ennuis & aux maladies de l'esprit, de même que les Médecins guérissent les maladies & les douleurs du corps. Pour mettre en pratique ses préceptes, il fit construire une petite maison à Corinthe sur la place avec cette inscription audeffus de la porte, *qu'il faisoit profession, & avoit le moyen par ses paroles de guérir les ames chargées d'ennuis & de tristesse*. Il y réussissoit le plus souvent, mais il dédaigna par la suite un art qui ne lui parut pas bien supérieur. Nous ne prétendons pas par la morale & par des consolations purement spirituelles relever les ames abbatues par les chagrins, la tristesse & les inquietudes; nous voulons, en operant directement sur les corps, rendre plus libres & plus parfaites les fonctions de l'esprit. C'est pourquoi nous ne mettrons pas audeffus de notre porte l'inscrip-

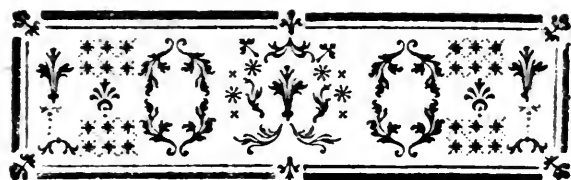
(e) Vie des dix Orateurs par *Plutarque*.

72 INTRODUCTION.

tion d'*Antiphon*. Elle ne nous convient pas plus qu'à tout autre Médecin dont les cabinets sont aussi bien que la bibliothèque d'*Osymandias*,
MEDICA ANIMÆ OFFICINA (f).

(f) *Osymandias* qui succeda à *Buliris* Fondateur de Thèbes, avoit fait mettre audessus de sa Bibliothèque cette inscription Ψυχῆς ἰατρικὴν. *Diodorus siculus*, lib. 1. pag. 45.





LIVRE PREMIER.

LA LOGIQUE

DES MÉDECINS.

Nous appercevons, nous raisonnons, nous jugeons & nous nous rappelons les idées que nous avons déjà eues. Tous ces pouvoirs appartiennent à l'entendement qui est le genre suprême auquel se rapportent toutes les puissances qui nous font connoître les objets. Nous avons encore une faculté qui seule suffit pour faire soupçonner en nous un être libre & immatériel, je veux dire la volonté à laquelle doivent se rapporter toutes les déterminations possibles. Ainsi toutes les puissances actives de l'ame se réduisent donc à deux générales, l'entendement & la volonté, dont nous allons traiter en deux parties distinctes.

L'ame a deux puissances actives générales, l'entendement & la volonté.

Notre intention n'est pas de donner ici un Traité de Logique , où l'on discute les loix du syllogisme. Nous tâcherons seulement de développer le mécanisme par lequel agissent les deux puissances dont nous venons de faire mention , ou pour parler selon le langage reçu des Médecins , le mécanisme par lequel s'exécutent les fonctions animales.





PREMIERE PARTIE.

De l'Entendement.

L'ENTENDEMENT est la faculté générale de connoître. Cette faculté part de trois grandes sources : les sens, la réflexion & un principe composé de ces deux premiers. Qu'on remarque bien cette vérité. Si elle a dû coûter bien des travaux & des méditations à celui qui a été assez heureux pour la découvrir ; elle n'en a pas moins coûté à celui qui est assez hardi pour l'étendre à toutes les opérations de l'ame. En effet si nous n'avions pas une certaine lumière à répandre sur cette grande vérité , ou si nous n'avions rien de nouveau à communiquer aux Logiciens , & aux Physiologistes , nous renverrions seulement à *Locke* , ce chef des Philosophes , qui sembloit avoir épuisé la matiere au sujet des connoissances humaines. Mais il n'en est pas ainsi , nous cherchons à terminer toutes les controverses des Philosophes , &

Principes
d'où résulte
l'Entende-
ment.

16 DE L'ENTENDEMENT.

nous voulons enfin proposer une mesure fixe à laquelle puissent s'appliquer toutes les spéculations que l'on a faites , & que l'on fera sur l'entendement humain. De sorte que cette mesure fixe soit le signe certain de la vérité.

Les Sens. 1°. Les Sens fournissent à l'ame une infinité d'idées si claires , si distinctes & si simples , qu'il lui seroit impossible de les acquérir par une autre voie que par les Sens. Telles sont , par exemple , les idées de couleurs & de sons qu'un aveugle , ni un sourd ne peuvent jamais acquérir par cette raison qu'ils sont privés des sens qui devroient leur communiquer ces idées. Ce sont ces idées qu'on appelle *appréhensions* , *perceptions*.

La Réflexion. 2°. La Réflexion qui est *cette facilité que nous avons d'appliquer de nous-même notre attention tour à tour à divers objets* , produit dans l'ame une autre espece d'idées que les objets extérieurs ne lui fournissent point immédiatement : il ne faut pas cependant regarder ce principe comme indépendant de toute motion corporelle , puisqu'il tire son origine de l'attention

l'attention aux opérations de l'ame sur les idées qu'elles a reçues des sens, & que cette *attention* elle-même *n'est que la conscience que nous avons de notre maniere d'être actuelle.*

Cette maniere de connoître, la plus noble par elle-même, puisqu'elle produit en nous l'intelligence & la conception dépend donc des sens. Elle en dépend tellement qu'il est impossible de l'en séparer, comme on peut s'en assurer en examinant le développement des idées des enfans. C'est pourquoy nous n'en traiterons pas particulièrement dans cet Ouvrage. Nous nous contenterons de faire remarquer son alliance avec toutes les opérations de l'ame, ses progrès lorsque celles-ci se développent, & sa perfection lorsque les autres deviennent plus libres & plus parfaites.

3°. Le Principe composé des sensations & de la réflexion fournit à l'ame de telles impressions qu'elles ne seroient plus les mêmes s'il n'y avoit qu'un seul de ces principes qui agisse. C'est une coopération des sens & de la réflexion. Telles sont ces situations combinées de l'ame & du corps, dont

Un principe composé des deux premiers.

réfultent des idées , ou des sentimens foit triftes , foit agréables ; de forte qu'il eft fort difficile de diftinguer fi c'eft l'ame ou le corps qui influent davantage dans ces momens. Comme il n'y a aucune partie de l'entendement dans laquelle cette coopération ne fe rencontre , nous pourrons fouvent en donner des exemples ; il nous fuffit ici de la faire remarquer.

Cette grande diftinction dont peut-être on n'entrevoit pas encore toute l'utilité , étant une fois bien conçue , nous allons examiner par ordre chacune des opérations de l'entendement ; nous éviterons par ce moyen toute obfcurité. Ce n'eft peut-être pas la chofe la plus facile d'un ouvrage de ranger chaque chofe à fa place. La méthode eft auffi utile , & peut-être plus difficile que l'invention.



CHAPITRE PREMIER.

De la Sensibilité & des Sensations.

AVANT de connoître il faut sentir ; avant de sentir il faut être sensible. Il est donc nécessaire de parler de la sensibilité avant d'examiner les sensations qui sont le principe de nos connoissances. Matière difficile , mais digne des recherches de tout Philosophe. Si l'on ne doit pas sortir de soi-même pour la saisir , il faut avoir médité sur toute la nature pour en traiter pertinemment.

ARTICLE I.

De la Sensibilité.

LA Sensibilité est l'aptitude à recevoir les impressions des objets. D'où vient cette aptitude ? c'est-là le point de la question. Ce que c'est
que Sensibi-
lité.

Toutes les substances créées sont organisées , ou sans organisation. Les premières sont composées de fi-

20 DE LA SENSIBILITÉ.

bres, jouissent de la vie, & sont connues sous les noms d'animaux & de végétaux. Les dernières sont massives, n'ont que des particules appliquées les unes contre les autres & sont *inertes*. Elles constituent le regne minéral.

Les fibres qui composent les substances organisées, ont d'abord été fluides. Elles sont sorties d'une matière féminale qui a circulé dans le corps des animaux & des végétaux. Imaginés cette liqueur gluante & transparente qui sort des mammelons ou filières des vers à soie, des chenilles, des araignées; qui se durcit à l'air en conservant sa souplesse, & qui forme un fil solide. Ces fibres, ou ces fils dans leur simplicité primordiale sont élastiques, c'est-à-dire que, comme tous les autres corps élastiques, ils ont une tendance à revenir dans leur premier état lorsqu'ils ont été courbés, ou comprimés.

Plusieurs de ces fibres sont unies entre elles, & forment différens tissus. Les uns sont solides, les autres sont souples & flexibles. C'est dans les tissus solides, tels que les os & les

cartilages qu'on remarque particulièrement l'élasticité : propriété qui leur est commune avec les autres corps non organisés de la nature, & qui ne les en distingue pas, puisqu'elle ne leur donne pas le sentiment.

Si l'assemblage de ces fibres unies forme un tissu souple & flexible qui se roulant sur lui-même, donne naissance à un petit tuyau ou un petit vaisseau à travers lequel puisse passer un fluide plus ou moins tenu ; alors on commence à entrevoir l'action d'un solide élastique sur un fluide mis en mouvement, & la réaction de ce fluide agité sur un solide élastique. C'est là le premier point de la vie, qui ne consiste que dans l'action réciproque des solides sur les fluides, & des fluides sur les solides. C'est dans ce petit vaisseau, qu'outre les propriétés générales du ressort, on découvre une propriété particulière connue sous le nom de force tonique. Cette force est une tendance continue au raccourcissement, quelquefois-même un raccourcissement actuel. Action qui est inséparable de la vie, qui ne dure qu'autant que la vie sub-

Action tonique principe de la sensibilité.

fiste & qui est le premier principe de la sensibilité.

Réunissez plusieurs de ces petits vaisseaux, formez-en des membranes, des muscles, des organes propres à exécuter différens mouvemens, vous y observerez toute l'étendue de la force tonique. En effet coupez transversalement une masse charnue ; les portions divisées s'écartent d'elles-mêmes. Cette force ne paroît convenir particulièrement qu'aux animaux & aux parties sensibles : car on n'observe pas cette rétraction spontanée lorsqu'on fend une pierre, lorsqu'on scie un os, lorsqu'on casse un morceau d'acier qui jouit du plus grand ressort. Plus les parties sont douées de cette force de rétraction, plus elles sont sensibles. Les nerfs, les ligamens, les tendons sont les parties qui ont le sentiment le plus exquis, parce qu'elles sont dans les animaux les parties susceptibles de la plus grande rétraction.

Nous avons dit que cette force tonique ne paroïssoit convenir qu'aux animaux, parce que nous n'osons pas affirmer que les végétaux aient des

fibres dépourvues de toute force tonique , & qu'ils soient absolument privés de tout sentiment. Ils nous paroissent languir & périr par les impressions trop fortes du froid & du chaud, souffrir de la trop grande humidité & de la trop grande secheresse. Ils ont une vie, & nous pensons que le sentiment est inséparable de la vie. On ne peut pas dire que les minéraux vivent : aussi ne jouissent-ils d'aucune force tonique. Tout ce que nous pouvons assurer , c'est que les fibres des végétaux ont une force tonique bien inférieure à celle des animaux. Leurs fibres sont plus dures & plus roides , elles sont ligneuses & approchent de la nature des os & des cartilages qui en perdant leur flexibilité ont perdu leur ton , pour se rapprocher de l'élasticité qui est la qualité intrinsèque des corps organisés. Que cette force tonique au contraire est vive dans les animaux ! Nous en verrons des exemples frappans en portant nos regards sur les causes déterminantes qui la mettent en action. Ces causes sont ou une impression extérieure , ou une impression intérieure.

24 DE LA SENSIBILITÉ.

Si l'impression extérieure est légère & ne fait qu'un doux chatouillement ; les fibres palpitent , & par leur tremouffement occasionnent un sentiment de plaisir ; plaisir qui doit accompagner tout mouvement proportionné à la force vitale & tendant à la conservation de l'individu. Si l'impression extérieure est trop forte , elle excite une espèce de convulsion dans les fibres , qui les force à expulser la cause irritante qui tend à les détruire. Delà l'éternuement occasionné par le tabac , le vomissement produit par l'émétique , les crises dans toutes les maladies , ou si vous voulez les efforts que fait la constitution animale pour se débarrasser des causes morbifiques.

Les impressions intérieures sont produites par les passions. Dans les affections douces & tranquilles il se repand dans tout le corps de l'animal une volupté qui lui fait chérir son existence actuelle & qui lui fait desirer de la prolonger dans cet état. Au contraire dans les passions vives & tumultueuses , telles que la crainte & la colere , toutes les fibres frémissent , elles se resserrent de façon que la respiration

piration est gênée, que le mouvement du cœur est embarrassé, que les mâchoires par leur constriction & collision font grincer les dents, que les yeux deviennent menaçans, &c, tout annonce la tendance des fibres au raccourcissement.

Il est une troisieme force qu'on observe dans les fibres, c'est la force musculaire. Elle est la plus considerable de toutes les forces des substances animales, & elle est propre à l'animal seulement. C'est une contraction très-forte des fibres charnues destinée à produire quelque mouvement. Elle est de trois espèces; mécanique, volontaire, mixte. 1°. L'action musculaire mécanique est celle qui est indépendante de l'ame, tel que le mouvement du cœur. 2°. L'action musculaire volontaire est celle qui dépend de la volonté, tel que le mouvement du bras, ou de la jambe. 3°. L'action musculaire mixte est celle qui s'exécute par les loix générales du mécanisme, & qui peut être augmentée ou diminuée par la volonté, tel que le mouvement de la respiration & celui des paupieres.

Cette matiere qui fera la base de notre doctrine , est assez intéressante pour être resumée ici en peu de mots. Les fibres animales sont douées de trois espèces de forces ; la force élastique , la force tonique , la force musculaire.

1°. La force élastique convient tant aux substances organisées, qu'aux masses non organisées. Quoiqu'elle contribue beaucoup à l'entretien de la vie des animaux & des végétaux, elle subsiste même après leur mort, parce qu'elle dépend de la cause générale de l'élasticité.

2°. La force tonique ne convient qu'aux substances organisées. Elle périt avec la vie. C'est elle qui pendant la vie donne la sensibilité qui est absolument détruite avec la vie. Elle est donc incompatible avec les substances inertes & insensibles.

3°. La force musculaire ne convient qu'aux seuls animaux. Eux seuls peuvent faire volontairement des mouvemens locaux. Cette force les distingue des végétaux & des minéraux. Elle differe de la force tonique parce que celle-ci n'est pas sou-

mise à l'empire de la volonté & exerce son pouvoir sur toutes les parties sensibles ; tandis que celle-là dépend le plus souvent de la volonté & n'a lieu que dans les parties musculaires, ou charnues.

Il résulte de cette doctrine que les minéraux, tels que les pierres & les métaux, n'ont aucune connoissance, parce qu'ils ne sentent pas ; que les végétaux peuvent avoir quelque conscience de leur existence, parce qu'ils peuvent avoir quelque sentiment ; mais c'est-là où doivent se borner toutes leurs connoissances, puisqu'ils manquent des organes des sens qui leur fourniroient les idées des sons, des couleurs, &c ; que les seuls animaux connoissent parfaitement, parce qu'ils ont ce sentiment exquis qui leur donne la conscience de leur existence & qui leur fait appercevoir les relations qu'ils ont avec les autres objets.

Il résulte encore de cette doctrine que c'est dans la partie même où se fait l'impression, qu'est le sentiment même de cette impression, puisque cette partie est sensible par elle-même ;

Sensibilité
ne dépend pas
du sens com-
mun.

28 DE LA SENSIBILITÉ.

qu'il est inutile de faire propager cette impression jusqu'au cerveau par le moyen des nerfs & d'inventer un *Sensorium commune* qui n'exista jamais. *Sens commun* auquel on n'a jamais donné une place stable dans le cerveau. *Descartes* le plaça dans la glande pinéale, *Villis* dans les corps cannelés, quelques modernes dans le corps calleux (a), d'autres auroient pu le fixer ailleurs encore avec autant de fondement. Il ne faut pas beau-

(a) Celui qui nous paroît avoir exposé le plus clairement cette matiere (si cependant elle est susceptible de clarté) c'est M. *Quesnay* dans son *Essai Physique sur l'Économie Animale* ; imprimé à Paris chez Cavelier 1747, où il dit *Tome III. pag. 196*, » Toutes » les Sensations que nous recevons d'un objet par » les différens organes des Sens, se réunissent tellement dans l'idée que nous avons de cet objet, que » nous les appercevons toutes distinctement les unes » dans les autres ; d'où il paroît que les modifications » du mouvement des esprits animaux de nos différens » sens, se réunissent & se pénétrrent sans se détruire » & sans se confondre, pour former en quelque sorte » & comme en un point, à l'endroit du siège de » l'ame (le corps calleux) une espèce de *Confluent* » où sont rassemblés tous ces mouvemens qui causent » à l'ame des idées si distinctes & si composées. Je me » sert du mot *Confluent* pour exprimer ce concours » des esprits, nommé par les Anciens *Sensorium commune*, où sont rassemblées, suivant leur langage, » toutes les espèces impresses qui nous causent toutes » les idées que nos facultés animales peuvent nous » procurer ». Toute cette doctrine est interprétée dans le *Chap. 17 pag. 248*, où il est positivement question du *Sensorium commune*. Après qu'un Auteur a admis

coup de place pour loger un être imaginaire ; peu importe l'endroit où on le place ; & ce ne feroit pas avoir le sens commun , dans le sens moral , que de soutenir de bonne foi qu'il réside plutôt dans une partie du cerveau que dans une autre.

Nous le déclarons ici , le cerveau n'est pas un organe composé de la manière dont on l'avoit imaginé , & ne sert pas aux usages auxquels il sembloit qu'on l'avoit destiné. Le cerveau est une masse pulpeuse où l'on ne voit pas plus d'organisation que dans du lait caillé ou de la bouillie. Aussi cette masse est elle insensible comme toutes les expériences le démontrent. Comment donneroit-elle donc le sentiment , en étant elle-même dépourvue ? Sa molle consistance est entretenue par des vaisseaux sanguins qui l'arrosent & qui semblent se perdre dans sa substance ,

Ni du cerveau. Ce qu'est le cerveau , & ses usages.

de pareil principes , on ne doit plus être étonné qu'il soit étonné lui-même , pag. 250 , » que *Locke* ait été » si diffus & si obscur sur la nature de nos idées qui » avoit été traitée si savamment par le Père *Mabranche* ; & p. 252 , » après une lecture ennuyeuse , » on s'apperoit que l'Auteur , *Locke* , n'avoit sur » l'entendement humain , que des notions obscures , » imparfaites , fort vagues & fort confuses »

pour y déposer une limphe bien travaillée dans les routes de la circulation & dans tous les organes qu'elle a traversé. A sa base naissent differens faisceaux médullaires qui sont l'origine des nerfs. Tous les cordons des nerfs en sortant par les trous du crâne & par ceux des vertèbres, sont accompagnés des allongemens particuliers de la dure mere & de la pie mere. Ceux de la dure mere leur servent de gaines dans leur passage par les ouvertures osseuses. Ceux de la pie mere non seulement accompagnent & enveloppent tout au long chaque cordon de nerfs, mais ils forment encore des cloisons internes entre tous les filets dont chaque cordon est composé. Ces filets se distribuent à toutes les parties du corps, s'y épanouissent & sont peut-être les premiers rudimens des parties organiques, & sensibles; car c'est dans les filets nerveux qu'on remarque la plus grande force élastique, & la plus grande force tonique.

Le cerveau ne doit donc pas être considéré comme un assemblage de fibres qu'on peut mouvoir & fléchir

en tout sens. Erreur que nous avons adopté dans la première édition de cet Ouvrage, sur la foi de plusieurs Physiologistes. L'inspection, & les expériences que nous avons fait sur cet organe dont la texture paroissoit si obscure, nous ont détrompé & nous ont démontré que ces fibres n'existoient pas (b). C'est un filtre à travers lequel se sépare une sève que les nerfs sucent de la même manière que les racines des plantes pompent de la terre la sève qui leur est analogue. C'est une pulpe dans laquelle se prépare un suc gélatineux propre à l'accroissement, la nutrition, la conservation, la reproduction de l'animal; lequel suc coule à travers les nerfs pour être distribué à toutes les parties & leur donner la force, la nourriture & la vie.

En effet liés, comprimés, coupés un nerf; que ce nerf soit paralysé; la partie à laquelle il se distribuoit, maigrir, perd sa force, son mouvement & sa sensibilité. Il ne lui reste plus

(b) Voyez les Mémoires sur le cerveau dans les *Mémoires sur différens sujets de Médecine*, imprimés chez Ganeau, 1760.

32 DE LA SENSIBILITÉ.

que cette vie végétative que toutes les autres parties reçoivent également par le torrent de la circulation : de même que la sève qui circule dans un arbre lui donne la fraîcheur & la vie sans lui donner la sensibilité. Le sang circule dans un homme endormi, cependant il ne sent pas, il n'a que la puissance d'être sensible. Par la circulation les organes des sens sont toujours tendus, & dans une espèce d'érétisme qui favorise la tendance au raccourcissement ou la force tonique inséparable de la vie. Force qui est éminente dans les nerfs & qui donne la sensibilité partout où ils se distribuent sans être gênés ou comprimés.

On objectera que la circulation cessant, la vie cesse & en même tems toute sensibilité. Donc, dira-t-on, la sensibilité dépend entièrement de la circulation. Cette conclusion est trop générale ; ce n'est qu'en la restreignant qu'elle deviendra vraie. Les modifications qu'on doit y mettre, rentrent dans notre doctrine, & la rapprocheront de la vérité. Le cœur, un des premiers mobiles de la vie,

est un muscle creux qui tend sans cesse au raccourcissement par ses contractions multipliées tant que l'animal existe, indépendantes de la volonté de l'animal, & suffisantes pour chasser avec violence le sang dans les artères jusqu'à leurs extrémités capillaires. Artères qui ont elles-mêmes un mouvement de sistole surmonté à chaque instant par l'effort du sang sur leurs parois. Le sang ainsi lancé par le cœur, poussé, brisé, atténué par les artères, parvient à tous les organes sécrétoires & aux extrémités les plus reculées des corps animaux. Arrivé au cerveau, il le gonfle, y dépose sa matière la plus subtile qui y subit une nouvelle élaboration. Le cerveau fait alors la fonction d'une terre où se prépare la sève qui doit être pompée par les racines & envoyée du tronc dans toutes les branches de l'arbre. Le suc qu'il a préparé, qu'on nomme suc nerveux, esprits animaux, est repris par toutes les racines des nerfs & distribué dans toute l'étendue des filets nerveux pour conférer à tous les organes la force & la sensibilité. Empêchez cet

influx vers les organes, d'une manière quelconque, vous leur ôtez la sensibilité & le mouvement. Ici l'on voit un cercle d'actions qui se soutiennent mutuellement : l'une ou l'autre cessant, toutes les deux cessent : toutes deux sont causes & effet en même tems. C'est le cœur qui donne la vie au cerveau ; c'est le cerveau qui donne la vie au cœur. Aussi le grand *Hippocrate* s'écrioit-il en considérant les rapports qu'ont toutes les parties entre elles, *Conspiratiouna, consentientia omnia*. Ici l'on voit que dans le moment de la circulation toutes les parties sont dans le plus grand éréthisme, le cœur & tout le système artériel se contractent, c'est-à-dire, qu'ils sont dans la plus grande force tonique. C'est cette force qui donne la vie & qui la conserve. C'est elle qui donne la sensibilité, puisque la sensibilité subsiste avec elle, & périt avec elle, puisque la sensibilité ne dure qu'autant que la vie, & que la vie ne dure qu'autant que subsiste l'action tonique.

ARTICLE II.

Des Sensations.

L'ORGANISATION des corps les disposant à être sensibles, nous disons que *le sentiment est une impression excitée dans l'ame par les sensations*, & que *les sensations sont des affections du corps causées par un changement qui lui est arrivé à l'occasion d'un mouvement produit par la présence des objets, ou équivalent à celui qu'exciteroit la présence des objets.*

Définition
du Sentiment
& des Sensa-
tions.

Il y a trois choses à considérer dans les sensations. 1^o. L'objet qui frappe soit médiatement, soit immédiatement. 2^o. Le milieu qui communique le mouvement. 3^o. L'espèce d'impression qui se passe alors en nous. Dans le son, par exemple, la masse sonore qui est frappée, transmet à l'air son agitation. L'air agité remue les organes de l'ouïe, & les organes de l'ouïe ébranlés occasionnent dans l'ame une certaine impression. Nous abandonnons aux Physiciens les deux premiers articles à examiner. Comme

nous ne parlons ici des sensations que pour découvrir les rapports qu'elles ont avec les fonctions de l'ame & les usages avantageux qu'on en peut tirer pour l'esprit, nous nous contenterons d'examiner la nature de cette impression quelconque sur nos corps par la présence des objets, ou par un mouvement équivalent à la présence des objets.

Nous distinguons trois genres de sensations ; les *directes*, les *réfléchies*, & les *mixtes*. Nous allons entrer dans un détail particulier sur chacun de ces points qui méritent toute notre attention.

Nature &
mécanisme
des Sensa-
tions direc-
tes.

I°. Les Sensations *directes* sont celles qui sont excitées par la présence des objets. Telle est la nature de ces sensations, qu'il faut absolument la présence des objets pour les produire. Ce sont eux qui excitant un certain mouvement à l'extrémité des nerfs distribués à la superficie des organes, avertissent pour ainsi dire l'ame de ce qui se passe au dehors. Par cette définition on voit qu'en général toutes les sensations *directes* se rapportent au tact. Chacun peut

s'en assurer par un examen particulier, & pour peu qu'on soit Physicien on en trouvera mille preuves incontestables.

Comme il y a une infinité d'objets qui peuvent nous toucher, & que ces objets diffèrent par la masse, la figure, le froid, la chaleur, l'humidité, la sécheresse, le mouvement, &c; comme la disposition organique des parties diffère elle-même en tant de manières, ici plus compacte, là moins ferrée; ici plus tendue, là moins lâche, &c; comme cette multitude infinie d'objets modifiés différemment à l'infini peut être combinée avec la différence infinie de texture des parties, il est vraisemblable que le nombre des sensations *directes* est infini. Cependant l'usage a voulu qu'on les réduisît à cinq, à cause des différens organes qu'elles affectent. On a donné à ces organes spécialement le nom de sens. Tels sont les sens de l'ouïe, de la vue, du goût, de l'odorat & du toucher. Cette division n'est pas exacte; car il y a encore des organes qui ont leurs sensations particulières lesquelles n'ont rien de commun en-

38 DES SENSATIONS.

tre elles, & sont très-distinctes des autres : telles sont les sensations de la soif, de la faim & de l'appetit vénérien. Au reste, notre intention n'étant pas de traiter de chacun des sens en particulier, peu nous importe d'en connoître exactement le nombre.

C'est dans
la partie mé-
me frappée
qu'est le sen-
timent.

C'est à l'endroit même frappé par la présence des objets, qu'est la sensation directe. Il est inutile de faire remonter jusqu'au cerveau cette impression par l'entremise des nerfs, afin d'attirer sur la partie frappée un influx plus abondant de suc nerveux. C'est une hypothèse que presque tous les Physiologistes ont adopté soit pour rendre raison du souvenir qu'on a des sensations, soit pour expliquer pourquoi elles n'existent que lorsque les nerfs sont libres & sans être altérés. C'est une suite de notre doctrine, puisque nous n'admettons pas de *sensorium commune*, & que nous le regardons comme un être chimérique. Voyons si cette doctrine s'accorde avec la nature des sensations directes, & si elle peut satisfaire à toutes leurs modalités. Cet examen ne peut être exact qu'en nous inter-

rogeant nous-mêmes , & en écartant tous les préjugés que nous aurions pû recevoir.

En effet la partie frappée par les objets est vivante , c'est-à-dire douée de sensibilité. Le sang y circule avec aisance , les nerfs y sont dans leur intégrité , les fibres ont toute leur force tonique ; cette partie est donc susceptible de toutes les impressions que peut y faire la présence des objets. Si un objet se présente à notre vue , l'image s'en peint sur la retine , & c'est-là où nous allons en chercher l'empreinte. Si nous nous piquons , si nous nous brûlons le doigt , c'est au doigt même que nous avons le sentiment de piquure , ou de brûlure. Il n'est pas nécessaire que cette impression se propage jusqu'au cerveau , ou jusqu'à ce *sens commun* qui n'existe pas. La vie & la sensibilité sont répandues par tout le corps ; l'ame , cet être inétendu , est présente à tout , & vivifie jusqu'à la plus petite parcelle de l'animal. Le cerveau ne participe aux sensations faites sur toute autre partie que lui-même , qu'en ce que les autres parties cesse-

roient d'avoir la sensibilité & la vie s'il ne faisoit ses fonctions. Les corps animaux sont des machines ou tout se correspond ; ôtez le cœur , tout mouvement cesse ; ôtez le cerveau , toute action tonique dispaeroît ; ôtez toute autre partie organique qui sert à préparer , digérer , élaborer des sucs , tout l'ordre est interverti. Il en est du mécanisme des corps organisés , de même que du mécanisme d'une montre ; si vous ôtez une roue , le ressort , ou toute autre piece essentielle , il n'y a plus de mouvement.

Il n'y a pas de théorie où l'on puisse rendre compte avec plus de vraisemblance de la promptitude des sensations. Elles doivent être instantanées. Aussitôt que l'objet frappe l'organe vivant , l'ame est avertie de sa présence. Elle n'en peut douter aussi-bien que de la nature de l'impression qu'il lui fait.

Sensations
directes sont
vraies. De-là nous disons que toutes les *sensations directes* sont vraies. Elles supposent la présence des objets : or l'impression causée par la présence & l'existence de ces objets , est tellement réelle & distincte , qu'elle ne peut être

être confondue avec toute autre. Aussi nous pouvons juger, sans crainte de nous tromper, des rapports que les choses ont avec nos corps, & non pas de ce qu'elles sont en elles-mêmes. Les rapports des choses avec nous sont toujours intimes & actuels, tandis que souvent l'essence des choses échappe à nos sens, & n'est que le fruit de nos conjectures. Ainsi nous pouvons affirmer, sans crainte d'erreur, qu'une tour quarrée placée dans l'éloignement nous paroît ronde; qu'un aviron droit nous paroît courbe dans l'eau; que la terre nous semble être en mouvement lorsque nous sommes embarqués sur la mer; que dans certaines maladies toutes les couleurs nous paroissent jaunes, ou rouges comme du sang. Toutes ces sensations ne sont pas fausses, puisque l'ame éprouve réellement alors ces impressions, & qu'elles ne font que déclarer la manière dont elle est alors affectée. La distinction des sensations en *vraies* & en *fausses*, comme on l'a avancé jusqu'à présent, est donc chimérique. Une sensation fausse

n'est rien ; car elle cesse alors d'être sensation.

C'est sans doute le défaut d'attention à ces principes qui a fait dire à presque tous les Philosophes que nos sens étoient trompeurs. Qu'ils disent plutôt que nous n'exprimons pas toujours exactement les relations que les objets ont avec nos corps , & que par conséquent nous leur attribuons quelquefois plusieurs propriétés qu'ils n'ont pas. C'est de là que sont venues les erreurs de placer la chaleur dans le feu , les couleurs & le son dans les objets , l'odeur dans les aromates , le goût dans les mets. Ce ne sont , il est vrai , que divers sentimens excités dans l'ame ; mais ces sentimens ne peuvent être excités que par la présence de certains corps qui par leur action forment en nous une impression qu'ils n'ont pas , & que nous leur accorderions gratuitement. Par ce moyen on peut , suivant notre façon de penser , terminer le grand procès qu'on a intenté aux sens avec tant de vigueur , surtout depuis *Descartes & Mallebranche*. Procès que

Lacrece (c) & *Cicéron (d)* sembloient avoir décidé depuis longtems d'une maniere si formelle contre les nouveaux Académiciens.

Quand à la nature des *sensations directes* dont l'ame ne peut pas douter, elle est agréable ou désagréable; nous ne connoissons que ces deux modes dans le sentiment, ou la douleur, ou le plaisir. Si, comme nous l'avons déjà dit, les sensations tendent à la conservation de notre être, elles ne peuvent manquer de nous causer un certain plaisir. Elles sont de cette espèce quand le corps qui touche, frappe doucement, excite un léger chatouillement, donne aux fibres un mouvement proportionné à leur tension & à leur ressort. Au contraire si ce corps frappe rudement, avec impétuosité & violence, sans ménagement, il déchire les parties,

Sensations directes sont agréables ou désagréables.

(c) *Invenies primis ab sensibus esse creatam.*

Notitiam veri neque sensus posse refelli

Quid majore fide porrò quam sensus haberi.

Debet Lucr. de rerum natura lib. 4.

(d) *Qui omnem se sibus denegant fidem in deos vel contumeliosissimi existunt, quasi res intelligendis vel dispendiis fallaces ac mendaces internuncios profecerint* Voyez le Livre 4, *Academiarum questionum* tout entier.

44 DES SENSATIONS.

ou les distend trop ; alors la sensation est désagréable, ou accompagnée de douleur : car l'ame est trop intimement unie au corps pour que tout ce qui peut tendre à rompre l'équilibre dans la machine animale ne lui occasionne un sentiment fâcheux.

Chaque partie des êtres organisés a son plaisir & sa douleur qui lui sont propres. Cette différence vient de sa texture, de son ressort, de son office. Ce plaisir & cette douleur ont aussi leur degré d'intensité à raison & de la force qui les cause, & de la disposition de la partie qui les reçoit. Ce qui peut varier nos plaisirs & nos tourmens en mille manieres.

Chaque
Sens a son
plaisir & sa
douleur.

Que chacun des sens ait des plaisirs qui lui soient propres, il suffit pour s'en convaincre de jeter un regard sur soi-même. L'œil est affecté agréablement par la présence ou l'image d'un objet gracieux. L'oreille est enchantée par les sons harmoniques. L'odorat est flatté par la suavité des émanations des corps odoriferans. Le chatouillement qu'éprouvent les nerfs dans ces instans, réveille doucement l'attention & fait appercevoir une

douce existence. Mais ce qui a charmé l'ouïe ne peut rien sur les yeux, & ce qui a fait la satisfaction de l'œil ne peut rien sur l'odorat. Chacun des sens a son département au-delà duquel il ne peut aller. Cela n'empêche pas que le contentement de tous les sens ne puisse être réuni. Alors l'émotion est plus forte, l'ébranlement des sens passe jusqu'au cœur, le cœur se dilate avec plus d'aisance, le sang circule avec plus de liberté, le visage s'anime, le front porte l'empreinte de la satisfaction & de l'allégresse, quelquefois les douleurs en sont suspendues, ou engourdies.

Il est un sens plus général que les autres, on le croiroit plus exquis, & aller plus directement à l'ame pour lui occasionner des émotions voluptueuses. C'est le *tact* qui semble résider plus particulièrement au bout des doigts, & sur les levres. Il est d'autres parties où il est encore plus vif & plus délicat ; mais la pudeur qui les a fait cacher, nous défend de les nommer. Il nous suffira de rappeler au souvenir les extases délicieuses de Vénus entre les bras d'Adonis, d'A-

pollon qui se pâme sur le sein de Daphné, de Jupiter qui trouve le lit d'Io, ou de Danaé meilleur que le Ciel qu'il a abandonné. Nous nous servons du stile figuré pour peindre ici honnêtement la volupté, pour ne pas dire la lascivité, sans laquelle les hommes qui forgeoient des dieux, auroient crû qu'il auroit manqué quelque chose au bonheur de la divinité.

Mais les mêmes sens dans différens individus ont des diversités dans leur organisation, qui les rendent susceptibles de plaisir, ou de douleur en recevant les mêmes impressions. La musique qui plait aux uns, déplaît aux autres; telle couleur agréable à l'un, est détestée par l'autre; celui-ci recherche telle odeur avec empressement, tandis que celui-là la fuit avec horreur. Les mets sont plus ou moins délicieux, plus ou moins mauvais selon les différens palais. L'âge qui change toutes les constitutions, change en même tems la maniere de sentir des mêmes organes des mêmes individus. De-là vient que les goûts changent, & qu'on n'a plus les mê-

mes affections. Les fibres qui étoient molles dans l'enfance , font plus vibratiles dans la jeunesse & touchent au plus haut degré d'élasticité ; peu-à-peu elles se durcissent avec le tems jusqu'au point de devenir insensibles dans la vieillesse. C'est pour toutes ces raisons qu'on peut dire que chaque être organisé a sa maniere de sentir. Ajoutez encore que dans les animaux , les poils , les plumes , les écailles , doivent nécessairement donner des diversités essentielles dans le tact.

Quand à la douleur elle est très-proche voisine du plaisir. Un plaisir trop vif , ou trop prolongé devient douleur. Elle a aussi ses différences suivant les parties qu'elle affecte. Elle est vive & aigue dans les membranes , dans les tissus nerveux & tendineux ; elle est fourde dans les parenchimes & les tissus cellulaires ; lancinante dans les muscles ; cuisante & brulante à la peau ; térébrante dans les os. Comme le plaisir elle diffère suivant les sujets , & l'âge de ces sujets ; elle varie à raison du degré de leur sensibilité.

II°. Les sensations *réfléchies* sont ^{Nature &} _{mécanisme}

48 DES SENSATIONS.

des Sensa-
tions réflé-
chies.

celles qui sont excitées par un mouvement équivalent à celui que produiroit la présence des objets. Nous appellons ces impressions sensations *réfléchies*, parce qu'elles semblent avoir la réflexion pour principe, ou partir du même point que la réflexion. Or *la réflexion est l'attention que l'ame porte à ses idées en les comparant entre elles*. Que cette comparaison soit bien faite, ou non, il en résulte un sentiment qui la détermine & qui la touche. Si ce sentiment est vif & impétueux il augmente l'action tonique, le cœur précipite ses mouvemens, & les organes des sens sont ébranlés de même que par la présence des objets. Nous allons en citer les exemples les plus frappans, afin qu'on puisse juger plus positivement de ces sortes de sensations produites en l'absence des objets par des causes internes.

Un malade agité par les redoublemens d'une fièvre violente voit mille monstres qu'il veut combatte. Il se leve, s'elance sur eux, leur porte les coups les plus rudes. Aux yeux des autres, il ne fait que battre l'air ; tandis qu'aux siens, les monstres paroissent

roissent terrassés & expirans dans la poussière. Fier de sa victoire il se couche, les sens encore émus & le corps couvert de sueur.

Les rêves sont produits par des mouvemens intérieurs, ou, si l'on veut, *sont de légers transports*. Les sensations qu'ils procurent sont égales en force à celles qu'occasionne la présence des objets. Voyez ce jeune homme à la fleur de son âge, dont l'imagination riante pendant la veille l'a fait voltiger sur les plaisirs, il dort entre les bras des amours & des songes voluptueux, il se figure donner des baisers lascifs à quelque prêtresse de Vénus. Tous ses membres éprouvent un doux tremoussement, toutes ses entrailles sentent un léger tressaillement, & il ressent toute la suite de la volupté qu'il auroit goûté dans la réalité. Il en donne des marques si certaines, qu'il n'en peut douter à son reveil.

Toutes les passions tumultueuses troublent la circulation du sang, la respiration & les sécrétions. Il en résulte mille symptômes qu'on ne peut attribuer qu'à tous ces désordres

occasionnés par des troubles de l'ame. Voyez les personnes attaquées de vapeurs , du mal hypocondriaque , de l'affection hystérique , combien elles souffrent , & qu'elle est la bisarrierie de leurs maux. Les émotions trop vives de l'ame en sont presque toujours les causes primitives & les causes qui les entretiennent. L'amour , la haine , la jalousie , la colere , la crainte , les chagrins , les inquiétudes & toute la suite des passions effrenées enfantent cette iliade de symptômes qui n'épargnent aucune partie du corps. La tête souffre des douleurs cruelles , elle éprouve des vertiges & des tiraillemens singuliers ; la poitrine est affectée d'une toux continue sans aucune expectoration ; la respiration est si difficile que le malade craint d'être suffoqué , les fréquentes palpitations lui font appréhender la mort à chaque instant ; le bas ventre est attaqué de coliques , de douleurs vagues , de constriction particulières , de battemens d'artère ; les membres se refroidissent , & entrent souvent en convulsion ; la peau est teinte tantôt d'une couleur pâle

& livide, tantôt d'un jaune foncé, ou d'un rouge fort vif. Mais nous ne finirions pas s'il falloit faire une énumération exacte de tous les phénomènes si variés qu'on observe dans ces maladies. Le plus grand mal c'est que l'esprit est affecté & cause au corps mille sensations aussi réelles que s'il étoit tourmenté par des causes évidentes.

Nous ne citerons pas ici toutes les idées bisarres & soutenues qu'ont enfanté les vaporeux, les hypocondriaques & les mélancoliques; idées qui produisoient chez eux de vraies sensations. Plusieurs se sont imaginés qu'ils étoient de vrais loups & des loups garous; maladie à laquelle on a donné le nom de *lycantropie* (e). D'autres se sont persuadés qu'ils étoient de vrais forciers & qu'ils assistoient au sabat. Ceux-ci s'imaginoient avoir la tête de verre & n'osoient faire le moindre mouvement de peur de la briser; ceux-là pensoient avoir une mouche sur le nez, avoir

(e) Vid. Plinium lib. 8. cap. 28. Martinum de cultu Mithræ per adscitias, ferarum & pecudum formas, lib. 2. cap. 35. de Sacris Virginibus in insulâ senâ. lib. 4. cap. 13. de lunâ lotharingicâ, lib. 4. cap. 20.

des grenouilles dans l'estomac , ou d'autres singularités qui n'étoient que l'effet de leur imagination dérangée.

La peur , cette passion qui fait craindre les maux futurs , les fait quelquefois regarder comme présens. Voyez ce jeune homme livré aux préjugés de son enfance , & d'une imagination remplie de chimères dont l'a bercé sa nourrice & que la raison caduque de son ayeule a fortifié. S'il se trouve seul , le soir , dans un endroit écarté , exposé aux sifflemens des vents , & couvert des plus épaisses ténèbres , quels monstres ne se représente-t-il pas ? il voit , il touche , il sent tous les phantômes que son imagination lui suggere , il tremble , il pâlit , ses cheveux s'hérissent sur sa tête , son cœur bat irrégulièrement , sa bouche s'ouvre d'une manière horrible , il ne peut ni crier , ni s'enfuir. Toutes ces sensations ne partent pas d'un autre principe que celui de la réflexion.

Jetez maintenant les yeux sur cet Acteur qui doit-être agité de quelque violente passion. S'il joue bien son rôle , il prend la place du personnage

qu'il représente. C'est *Oreste* furieux à l'aspect des manes sanglantes de sa mere qu'il vient d'égorger : c'est *Egiste* que l'ombre de *Thiesle* excite à la vengeance & à massacrer *Agamemnon* : c'est *Œdipe* tourmenté par les remords d'avoir tué *Laïus* son pere. En un mot, c'est un organe où toutes les passions se succèdent tour-à-tour, y produisent leurs effets & ne doivent s'amortir que quand cesse la réflexion. L'enthousiasme produit dans les Poëtes ce que l'imagination échauffée produit dans les Acteurs. Il leur met sous les yeux les objets qu'ils veulent peindre, il les agite des passions dont ils veulent imprimer les mouvemens.

Mais ces exemples doivent suffire, & prouvent évidemment qu'il y a une espèce de sensation qui provient de causes internes, laquelle doit être exactement distinguée de celles qui sont excitées par les objets extérieurs. Au reste, ces sensations que nous nommons *réflexives* n'ont pas le même avantage que celles que nous appelons *directes* ; elles ne sont pas aussi certaines. Il ne faut pas cepen-

Sensations
réflexives
sont réflé-
chées.

dant s'imaginer aussi qu'elles soient fausses : elles sont aussi réelles que celles qu'on éprouve par quelque objet extérieur. Autrement nous pourrions prouver par ce système que dans presque toutes les maladies il n'y auroit pas de douleurs, ou du moins que ces douleurs sont fausses & idéales, puisque la plupart sont produites par des mouvemens internes. Nous ne pensons pas qu'il existe encore des Pyrrhoniens sur l'article de la douleur.

Si par sensation fausse on entend une sensation trompeuse & induisant à erreur, nous ne disputons pas des termes, & nous avouons ingénument que toutes nos sensations *réfléchies* peuvent être rangées dans cette classe, puisqu'il est vrai qu'il n'y en a pas une seule sur laquelle les plus célèbres Philosophes mêmes ne se soient trompés, ayant souvent pris les apparences pour la réalité. Oui nous pouvons être trompés par les sensations réfléchies. C'est ainsi que dans une violente agitation de colère nous n'entendons ni ne voyons l'objet tel qu'il est : c'est ainsi que préoc-

cupés d'un amour passionné , l'objet que nous aimons nous paroît charmant & sans défauts : c'est ainsi que dans l'ennui & dans l'affliction la clarté du jour nous paroît obscurcie. Mais cela n'empêche pas que ces sensations ne soient réelles dans les rapports qu'elles ont avec nous-mêmes, quoiqu'elles puissent nous tromper sur la nature des choses qu'elles nous représentent.

III°. Les sensations *mixtes* sont celles qui sont excitées tant par la présence des objets, que par la réflexion. Souvent nous appercevons un objet & l'imagination nous fait accroire que c'est précisément tel ou tel objet. Cette sensation est donc en partie l'ouvrage des sens, & en partie l'effet de l'imagination. Ainsi les sensations *mixtes* sont le résultat d'un mécanisme composé de celui des sensations *directes* & de celui des sensations *réfléchies*. D'abord les sens sont frappés d'un objet, mais l'émotion excitée est combinée par l'ame qui en juge selon ses affections.

Toutes ces sensations sont douteuses. En effet elles résultent d'un prin-

Nature & mécanisme des sensations *mixtes*.

Les Sensations *mixtes* sont douteuses.

cipe vrai , & d'un principe qui peut induire en erreur ; les conséquences n'en font donc pas certaines. Supposons une personne qui se promène à la campagne lorsque le jour commence à tomber : elle apperçoit un animal au coin d'un bois , la sensation est certaine jusqu'alors ; mais elle juge de cet animal selon sa passion , voila la partie incertaine de cette sensation. Si la personne est timide , elle juge que c'est un loup , tandis que c'est un chien : si elle est peu craintive , elle pense que c'est un chien , tandis que c'est un loup. Ainsi l'erreur n'est pas dans la sensation , mais dans la conjecture. Ainsi les sensations *mixtes* ne sont pas fausses , quoiqu'elles soient moins évidentes que les sensations *directes* , & moins certaines que les sensations *réfléchies*. Au reste comme elles sont mêlées de conjectures , elles ne devroient pas être d'une grande utilité dans les sciences ; cependant elles ne laissent pas que d'être d'un usage fort étendu. C'est sur elles que l'on bâtit ordinairement les systèmes & les hypothèses. Que n'a-t-on pas vu dans

le soleil & dans la lune : que de raisonnemens n'a-t-on pas fait pour peupler les planetes , pour discuter les mœurs & les coutumes de leurs habitans , pour fabriquer une religion à ces citoyens imaginaires ? Tant de beaux systêmes ne seront jamais démontrés , puisque nous n'en aurons jamais des sensations *directes*.

ARTICLE III.

*Opinions de divers Auteurs sur le
méchanisme des Sensations.*

Nous avons cru devoir rapporter les opinions de ceux qui ont vécu avant nous , tant pour exposer les motifs qui nous en ont écarté , que pour qu'on vit d'un seul coup d'œil la différence de notre sentiment , & les longs circuits que souvent prennent les hommes pour parvenir à la vérité. Ce travail épargnera bien de la peine à ceux qui sont curieux de remonter aux sources mêmes , & de connoître ce qui appartient en propre à l'Auteur qui propose ses idées.

58 DES SENSATIONS.

Le cœur
regardé com-
me l'organe
immédiat des
sensations.

L'opinion la plus ancienne sur l'organe immédiat des sensations est celle des Philosophes qui, comme *Aristote*, ont regardé le cœur comme le principe du sentiment (a). Il n'y a selon le chef de la doctrine Péripatéticienne que les parties qui ont du sang qui puisse sentir (b) : or, dit-il, le cerveau n'est qu'une masse composée d'eau & de terre, qui ne contient aucun sang & qui est privée de tout sentiment (c). Il est la partie la plus froide du corps & ne sert qu'à tempérer la chaleur du cœur (d). Ce

(a) *Sensuum principatus in corde sanguinariis omnibus est. Nam in corde omnium sensoriorum commune sensorium haberi necesse est. Aristoteles lib. de Juventute & Senectute cap. 3. ex edit. Guillelmi Du Vallii in-fol. tom. 2. pag. 132.*

(b) *Vis sentiendi nulli exangui data est parti . . . sensus enim provenit a corde . . . sentire tantum modo possunt partes quæ sanguinem obtinent. id. lib. 2. de partibus animalium cap. 10. tom. 2. pag. 503. vis sentiendi primò cordi tribuitur quod primum sanguine præditum sit. ibid. lib. 3. cap. 4. tom. 2. pag. 521.*

(c) *Quod cerebrum nihil sanguinis habeat, frigidum est, squalore oblitum atque horridum . . . cum tangitur nullum efficit sensum ibid. lib. 2. cap. 7. tom. 2. pag. 495. Cerebrum aquâ & terrâ componi constat ex eo quod ei accidit &c. ibid. pag. 496.*

(d) *Cerebrum enim partium omnium corporis frigidissimum est . . . Calorem, fervoremque cordis moderatur & temperiem affert. ibid. lib. 2. cap. 7. tom. 2. pag. 495 & 496.*

sont les artères, & non les nerfs, qui distribuent l'esprit *vital* (e) ou le sang, & qui donnent par conséquent le sentiment. *Platon*, *Hérophile*, *Arétée* & plusieurs autres étoient de

(e) *Porrò arteriam solam spiritum suscipere recipiendum est, nervum non suscipere. id. lib. de spiritu cap. 5. tom. 2. pag. 180.* Pour entendre exactement ce passage & ne pas tomber dans l'erreur de quelques interpretes, ou de quelques commentateurs qui faisoient parler *Aristote* autrement qu'il ne pensoit, il faut se souvenir que les anciens admettoient trois especes d'esprits; l'esprit *vital* qui avoit sa source dans le cœur, l'esprit *animal* qui parloit du cerveau, & l'esprit *naturel* qui se filtoit dans le foie. C'est pourquoi il faut entendre ici le sang sous le nom d'esprit qui est porté par les artères, & non pas le fluide nerveux, comme l'ont donné à penser plusieurs qui n'étoient pas au fait de la doctrine des anciens.

Entendez aussi par le mot de nerfs qu'*Aristote* prétend tirer leur origine du cœur, les ligamens & les tendons. *Nervorum mox ordinem, dit-il, persequemur. Origo eorum quoque in corde est. Id enim nervulos suo ampliore ventriculo continet. Et vena aorta appellata nervosa est, & postrema ejus nervo omnino constant. Quippe quæ nullo intus cavo distinguantur, tendanturque modo nervorum quæ desinunt. Id. de historiâ animalium lib. 3. cap. 5. tom. 2. pag. 246.* Ce qui prouve qu'il parle des ligamens & des tendons dans cet endroit, c'est qu'il ajoute plus bas *nervis plurimis pedes, manus & scapulæ continentur, atque etiam cervices & lacerti. ibid.* C'est dans les ouvrages mêmes du chef de la secte Péripatéticienne qu'il faut puiser sa doctrine, & non dans ses commentateurs. La meilleure maniere de saisir le sens d'un auteur est de l'interpréter par lui-même. Le même mot chez les Grecs, *néps*, signiñoit nerf, ligament, tendon, de même qu'en France le peuple donne encore aujourd'hui le nom de nerf aux tendons & aux ligamens.

cet avis , ils ont tous placé le siège de l'ame dans le cœur (f).

Le cerveau
regardé com-
me l'organe
immédiat des
sensations.

Cette opinion étoit déjà établie du tems d'*Hippocrate* né 76 ans avant *Aristote* , puisqu'il la réfute & se déclare absolument contre elle (g). C'est , selon lui , le cerveau qui est le principe du sentiment (h). C'est lui qui nous donne la sagesse , l'intelligence , le discernement du bien & du mal , la faculté de voir & d'entendre , &c (i). Cette doctrine du père de la Médecine d'observation a été perpétuée jusqu'à nos jours , & peu

(f) Galenus lib. 2. de placitis Hippocratis & Platonis.

(g) *Quidam nos corde sapere dicunt , quodque ipsum tristitiam & curam sentit. Verum non ita se res habet , sed contrahitur velut septum transversum , atque etiam magis easdem ob causas. Ex toto enim corpore ad ipsum venæ tendunt Quam obrem cor præcipue & septum transversum sentiunt , neutrum tamen jus prudentia habet , sed horum omnium cerebrum auctor est. Hippocrates sect. 3. lib. de morbo sacro pag. 93. ex edit. Fœlii , in-fol. 1595. Franco furti.*

(h) *Hanc ob causam primum sentit cerebrum , quia in ipsum , ut censeo , gravissimi , maximi , præcipueque lethales morbi incidunt , quique apud inexpertos difficillimum habent judicium. id. ibid.*

(i) *Hac parte (cerebro nempè) præcipue sapimus , intelligimus , videmus , audimus , turpia & honesta cognoscimus , malaque & bona , itemque quæ jucunda sunt & injucunda discernimus. Eadem ipsâ parte insanimus & deliramus &c. Hæc omnia ex cerebro nobis contingunt &c. id. ibid.*

de Physiologistes s'en son écartés. Presque tous ont pensé qu'il falloit que l'impression faite sur les organes fut communiquée au cerveau soit par le trémoussement des nerfs, soit par le reflux du suc contenu dans les nerfs.

Le Prince de la Philosophie Péripatéticienne & le Prince de la Médecine pratique, ainsi que leurs sectateurs, ont raison en partie. Le cœur & le cerveau étant les principes de la vie par leur réciprocité d'action, sont aussi les principes du sentiment. Mais il faut considérer ces deux viscères comme unis d'intérêts entre eux, de maniere que si ils sont isolés, ils perdent toute leur puissance. Le cœur seul en faisant abstraction du cerveau, le cerveau seul en faisant abstraction du cœur, n'ont plus le pouvoir de donner la vie & par conséquent la sensibilité. C'est par la réunion de ces deux forces qu'existe la sensibilité; faculté qui existe dans un plus ou moins grand degré dans tout organe vivant.

Fondés sur cette théorie nous avons cru qu'il étoit plus raisonna-

ble d'attribuer à la partie vivante le sentiment de l'impression sans le faire remonter jusqu'au cœur, ou jusqu'au cerveau. Il ne pouvoit être transmis jusqu'au cœur que par le moyen des vaisseaux sanguins, ou le reflux du sang vers ce viscère. Les sectateurs de cette doctrine ne se sont pas expliqués clairement sur cet article. En tout cas cette doctrine n'étoit pas soutenable. Nous leur prêtons cette façon de penser parce qu'elle se trouve parallèle à l'idée de ceux qui font parvenir jusqu'au cerveau par le moyen des nerfs, l'impression faite sur les organes. Ceux-ci, comme nous l'avons déjà observé, & ce sont les Cartésiens, disent que c'est à cause de la vibratilité des nerfs; ceux-là, & ce sont les Gassendistes, soutiennent que c'est à cause du reflux du suc nerveux que l'impression se propage jusqu'au cerveau. Soit de l'une, soit de l'autre manière la propagation de l'impression est impossible.

Réfutation
de l'opinion
des Carté-
siens.

I°. Ceux qui prétendent que le mouvement de la partie ébranlée se communique au cerveau par les vi-

brations des fibres nerveuses , se trompent. Ils se servent de la comparaison d'une corde bien tendue dont les secousses faites à une extrémité se transmettent bientôt à l'autre. De même aussi , ajoutent-ils , la commotion excitée sur un nerf , à l'extrémité qui se distribue aux organes des sens , doit se prolonger à l'autre extrémité qui est dans le cerveau. La comparaison n'est pas juste : ce qui arrive à une corde élastique & bien tendue ne peut arriver aux nerfs dont l'origine est médullaire , aussi bien que leur intérieur , comme on peut le voir dans les grands nerfs. D'ailleurs ces oscillations supposées ne pourront se faire lorsque les nerfs seront relâchés. Cependant nous sentons les impressions faites sur la main , quoique le nerf du bras soit détendu dans la flexion du coude. On comprend bien comment une corde qui ne touche à rien par ses côtés , peut avoir des vibrations : mais qui pourra croire qu'un nerf enveloppé d'une multitude de parties molles , ait quelques oscillations sans qu'elles soient amorties dans l'instant. Au reste en

secouant un seul nerf, il y auroit une infinité de fibres nerveuses secouées par communication, ce qui mettroit une confusion singulière dans les sensations. Nous pensons bien que la vibratilité des nerfs contribue à la vivacité des impressions, mais nous ne croyons pas qu'on doive l'admettre comme le moyen propre à transmettre au cerveau l'impression faite sur les organes.

Réfutation
de l'opinion
des Gassen-
distes

II°. Ceux qui admettent le reflux du suc nerveux vers le cerveau pour y transmettre la qualité & l'intensité de l'impression, sont aussi dans l'erreur : car 1°. on a contesté l'existence des esprits animaux, & c'étoit avec raison vis-à-vis certains Auteurs qui donnoient à ces esprits une nature tendant continuellement à blesser & à détruire la constitution tendre & délicate du cerveau. Tels sont ces esprits sulphureux qu'admettoit *Borelli* (k) ; ces esprits nitreux & aériens

(k) *Diversus ergò videtur esse succus nerveus nutritus à spiritibus loco motivis, & sensitivis quoad temperiem, & energiam operandi ; hi quidem nobilissimi, aeres, sulphurci, salinique activissimi sunt, et spiritus vini ; illi verò dulcissimi & soporiferi, potius quietem suavem, quàm dissolutionem & vrium*
qu'admettoient

qu'admettoient *Mayow* (l) & *Vieussens* (m) ; ces esprits de la nature de la lumière que soutenoit *Willis* (n) ;

Languorem inferentes. Joan. Alphonsi Borelli de motu animalium in 4°. Romæ 1681. tom. 2. propos. 108. pag. 326.

(l) Undè sequitur particulas nitro aereas à cerebro provenire, & consequenter ipsos spiritus animales esse. Joan. Mayow Londinensis Doct. Med. opera omnia Medico Physica tractatibus quinque comprehensa in-12. Hagæ comitum 1681. Tractatus quartus de motu musculari & de spiritibus animalibus &c. cap. 4. pag. 318.

(m) J'entens par esprit animal, une substance éthérée, qui est l'organe immédiat de tous les sens, & la cause principale de tous les mouvemens des parties solides, & même des liquides du corps. J'ai avancé que l'esprit animal étoit une substance éthérée non-seulement pour faire entendre qu'il est une liqueur insensible, pour ne pas dire une espèce du soufre très-subtil, séparé du sang artériel dans le cerveau & répandu dans tout le genre nerveux, mais encore pour marquer qu'il est composé de cet air fin qui s'insinue dans les vaisseaux sanguins, par la respiration & par les pores de l'habitude du corps. Œuvres Françaises de Raymond Vieussens. in-4°. à Toulouse 1715. Traité de la structure du cœur, chap. 18. des causes de son mouvement naturel pag. 134.

(n) Spiritus animales, velut lucis radios, per totum systema nervosum diffundi supponimus: atque radii isti, nisi humidæ aeris particule iisdem admisceantur, rerum iconas sive simulacra non facile transmittunt: prout obvium est in scenographiâ optica, quæ à nimio solis fulgore & claro jubare obscuratur. Thomæ Willis Med. Doct. opera omnia studio Gerardi Blasii, in 4°. Amstelædami 1682. tom. 1. de cerebri anatomia cap. 19. pag. 65. Hæ particulæ subtilissimæ spiritus animales dictæ alteram & nobiliorem animæ corporeæ partem, vulgò sensitivam, a nobis lucidam sive ætheream dictam, constituunt. tom. 2. De animâ brutorum cap. 4. pag. 21. vid. etiam librum de fermentatione cap. 5.

ces esprits ignés ou falins que proposoient quelques autres. Mais supposons le suc nerveux tel que nous croyons devoir le reconnoître : regardons-le comme *une limphe douce, légèrement visqueuse, semblable ou à-peu-près semblable à la matiere séminale, filtrée dans le cerveau après la plus grande élaboration possible dans tout le système vasculaire.* Un pareil fluide peut être séparé dans le cerveau qui est un organe sécrétoire, sans en blesser la molle constitution. C'est lui qu'on voit couler sous cette forme lorsqu'on coupe un grand nerf; il est par conséquent suffisamment démontré, & ce n'est plus un être imaginaire que plusieurs Physiologistes prenoient plaisir autrefois à combattre. Mais ce fluide en même tems n'est plus assez mobile pour jouer les rôles qu'on exigeoit de lui avec autant de célérité qu'on le pensoit. Il coule & doit couler lentement dans les nerfs, il n'est pas susceptible de ce flux & de ce reflux instantané qu'on lui prêtoit gratuitement. Ses parties sont trop cohérentes entre elles, & il circule dans des

Nature du
 le nerveux.

canaux trop embarrassés , souvent repliés sur eux-mêmes , & divisés en une infinité de ramifications.

Nous ne nions pas qu'il y ait dans le sang des parties spiritueuses , c'est-à-dire , très-subtiles & très-pénétrantes ; l'huile animale de *Dippel* & les sels volatils urinaires en sont des exemples frappans. Le sang est un fluide très-propre à fermenter , & l'on sait que de toute liqueur sujette à la fermentation on en retire des esprits ; mais ces esprits sont répandus dans toute la masse , ils y sont bridés par des parties plus grossières , ils y sont noyés dans un grand volume de sérosité , ils y sont comme l'éther , l'esprit de vin , l'eau-de-vie , sont contenus dans le vin , avec cette différence que le vin est une liqueur végétale qui n'est devenue vineuse que par la fermentation qu'on pourroit nommer acide & spiritueuse , tandis que le sang est une liqueur animalisée qui n'est susceptible que d'une fermentation qui tend à l'alcalinescence ou putridité , ce qui ne doit pas arriver dans l'état de santé.

2°. Les nerfs sont un amas de fi-

brilles réunies entre elles : il ne faut pas les regarder comme des tuyaux dont l'axe est vuide & absolument libre. En assimilant la machine humaine aux autres machines construites par l'industrie des hommes , on doit prendre garde aux différences qui s'y rencontrent. On conçoit bien comment dans un canal dont les parois sont roides & inflexibles , & qui est exactement plein , en ajoutant une goutte de liqueur à une extrêmité , il en sort une goutte à l'extrêmité opposée ; & comment en comprimant une extrêmité , il en sort de l'autre autant de liqueur qu'il y a eû d'espace comprimée. Tel étoit le mécanisme qu'on accordoit aux nerfs. On s'imaginoit qu'en touchant à leur extrêmité qui se distribue à la superficie des organes , on faisoit refluer vers leur origine avec une vitesse & une force égales à l'impulsion , une portion des esprits animaux pour exciter des ébranlemens dans le cerveau & avertir l'ame de ce qui se passoit au dehors. Le cerveau de son côté toujours obéissant à l'empire de l'ame envoyoit avec rapidité ou len-

teur, suivant les passions & les conceptions une partie des esprits animaux à l'origine des nerfs, afin que l'autre partie qui se trouvoit à leur extrémité y imprimât un sentiment quelconque. Mais les nerfs qui sont médullaires dans leur principe, ne sont plus que des faisceaux de fibres assemblées en sortant du crâne & des vertèbres. Ces faisceaux sont humectés dans leur intérieur par une limphe qui paroît couler lentement entre chaque paquet de fibres pour en empêcher la réunion & en entretenir la souplesse. Ainsi ce qui étoit vrai selon les loix de l'hydraulique dans une machine telle que celle de Marly, n'est pas exact dans l'œconomie animale (o).

Les nerfs qui sont des cordons médullaires tant qu'ils tiennent à la moëlle allongée, sont, en sortant du

Fie-mere regardée comme l'organe immédiat des sensations.

(o) Nous n'avons rien trouvé de plus clair & de mieux détaillé sur le flux & le reflux des esprits, l'action & la réaction des fibrilles du cerveau, que la Thèse que M. Nougés soutint à Montpellier, le 14 Juiller 1728, sous la Présidence de M. Hagnonot. Elle est intitulée *Dissertatio Physiologica de sensationibus externis, earumque differentiis*. On y verra toute la doctrine que l'école de Montpellier a enseigné depuis sur les sensations & les autres fonctions qui se passent dans le cerveau.

crâne, revêtus d'une des meninges qu'on appelle *pie-mere*. Cette membrane accompagne les nerfs dans tout leur trajet, & jusqu'au plus petit point des parties solides, où les nerfs finissent alors en s'épanouissant en maniere d'une toile fine & legere, ou d'une pulpe molle & délicate. C'est ce qui a donné lieu à quelques Médecins de regarder la *pie-mere* comme l'organe immédiat des sensations. Ce système réfuté plusieurs fois, n'est pas destitué de fondement. Si au moment de la conception le cerveau est la graine d'où germe la pulpe des nerfs, si au moment de ce développement les enveloppes du cerveau fournissent des gaines à cette pulpe, si ces enveloppes, par leur expansion, donnent naissance aux membranes & aux fibres tant musculaires, que tendineuses, certainement elles deviennent les principes constitutifs de la fibre organisée & vivante, & par conséquent l'organe immédiat sur lequel se fait l'impression. Mais il faut encore admettre le concours d'autres causes nécessaires pour donner le ton aux fibres, les rendre vi-

vantes & sensibles, comme la circulation du sang, le libre cours des esprits, l'intégrité des organes; sans cela les parties sont mortes & insensibles. Mais il ne faut pas croire aussi que l'impression faite sur l'organe vivant soit transmise jusqu'au meninges mêmes, parce que cette propagation de l'impression est inutile & impossible.

Hippocrate après avoir établi que le cerveau étoit le principe des sensations, détruit un autre sentiment qui a trouvé de zelés défenseurs dans le siècle présent. C'est ainsi que les opinions anciennes déjà abandonnées se renouvellent & reparoissent quelquefois sous un autre aspect. *Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque quæ nunc sunt in honore.* Horat. art. poët. vers. 70. » Le Diaphragme » n'est pas l'organe immédiat des sensations, dit le Prince des Médecins » Grecs (p), je ne sai par quel pri-

Le diaphragme regardé comme l'organe immédiat des sensations.

(p) Voyez la note g ci-dessus. Puis il ajoute *At septum transversum æque dictum, temerè ac fortuito sortitum nomen videtur, & ex institutione, non reverà, neque à naturâ, neque sanè video quamnam vim ad prudentiam & intelligentiam septum transversum habeat, præterquam si quis ex insperato ni-*

» vilége on y fixeroit le siège de l'in-
 » telligence & de la raison. S'il tref-
 » faille dans les momens d'une joie
 » inopinée, s'il est gêné dans la trif-
 » teste, ce n'est que par rapport à sa
 » foiblesse. Il n'a rien qui le dispose
 » plus particulièrement à être suscep-
 » tible du bien & du mal «.

Quelques modernes sans faire atten-
 tion à ces raisons d'*Hippocrate*, &
 sans en faire mention, se sont persua-
 dés & ont affirmé que toute la suite
 des fonctions dependoit autant de la
 région épigastrique que du cerveau,
 ce qui arrivoit par le moyen du grand
 nerf sympathique qui se distribue à
 toutes les parties du corps & au cer-
 veau même où il semble se terminer;
 que de quelque maniere que la chose
 se passât il n'en étoit pas moins vrai
 que la région épigastrique étoit le
 centre des forces sensitives (q).

*mio gaudio aut tristitiâ affectus fuerit, salit & anxie-
 tatem præ tenuitate exhibet, & quod in corpore
 vehementer descenditur, neque ventriculum habet in
 quem vel bonum vel malum illapsum suscipiat, sed
 ab eorum utroque propter nativam imbecillitatem
 perturbatur. sub fin. libri de Morbo Sacro.*

(q) *Specimen novi medicinæ conspectus. in - 8°.
 1749.* Cet Ouvrage sans nom ni d'Auteur, ni d'Im-
 primeur est attribué à M. De la Caze Médecin.
Constat functionum syndromem non solum à cerebro,

Le

Le Commentateur de cette doctrine varie quelquefois sur l'étendue du domaine qu'il accorde à l'organe des sensations , tantôt il donne à l'estomac ce qu'il attribuoit à la juridiction du diaphragme (r). » Être heureux , dit-il , (*Préface pag. 18*) c'est » avoir le sentiment le plus complet » & le plus favorable de son existence. » Le sentiment ne peut résulter que » de l'accord parfait du jeu des organes , & par conséquent d'un équi-

sed etiam à regione epigastricâ , sicut à retinenti fulcro , alteroque ut ita dicamus cerebro motum inire , (pag. 17). Quod quidem perficitur magno sympathico nervo qui exinde ad singulas corporis partes pertingit , ne cerebro quidem excepto ubi nervus ille desinere videtur (pag. 20). Cæterum quocumque modo fiat commercium sensitivarum impressionum ab epigastrio ad caput , vicissimque à capite ad epigastrium , videtur sanè indubium , suadente sedulâ observatione , atque autopsiâ anatomicâ certum esse in regione epigastricâ vis sensitivæ centrum atque emporium ex quò sensiferâ determinatione cidentur motus requisiti secundum varias œconomix animalis tum circumstantias , tum egestates , &c. (pag. 44). On trouvera ces mêmes idées bien plus étendues & avec une suite de preuves dans les autres Ouvrages du même Auteur intitulés *Idée de l'Homme physique & moral & Institutiones Medicæ ex novo Medicinæ conspectu*.

(r) *Mélanges de Physique & de Morale* ; contenant l'extrait de l'homme physique & moral , des réflexions sur le bonheur , &c ; nouvelle édition , Paris 1753. On attribue cet Ouvrage à M. *Théophile de Borde* Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

74 DES SENSATIONS.

» libre exact entre le ressort de la tête
 » & de l'estomac, qui par leur anta-
 » gonisme continuel sont comme les
 » modérateurs de la machine. Les
 » alimens raniment l'activité du res-
 » sort de l'estomac & des intestins,
 » (voyez à ce sujet les pages 220 &
 » 329 de l'ouvrage) & le ressort de la
 » tête est renouvelé par les sensa-
 » tions. Car sans les sensations (pag.
 » 198) qui nous viennent sans cesse
 » des objets de nos besoins & de nos
 » desirs, la tête n'auroit pas à beau-
 » coup près le ressort nécessaire pour
 » entretenir & contrebalancer, com-
 » me il convient, le ressort & l'action
 » de tous les autres organes. Vérité
 » qui jusqu'à présent n'avoit été que
 » superficiellement connue (voy. aussi
 » la page 252).

» Le diaphragme (pag. 273) est un
 » organe convexe dans son état de
 » relâchement. Il s'abaisse & s'ap-
 » platit dans son état de contraction.
 » En comprimant alors la masse intes-
 » tinale qui lui obéit jusqu'à un cer-
 » tain point... la puissance de ressort
 » & d'action formée par ce mutuel
 » effort se trouve dans toute sa force,

» & cet état de force est commun à
 » tous les organes par leur connexion
 » avec ce principal centre. Le Colon
 » (*pag. 166 , voyez aussi les pag. 190*
 » & 279) entre pour beaucoup dans
 » ce mécanisme. Par son ressort &
 » sa position il tend toujours à sur-
 » monter l'estomac , il s'y porte d'au-
 » tant plus que les oscillations du
 » diaphragme sont diminuées. Il sert
 » en maniere de principal arc-bou-
 » tant & fournit un appui plus ou
 » moins considérable selon les diver-
 » ses fonctions que le corps a à rem-
 » plir.

» Que le diaphragme (*page 16 ,*
 » *voyez aussi les pages 182 , 214 &*
 » *263*) soit le centre de toutes nos
 » affections , où elles aboutissent tou-
 » tes , où résident principalement les
 » impressions qui en restent , & où
 » les mouvemens qu'elles produisent
 » sont tous déterminés , on en a d'a-
 » bord pour garant cette ancienne &
 » longue suite d'observation qui a
 » placé la conscience à la poitrine ,
 » les Grecs y plaçoient même le bon
 » sens ; or il est évident qu'à la poi-
 » trine il n'y a pas d'autre organe que

» le diaphragme auquel on puisse
 » attribuer ces propriétés dont on
 » fait bien que le cœur n'est pas sus-
 » ceptible. Les Anciens à la vérité
 » n'ont pas vû que le diaphragme est
 » le centre de toutes nos forces, quoi-
 » qu'il soit pourtant moins aisé de
 » s'appercevoir qu'il est celui de tou-
 » tes nos sensations. Aucune sensa-
 » tion faite dans le cerveau (*page*
 » 182) ne peut devenir sentiment
 » qu'autant que ses vibrations se font
 » étendues jusqu'au centre diaphrag-
 » matique ».

Il paroît par cet exposé fidele qu'à
 la région épigastrique il se trouve
 des organes très-sensibles, que ces
 organes étant placés au centre du
 corps ils correspondent à tous les au-
 tres organes & à toutes les parties,
 de même que du centre d'un cercle
 on peut tirer une infinité de rayons
 qui tendent à la circonférence. Mais
 nous croyons que c'est envain qu'on
 cherche à fixer un siège immédiat aux
 sensations. Nous l'avons dit, tout
 organe vivant est doué de sentiment
 & la fibre vivante est sensible. La
 partie organisée & vivante qui re-

çoit immédiatement l'impression est le siège immédiat de l'impression, & ce n'est que par contre-coup ou sympathie que l'estomac ou le diaphragme souffrent dans ce moment.

Van-Helmont, fait pour adopter les opinions les plus singulières, approche beaucoup de ce dernier système (s). Il place le siège de l'ame & le principe du sentiment dans le *cardia* ou orifice supérieur de l'estomac (t). C'est, dit-il, le centre de l'ame, de même que la racine dans les végétaux est le principe de la vie (u). L'ame immortelle est intimement unie à l'ame sensitive & doi-

Systeme de
Van - Hel-
mont.

(s) Joan. Bapt. Van-Helmont *Ortus Medicinæ id est, initia physicæ inaudita. Progressus Medicinæ novus in morborum ultionem ad vitam longam.* Amsterodami, Elsevir 1648. in-4°.

(t) Sic in hominis medio corporis trunco, est stomachus qui nedum saccus vel pera est, aut ciborum olla: sed in stomacho præsertim ejus orificio, tanquam centrali puncto atque radice, stabilitur evidentissimè principium vitæ, digestionis cibo unæ, & dispositionis eorumdem ad vitam. De sede animæ. pag 289.

(u) Saltem primi motus, sive impetus, qui in nostrâ non sunt potestate, jamdudam admittuntur contingere circa orificium stomæ hî, & sursum ad caput scandere. Certum est autem omnem motum primùm à centro incipere, adeoque centrum animæ esse ubicumque sentitur conceptum initium. ibid. pag 291.

vent occuper la même place (x). Il cherche à confirmer son opinion par l'expérience. Après avoir goûté du Napel, ajoute-t-il, je me suis apperçu que les opérations de mon entendement & de ma conception ne se faisoient plus dans ma tête, comme de coutume, mais j'ai senti avec admiration & très-distinctement que tout cela se passoit du côté de mes entrailles & s'étendoit vers l'orifice de l'estomac (y). Cet Auteur qui venoit de prendre un poison qui donne des vertiges, ne s'apperçoit pas qu'il débite un songe pour une réalité, & qu'il ne fait que suivre le torrent de son imagination trop vive & contre laquelle il n'étoit jamais en garde.

Système de
l'harmonie
préétablie.

C'est ici le lieu de parler du système du savant & profond *Leibnitz*, qui croyant qu'il étoit plus digne de la majesté divine d'établir plutôt une *correspondance* entre les corps & les esprits qu'une *influence*, a, suivant

(x) *Tum enim anima sensitiva motivaque datur, eaque nec alibi stabulatur, quam in radice, quâ omne sibi deinceps fomentum præparat. ibid. pag. 290.*

(y) *De ideâ demente*, pag. 279. Cette histoire est trop longue pour être rapportée ici, mais elle mérite d'être lue.

ses propres expressions, imaginé des *espèces d'automates spirituels*, capables de force, d'action & de sentiment, qui ne sont dans leurs principes que les atômes indivisibles d'*Epicure*, les monades de *Platon*, les natures plastiques des Péripatéticiens. Il n'en disconvient pas lui-même. Écoutons-le, car plusieurs en ont fait mention sur la foi d'autrui, & sans connoître ses ouvrages, ce qui l'a souvent rendu ridicule & inintelligible.

» Il est impossible, dit-il dans son
» premier mémoire (1), de trouver
» les principes d'une véritable unité

(1) *Système nouveau de la nature & de la communication des substances, aussi bien que de l'union qu'il y a entre l'ame & le corps*, par M. D. L. c'est-à-dire par Godefroi Guillaume Leibnitz. Ce sont deux Mémoires de six ou huit pages chacun inséré dans le Journal des Savans du 27 Juin & du 4 Juillet 1695. Voyez aussi l'éclaircissement du nouveau Système de la communication des substances pour servir de réponse à ce qui en a été dit dans le Journal des Savans du 12 Septembre 1695, par M. S. F. c'est-à-dire, par M. Foucher, *Journal des Savans* du 2 & du 12 Avril 1696. C'est dans ce Mémoire que Leibnitz commence à donner le nom d'*Harmonie préétablie aux efforts qui sont proprement dans la substance*, & à ce qui s'ensuit dans les autres. Nous ne connoissons pas d'ouvrage particulier de ce savant Métaphysicien où soit établi ce fameux Système si souvent cité & si souvent réfuté. Ce n'est que dans

» dans la matiere feule , ou dans ce
 » qui n'est que paffif , puiſque tout
 » n'y eſt que collection , ou amas de
 » parties à l'infini. Or la multitude
 » ne pouvant avoir ſa réalité que des
 » unités véritables qui viennent d'ail-
 » leurs, & ne ſont autre choſe que les
 » points dont il eſt conſtant que le
 » contenu ne ſauroit être compoſé ;
 » donc pour trouver ces unités réel-
 » les , on eſt contraint de recourir à
 » un atôme formel , puiſqu'un être

ies journaux que *Leibnitz* l'a produit & ſ'eſt défendu ſouvent avec avantage à ce ſujet. On peut conſulter les Diſſertations ſuivantes qui ſont toutes de notre Auteur.

Remarques ſur l'Harmonie de l'ame & du corps. *Histoire des Ouvrages des Savans* , Février 1696. pag. 274.

Eclairciſſement des difficultés que M. *Bayle* a trouvé dans le ſiſtème nouveau de l'union de l'ame & du corps. *Iſt. des Ouvrages des Savans* , Juillet 1698. pag. 329.

* Conſiderations de *Leibnitz* ſur les principes de vie & ſur les natures plaſtiques. *ibid.* Mai 1705. pag. 222.

Réponſe aux objections que l'Auteur du Livre de *La Connoiſſance de ſoi-même* (Don François Lamy Bénédictin) a faites contre le ſiſtème de l'Harmonie préétablie. *Supplément du Journal des Savans* , Juin 1709. pag. 275.

Lettre de M. *Leibnitz* à M. Des Maiſeaux ſur ſon ſiſtème de l'Harmonie préétablie. *Histoire critique de la Republique des Lettres* de M. Maſſon , tom. 2. pag. 72.

Réponſe aux Réflexions contenues dans la ſeconde édition du Dictionnaire de *Bayle* , article *Rorarius* , ſur le ſiſtème de l'Harmonie préétablie. *ibid.* pag. 78.

» matériel ne fauroit être en même
» tems matériel & parfaitement in-
» divisible, ou doué d'une véritable
» unité. Il fallut donc rappeler les
» *formes substantielles* si décriées au-
» jourd'hui, mais d'une manière qui
» les rendit intelligibles, & qui sé-
» parat l'usage de l'abus qu'on en a
» fait. Je trouvai donc que leur nature
» consiste dans *la force*, & que de
» cela s'ensuit quelque chose d'ana-
» logique au *sentiment* & à l'*appetit* ;
» & qu'ainsi il falloit les concevoir
» à l'imitation de la notion que nous
» avons des ames. *Aristote* les appelle
» *Entéléchies premières*, je les appelle
» peut-être plus intelligiblement *for-*
» *ces primitives* qui ne contiennent
» pas seulement l'acte ou le comple-
» ment de la possibilité, mais encore
» une activité originale Elles
» sont les *atomes de substance*, c'est-à-
» dire, les unités réelles & absolu-
» ment destituées de parties, qui sont
» les sources des actions & les pre-
» miers principes absolus des choses,
» & comme les derniers élémens de
» l'analyse des substances. On pour-
» roit les appeller points métaphy-

82 DES SENSATIONS.

» fixes; ils ont *quelque chose de vital*;
 » & une espèce de *perception*, &
 » les *points mathématiques* sont leurs
 » *points de vue* pour exprimer l'uni-
 » vers..... Sans eux il n'y auroit
 » rien de réel, puisque sans les véri-
 » tables unités il n'y auroit point de
 » multitude «.

Leibnitz auroit pû s'en tenir à ce principe pour expliquer la sensibilité de la matiere organisée sans y admettre la présence de l'ame spirituelle. Ce système auroit été trop dangereux & favoriseroit trop le matérialisme; ce que ne prétendoit pas assurément notre Auteur qui a écrit si bien sur la spiritualité & la liberté de l'ame, sur la bonté & la puissance de Dieu. D'ailleurs, il y auroit petition de principes en formant de parties sensibles les êtres dont on veut expliquer la sensibilité. Il a voulu encore pénétrer plus avant & découvrir les loix de l'union de l'ame & du corps. Voici comment il s'explique à ce sujet dans le Journal des Savans du 4 Juillet 1695. pag. 302.

» Etant obligé d'accorder qu'il n'est
 » pas possible que l'ame, ou quel-

» qu'autre véritable substance puisse
» recevoir quelque chose par dehors,
» si ce n'est par la toute puissance
» divine, je fus conduit insensiblement à un sentiment qui me surprit,
» mais qui paroît inévitable & qui
» en effet a des avantages très-grands
» & des beautés très-considérables.
» C'est qu'il faut donc dire que Dieu
» a créé d'abord l'ame ou toute autre
» unité réelle, en sorte que tout lui
» naisse de son propre fonds, par une
» parfaite *spontanéité* à l'égard d'elle-
» même, & pourtant avec une parfaite
» *conformité* aux choses de dehors. Et qu'ainsi nos sentimens intérieurs, c'est-à-dire qui sont dans
» l'ame même, & non dans le cerveau, ni dans les parties subtiles
» du corps, n'étant que des phénomènes suivis sur les êtres externes,
» ou bien des apparences véritables
» & comme des songes bien réglés,
» il faut que ces perceptions internes
» dans l'ame même lui arrivent par
» sa propre constitution originale,
» c'est-à-dire par la nature représentative (capable d'exprimer les êtres
» hors d'elle par rapport à ses orga-

84 DES SENSATIONS.

» nes) qui lui a été donné dès sa
 » création , & qui fait son caractère
 » individuel. Et c'est ce qui fait que
 » chacune de ces substances represen-
 » tant tout l'univers à sa manière , &
 » suivant un certain point de vue ;
 » & les perceptions ou expressions
 » des choses externes arrivant à l'ame
 » à point nommé , en vertu de ses
 » propres loix ; comme dans le monde
 » à part , & comme s'il n'existoit rien
 » que Dieu & elle il y aura
 » un parfait accord entre toutes ces
 » substances , qui fait le même effet
 » qu'on remarqueroit si elles commu-
 » niquoient ensemble par une transf-
 » mission des espèces , ou des qualités
 » que le vulgaire des Philosophes
 » imagine. De plus la masse organisée,
 » dans laquelle est le point de vue
 » de l'ame , étant exprimé plus pro-
 » chainement , & se trouvant prête
 » à agir d'elle-même suivant les loix
 » de la machine corporelle dans le
 » moment que l'ame le veut , sans que
 » l'un trouble les loix de l'autre , les
 » esprits & le sang ayant justement
 » alors les mouvemens qu'il leur faut
 » pour répondre aux passions & aux

» perceptions de l'ame , c'est ce rap-
 » port mutuel réglé par avance dans
 » chaque substance de l'univers , qui
 » produit ce que nous appellons leur
 » communication , & qui fait unique-
 » ment *l'union de l'ame & du corps.*
 » Et l'on peut entendre par-là com-
 » ment l'ame a son siège dans le corps
 » par une présence immédiate qui ne
 » sauroit être plus grande , puisqu'elle
 » y est comme l'unité est dans le re-
 » sultat des unités , qui est la multi-
 » tude «.

Tout ceci est fort subtile & paroît un peu obscur , mais *Leibnitz* a expliqué sa pensée par l'exemple de deux pendules qui s'accorderoient parfaitement (&) : c'est-à-dire , qu'il suppose que selon les loix particulieres qui font agir l'ame , elle doit sentir la faim à une telle heure ; & que selon les loix qui reglent le mouvement de la matiere , le corps qui est uni à cette ame doit être modifié à la même heure , comme il est modifié quand l'ame a faim.

» Dieu , ajoute-t-il dans un autre

(&) Histoire des Ouvrages des Savans. Février 1696.
 pag. 274 & 275 citée ci-dessus.

» ouvrage (w), a créé l'ame d'abord
 » de telle façon qu'elle doit se pro-
 » duire & se représenter par ordre
 » ce qui se passe dans le corps; & le
 » corps aussi de telle façon qu'il doit
 » faire de soi-même ce que l'ame
 » ordonne. De sorte que les loix qui
 » lient les pensées de l'ame dans l'or-
 » dre des causes finales & suivant l'é-
 » volution des perceptions, doivent
 » produire des images qui se rencon-
 » trent & s'accordent avec les im-
 » pressions des corps sur nos organes;
 » & que les loix des mouvemens
 » dans les corps qui s'entrefuivent
 » dans l'ordre des causes efficientes
 » se rencontrent aussi & s'accordent
 » tellement avec les pensées de l'ame
 » que le corps est porté à agir dans
 » le tems que l'ame le veut.

(w) Essais de Théodicée sur la bonté de Dieu, la
 liberté de l'homme & l'origine du mal, tom. 1. page
 552. de l'édition de Lausanne, 1760. en 2. vol.
 in 12. de 600. pages chacun. Leibnitz parle souvent
 avec complaisance de son Système de l'Harmonie préé-
 tablie, dans cet ouvrage. Voyez la page 585. & dans
 le tome 2. les pages 139. 266. 301. 390. Voyez aussi
 l'exposition qu'en a fait M. le Chevalier De Jau-
 court; elle se trouve pag. 178 de la vie qu'il a donné
 de Leibnitz. Cette vie est mise à la tête des *Essais de*
Théodicée, de l'édition que nous citons.

» Je confidère, dit *Bayle* (a), ce
 » nouveau système comme une con-
 » quête d'importance qui recule les
 » bornes de la Philosophie. Nous n'a-
 » vions que deux hypothèses, celle
 » de l'école & celle des Cartésiens,
 » l'une étoit une *voie d'influence sur les*
 » *corps*, l'autre étoit une *voie d'assi-*
 » *stance*, ou de causalité occasion-
 » nelle. On ne peut rien imaginer qui
 » donne une plus haute idée de l'in-
 » telligence & de la puissance de l'Au-
 » teur de toutes choses que la *voie*
 » *de l'harmonie préétablie*; mais je n'y
 » conçois aucune possibilité. Il y a
 » autant de difficultés dans ce système
 » que dans celui des causes occasion-
 » nelles. La spontanéité de l'ame est
 » incompatible avec les sentimens de
 » douleur & en général avec toutes
 » les perceptions qui lui déplaisent.
 » Enfin comme il suppose avec beau-
 » coup de raison que toutes les ames
 » sont simples, on ne sauroit com-
 » prendre qu'elles puissent être com-
 » parées à une pendule, c'est-à-dire,

Réfutation
 de l'harmoni-
 e prééta-
 blie.

(a) Dictionnaire historique & critique, par *Pierre Bayle*, cinquième édition, Amsterdam 1734. Article *Rorarius*, note L. Voyez aussi la note H.

» que par leur constitution originale
 » elles puissent diversifier leurs opé-
 » rations en se servant de l'activité
 » spontanée qu'elles recevraient de
 » leur créateur. On conçoit claire-
 » ment qu'un être simple agira tou-
 » jours uniformément si aucune cause
 » étrangère ne le détourne. S'il étoit
 » composé de plusieurs pièces comme
 » une machine, il agiroit diversément
 » parce que l'activité particulière de
 » chaque pièce pourroit changer à
 » tout moment le cours de celle des
 » autres ; mais dans une substance
 » unique où trouverez-vous la cause
 » du changement d'opération ».

On peut se contenter des raisons
 de *Bayle*, en y joignant les remar-
 ques subtiles dans lesquelles il exa-
 mine ce qu'auroit été l'ame & ce
 qu'auroit été le corps de César dans
 le système de l'harmonie préétablie.
 Elles sont suffisantes pour dissuader
 tous ceux qui tiendroient encore au
 parti de *Leibnitz*, qui de son vivant
 a lutté contre les plus fameux adver-
 saires : Le célèbre *Arnaud*, le P. *Lami*
Bénédictin (*b*), *Nicolas Hartzoëker*

(*b*) Les principales difficultés qu'il a fait contre
 (*c*),

(c), *Samuel Clarke* & plusieurs autres Philosophes modernes égaux au moins en mérite & en génie à ceux qu'avoient enfantés autrefois Athènes & Rome. Comparez la naissance de l'hypothèse de *Leibnitz* à l'établissement d'une nouvelle république au centre des états les plus puissans. Chaque Roi voisin lui déclare la guerre, les généraux lui livrent bataille tantôt avec succès, tantôt avec perte. La république succombe enfin sous le nombre, mais il lui reste toujours la gloire de la fierté de son projet, de l'intrépidité de ses entreprises, de la fermeté de sa défense. Toutes ces disputes métaphysiques nous écarteroient trop loin de notre sujet, qu'il nous suffise d'avoir découvert les sources & d'y renvoyer ceux qui voudront puiser de plus amples détails.

Après avoir exposé tant de systèmes ingénieux, parlerons nous de celui d'un certain Philosophe moderne qui a prétendu rendre raison de tous les

ce système par
son propre
sens, & expli-
quer la sensa-
tion par l'é-
criture.

ce système, se trouvent renfermées dans le II. *Traité de la Connoissance de soi-même*, depuis la page 225, jusqu'à la page 243. *édit. de Paris 1699.*

(c) Recueil de plusieurs pièces de physique.

Tome I,

H

phénomènes de la Physique par l'Ecriture Sainte (*d*). Pour expliquer la maniere dont nous sentons, il suppose dans tous les animaux une ame sensitive : ce qui est déjà une pétition de principe. L'ame sensitive des animaux, dit-il, est une lumiere (*e*) dont les rayons ont été approchés proportionnellement & imprimés du caractère qu'il a plu à la toute puissance divine pour constituer chaque espèce d'animal en particulier. Cette ame, comme un soleil vital, a son siège principal dans le cœur de tous les animaux, d'où elle envoie ses rayons spécifiques & vitaux par toutes les parties de l'animal : ce qui est très-possible, puisqu'elle jouit de la prérogative de la lumiere qui a une vertu infinie de produire & de multiplier ses rayons.

C'est cette lumiere tenant, selon lui, le milieu entre la substance corporelle & la substance spirituelle, qui

(*d*) Nouveaux Essais de Physique prouvés par l'expérience & confirmés par l'Ecriture Sainte, à Paris. 1684 & 1701. 2. vol. in 12.

(*e*) Tom I. Chap. 8. pag. 101. Il se trouve fondé sur ce passage de S. Jean. *In ipso vita erat, & vita erat lux hominum. Joan. cap. 1.*

communique les sentimens du corps à l'ame , & les mouvemens de l'ame au corps. Selon lui aussi , le principe des sensations est dans le cœur ; opinion que nous avons déjà réfutée. Enfin , selon lui , cette lumière au bout d'un certain tems doit se décomposer & retourner à son principe qui est le soleil , la lune ou le feu centrique : de même que le corps qui a été fait d'eau , retourne en eau pour la plupart , & cette eau retourne à son origine qui est la mer , à la reserve du peu de poussiere qui demeure comme un levain pour reformer le corps de l'homme , lorsqu'il plaira à la toute puissance divine de le ressusciter.

Cet Auteur pense d'une façon trop singuliere pour n'être pas en garde contre sa doctrine. Celui qui soutiendrait , comme lui , que la terre est immobile & qui refuteroit la pesanteur de l'air , seroit renvoyé au siècle d'*Anaxagore* & de ceux qui admettoient l'horreur du vuide. Chacun sent aujourd'hui combien les principes avancés sont bisarres , & que la matiere , quelque divisée

qu'elle soit, est toujours matière à l'égard de l'esprit. Ainsi la lumière n'a pas plus de privilège pour agir sur l'âme, qu'un boulet de canon. Ce système tombe en ruine de ce seul coup.

CHAPITRE II.

De l'Imagination.

Définition
de l'imagina-
tion.

LA perception que nous avons des objets en leur présence est un sentiment : mais il est en nous *une force de reproduire ces perceptions pendant l'absence des objets.* Cette faculté s'appelle *Imagination.* Ces représentations, ou ces images des objets absens s'appellent *Idées.* Il est évident que les corps souffrent, ou agissent dans cette partie de l'entendement ; mais qu'elle est la manière dont ils souffrent, ou agissent ? C'est le nœud qui a fort embarrassé les Philosophes, & qui les a fait tomber dans une multitude de contradictions, comme nous le ferons voir après que nous aurons exposé notre sentiment,

ARTICLE I.

Notre sentiment sur le mécanisme de l'Imagination.

DI EU seul est la cause efficiente Cause efficiente & causes occasionnelles des idées. de nos idées, parce qu'il est le seul être capable de produire par lui-même le mouvement, & d'agir sur les esprits & sur les corps; mais Dieu n'excite des idées dans nos ames qu'en conséquence des dispositions de nos corps : les dispositions de nos corps sont donc les causes occasionnelles de nos idées. Partant de ce terme nous allons chercher le mécanisme de nos corps qui fait que nous pensons. Pour y parvenir posons quelques principes.

Nous avons vû que les sensations se faisoient dans toute l'habitude de nos corps, & qu'il y avoit des organes particuliers pour des sensations particulières. Mais l'imagination se passe dans la tête seule, & l'homme le moins lettré s'apperçoit bien, qu'il ne pense ni du bras, ni de la jambe. De même qu'il faut que les organes Organe de l'imagination.

soient sains & entiers pour avoir l'aptitude de recevoir les impressions ; de même aussi il faut que le cerveau soit bien conformé & d'une bonne constitution, ne soit ni comprimé, ni enflammé, jouisse d'une santé parfaite pour recevoir & reproduire des images conformes aux objets, sans cela il n'a point d'idées, ou il n'enfante que des rêves & des chimères.

Il y a une imagination indépendante de nous, & une imagination qui paroît volontaire.

Imagina-
tion involon-
taire.

I^o. Par cette imagination indépendante de nous, il est vraisemblable que nous ne sommes pas un moment de la vie sans penser. Souvent nous nous surprenons réfléchissant involontairement sur les objets ; souvent il se réveille des idées dans nos ames sans aucune participation de leurs volontés ; souvent nous faisons tous nos efforts pour rejeter certaines images qui reviennent sans cesse malgré nous, & qui nous fatiguent. Cette imagination involontaire vient sans doute de ce que les organes qui jouissent de toute leur action tonique, qui sont sensibles & vi-

vans , font ébranlés en l'absence des objets par le cours naturel du sang, de la même manière qu'ils le feroient par la présence de ces objets. Au moyen de cet ébranlement ils réveillent dans l'ame les idées archétypes qu'elle a déjà reçues des sens lorsqu'ils ont été frappés par la présence des objets. Ce n'est pas une commotion brusque comme dans les sensations directes , ce n'est pas une commotion vive comme dans les sensations réfléchies , mais c'est un mouvement doux & continué qui nous avertit sans cesse de notre manière d'exister actuelle , & qui nous invite à considérer avec attention les rapports de notre existence avec celle des autres êtres. Ces mêmes choses arrivent lorsque nous dormons , nous rêvons , nous sommes en délire : ce qui montre que la volonté n'a pas toujours part à ces mouvemens.

II°. Par l'empire de la volonté nous portons toute notre attention aux mouvemens qui se passent au dedans de nous-mêmes. Cette attention libre de notre part semble jeter un calme sur les sens extérieurs , & , si

Imagination
volontaire.

elle est forte , semble souvent les faire taire. Une personne fortement livrée à ses méditations ne voit plus les objets présens , n'entend plus les corps sonores qui frappent ses oreilles. Cette attention dépendante de la volonté modifie donc différemment le cours naturel du sang & des liqueurs , change donc le ton des organes puisqu'ils cessent d'être sensibles dans cet instant à l'impression des objets environnans ; puisque souvent le mouvement du cœur augmente & que le sang s'échauffe ; puisque la sécrétion de la bile est suspendue ; la digestion interrompue , la respiration plus pressée. C'est dans ces momens de recueillement , ou de paix de ces sens extérieurs que l'ame amasse toutes ses images , les compare , les met en ordre , les unit & les décompose quelquefois de façon qu'on n'apperçoit plus leur filiation , ni les nuances par où elles ont passé , & qu'on les regarde comme toutes spirituelles. Ce sont-là les idées qu'on attribue ordinairement à l'*intelligence* & au *génie*. Par le moyen de la volonté , ou par cette attention volontaire nous nous

rappelons

rappelions encore les idées que nous avons déjà eues : c'est ce qui fait la proche parenté de l'imagination & de la mémoire.

En effet notre esprit relativement au tems s'applique d'abord au présent, se rejette souvent sur le passé, & s'élance quelquefois avec impétuosité sur l'avenir. Dans le premier cas c'est *perception* ; dans le second c'est *mémoire*, *souvenir*, *réminiscence* ; dans le troisième c'est *imagination proprement dite*, *prévoyance*, *intelligence*. Les deux premières facultés ont pour objet la réalité même des choses existantes, ou qui ont existé. La troisième faculté roule sur la possibilité des choses futures lesquelles peuvent tout aussi bien n'être pas, qu'elles peuvent être (*a*). La connoissance du présent fait le peuple, celle du passé fait le savant, celle de l'avenir fait l'homme intelligent & de génie : car le peuple sent où il est, le savant sait d'où il vient, l'homme supérieur prévoit où il

(a) *Phantasiologie*, ou Lettres Philosophiques sur la faculté imaginative, à Oxford. (Paris) 1760. pag. 32 & suiv.

doit aller, & voit même où il va.

Distinction
des idées en
simples &
composées.

Toutes les idées soit dépendantes, soit indépendantes de la volonté sont, quant à leur nature, ou *simples*, ou *composées*. La couleur, l'odeur, le froid, le chaud peuvent faire une impression tellement unique sur nous qu'elle ne puisse être distinguée en différentes idées. Mais ces idées distinctes peuvent être unies ensemble, & alors ce sont des idées composées. C'est ainsi qu'en considérant une ligne on peut faire attention à sa longueur, à sa largeur, & à sa profondeur.

Trois sources
des idées.

Ces idées ont trois moyens pour se faire connoître à nous ; 1°. un seul ou plusieurs sens ; 2°. la réflexion ; 3°. les sensations & la réflexion jointes ensemble (b).

Idées simples
qui viennent
des sens
Mécanisme
qui les produit.

Premièrement il y a des *idées simples* qui n'entrent que par un seul sens, lequel est si particulièrement disposé à recevoir l'impression qui les communique, qu'il est impossible de s'en procurer aucune notion par

(b) Essai Philosophique concernant l'Entendement humain par *Locke*, traduit de l'Anglois par M. *Coste*. Amsterdam 1750. liv. 2. chap. 3.

DE L'IMAGINATION. 99

tout autre sens. Les couleurs , les sons , les odeurs , les saveurs , les qualités tactiles sont des idées spéciales introduites par les yeux , les oreilles , le nez , la bouche & le toucher. Le mécanisme qui les produit est entièrement uniforme & n'appartient qu'à la partie organique qui communique la sensation. C'est aux seuls nerfs ophtalmiques que nous sommes redevables des idées de lumière & de couleurs. Il faut attribuer aux nerfs acoustiques les idées des sons , & aux nerfs olfactifs les idées d'odeurs. Ce sont les nerfs du palais & de la langue qui nous donnent les notions des saveurs. Ce sont enfin les nerfs qui se distribuent à la peau , qui nous font appercevoir les qualités tactiles. Ces vérités sont puisées dans la nature même : car lorsque nous voulons nous représenter un objet , nous fermons les yeux , & l'image nous en est si intime qu'on la croiroit peinte sur la retine. Imaginons nous quelque son ? nous éprouvons un certain bruit dans les oreilles. Cherchons nous à nous rappeler quelque gout ? alors il se fait

dans les nerfs du palais une légère constriction qui fait couler quelquefois la salive plus abondamment, de sorte que toute la bouche en est arrosée. Pensons nous à quelque objet qui peut reveiller la concupiscence ? aussitôt les nerfs qui se distribuent aux parties génitales, sont irrités & déploient tout leur ressort. Preuves sensibles que le mécanisme général qui excite les idées produites par les sens, est le mécanisme inverse de celui qui produit les sensations directes, & le même, quoiqu'un peu modifié de celui qui produit les sensations réfléchies.

Suivant ces principes, on rendra facilement raison pourquoi un aveugle, ou un sourd de naissance ne peuvent avoir, ou recevoir aucune idée de couleur, ou de son, puisqu'ils sont privés, ou qu'ils vivent comme s'ils étoient privés des organes qui seuls auroient pû leur fournir les idées archétypes des choses. On résoudra encore une multitude de problèmes métaphysiques qu'il seroit trop long de détailler ici.

Les idées simples qui viennent à

l'esprit par plus d'un sens , sont celles de l'étendue , de la figure , du mouvement & du repos. Toutes ces choses font impression sur les yeux & sur l'organe de l'attouchement ; de sorte qu'on peut également par le moyen de la vue & du toucher recevoir les idées de l'étendue , de la figure , du mouvement & du repos des corps (c). Nous avons déjà dit que toutes ces façons de sentir se rapportoient au tact ; ainsi nous pourrions juger par plusieurs sens particuliers de quelques manieres d'être communes des objets.

Secondement il y a des *idées simples* qui nous viennent par la *réflexion*. Les corps organisés ayant été frappés par les objets extérieurs en fournissent à l'ame des représentations. Alors l'ame se repliant pour ainsi-dire sur elle-même , & considérant ses propres opérations par rapport aux idées qu'elle vient de recevoir , tire de-là de nouvelles *pensées* qui sont aussi propres à être les objets de ses contemplations , que les idées qu'elle reçoit du dehors.

Idées simples qui naissent de la réflexion.

(c) *Id.* liv. 2. chap. 5.

C'est de-là que nous viennent le *discernement* & la *conception* des choses. On pourroit appeller *pensées* les resultats de cette faculté ; tandis qu'on nommeroit *idées* les représentations formées par les objets. Ces connoissances appartiennent tellement à l'*intelligence* , qu'il faudroit développer avec une grande exactitude la nature de cette opération , pour en avoir une notion plus complete : ce qui tient plus à une métaphysique très-subtile, qu'au plan que nous voulons suivre dans cet ouvrage. Ce seroit un chapitre à faire séparément , ou après avoir examiné comment l'esprit qui s'est appliqué au présent , se replie sur le passé , & se représente des choses qu'on n'a jamais vues ni entendues ; comment il se fait des images qu'aucun objet ne trace , qu'aucun objet ne rappelle puisqu'elles ne sont que possibles , qu'elles n'existent pas & n'existeront peut-être jamais. C'est au possible ou l'esprit doit s'arrêter , s'il passe ce possible , il s'égare dans l'absurde , il se perd dans les nues ou dans des objets chimériques , il fait des châteaux en l'air , il s'éva-

pore , ses idées n'ont point de corps , de solidité , de consistance : c'est un insensé qui excite les ris , ou la pitié.

Troisièmement il y a des *idées simples* qui viennent par sensation & par réflexion. Ces idées peuvent être mises pour la plupart au nombre des passions , puisqu'elles reconnoissent le plaisir & la douleur pour principe. Leur mécanisme sera suffisamment exposé lorsque nous traiterons de la volonté. Qu'il nous suffise de dire ici qu'elles intéressent toutes la conservation de l'être , ou qu'elles ont un intérêt avec le bien être : de-là vient la patience , l'opiniâtreté , l'intrepidité qu'elles inspirent , de manière que souvent on croiroit qu'elles ôtent la sensibilité , ou du moins qu'elles sont en force égale avec elle. Nous lisons dans presque tous les Auteurs de l'Histoire de France , que dans les cinq premiers siècles de la monarchie Françoisè , plusieurs se sont soumis aux épreuves terribles du feu , du fer chaud , de l'eau froide , soit pour soutenir leur innocence attaquée , soit pour ne pas reveler

Idées simples qui naissent des sens & de la réflexion.

des crimes qui leur auroient mérité la mort. On en a vû même qui devenus pour ainfi dire infensibles à la douleur se faisoient un metier de s'y exposer, & se louoient pour d'autres qui n'avoient pas assez de fermeté pour tenter ces épreuves infensées (*d*). Si, sans jeter les yeux sur des coutumes introduites dans des siècles barbares, nous portons nos regards sur ce qui se passe de nos jours dans le cours d'une procédure criminelle, combien verrons nous d'hommes soit coupables, soit innocens, qui, par un amour invincible pour la vie, ont résisté aux tortures de la question, sans faire l'aveu qu'on vouloit leur extorquer par une cruauté consacrée par l'usage de la plus grande partie des nations (*e*).

Les martyrs s'exposoient aux derniers supplices pour soutenir la vé-

(*d*) Ces épreuves étoient fort en usage sous le regne de *Charles le Chauve*. Voyez l'histoire générale de France, par *Scipion Dupleix*, en 5 vol. in-fol. à Paris, sixieme édit. tom. 1. pag. 47 Histoire de France par le Pere *Daniel* en 17. vol. in-4°. Paris 1765. tom. 2. pag. 401.

(*e*) Voyez la-dessus le Traité des delits & des peines, traduit de l'Italien par M. l'Abbé *Morel*, à Lausanne 1766. vol. in-12. pag. 67.

DE L'IMAGINATION. 105
rité de la religion. Ils méprisoient la mort la plus douloureuse dans la vue de parvenir à une félicité éternelle. Dans ce monde même y a-t-il quelque félicité sans la réflexion ?

O trop heureux le Laboureur

S'il connoissoit tout son bonheur (f).

Parlerons nous ici des nations entières telles que les Hurons , les Iroquois , les Galibis & autres peuples de l'Amérique. On croiroit leurs ames placées audeffus de la douleur & de la mort. On ne sauroit lire sans étonnement avec quelle intrepidité , & presque insensibilité , ils bravent leurs ennemis qui les rotissent à petit feu & les mangent par tranches. Si ces peuples pouvoient garder les avantages du corps & du cœur , & les joindre à nos-connoissances , ils nous passeroient de toutes les manieres , dit M. *Leibnitz* (g), ils seroient par rapport à nous ce qu'un géant est à un nain , une montagne

(f) *O fortunatos nimium sua si bona norint.*

Agricolae. Virgil. Georgic. lib. 2. vers. 457.

(g) *Essais de Théodicée , tom. 2. pag. 221 ; voyez les pages suivantes.*

à une colline. Tout ce qu'une merveilleuse vigueur de corps & d'esprit, ajoute-t-il, fait dans ces sauvages entêtés d'un point d'honneur des plus singuliers, pourroit être acquis parmi nous par l'éducation, par des mortifications bien assaisonnées, par une joie dominante fondée en raison, par un grand exercice à conserver une certaine présence d'esprit au milieu des distractions & des impressions les plus capables de le troubler. Une telle école, mais pour un meilleur but, seroit bonne pour les Missionnaires qui voudroient rentrer dans le Japon. Les Gymnosophistes des Indiens avoient peut-être quelque chose d'approchant ; *Calanus* qui donna au grand *Alexandre* le spectacle de se faire bruler tout vif, avoit sans doute été encouragé par de grands exemples de ses maîtres, & exercé par de grandes souffrances à ne point redouter la douleur. Les femmes de ces mêmes Indiens qui demandent encore aujourd'hui d'être brulees avec les corps de leurs maris, semblent tenir du courage de ces anciens Philosophes de leur

pays. Je ne m'attens pas qu'on fonde sitôt un ordre religieux dont le but soit d'élever l'homme à ce haut point de perfection : de tels gens seroient trop audeffus des autres, & trop formidables aux puissances. Comme il est rare qu'on soit exposé aux extrémités où l'on auroit besoin d'une si grande force d'esprit, on ne s'avisera gueres d'en faire provision aux dépens de nos commodités ordinaires, quoiqu'on y gagneroit incomparablement plus qu'on y perdrait.

Après tant d'exemples généraux, citerons nous les exemples particuliers de *Mucius Scévola* qui se brula la main avec tant de constance pour se punir de la méprise d'avoir percé le Secrétaire du Roi, au lieu d'avoir assassiné *Porfenna* (h) ; d'un Précepteur des pages à la Cour d'Osnabrug, qui mit le bras dans la flamme, & pensa avoir la gangrene, pour montrer que la force de son esprit étoit plus grande, qu'une douleur fort aiguë (i). Il nous suffit d'avoir prouvé qu'il y avoit des idées filles

(h) *Titus Livius, lib. 4. cap. 2.*

(i) *Annales de Theodicee, tom. 2. pag. 534.*

& meres quelquefois des passions ; qui ont une aussi grande force que celles qui nous sont fournies par les sensations seules : de maniere qu'elles semblent subjuguier les sens & les faire taire. Elles paroissent avoir un mécanisme inverse de celui qui produit les sensations mixtes : car dans les sensations mixtes ce sont des mouvemens intérieurs qui procurent en l'absence des objets les mêmes impressions qui auroient été excitées en leur présence , au lieu que dans les idées simples qui viennent par les sens & par la réflexion , ce sont des mouvemens intérieurs qui font taire & absorbent la sensibilité.

Origine des
idées composées.

Les idées *composées*, ou *complexes* coulent aussi des trois mêmes sources, que les idées *simples*, comme nous l'avons déjà avancé.

Idées composées qui
viennent des
sens.

Premièrement l'idée de substance, qui est un amas d'*idées simples* puisque c'est un terme général qui convient à l'homme, au cheval, au fer, à l'eau, &c, est une *idée complexe* qui nous est communiquée par les sens. En effet, nous ne l'attachons qu'aux choses ou étendues ou suscep-

tibles de mouvemens : c'est pour-
 quoi cette idée convient tout ensem-
 ble aux corps & aux esprits. Les *idées*
complexes n'étant que les resultats
 combinés de plusieurs sensations ,
 elles ne peuvent être produites que
 par l'ébranlement de plusieurs fibres
 nerveuses, ou de plusieurs organes
 des sens. Alors l'ame qui reçoit plu-
 sieurs sentimens, les rassemble guidée
 par l'harmonie & la convenance de
 ces impressions, & n'en forme qu'une
 idée générale. C'est ainsi que d'un
 très-petit nombre *d'idées simples* il en
 doit résulter une infinité *d'idées com-*
posées : de même que par le divers
 arrangement des lettres de l'alphabet
 il en résulte une infinité de mots.

Secondement l'idée de l'infini est
 une de ces *idées complexes*, qui ne se
 trouve en nous que par la réflexion.
 Elle appartient par conséquent à l'*in-*
telligence dont nous ne parlons pas
 spécialement dans cet ouvrage, notre
 dessein étant de donner un traité qui
 serve plutôt aux Médecins qu'aux
 Métaphysiciens.

Troisièmement les relations qu'ont
 certains objets avec d'autres, sont de

Idées com-
posées qui
naissent de la
réflexion.

ces idées composées qui appartiennent aux sens & à la réflexion. Deux objets excitent dans nous deux mouvemens ; c'est à l'ame à juger si ces perceptions sont semblables, ou dissemblables. Comme ces idées sont un vrai jugement, nous en donnerons le mécanisme lorsque nous traiterons de cette opération de l'entendement.

Distinction
des idées en
vraies & en
fausses est chi-
mérique.

Parmi les distinctions des idées, on apporte celle d'idées vraies & d'idées fausses. Il n'y a pas d'idées fausses en elles-mêmes : car l'idée étant la représentation d'un objet, elle ne peut être que l'image de cet objet, & non pas la représentation d'un autre. Nous avouons cependant que certaines idées peuvent être mal combinées ensemble : alors ce n'est plus fausseté dans l'idée, mais erreur dans le jugement. Nous croyons qu'il vaut mieux distinguer les idées par leur degré de certitude.

Evidence
des idées sen-
sibles.

Il n'y a rien de si évident que les idées sensibles, c'est-à-dire, les idées tant simples, que composées qui nous viennent par les sens. Elles ont la même évidence que le sentiment

qui les excite. Or on ne peut pas plus douter raisonnablement de la vérité de ce sentiment que de celle de son existence actuelle, & caractérisée par ce même sentiment.

Les *idées réfléchies*, c'est-à-dire les *pensées* tant simples que composées qui naissent de la réflexion, n'ont pas la même certitude. Elles sont le produit de l'analyse & de la synthèse. De-là vient que par la décomposition elles perdent de leur solidité, & par la composition elles perdent de leur clarté. Ainsi il faut les ranger au nombre de ces probabilités qui nous sont nécessaires au défaut des connoissances directes.

Probabilité
des idées ré-
fléchies.

Les *idées mixtes*, c'est-à-dire les idées tant simples que composées qui partent conjointement & des sens & de la réflexion, ne sont pas toujours certaines. Souvent les passions nous trompent & nous font voir ce que nous desirons & non pas ce qui est. Souvent aussi ne connoissant pas toute l'étendue & toute la multitude des rapports, nous courons risque de mal juger avec ces notions incomplètes.

Incertitude
des idées mix-
tes.

Distinction
des idées en
claires & en
obscur n'est
pas exacte.

On donne encore pour différence des idées, leur clarté & leur obscurité. Cette distinction ne nous paroît pas exacte. Les idées ne nous ont été données que pour éclairer les ténèbres de notre esprit, & plus nous avons d'idées particulières sur un objet, mieux nous le connoissons : or le contraire arriveroit s'il y avoit des idées confuses. Au reste si l'on entend par les idées confuses le défaut d'attention aux objets partiels qui sont représentés par les idées complexes, nous admettons des idées confuses ; quoiqu'à la rigueur ce ne soit qu'un défaut d'attention qui provient de la foiblesse de l'impression, de même que les idées qu'on appelle distinctes ont pour cause la force du mouvement qui les excite.

La foiblesse de l'impression a pour principe 1°. le foible mouvement du sang. 2°. Les fibres lâches & distendues des organes. 3°. La difficulté de ces mêmes fibres à se mouvoir par des causes morbifiques. 4°. Le peu d'énergie de la cause mouvante. 5°. Une seule ou plusieurs de ces causes. Ce qui constitue différens degrés dans l'imagination

l'imagination qui pêche par son peu d'activité, & ce qui différencie un esprit lent, d'un imbécille.

La vivacité du mouvement qui excite en nous les idées distinctes, part aussi de différens chefs. 1°. De l'impetuosité du mouvement de toutes les liqueurs, qui tire son origine de l'efficacité des causes mouvantes nommées-ci-dessus. 2°. De la disposition des fibres à se mouvoir qui provient de leur structure, de leur sécheresse, de leur tension, de leur élasticité. 3°. De la facilité qu'elles ont à se mouvoir à cause de certains mouvemens antécédens plusieurs fois répétés. 4°. De la force impulsive de l'objet sur l'organe des sens. 5°. D'une seule ou de plusieurs de ces causes. Ce qui peut rendre compte de tous les degrés qui se trouvent dans l'intervalle d'un entendement médiocre à un génie heureux.



ARTICLE II.

*Sentimens de divers Auteurs sur le
méchanisme de l'Imagination.*

IL n'y a pas, dit *Cicéron*, d'opinions si ridicules qu'elles puissent être, qui n'aient été avancées par quelque Philosophe (k). Il n'y a pas non plus, suivant *Varron*, de songe de malades, si extravagant qu'il puisse être, qui ne soit conforme à quelque opinion philosophique (l). Ce qu'il y a d'étonnant c'est que toutes ces absurdités aient trouvé des sectateurs. Il semble que dans l'harmonie des entendemens humains il y ait une consonance par des cordes montées sur le même ton; enforte que toutes les fois qu'une de ces cordes vient à rendre un son, même bisarre, tous les esprits qui sont à l'unisson éprouvent les mêmes vibrations dans tou-

(k) *Sed nescio quomodo nihil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum.*
De divinat. lib. 2. versus finem.

(l) *Postremo nemo agrotus quicquam somniat tam infandum quod non aliquis dicat Philosophus.* Fragmenta Varronis.

tes les cordes qui répondent à celle qui a été remuée (*m*). C'est pourquoi *Aristote* donne pour précepte de se servir autant d'argumens apparens, que de solides raisons (*n*) ; parce qu'il y a des esprits qui sont plus frappés des apparences, que de la réalité.

Mais ses sectateurs qui sont en trop grand nombre pour être cités, se font ils servis d'argumens apparens ou solides, lorsqu'il s'est agi d'expliquer la cause efficiente des idées ? De tous les objets de dehors, disent-ils, il s'échappe une infinité d'espèces (*o*) : ces espèces entrent par les organes & parviennent jusqu'au cerveau qui en tire des copies. Ces espèces étant matérielles & sensibles, sont rendues intelligibles par l'intellect agent, & reçues par l'intellect patient. C'est rendre plus obscure une chose qui

Sentiment
des Péripaté-
ticiens.

(*m*) Cette pensée est du Docteur *Swift* qui s'en est servi dans un Ouvrage trop badin & trop critique sur un objet aussi sérieux que celui où il veut porter la réforme. *Conte du Tonneau*, sect. 9. pag. 216.

(*n*) *Non solum certis rationibus, sed apparentibus sapè potius insistere oportet, animumque advertere. Ethicorum ad Eudemum lib. 1. cap. 6.*

(*o*) *Dico igitur rerum effigies, tenuisque figuras mittier ab rebus summo de corpore earum, &c. Lucretius. lib. 4.*

116 DE L'IMAGINATION.

l'étoit déjà beaucoup par elle-même. On ne présenteroit plus de pareils systèmes dans un siècle aussi éclairé que le notre.

Sentiment
des Académici-
ciens.

Pythagore, *Socrate*, *Platon* (*p*); & toute la secte des Académiciens ont soutenu que nous apportions en naissant toutes nos idées, qu'elles étoient nées avec nous & au dedans de nous. *Proclus* plus subtile, soutient la même opinion (*q*); mais il ajoute que l'homme a des idées éternelles & immuables, comme les idées géométriques, celles des propriétés numériques, & les axiomes dont la vérité est reconnue par tous les hommes & dans tous les siècles.

Sentiment
de *Locke*.

Locke soutient le contraire, & l'on peut dire que c'est ici son triomphe. En effet, il prouve invinciblement qu'il n'y a pas de principes gravés naturellement dans nos ames, par la manière dont nous acquérons nos connoissances, par l'ignorance de ces principes dans les enfans, les idiots, les fous, les stupides & certains peu-

(*p*) *In Memnone & Phedro.*

(*q*) Philosophe Platonicien qui vivoit vers l'an 500 de J. C. a donné des commentaires sur quelques livres de *Platon* en Grec.

ples , par la raison que ces idées qu'on suppose innées ne sont connues qu'après qu'on les a proposées , qu'elles ne sont pas connues avant toute autre chose , & qu'elles paroissent moins dans ceux où elles devroient se montrer avec plus d'éclat (r). Nous renvoyons pour les preuves à l'Auteur même où nous avons puisé ces argumens , & nous pensons qu'il sera difficile de se retirer sans être convaincu que nous n'avons pas d'idées empreintes primitivement dans nos ames ; à moins qu'on n'entende par ces impressions naturelles , la capacité qu'ont nos ames de connoître certaines vérités ; alors il n'est plus besoin de disputer , chacun avouera que nous apportons en naissant la disposition convenable de nos corps pour exciter des idées dans nos ames.

Quoique *Descartes* n'ait rien dit que de très-obscur sur les idées dans ses ouvrages ; il semble approcher de l'opinion de ceux qui prétendent que notre ame produit elle-même ses

Conjectures
sur le senti-
ment de *Des-*
cartes.

(r) Essai Philosophique sur l'Entendement humain.
Voyez tout le premier livre.

118 DE L'IMAGINATION.

pensées. Mais si notre ame produit ses pensées , elle les produira ou avant de connoître , ou après avoir connu , ou dans le tems qu'elle connoit. Or dans tous ces cas la supposition est impossible. 1°. Un Peintre ne peut représenter un objet qu'il ne connoit pas. 2°. Si l'ame connoit elle n'a plus besoin d'idées. 3°. Enfin pour connoître il faut avoir les moyens de connoître , donc l'ame ne se forge pas elle-même ses pensées. Si cela étoit ainsi , quel est l'obstacle qui empêcheroit un aveugle de naissance de parler de la lumière & des couleurs ? suivant cette hypothèse il n'y auroit jamais de fous. L'ame , cette noble partie de nous-mêmes , se formeroit-elle des idées aussi absurdes & aussi ridicules , que celles qu'enfantent les cerveaux des maniaques & des phrénétiques.

Sentiment de
Malebranche
& de *Démocrite*.

Si les opinions ne recevoient d'autorité que du génie de leurs auteurs , & des méditations qu'ils ont fait , certainement le système du Pere *Malebranche* seroit un de ceux qui devroient le mieux se soutenir. Ce célèbre Metaphysicien , pour contredire

tous les autres Philosophes , avance qu'il n'y a point d'idées dans les esprits créés (s) , que nous voyons toutes choses dans l'être infini , dans Dieu. Afin d'appuyer son sentiment il accumule différens passages de S. Thomas & de S. Augustin. Malgré l'autorité de ces saints peres qui cherchoient plutôt à faire de bons chrétiens que de bons physiciens , cette opinion a été réfutée tant de fois si solidement , qu'il seroit inutile de la combattre ici par de nouveaux argumens (t). La raison & l'évidence nous convainquent assez de la fausseté de ce système.

Bayle (u) fait voir adroitement que le système du P. Malebranche n'est qu'un développement & qu'une réparation du dogme de Démocrite. Ce Philosophe abdéritain enseignoit que les images qui s'échappent des objets pour se présenter à nos sens , sont des

(s) La Recherche de la vérité , par N. Malebranche Prêtre de l'Oratoire de Jesus. Paris 1762. en 4. vol. in-12. tom. 3. part. 2. chap. 6.

(t) Voyez le Livre des vraies & des fausses idées contre ce qu'enseigne l'Auteur de la Recherche de la vérité , par M. Antoine Arnaud Docteur de Sorbonne. vol. in-8°. imprimé à Rouen. 1723.

(u) Dictionnaire Critique. Article Démocrite , note P.

120 DE L'IMAGINATION.

émanations de Dieu , & font elles-mêmes un Dieu , & que l'idée actuelle de notre ame , est un Dieu. Y a-t-il bien loin de cette pensée à dire que nos idées sont en Dieu & qu'elles ne peuvent être les modifications d'un esprit créé ? Ne s'ensuit-il pas de-là que nos idées sont Dieu lui-même ?

Sentiment
d'Abélard.

Suivant le P. *Bouhours* (x), l'infortuné Philosophe *Abélard* se fondant sur ces paroles de S. *Paul* que nous voyons maintenant par un miroir & en énigme (y), a fait de l'expression de l'Apôtre une hypothèse singulière. Il prétend que le malheureux amant d'*Héloïse* pensoit que tous les hommes avoient un miroir dans la tête , que les esprits grossiers avoient un miroir tout terni , & que les esprits subtils en avoient un fort éclattant & fort net qui leur representoit très-distinctement les objets (z). Le Pere

(x) Entretiens d'Ariste & d'Eugene , par le P. *Bouhours* Jésuite. in-4°. Paris. 1671. Entretien 4. *Le bel esprit*. pag. 209.

(y) *Videmus nunc per speculum in enigmate*. Epistola 1. beati *Pauli* ad Corinthios. cap. 13. vers. 12.

(z) Nous avons parcouru les œuvres d'*Abélard* , & nous n'y avons pas trouvé la doctrine bizarre qu'on
Bouhours ,

Bouhours, pour donner un air de vraisemblance à ce sentiment, ajoute qu'il vouloit dire sans doute que » la » bile mêlée avec le sang formoit » dans le cerveau une espèce de glace » polie & luisante à laquelle la mélancolie servoit comme de fond ». Le commentaire est digne du texte. Cependant le P. *Bouhours* ne fait qu'exposer ici sa propre doctrine, car il avoit dit plus haut (pag. 207) en se demandant d'où viennent les qualités du bel esprit. » Elles viennent, dit-il, d'un temperament » heureux & d'une certaine disposition des organes : ce sont des effets » d'une tête bien faite & bien proportionnée ; d'un cerveau bien temperé & rempli d'une substance délicate ; d'une bile ardente & lumineuse, fixée par la mélancolie & adoucie par le sang. La bile donne le brillant & la pénétration ; la mélancolie donne le bon sens & la solidité ; le sang donne l'agrément & la délicatesse Ces humeurs,

lui suppose. *Petri Abelardi Philosophi & Theologi, Abbatis Ruyensis & Heloise conjugis ejus, primæ paracletensis abbat. &c. opera edita à Francisco Ambasio equite &c. Parisiis. in 4^o. de 1200 pages.*

» toutes matérielles qu'elles font ;
 » disoit un Philosophe Platonicien ,
 » font les beaux génies ; de même
 » à-peu-près que les vapeurs de la
 » terre font les foudres & les éclairs.
 » Ce qui veut dire que les esprits du
 » sang & de la bile s'allument dans
 » le cerveau ainsi qu'une exhalaison
 » chaude s'enflamme dans une nuë
 » froide & humide : que les esprits
 » allumés répandent dans la tête cette
 » *splendeur sèche* qui rend l'ame sage
 » & intelligente , selon *Héraclite* :
 » que comme entre les choses corpo-
 » relles il n'y a rien qui ait moins de
 » matiere & plus de vertu ; qui soit
 » plus pur & plus animé que ces
 » esprits , la flamme qui en sort , est
 » la plus subtile , la plus vive & la
 » plus ardente qui soit dans la nature ;
 » que c'est cette flamme qui éclaire
 » la raison & qui échauffe l'imagina-
 » tion en même tems ; que c'est elle
 » qui rend visibles à l'ame les espèces
 » des choses , & qui lui fait voir tous
 » les objets dans leur jour : en un
 » mot , que c'est à la lueur de ce beau
 » feu que l'entendement découvre
 » & contemple les vérités les plus

» obscures ; & c'est peut-être ce feu
 » qui brille dans les yeux des per-
 » sonnes spirituelles , & qui les distin-
 » gue des gens stupides , dont les
 » yeux mornes & sombres marquent
 » assez qu'ils n'ont dans la tête qu'un
 » feu noir & obscur , plus propre à
 » offusquer l'ame , qu'à l'éclairer ». Nous sommes du sentiment du Pere *Bouhours* qui traite peu après ces idées , de belles visions. Il ne fait si les rêveries des Poètes ne méritent pas autant de créance que les idées de ces Philosophes.

M. *Collet* , dans une Thèse qu'il soutint aux ecoles de Médecine de Paris , le 27 Janvier 1763 , prétend qu'il y a dans le cerveau une fibre destinée pour chaque idée (&). Au premier examen de ce système on pourroit s'imaginer qu'il faudroit que le cerveau fut immense & qu'il contiint une infinité de fibres. Ce seroit une erreur. De même que par l'arrangement des notes de musique on peut former une infinité d'airs , de

Sentiment de
M. *Collet*.

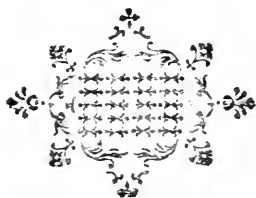
(&) *Ergò sua est in cerebro cuique idea fibra.*
 Nous avons ren lu comte de cette Thèse dans le Journal économique du mois de Juin 1763

même aussi on peut obtenir une infinité d'idées avec un très-petit nombre de fibres. Pour concevoir cette hypothèse ; partagés les fibres du cerveau en deux classes , l'une représentera les sujets , & l'autre les attributs. La fibre de la première classe représentera tous les sujets du même genre ; & la fibre de la seconde classe donnera tous les attributs du même genre. Ainsi pour tous les hommes il n'y aura qu'une seule fibre , de même que pour tous les cailloux une seule fibre , &c. Ainsi il n'y aura qu'une seule fibre pour toutes les espèces de choses blanches , noires , &c. Par la simple vibration simultanée d'une fibre de chaque classe , on aura une idée du genre & de la différence , & l'ame aura une connoissance exacte de chaque chose. Par ce moyen on évite la confusion dans les idées , de même qu'on évite la confusion dans les sensations , en admettant dans chaque organe un grand nombre d'autres petits organes propres à transmettre chaque sentiment approprié à l'organe général. Le nerf optique sort du cerveau distingué en plu-

seurs petits filets qui se rassemblent ensuite en un seul faisceau, pour parvenir à la cavité orbiculaire de l'œil : là il s'épanouit en plusieurs filets pour former la rétine. La vision se fait de telle sorte, que chaque filet nerveux reçoit le rayon de lumière qui lui est destiné, sans être ému par aucun autre. Chaque filet reçoit l'impression de la couleur dont il doit transmettre la perception à l'ame, sans être ébranlé par la couleur qui ne lui est pas propre. S'il y a deux couleurs il y aura deux filets ébranlés ; s'il y a trois couleurs il y aura trois filets ébranlés, ainsi de suite. Il ne faut pas pour cela admettre dans l'œil une infinité de filets nerveux, il suffit qu'il y en ait autant que de couleurs simples & primitives.

A cette doctrine M. *Collet* ajoute encore que les sensations internes se font par les vibrations des fibres supérieures des corps cannelés, tandis que les sensations externes se font par les oscillations des fibres inférieures des mêmes corps. Les premières sont occasionnées par la volonté & l'empire de l'ame qui pousse les esprits

animaux contre la fibre qui doit représenter l'objet. Les secondes sont occasionnées par le reflux des esprits, reflux produit par l'action des objets sur les organes. Quoique cette hypothèse soit assez simple, il restera toujours un grand nombre d'objections auxquelles il sera difficile de répondre. Nous ne voyons pas pourquoi l'ame ne se formeroit pas plutôt l'idée elle-même, que de lancer les esprits animaux contre la fibre qui doit représenter l'objet : car, pour en agir ainsi, il faut supposer dans l'ame la connoissance de cet objet qu'elle veut que telle fibre lui représente : or si l'ame a cette connoissance, le mécanisme ci-dessus indiqué devient superflu.



CHAPITRE III.

Du Raisonnement.

LE Raisonnement est *un acte de l'entendement par lequel nous comparons deux idées.* Définition & différence des autres opérations. Suivant cette définition, il est aisé de distinguer le raisonnement de toutes les autres opérations de l'ame. Dans l'imagination nous avons plusieurs idées, il est vrai; mais elles ne sont pas encore absolument unies ensemble, ou absolument séparées. Dans le jugement on compare aussi deux idées; mais on les joint à une troisième qui en doit faire connoître les rapports.

C'est pour n'avoir pas bien distingué toutes ces opérations entre elles, Erreur des Physiologistes & des Logiciens. que les Physiologistes ont traité immédiatement du jugement après l'imagination, confondant le raisonnement avec le jugement. C'est pour cette raison que les Logiciens ont tort de traiter du syllogisme entier quand ils parlent du raisonnement;

puifqu'il faut que le jugement y entre pour tirer la conclufion. De-là le défaut de méthode des Philofophes qui placent dans leurs traités le raifonnement après le jugement. Nous raifonnons toujours avant de juger (a), & s'il nous arrive quelquefois de juger de quelque chofe fans raifonner dans l'inftant, c'eft que furement dans un âge moins avancé nous avons raifonné fur cette même chofe. Au refte, il nous paroît dans l'ordre de la nature que l'on doive afsembler deux idées avant d'en réunir trois. Or dans le raifonnement il n'y a encore que deux idées, & ce n'eft que dans le jugement qu'on les compare avec une troifieme. Ainfi l'on ne doit pas être furpris fi nous ne gardons pas l'ordre des logiques ordinaires pour fuivre celui des opérations de l'efprit.

Le raifonnement dépend autant du corps que de l'ame.

Le raifonnement dépend autant des diverfes modifications de nos corps, que les fensations & les idées. Aujourd'hui nous raifonnons d'une façon fur une matiere, demain d'une autre. On ne doit pas rejeter cette

(a) Voyez là-deffus une Differtation dans le Mercure du mois de Février 1743.

inconstance sur notre ame qui est toujours la même, & qui aime la vérité toujours une, mais sur la disposition de nos corps qui peut varier tous les jours. On voit encore des personnes persévé rer dans l'erreur, s'imaginant de bonne foi suivre le parti de la vérité : sans doute que si leurs ames étoient dégagées des liens dans lesquels elles se trouvent embarrassées, elles quitteroient bientôt les tenebres pour suivre la lumière; la disposition des organes se trouve telle, qu'elles croient avoir l'évidence de leur côté. Ce point sera éclairci dans le troisième Livre.

En quoi consiste cette disposition ? C'est un problème qui n'est pas facile à résoudre. Notre ame est aussi aveugle sur l'exécution des opérations qui la font connoître, que sur l'exécution de celles qui la font sentir. Semblable, en cette occasion, à l'œil qui voit tout & ne se voit pas lui-même. En vain dira-t-on que l'ame a un commerce fort étroit avec le corps, cela ne fait qu'augmenter notre surprise, & nous prouver le défaut de moyens que nous avons

pour parvenir à toutes sortes de con-
noissances.

ARTICLE I.

*Sentiment de divers Auteurs sur le
méchanisme du Raisonnement.*

Sentiment
des Anciens.

EM BRASSERONS-nous le sen-
timent des Anciens tant Grecs
que Latins (*b*) & des Médecins
Arabes, qui ont été tellement préoc-
cupés sur le sujet des ventricules du
cerveau, qu'ils ont pris les ventri-
cules antérieurs pour le siège du sens
commun, & destiné les postérieurs
à la mémoire, afin que le jugement,
à ce qu'ils disoient, étant logé dans
celui du milieu put faire aisément
ses réflexions sur les idées qui lui
viennent de l'un & de l'autre ventri-
cule (*c*). Cette opinion n'est fondée

(*b*) Galenus, *lib. 3. de placitis cap. ultimo & libello de oculis*. Ugo Senensis *in comment. ad artem medicam Galeni*, *sub rubricâ de figurâ capitis*. Alphonfus Marescottus *in com endio medicinæ* D. Gregorius Nyssenus *lib. 4. de virtutibus animæ. cap. 6. & 7.* D. Nemefius *de naturâ hominis cap. 6.* Ant. Zata *anatomia ingeniorum seÆ. 1. memb. 5.*

(*c*) Avicenna *fen 1. primi doct. 6. cap. 5.* Averroes *in canticis lib. de Memorîâ & reminiscentiâ*. Halî Abbas *cap. 9. lib. 3. Theorices*.

sur aucune preuve qui puisse engager à la croire. Il sembleroit que le raisonnement, la mémoire & le jugement feroient des êtres vraiment étendus que l'Auteur de la nature auroit placé dans différentes cavités, & qui joueroient leurs rôles selon le besoin. D'ailleurs, cette belle cavité voutée du troisieme ventricule où ils avoient logé l'ame & établi le principe du jugement, ne s'y trouvant pas, on sent bien quel fonds on peut faire sur le reste du système.

Favoriserons-nous le sentiment de *Willis* que nous avons déjà cité, qui place le sens commun dans le *corps cannelé*, l'imagination dans le *corps calleux*, & la mémoire dans la *substance corticale*. Quel garant peut nous donner ce savant Anatomiste que ces trois opérations se font séparément dans les trois endroits qu'il leur destine. Il nous décrit le *corps cannelé* comme s'il y avoit des raies dont les unes montent & les autres descendent ; ce qui est absolument faux à l'inspection même, puisqu'elles ont toutes la même direction. Ce que nous avons déjà dit de l'opinion

Opinion de
Willis.

précédente doit nous dispenser d'un examen plus détaillé de cette hypothèse.

Système de
Descartes.

Le célèbre *Descartes* a donné un fameux système sur la *glande pinéale*, qu'il fait pancher tantôt d'un côté, tantôt d'un autre pour nous donner le pouvoir d'acquiescer à tel sentiment, ou de le reprouver (*d*). Quoique tout le mécanisme qu'il suppose soit fort ingénieux, il pêche par le fondement en ne s'accordant pas avec l'anatomie des parties. *Sylvius* & *Stenon* l'ont fait voir très-souvent (*e*). Nous montrerons encore dans la conclusion de ce livre, que l'établissement du siège de l'ame dans la glande pinéale par *Descartes*, est purement idéal & gratuit.

(*d*) Des Passions de l'ame, par *René Descartes*, part. 1. art. 31. ad. 45. vol. in-12. Paris 1664.

(*e*) Voyez le Discours de M. *Stenon* sur l'anatomie du cerveau à Messieurs de l'Assemblée de chez M. *Thevenot* en 1668. Il se trouve dans le cinquième tome de l'Exposition Anatomique de M. *Winslow*.



ARTICLE II.

*Notre sentiment sur le mécanisme du
Raisonnement.*

NOUS n'avons donc pas jusqu'à présent sur le mécanisme du raisonnement aucune opinion bien fondée. Il s'agit de découvrir maintenant quelque chose de probable qui s'accorde avec la structure de la machine humaine & qui soit conforme à la nature de notre existence. C'est ce que nous allons tâcher de faire après que nous aurons développé l'essence & l'origine du raisonnement.

Tous les raisonnemens sont composés par eux-mêmes, puisque ce sont des actes de l'entendement par lesquels on compare deux idées. Ainsi les idées soit simples, soit composées partant de trois principes, savoir des sens, de la réflexion & d'un principe combiné de ces deux premiers, il est évident que la différence intrinsèque des raisonnemens doit être prise d'une de ces trois classes selon que les idées en sortiront.

Raisonnemens naissent de trois sources.

134 DU RAISONNEMENT.

Nature des
raisonnemens
sensibles.

I^o. Les raisonnemens seront *sensibles* lorsqu'ils reconnoîtront les sens pour principes. La disette des termes m'oblige de me servir d'un mot équivoque & inusité dans le sens où je l'emploie. Cependant je me crois autorisé par l'exemple de *Locke* qui appelle connoissance *sensitive* celle qui établit l'existence des êtres particuliers.

Les sens sont agités d'une façon plus ou moins vive ou avec la même vivacité. Ce qui fait que les *appréhensions* des objets ou les représentations qu'on s'en forme sont égales, ou inégales : car dans tout rapport on ne connoît que l'égalité ou l'inégalité. C'est pourquoi l'ame dans tous ses raisonnemens ne doit appercevoir que convenance ou disconvenance dans ses idées ; ou pour parler avec *Spinoza* elle ne doit appercevoir que des idées égales, c'est-à-dire celles qui sont conformes aux objets qu'elles représentent ; ou des idées inégales, c'est-à-dire celles qui ne sont pas conformes aux objets qu'elles représentent (*f*).

(*f*) Voyez la Réfutation des erreurs de *Spinoza*, par M. Le Comte de Boulainvilliers pag. 92.

Ainsi lorsque raisonnant *sensiblement*, je dis *un lis blanc*, le sentiment que j'ai du lis & le sentiment que j'ai de la blancheur étant égaux, je les unis ensemble. En effet, les organes ébranlés par la présence du lait, de la neige & de plusieurs autres substances, m'ont fourni l'idée que je me suis fait de la blancheur. A l'aspect d'un lis, ou par la représentation que je m'en forme, mes yeux sont affectés de la même manière que les auroient affecté les substances qui m'ont donné l'idée archétype de blancheur. Ces sentimens sont donc égaux; je suis donc obligé d'énoncer que le sentiment que j'éprouve par la présence ou par la représentation que je me forme d'un lis est égal au sentiment de blancheur. Voilà tout le mécanisme de ce raisonnement, qui fait voir que l'ame n'y agit que par son attention, & le corps par les différentes modalités qu'il a souffert.

Le mécanisme est le même lorsque les sentimens sont inégaux, excepté que nous y joignons le signe de la négation, parce que l'inégalité n'est autre chose que la disconve-

136 DU RAISONNEMENT.

nance , tandis que l'égalité est la marque de la liaison des idées. C'est pourquoi lorsque je dis *un mets non salé*, c'est la même chose que si je disois lorsque je goûte de ce mets , je n'éprouve pas la même sensation que celle que je ressens lorsque je mange du sel. Ce qui forme deux sensations , ou , si vous voulez , deux idées différentes & inégales entre elles qui ne peuvent pas se joindre.

Les raisonnemens sensibles sont vrais.

De tout ceci nous tirerons une conséquence qui étonnera d'abord ; c'est que tous les raisonnemens qui partent des sens ne peuvent pas être faux. Tous les raisonnemens *sensibles* sont vrais pour parler suivant la précision la plus exacte (g). Le raisonnement sensible est l'acte par lequel nous comparons deux idées intimes & actuelles. Or il n'y a nulle idée fausse , comme nous l'avons démontré ; or le rapport de convenance & de disconvenance dans les

(g) Voyez les Principes du Raisonnement exposés en deux logiques par le P. *Biffier* Jésuite , *second exercice* , pag. 398 Ce savant Logicien donne encore plus d'étendue que nous à ce principe ; car il l'affirme de tous les raisonnemens , ce qui n'est pas notre sentiment.

sensations

sensations, est toujours évident & ne peut jamais être faux. En effet si l'on a actuellement l'idée *de blanc* & l'idée *de noir*, il est impossible de ne pas appercevoir que ce sont deux idées différentes : or appercevoir qu'une idée est, ou n'est pas une autre idée, c'est raisonner juste. Donc il n'y a pas de raisonnement *sensible* faux. Ce qui s'accorde parfaitement avec notre théorie, ou nous ne concevons que des rapports d'égalité ou d'inégalité dans les ébranlemens des organes. Ce qui correspond également à la liaison ou à l'opposition des idées. Ces rapports sont intimes, actuels & existans ; il est donc impossible qu'ils soient faux. Cette vérité paroît tenir un peu du paradoxe, mais étant bien réfléchie, elle approche de l'évidence des choses qui nous sont le mieux connues.

II°. Les raisonnemens seront *réfléchis*. Autre expression aussi obscure que celle que nous avons employé en parlant des raisonnemens *sensibles*. Elle ne signifie ici qu'une union, ou une désunion des idées particulières fournies par la réflexion. Nous avons

Nature des
raisonnemens
réfléchis.

le pouvoir d'analyser & de composer nos idées par la contemplation & l'attention qui nous est propre. Si nous nous livrons à l'analyse, nous nous formons des idées générales & abstraites. Si au contraire après avoir distingué plusieurs idées, nous ne les considérons que comme faisant une seule notion, c'est ce qu'on nomme synthèse, ou composition des idées. L'analyse & la synthèse sont absolument nécessaires à des esprits bornés comme les nôtres. Toutes nos premières idées sont particulières, & les moyens qui servent à nous les reveiller sont successifs. Elles demandent tour-à-tour l'attention de notre ame pour être distinguées & ensuite être énoncées par des signes particuliers. Tout cela demande beaucoup de tems, & il seroit à craindre que la vivacité d'une impression n'en fit oublier une plus foible, outre le désordre qui regneroit dans un aussi grand détail. C'est par le secours de ces opérations que l'on renferme dans un seul mot ce qui n'auroit pu entrer dans un long discours sans confusion. On en voit un exemple

sensible dans l'usage qu'on fait des termes de *substance*, *d'esprit*, *de corps*, *d'animal*, *d'êtres*, &c. Ne pouvant considérer que peu d'idées à la fois, nous sommes obligés d'en rapporter plusieurs sous une même classe.

Suivant ce que nous venons de dire, les raisonnemens *réfléchis* ne diffèrent des raisonnemens *sensibles*, qu'en ce que l'ame guidant son attention sur plusieurs idées particulières, les rassemble & les désunit selon qu'elles sont liées ou opposées entre elles. Pour en connoître le mécanisme, il suffit de considérer le nombre de modifications que reçoit notre être, la conscience que nous en avons, & l'attention qu'a notre ame à rapporter les mêmes modifications sous un même genre, ou à les diviser en espèces, afin de les reconnoître par tout sans mélange & sans confusion.

Si l'analyse & la synthèse ont de grands avantages pour nous guider au milieu d'une multitude d'idées particulières, elles ont aussi un grand inconvénient, souvent elles peuvent

Quelle est la certitude des raisonnemens réfléchis.

nous induire en erreur : car par la première il peut arriver que nous ne distinguions pas, ou que nous ne divisons pas nos notions autant qu'elles doivent l'être. On passe légèrement sur les plus petites différences que l'on croit devoir négliger, & il arrive la même chose que celle qui se rencontre dans un calcul où l'on a négligé les fractions ; ce calcul est faux. Par la seconde, les notions se rassemblant par un plus grand nombre d'endroits que nous ne pensons, il est à craindre que nous n'en prenions plusieurs pour une seule.

A ces raisonnemens *réflechis* nous en joindrons d'autres qui sont du même ordre, & qui sont d'un usage très-fréquent dans le cours de la vie. Ce sont ceux qui ont des tems différens pour base. Souvent on compare les circonstances présentes avec les circonstances passées, afin d'en tirer des conséquences pour l'avenir : car le raisonnement semblable à l'imagination sur laquelle il est toujours fondé, roule également sur le passé, le présent & l'avenir. Comme il est une comparaison, & que toute com-

paraïson ne peut se faire qu'entre deux termes, il est naturel qu'on raisonne d'un passé qu'on n'a pas vu quelquefois, par les faits présens, & qu'on raisonne sur les événemens futurs par les événemens soit passés, soit actuels. C'est une espèce d'analogie qui a un certain degré de certitude dans la morale & dans l'histoire, ou plutôt c'est une véritable analogie qui sert à expliquer un grand nombre de phénomènes dans la Physique, & à tenter un traitement particulier dans les maladies difficiles & insolites.

III°. Les raisonnemens seront *mixtes*, c'est-à-dire qu'ils dériveront des sensations & de la réflexion. Nous ne nous contentons pas de connoître simplement les faits & leurs circonstances; nous en appellons au tribunal de la réflexion qui en cherche les causes & les conséquences. Peu contente de connoître ce qu'elle voit, elle veut encore connoître ce qu'elle ne voit pas. De-là elle donne dans les conjectures, elle fabrique des hypothèses & invente des systèmes. De-là vient que souvent elle s'égare, qu'elle

Nature des
raisonnemens
mixtes.

prend les apparences pour la réalité, & que les raisonnemens *mixtes* sont les moins certains de tous. Un mécanisme composé des deux mécanismes antécédens, donnera un mécanisme moyen qui exposera suffisamment la nature des raisonnemens *mixtes*, & en fera voir toutes les propriétés. Nous nous dispensons de l'exposer ici pour éviter les répétitions, & conséquemment l'ennui d'une méthode trop sèche & trop scrupuleuse.

C'est par l'assemblage de tous ces raisonnemens que l'on compose les discours. La Rhétorique donne des règles pour les distribuer, les prouver, les orner, aussi bien que des moyens pour l'invention : desorte que le raisonnement dans le sens des Rhéteurs, est une opération de l'ame par laquelle on arrange les preuves dans l'ordre où elles doivent être pour mettre en évidence la vérité, ou le vraisemblable, pour porter un jugement droit & tirer une juste conclusion, pour convaincre les autres des sentimens dont l'on est pénétré. Cet art est plein d'adresse, de subti-

lités & de beautés. Souvent il engage à croire comme vraies, des choses qui ne sont qu'idéales, ou illusoires. Nous ne nous arrêtons pas dans un aussi vaste champ; nous aimons mieux faire voir l'utilité qui peut resulter de nos principes: car toute innovation doit paroître suspecte lorsqu'elle n'est accompagnée d'aucun avantage, ou que ses résultats sont de peu de conséquence.

Dans la première classe des raisonnemens, c'est-à-dire dans la classe des raisonnemens *sensibles*, se trouvent renfermés tous les arts mécaniques, la Physique expérimentale, l'Anatomie, la Botanique, la Chymie, les Mathématiques & toutes les sciences qu'elles contiennent, telles que l'Algèbre, la Géométrie, la Musique, &c. Toutes ces connoissances partent immédiatement des sens, & portent avec elles un caractère d'évidence auquel il n'est pas possible de se refuser. Leur existence est réelle, palpable, & pour ainsi dire jointe à la notre. C'est pourquoi leur certitude est égale à celle de notre existence.

Division
des sciences;
& leur degré
de certitude.

On doit placer dans la seconde classe la Logique qui est l'art de chercher la vérité ; la Théologie qui est la science des choses divines ; la Métaphysique cette sagesse qui abandonne les corps pour ne s'occuper que des êtres insensibles. Ayant fait voir que nous pouvions nous tromper dans les jugemens *réflechis*, on peut conclure ici que les connoissances qui en dépendent ne sont pas à l'abri de l'erreur. Ce n'est plus ici l'évidence qui dissipe tous les doutes par sa présence ; c'est l'opinion, la foi, la raison qui donnent toute la certitude à ces réflexions. De-là toutes les disputes pour & contre, toutes les sectes qui ont partagé l'empire des sciences dont nous venons de parler, & toutes ces spéculations dont il s'agit de démontrer la vérité.

La Physique rationnelle doit être rangée dans la troisieme classe des raisonnemens, aussi bien que la Morale & la Médecine. L'expérience est la base de toutes ces connoissances, & la réflexion un architecte habile qui en fait le fondement de plusieurs édifices. Mais la nature, quoique
constante

constante dans ses loix, ne laisse pas que d'être variée dans ses productions; ainsi l'esprit humain peut être trompé par les ressemblances. Il se trouve mille exceptions qu'il n'aperçoit pas. Trompé de ce côté-là, il compte davantage sur la variété & l'inconstance des choses. Point du tout, c'est la même regle, c'est la même cause qui produit deux effets opposés, comme on peut le voir dans le mouvement qui est en même tems le principe de la vie & de la mort. Ce n'est pas que nous refusions toute certitude aux connoissances que nous venons de nommer; elles sont fondées sur certaines vérités qui conduisent à des probabilités, & ces probabilités engagent à une croyance qui tient lieu de l'évidence par tout où elle nous est refusée.

Cette distinction des raisonnemens quoique inconnue jusqu'à présent, doit paroître d'autant plus utile, qu'elle empêche de confondre les choses, & qu'elle met chaque connoissance à sa place. Elle nous indique aussi le degré de certitude que chaque science peut avoir, & elle

Avantage
de cette divi-
sion.

coule comme d'elle-même des sources d'où faillissent les idées, ainsi que nous l'avons fait voir précédemment. Ce qui démontre la connexion de nos principes, & par conséquent leur vérité.

CHAPITRE IV.

Du Jugement.

Définition
du Jugement.

AP R È S avoir assemblé deux idées, on les compare à une troisième qui en fait connoître précisément les rapports. Elle nous les fait sentir ou comme étant les mêmes, ce que nous manifestons en liant ces idées par le mot *est*, ce qu'on appelle *affirmer*; ou bien comme n'étant pas les mêmes, ce que nous manifestons en les séparant par ces mots *n'est pas*, ce qu'on appelle *nier*. Cette opération est ce qu'on nomme *juger*. Ainsi le jugement est un acte de l'entendement par lequel, moyennant une troisième idée, nous trouvons le rapport qu'il y a entre deux autres idées.

Par les mêmes raisons que nous avons apporté pour prouver que l'imagination & le raisonnement appartenoient autant au corps qu'à l'ame , nous pouvons aussi faire voir que le jugement dépend de l'action réciproque de ces deux substances. En effet s'il arrive quelque dérangement dans le cerveau , l'esprit se trouve aliéné ; on avance mille absurdités , mille extravagances. La stupidité , le délire , la folie nous en fournissent des preuves plus que suffisantes.

Vous le conclurez d'autant plus aisément que vous ferez attention aux observations du Professeur *Mec- kel* , qui sur des expériences réitérées attribue les dérangemens de la raison à la gravité spécifique du cerveau diminuée (a). Il résulte de ses observations que la substance médullaire des personnes mortes dans leur bon sens est plus pesante , que celle des animaux , & celle des animaux plus pesante que celle des fous à inter-

(a) Ces Observations ont été lues à la retraite de l'Académie Royale des sciences de Berlin. On en a donné l'extrait dans le Journal économique du mois d'Octobre 1766. pag. 471.

valles lucides, ou toujours furieux. Il est vraisemblable que cette gravité spécifique du cerveau dépend de la quantité ou de la qualité du liquide qui arrose la pulpe corticale ou médullaire, ce qui lui donne plus ou moins de mollesse, plus ou moins de sécheresse, & par conséquent plus ou moins de pesanteur.

Sources des
Jugemens &
leurs différen-
ces.

Les jugemens suivant exactement la nature des raisonnemens, doivent être *affirmatifs* ou *négatifs*. C'est-là la division la plus étendue qu'ils puissent avoir. Ces mêmes jugemens soit affirmatifs, soit négatifs, seront ou *sensibles*, ou *réfléchis*, ou *mixtes* selon la source des raisonnemens dont ils sortiront.

Des Juge-
mens *sensi-
bles* affirma-
tifs.

Dans tout jugement *sensible*, les trois sentimens, c'est-à-dire les trois mouvemens organiques qui fournissent des idées, peuvent être égaux. L'égalité étant le signe de l'affirmation, nous sommes nécessités de juger affirmativement. De-là la première règle générale du syllogisme. Toutes les fois que les deux extrêmes sont joints avec le moyen, on doit conclure affirmativement. Nous propo-

ferons un exemple pour pousser jusqu'à la démonstration ce que nous avançons sur l'espèce de jugement dont il est ici question. *Ces instrumens , diroit-on , sont d'accord , puisqu'ils rendent les mêmes tons ; & en finissant le fillogisme , or ils rendent les mêmes tons , donc ils sont d'accord.* Voici trois notions : l'idée d'instrumens , celle d'accord qui peut appartenir aux instrumens , & celle de la nature de l'accord qui est de rendre les mêmes tons. Or ces trois notions forment trois impressions égales. En effet l'impression de l'accord est identique avec celle de rendre les mêmes tons , & cette dernière est exactement unie à des machines dont le propre est de rendre les tons que nous avouons être les mêmes. Il falloit donc juger affirmativement comme nous avons fait.

De-là l'on voit que le jugement peut être renfermé dans une seule proposition ; & nous croyons pouvoir soutenir que toute proposition est un jugement. Nous n'avons achevé notre fillogisme que parce-que cette maniere de juger des choses

est la plus claire, la plus parfaite & la plus évidente. Ce n'est pas que nous rejettons les autres manieres de décider : on parvient également à la vérité par l'induction, l'exemple, le dilemme, la gradation & l'enthymême dont il est inutile d'examiner ici les propriétés.

Des Jugemens
sensibles négatifs.

Il arrive encore dans les jugemens *sensibles* que deux sentimens sont inégaux, & que le troisieme sentiment est inégal à un de ces sentimens inégaux entre eux ; ou bien ce qui revient au même, deux sentimens sont égaux & un troisieme sentiment est inégal relativement aux deux premiers. Le tout bien examiné, on doit juger négativement puisque l'on aperçoit de l'inégalité. De-là nait la seconde regle générale du syllogisme. Toutes les fois qu'un terme se trouve joint avec le moyen, & que l'autre terme s'en trouve séparé, l'on conclut négativement ; parce que lorsque de deux choses l'une peut être associée à une troisieme, & que l'autre peut en être séparée, il suit qu'elles ne sont pas unies ensemble. Nous ne voyons rien dans cette regle

qui ne s'accorde exactement avec le mécanisme que nous venons d'indiquer. Les exemples peuvent en faire sentir toute la vérité. Supposons que quelqu'un dise, *Pour que la rose blesse ceux qui la cueillent, il faut qu'elle ne soit pas sans épines : or elle blesse souvent ceux qui la cueillent ; donc elle n'est pas sans épines.* On s'aperçoit bien que le sentiment qu'on a de la blessure n'est pas égal à celui de rose, mais qu'il est égal à celui d'un instrument qui pique. A cause de cette inégalité, la conclusion a du être négative.

Enfin dans les jugemens *sensibles* deux sentimens peuvent être inégaux & le troisieme tout à fait dissemblable de ces deux premiers. Ce troisieme sentiment qui devoit servir à connoître les rapports des deux premiers, ne donnant aucun terme de comparaison, nous ne pouvons rien conclure. De-là se tire la troisieme regle générale des fillogismes. Toutes les fois que les deux extrêmes se trouvent séparés du moyen terme, on ne doit rien conclure ; parce que de ce que deux choses sont séparées d'une

Dans quel cas on ne doit porter aucun Jugement.

troisième, il ne s'ensuit pas qu'elles soient jointes, ou défunies. Un exemple rendra sensible ce point de doctrine. Supposons que l'on dise *les lis ne sont pas bleus, parce que les roses ne sont pas bleus*. Voici trois sentimens inégaux entre eux, celui du lis, celui de la couleur bleue, & celui de la rose : on ne peut donc pas conclure ni que les lis soient bleus, ni que les lis ne soient pas bleus.

Des Juge-
mens réflé-
chis.

Il en est de même des jugemens *réfléchis* que des jugemens *sensibles*, ils suivent la même marche, sont astringés aux mêmes règles, & ne peuvent en être soustraits sans conduire à l'erreur. Toute la différence qui se trouve dans ces jugemens, c'est qu'ils sont portés sur des propositions générales, complexes & composées, tandis que dans les jugemens *sensibles* les propositions sont singulières, particulières & simples. Il faut donc dans les jugemens *réfléchis* prendre garde davantage aux propositions énoncées, à ne pas changer leur nature dans la suite du raisonnement, & à observer les préceptes déjà donnés.

Les jugemens *mixtes* sont des actes combinés des jugemens précédens. Des Jugemens *mixtes*. Ils retiennent la même nature des raisonnemens mixtes, & en empruntent par conséquent toute leur certitude. Souvent il s'y mêle quelque passion qui fait hasarder bien des choses qui cessent de paroître vraies lorsque la passion est éteinte. Souvent aussi on porte ces jugemens sur le témoignage de gens que l'on croit incapables de tromper; mais qui ont mal vû, ou qui enflent tout dans leur récit. Quelquefois l'on est d'un sentiment contraire pour contredire, d'autres fois c'est pétition de principe, ou faute de bien comprendre ce qui est avancé. En un mot plusieurs causes peuvent engager à porter de faux jugemens, quoiqu'ils soient rangés sous les loix les plus exactes de la Logique. Il y a un grand nombre de remèdes pour combattre chacune de ces causes, mais il est difficile de les appliquer dans le moment qu'ils sont nécessaires. C'est ainsi que les loix les plus sages que la Médecine a fait pour conserver les corps, sont celles qui sont les plus négligées. Un essain de

maladies vient-il fondre sur nous ? on temporise. Le mal augmente ; on a recours aux médicamens , mais le moment de guérir est passé.

Des goûts.

On rapportera à cette classe *les goûts différens qui sont des déterminations pour choisir entre différens objets.* En effet le goût , dans le sens moral , est en même tems un jugement & un sentiment. C'est un jugement , puisque pour donner le véritable prix aux choses , n'être pas éblouis par de faux brillans , écarter tout ce qui peut tromper & séduire , il faut raisonner & juger. C'est un sentiment , puisque l'on est déterminé parce qu'on est touché par les bonnes choses , qu'on est blessé par les mauvaises , & que le plus souvent on se décide par les rapports que les choses ont avec notre organisation , ce qui forme les goûts particuliers à chaque sens , à chaque individu , à chaque nation , à chaque classe du peuple ; ce qui forme les bons & mauvais goûts , les goûts singuliers & bizarres , les caprices.

Degrés de
certitude des
Jugemens.

C'est sur cette distinction des jugemens que nous fondons leur évi-

dence , leur certitude & leur probabilité. Il n'y a point de jugemens plus évidens que les jugemens *sensibles* , surtout lorsque nous jugeons des êtres par rapport à nous. Il n'en est pas de même lorsque nous décidons de la nature & des propriétés des êtres : ces décisions peuvent être fort incertaines , parce qu'alors elles deviennent des jugemens *mixtes* dont on doit souvent douter.

Les jugemens *réfléchis* doivent aussi être regardés comme fort certains lorsqu'ils émanent de l'attention que nous apportons à nos idées. Mais les notions abstraites qu'on se forme des êtres sont elles si simples qu'on en conçoive toujours les différences spécifiques ? les notions complexes qu'on a des choses sont elles si claires que chaque membre de leur composition se présente tout-à-coup à la conscience ? l'attention qu'on apporte à ses idées n'est-elle jamais détournée par quelque cause ? qui pourra l'affirmer , & ne pas conclure avec nous que ces jugemens sont moins évidens que les jugemens *sensibles* , puisque dans ces derniers il ne s'y ren-

§ 6 DU JUGEMENT.

contre pas les mêmes inconvéniens.

Les jugemens *mixtes* sont les moins certains de tous. Ils procedent souvent des passions, de l'opinion, de la crédulité, du goût & de plusieurs autres motifs qui donnent une apparence de vérité aux choses fausses, qui paroissent démontrer ce qui n'est que douteux, & qui annoncent comme possibles des choses qui ne peuvent exister.

A l'égard des jugemens *universels*, *communs*, & *particuliers*, comme ils ne dépendent que des propositions soit *universelles*, soit *communes*, soit *particulieres*, leur différence tombe sur la nature des propositions énoncées. Ce qui n'entre pas dans le dessein de cet ouvrage; ainsi nous passerons tout de suite à la mémoire dont on parle ordinairement après les opérations ci-devant décrites.



CHAPITRE V.

De la Mémoire.

LA Mémoire est la faculté de recon- Définition
de la Mé-
moire.
noître les images déjà reçues par
les sens, ou reproduites par l'ima-
gination. Elle est donc toujours
postérieure ou au sentiment, ou à
l'imagination. Elle n'en diffère que
par la *reconnoissance*, ou l'action de
reconnoître que telles perceptions
ou telles idées ont été déjà produites.

Il ne seroit pas moins absurde de La Mémoire
appartient au-
tant au corps
qu'à l'ame.
douter que la mémoire dépende des
organes corporels, qu'il seroit ridi-
cule d'affirmer que les autres opéra-
tions de l'ame n'en dépendent pas.
Rondelet rapporte dans ses ouvrages
(a) un exemple bien frappant, &
qui convainc absolument de la mé-
chanique de cette opération. Un
jeune homme reçut un coup violent
à la tête. Guéri de sa blessure, il ne

(a) Guillelmi Rondeletii opera medica, append.
cap. 21. pag. 314.

se ressouvint d'aucunes des choses qu'il avoit apprises ; de sorte qu'il fut obligé une seconde fois d'apprendre les élémens des sciences. On dit la même chose d'un certain *Messala Corvinus* (b) habile Orateur qui oublia jusqu'à son nom par un coup qu'il reçut. *Cristophe De Vega* raconte qu'un Franciscain perdit tellement la mémoire par une fièvre aigue, que quoiqu'il fut avant habile Théologien, il ne connoissoit plus les lettres, & avoit oublié même le nom des choses qui lui avoient été le plus familières (c). Ce phénomène arrive quelquefois à la suite des fièvres malignes & de fortes attaques d'apoplexie. La peste décrite par *Thucydide* ôtoit la mémoire, & effaçoit tout souvenir du passé dans ceux qui en échappoient (d). *Galien* a vû de son tems le même effet causé par une fièvre pestilentielle (e). *Lucrece* fait aussi mention de ce phénomène dans

(b) *Plinius nat. hist. liv. 7. cap. 24*

(c) *De arte medendi lib. 3. cap. 30.* Voyez la trad. de toute la Med. pratique de M. Jean Allen. tom. 2. chap. 3.

(d) *Lib. 2. bell. pelopones.*

(e) *Lib. quod animi mores corporis temp. sequantur cap. 5.*

cette belle description qu'il donne de la peste qui regna à Athenes (f).

ARTICLE I.

*Sentimens de divers Auteurs sur le
méchanisme de la Mémoire.*

LA nature du méchanisme que nous reconnoissons dans la mémoire, n'est pas aussi évidente que son existence. Tous ceux qui ont tâché de le dévoiler jusqu'à présent, ont embrassé ou des systèmes peu satisfaisans, ou des frivoles conjectures.

Les uns en effet s'imaginent que chaque chose que nous connoissons, laisse un portrait gravé dans notre cerveau, & que dans les choses apprises de suite tous ces petits portraits s'arrangent comme une pile d'estampes chez les imagers; desorte que quand on leve le premier, on trouve le second dessous, & le troisieme sous celui-ci; ainsi de suite jus-

*système des
portraits gra-
vés dans le
cerveau.*

(f) *Atque etiam quosdam cepere obliviam rerum
cunctiarum, neque se possent cognoscere ut ipsi.
De rerum nat. lib. 6. sub fin.*

qu'au dernier. Nous avons vû combien cette supposition de tableaux étoit ridicule lorsque nous avons parlé des idées. Il y auroit en vérité une singulière confusion dans le cerveau s'il recevoit tous les jours des miniatures de tout ce qui l'environne. Que feroit-ce au bout d'un an ? que feroit-ce au bout de dix années. . .

Système des
différentes
routes dans le
cerveau.

D'autres, avec juste raison, peu satisfaits de l'explication précédente, ont cherché à expliquer d'une autre manière la faculté que nous avons de nous ressouvenir des choses. Ils ont prétendu que les objets s'ouvroient seulement des passages différens dans la substance du cerveau par le moyen des esprits animaux, & que toutes les fois que les esprits repassoient dans ces canaux & se rouvroient ces petits passages, l'ame appercevoit la chose par le moyen de laquelle ils avoient été ouverts la première fois. Supposition aussi fautive que la première : car si les choses étoient ainsi, le cerveau ne feroit plus qu'un crible. D'ailleurs, si ces routes sont dressées par les objets en différens endroits de la substance du
cerveau,

cerveau , comment les esprits feront-ils pour enfler une route plutôt qu'une autre ? ces canaux ne perceront-ils jamais l'un dans l'autre ? Quel est le guide qui , attentif à toutes les impressions des objets , conduira les esprits , & leur distribuera les quartiers où ils doivent se creuser une route particulière ? De plus l'impression des objets fera-t-elle assez forte pour forcer les esprits à s'ouvrir d'autres passages que ceux que la nature a tracé elle-même ? *Malebranche* ce profond Métaphysicien qui en combattant l'erreur n'a pas toujours pu se défendre des atteintes qu'elle porte à l'esprit humain , s'est laissé séduire par cette hypothèse qu'il a embrassé sans doute sans en faire auparavant un sérieux examen , & sur l'estime qu'il pouvoit faire de ceux qui l'avoient inventé (g).

Duncan qui nous a l'aisé un traité sur les fonctions de l'ame , n'a fait que commenter le sentiment de *Willis*. » La même ondulation d'esprits , dit-il (h) , qui a causé la sensation dans

Opinion de
Duncan.

(g) Recherche de la vérité, tom. 1. liv. 2. chap. 5.

(h) Explication mécanique des actions animales,

» *les corps cannelés*, cause l'imagina-
 » tion dans le *corps calleux* ; parce
 » qu'elle y devient plus remarquable,
 » & notre ame a une perception plus
 » claire & plus parfaite. La mémoire
 » n'étant qu'une imagination réité-
 » rée , il semble qu'il faudroit lui
 » donner le même siège , favoir le
 » *corps calleux* ; cependant deux rai-
 » sons principales engagent à croire
 » que c'est dans la substance cendrée
 » que l'ame se ressouvient des choses ;
 » l'une est prise de sa fermeté &
 » l'autre de sa situation. Sa fermeté
 » le persuade , parce que les conduits
 » qui servent à la mémoire ne fau-
 » roient se conserver & demeurer
 » ouverts dans une substance mollassé
 » qui s'affaîsseroit d'abord comme
 » nous voyons que les caractères
 » qu'on imprime sur une boue fort
 » détrempée ne sont point de durée ,
 » au lieu qu'elle les conserve plus
 » long-tems quand elle a acquis plus
 » de fermeté & de consistance. Sa
 » situation confirme encore dans ce

par M. *Duncan*, Docteur en Médecine. vol. in 12.
Paris 1678. Voyez depuis le chap. 18. jusqu'au
 chap. 21.

» sentiment , parce qu'étant la plus
 » haute partie du cerveau , les ondu-
 » lations n'y parviennent pas , à
 » moins qu'elles ne soient extraordi-
 » nairement fortes. C'est pourquoi
 » nous ne nous souvenons que des
 » choses qui ont frappé vivement
 » nos sens «.

Il suffiroit de rapporter cette opi-
 nion pour la réfuter : car 1^o. Nous
 avons dit lorsque nous avons parlé
 du raisonnement , que c'étoit une
 pure fiction dans laquelle , pour ainsi
 dire , les opérations de notre ame
 personnifiées jouoient leur rôle sur
 des théâtres particuliers. 2^o. Les on-
 dulations des esprits animaux sont
 encore un de ces jeux d'esprit qui
 manquent de fondement. Elles ne
 pourroient se faire ni dans les corps
 cannelés , ni dans le corps calleux ,
 ni dans la substance corticale ; les
 fibres élémentaires de ces corps sont
 trop rapprochées pour le permettre.
 Il faudroit au moins indiquer les ré-
 servoirs où elles pourroient se faire.
 3^o. Qui pourroit comprendre que
 des ondulations prises strictement se-
 lon leur propre signification , se fas-

sent dans un canal , soient transmises dans un autre pour être ensuite communiquées à un troisieme ? Ce raisonnement paroît ridicule , & c'est cependant ce que l'Auteur cherche à persuader , si l'on suit le système depuis son commencement jusqu'à sa fin. 4°. On pourroit faire contre ce sentiment les mêmes objections que celles qu'on a faites contre le système précédent , & quelques autres opinions que nous avons déjà examinées.

Hypothèse
des Modernes
sur la Mé-
moire.

Quatrieme hypothèse , la plus vraisemblable , & adoptée de presque tous les Physiologistes modernes. Ce sont les plis & replis des petites membranes du cerveau. Pour rendre ce sentiment plus plausible , & donner la raison de la différence notable de la mémoire qui se rencontre dans chaque âge , ils apportent la comparaison d'un parchemin. Si , disent-ils , le parchemin est mouillé , il se plie facilement ; mais si l'on vient à l'étendre , il ne garde aucune trace des plis précédens ; tels sommes-nous dans l'enfance , nous apprenons facilement , & nous oublions de même ;

Au contraire si le parchemin a acquis un certain degré de féchereffe, on le plie plus difficilement, mais il conserve l'empreinte des plis. De même dans l'âge viril l'on apprend difficilement, & l'on retient bien quand on a appris. Enfin si le parchemin est devenu dur & extrêmement sec, à peine pourra-t-on le plisser, & si l'on en vient à bout, on ne pourra plus effacer les plis qu'il aura contracté. Telle est la vieillesse : à peine dans cet âge peut-on apprendre ; cependant si à force d'exercice l'on retient quelque chose, on ne l'oubliera jamais.

Tout ceci paroît d'autant plus cap-
 tieux, que cela est pris dans la na-
 ture des différens âges des hommes.
 Car dans la jeunesse les humeurs sont
 aqueuses & les fibres molles ; dans
 l'âge viril les humeurs sont plus sali-
 nes & plus sulphureuses, & les fibres
 ont une certaine consistance ; dans
 la vieillesse l'expérience fait voir que
 les fibres deviennent tellement roi-
 des, qu'elles perdent leur élasticité.
 Mais pesons les choses attentivement :
 si chaque objet imprime son plis dans

Réfutation
 de cette hy-
 pothèse.

le cerveau, quelle confusion ! pour moi je la trouve la même que celle de ces petits portraits assemblés dans le cerveau. Cependant toutes nos idées se reveillent les unes après les autres avec justesse & distinction. D'ailleurs qu'elle est la cause qui empêcheroit un plis d'en effacer un autre ; je n'en vois aucune : & il me semble qu'il en peut être de même d'une membrane élastique pliée en un certain sens, que de la lame d'un fleuret faussée, qui, si elle vient à être pliée du sens opposé, reprendra sa première droiture. Poussons les conséquences encore plus loin : un homme qui pendant vingt ans a vû, entendu, touché, &c, se ressouvient de ce qu'il a vû, entendu ou touché. Cela posé, je demande combien il faudroit de membranes dans le cerveau pour recevoir tous les plis ; ou du moins quelle immense membrane seroit capable de les recevoir ? Si vous me répondez qu'il y a un grand nombre de membranes dans le cerveau, je vous l'accorderai, mais quand bien-même tout le cerveau seroit membraneux, ce qui n'est point,

DE LA MÉMOIRE. 167
il ne pourroit pas y fuffire. Si vous
me répondez que cette immense
membrane se trouve dans le cerveau ;
comme elle est si grande on peut la
voir , on peut la montrer. J'attens
votre réponse.

ARTICLE II.

Méchanisme de la Mémoire.

CETTE route paroît d'abord épi-
neuse & difficile à parcourir
puisque de grands hommes s'y font
égars. Pour ne pas nous y perdre ,
faissons bien ce que c'est que la
mémoire , & détaillons bien ses espé-
ces. Cet examen nous tiendra lieu
du fil d'Ariane , qui nous conduira
comme d'autres Thésées dans un la-
birinthe où les corps n'ont point
d'accès.

La mémoire est cette faculté de se
ressouvenir des choses passées , &
la conscience intime de les avoir vû ,
entendu , ou touché. Elle est mere
ou si l'on veut la compagne insépa-
rable de toutes les opérations de l'en-
tendement : car pour imaginer , ou

Nature de
la Mémoire.

se former les représentations des objets en leur absence , il faut se ressouvenir des perceptions que nous en avons reçu par leur présence ; pour raisonner & juger , c'est-à-dire comparer deux ou trois idées ensemble , il faut se ressouvenir de la première idée en la comparant avec la seconde , & se ressouvenir de la première & de la seconde en les comparant avec la troisième. L'imagination est donc une espèce de mémoire , & la mémoire une imagination réitérée. Souvent aussi la mémoire n'est-elle que l'effet du raisonnement & du jugement comme nous en donnerons quelques exemples. Elle ne diffère donc de toutes ces autres opérations de l'entendement qu'en ce qu'elle est la conscience que nous avons déjà reçu certaines impressions en rappelant les signes & les circonstances qui les accompagnoient. Conscience qui tient à notre existence : car si vous changez cette manière d'être actuelle par quelque chute grave , par quelque maladie qui attaque l'économie animale jusque dans ses fondemens , vous enlevez

levez cette conscience, ou cette habitude de se ressouvenir des choses qui nous étoient les plus intimes. Mais cette conscience n'a pu être enlevée sans que toutes les autres opérations de l'ame n'ayent été également intéressées, parce qu'elles sont inséparables.

Le mécanisme de la mémoire ne peut donc être autre que celui de l'imagination, souvent combiné avec celui du raisonnement & du jugement, c'est-à-dire que c'est toujours l'ébranlement des organes, ou les sensations qui fournissent les idées archétypes des choses; que par des causes internes & suffisantes, ou l'imagination, ces idées se renouvellent successivement; que dans l'ordre de leur succession ces idées sont combinées ou distinguées entre elles par le raisonnement & le jugement; que l'attention qu'on apporte à cette suite de perceptions qui se succèdent sans se confondre, forme la mémoire ou la conscience intime de la progression de ces perceptions, de manière qu'on reconnoit par une gra-

dation exacte les antérieures des postérieures.

Cette matiere qui étant ainsi présentée, paroît abstraite & difficile, deviendra plus sensible & plus aisée à saisir en faisant pour la mémoire la même distinction que celle que nous avons faite pour toutes les autres opérations de l'entendement. Elle doit y être soumise, puisqu'elle est de la même nature; ce qui constituera trois espèces de mémoires, l'une *sensible*, l'autre *réfléchie*, & la troisième *mixte*. La première sera ce qu'on appelle ordinairement *ressouvenir*, la seconde sera *réminiscence*, & la troisième *mémoire* proprement dite.

Mémoire
sensible.

Par *ressouvenir* ou *mémoire sensible* nous entendons ce rapport continuel des sens, & cette facilité qu'on a de se rappeler quelque chose sans la participation de l'ame. Des exemples éclairciront ce fait. La vue a été frappée par un spectacle qui fait horreur, tel que le supplice effrayant d'un malfaiteur, la catastrophe terrible d'une tragédie, l'assassinat d'un

parent, ou d'un ami, nous nous en ressouvenons sans cesse. Ces images épouvantables nous suivent par tout; il n'y a que le tems, ou la dissipation qui puissent en effacer les tristes empreintes. Il en est de même des spectacles agréables, tels que fêtes publiques, bals, festins, promenades; on s'en ressouvient pendant longtems soit que l'on veille, soit que l'on dorme. Plus l'impression a été vive, plus elle est durable. Elle ne cesse, ou n'est amortie que par d'autres impressions subséquentes d'une nature différente.

L'ouïe est susceptible d'impressions aussi durables, que la vue. Lorsque l'oreille a été frappée par des sons flatteurs on en conserve aisément le souvenir. Sans cesse on répète l'air qui a plu; souvent on le répète involontairement.

Tous les autres sens ont aussi leur mémoire particulière. Les autres organes ont aussi une mémoire qu'on appelle *habitude*. On demande, par exemple, à un maître de violon un air dont il ne se ressouvient pas précisément; il prend alors son instru-

ment , il s'étudie , ses doigts se placent d'eux-mêmes exactement sur les cordes & aux endroits justes qu'il faut toucher pour faire telles ou telles notes. Desorte que par le rapport mutuel des différens sons excités , nous entendons l'air que nous désirions. Il en est de même d'une personne qui fait la musique vocale. Le premier ton la met au fait de tous les autres qu'elle cherchoit. Un homme qui fait bien écrire , ne se souvient pas au juste dans quel endroit d'une lettre il doit former un plein , ou un délié. Il a recours à sa plume , prend son papier , forme la lettre , & remarque la situation des pleins & des déliés qui se trouvent exactement à leurs places. La mémoire des doigts est si exacte dans cette occasion que l'on conserve pendant toute sa vie le caractère d'écriture qu'on s'est formé pendant son enfance , caractère qu'on ne peut déguiser qu'après beaucoup d'efforts , & qu'avec beaucoup d'attention.

Or tout ceci ne s'opère que par la liberté avec laquelle s'exécutent les mouvemens des muscles qui ser-

vent à ces actions, & cette facilité ne s'est acquise que par des actes très fréquemment répétés. Quelle résistance en effet n'a point eû à vaincre dans sa main toute personne qui joue de quelque instrument à corde ? Il a fallu accoutumer des doigts d'abord roides, à se plier sans effort ; ensuite les poser avec justesse sur les cordes ; enfin les écarter ou les presser davantage pour marquer un dieze, ou un bémol ; de-là passer à cette vivacité, cette netteté, ce goût avec lequel jouent les Amphions de nos jours. Il en est de même d'une personne qui apprend la musique vocale. Quelle fausseté dans les tons ? quelle dureté dans les cadences ? quelle irrégularité pour les mesures ? mais par l'étude, l'exercice & l'habitude vous la verrez égaler les sirènes de notre siècle. Sans doute que pour surmonter les résistances, que pour franchir tous les obstacles, il a fallu que les muscles de la glotte & de la langue se soient pliés & repliés une infinité de fois dans les mêmes sens. De-là l'agilité, la diversité, le nombre, la précision de tous ces mouvemens.

Il est donc vrai que ce qu'on appelle *habitude* dans les membres & dans les organes des sens n'est autre chose qu'une mémoire mécanique, & qu'il n'y a pas d'organe qui n'ait la sienne propre. Nous allons rapporter un fait qui fera voir évidemment que chacune de ces habitudes peut subsister, ou être détruite indépendamment des autres avec lesquelles elle paroît faire un tout indivisible. Un Procureur de la Cour nommé *Enaut* devint paralitique de tous ses membres (i). Après avoir été guéri de cette paralysie universelle, sa langue seule se trouva sans mouvement. Il resta dans cet état avec cette constance que quoiqu'il n'eut jamais perdu la mémoire, ni l'habitude d'aucune autre chose, il lui fut impossible cependant d'écrire d'autre nom que le sien, & de former d'autres lettres que celles qui composent *Enaut* qu'il écrivoit en long caractère comme on a coutume de signer.

De la Mé-
moire réflé-
chie.

La *réminiscence*, ou la mémoire *réfléchie* est celle qui paroît ne dé-

(i) Journal de Médecine, Avril 1686. Article 4.
pag. 22.

pendre que de la volonté. Telle est la faculté par laquelle on se rappelle un discours qu'on a appris, lorsqu'il s'agit de le réciter. Par l'agitation des esprits & du sang, par leur cours naturel, par le battement des vaisseaux, il se passe en nous des mouvemens qui réveillent & augmentent la force tonique des organes. Alors l'ame ayant fait attention à l'ordre dans lequel ces mouvemens se sont passés, prend garde à l'ordre dans lequel ils se font dans l'instant : de sorte qu'elle distingue l'impression qui étoit antérieure & celle qui doit être postérieure ; ce qui détermine quelles idées doivent précéder & celles qui doivent suivre. On prononcera donc ce discours suivant l'arrangement des mots, des phrases, des nombres, &c, qu'il convient, en un mot tel qu'il se trouve écrit sur le papier.

Voici encore un exemple de mémoire *réfléchie* plus compliquée, & qui prouve combien l'imagination, le raisonnement & le jugement aident à cette espèce de mémoire. On s'informe à quelqu'un dans quelle année

est arrivé tel événement. Il fait attention aux sensations les plus vives & les plus durables qu'il a pû éprouver alors. Parmi une multitude de perceptions excitées à l'occasion des causes nommées ci-dessus , il n'en trouve pas une seule qui ait plus de rapport avec le fait sur lequel on le questionne , que celle qui réveille en son ame l'idée de classe. Il prononcera qu'alors il étoit encore écolier lorsque la chose s'est passée ; de-là il conclura qu'il y a bien tant de tems que le fait qu'on lui demande est arrivé. Supposons encore que cette personne veuille dire précisément dans quelle année ; il faut qu'elle fasse attention une seconde fois à ses idées , pour savoir dans quelle classe elle étoit. Ce qu'elle pourra faire en combinant diverses perceptions , choisissant les unes , rejetant les autres ; après quoi elle déterminera le tems certain dans lequel l'événement s'est passé. De tout ceci l'on peut voir aisément que le raisonnement ne contribue pas peu à la mémoire ; qu'à l'égard du tems il faut certaines époques pour fixer l'attention ; que

cette mémoire du tems est une espèce de calcul.

La mémoire *mixte*, ou la mémoire proprement dite, est celle qui est en partie indépendante & en partie dépendante de la réflexion. Nous disons que cette mémoire est en partie indépendante de la réflexion. En effet la vie animale consiste dans l'action continuelle des solides sur les fluides, & la réaction des fluides sur les solides; de sorte que les organes des sens sont émus sans cesse; & que l'on pourroit dire que l'homme pendant toute sa vie n'est pas peut-être un moment sans avoir des perceptions. Beaucoup de Philosophes sont de ce sentiment (k). C'est de-là aussi que procède cette mémoire que nous avons lorsque nous rêvons, lorsque nous regardons un objet déjà vu, ou qui par sa liaison, sa correspondance, sa ressemblance avec un autre, nous en rappelle le souvenir. Il en est de même des autres sensa-

De la Mé-
moire *mixte*.

(k) *Descartes* est, je crois, le premier qui l'ait avancé. On peut voir là-dessus le *Traité de l'Esprit de l'homme* par *Louis De la Forge*, Docteur en Médecine. chap. 6.

tions , c'est-à-dire de l'odorat , du goût , du toucher , &c.

Le sang étant continuellement agité par les pulsations du cœur & le battement des artères , il n'est pas étonnant que les nerfs soient ébranlés pendant le sommeil de la même manière qu'ils ont été ébranlés pendant la veille. Ainsi dans les songes il nous semblera converser avec nos amis , nous rencontrer avec eux dans les promenades , nous divertir à la campagne , &c. Souvent ces songes feront extravagans selon les divers rapports des mouvemens excités dans les organes. Tantôt les idées que nous avons d'un royaume se joignant avec les idées que nous avons de nous-mêmes , il nous semblera être Rois. Tantôt les idées d'or , de châteaux , de palais magnifiques se reveillant en nous , il nous semblera être riches , habiter de superbes demeures , &c. Toute cette mécanique explique suffisamment le premier fait.

A l'égard du second , par la présence d'un objet déjà vû , il se fera sur le nerf optique des mouvemens

pareils à ceux qui ont déjà excité quelques émotions dans l'ame. Ayant déjà reçu cette impression, on conclura qu'on a déjà vû cet objet. Si c'est un objet semblable, ou qui a quelque rapport à celui qu'on a vû, l'ame y fera attention à cause des impressions semblables. Ainsi elle pourra penser à l'objet qui a de la ressemblance avec le dernier; ou bien, par exemple, entendant parler de richesses, on a tant de fois attaché cette idée complexe à l'idée simple de l'or & de l'argent, que nous pourrons penser à l'or, ou à l'argent.

Nous avons dit aussi que cette espèce de mémoire étoit en partie dépendante de la volonté, parce que nous ne pouvons pas conclure que nous voyons un objet pour la seconde fois, sans y faire réflexion, comme on vient de le voir dans le second exemple. Cette réflexion vient de la conscience que nous avons de l'existence antérieure d'un être qui est le même nous. C'est cette conscience qui est le fondement de l'expérience & de la réflexion. Sans elle chaque instant de la vie nous paroît

troit le premier de notre existence ; & toutes les facultés de l'entendement se réduiroient à une première perception.

Conséquences de ce que nous avons avancé.

Les conséquences les plus utiles qu'on puisse tirer de tout ce que nous avons dit dans ce chapitre, sont 1°. que pour bien comprendre ce que c'est que la mémoire, il faut la diviser en ses espèces. 2°. Qu'en général elle est une attention aux mouvemens présens dans l'économie animale, lesquels ont été autrefois excités. 3°. Qu'elle est souvent accompagnée de l'imagination, du raisonnement, & du jugement, & que ces actes de l'entendement correspondent en nature à celle de la mémoire. 4°. Que pour toutes les espèces de mémoire il faut qu'il y ait dans les organes une action tonique, une disposition à l'irritabilité. 5°. Que notre système est pris dans la nature, sans qu'il puisse jamais y avoir aucune confusion, & sans admettre dans le cerveau des choses qui n'y sont pas. De plus par ce mécanisme on rendra compte facilement des principaux phénomènes de la mémoire, comme on va le voir.

C'est un fait que les enfans ont beaucoup de mémoire. Les fibres des enfans sont délicates & le battement des artères est plus fréquent & plus fort proportionnellement que dans l'âge viril. De-là cette facilité, cette promptitude, cette énergie des fibres à se mouvoir. Dans l'âge viril les fibres sont beaucoup plus fortes & le battement des artères n'y correspond pas par sa force, ou sa vitesse. De-là la mémoire moins prompte. Dans la vieillesse les fibres sont si roides, qu'à peine souffrent-elle quelque ébranlement. Aussi se trouve-t-il peu de mémoire dans les vieillards.

Etats de
la Mémoire
dans les diffé-
rens âges.

Nous voyons tous les jours des mémoires *promptes*, ou *lentes*, des mémoires *heureuses*, ou *infidelles*. Deux de ces caractères de la mémoire peuvent-être réunis ensemble; c'est-à-dire que la mémoire peut être *prompte & heureuse*, *prompte & infidèle*, *lente & heureuse*, *lente & infidèle*.

Différens
caractères de
la Mémoire.

Elle sera *prompte* dans une disposition organique comme celle de la jeunesse. Elle sera *lente* dans une constitution approchante de celle des

vieillards. Elle sera *heureuse* plus les
 oscillations seront fortes ; elle sera
infidèle lorsque les oscillations seront
 foibles. La mémoire portant un dou-
 ble caractère, elle dépendra alors de
 deux causes. Si elle est *prompte &
 heureuse*, les fibres seront délicates
 & leurs vibrations vives ; si elle est
prompte & infidèle, les fibres seront
 délicates, mais leurs vibrations ne se-
 ront pas assez marquées. Si elle est
lente & heureuse, les fibres quoique
 fermes, recevront une quantité de
 mouvement proportionnée à leur
 rigidité. Si elle est *lente & infidèle*,
 outre que les fibres seront inflexibles,
 la quantité du mouvement sera moin-
 dre qu'il ne faudroit pour vaincre
 une telle résistance.





SECONDE PARTIE.

De la Volonté.

Nous ne parlerons pas ici de la Volonté comme d'une faculté libre qui fait notre mérite, ou notre démerite envers Dieu; notre justice, ou notre injustice envers les hommes; les devoirs, ou les fautes envers nous-mêmes. Ces matieres sont réservées aux Théologiens les plus éclairés, & ce n'est pas à nous d'entrer dans un sanctuaire où la vérité se voile pour éprouver notre raison. Mais nous parlerons de la Volonté comme d'une faculté qui cede aux desirs, ou qui les reprime; qui donne la naissance ou la mort aux passions; qui cherche, ou qui fuit la vertu.

Dans quel sens on parle ici de la Volonté.

Toutes ces parties de la volonté étant les sources où l'esprit puise ce qu'il a de plus solide & de plus brillant, nous ne pouvons nous dispenser de faire voir la part qu'y prennent nos corps, afin d'établir par là

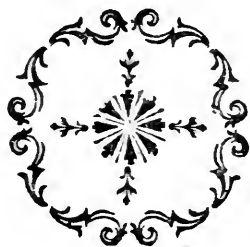
suite des principes incontestables qui seront de nouveaux moyens pour compléter notre système.

La Volonté
dépend égale-
ment de nos
corps que de
nos âmes.

Qu'on ne s'y trompe pas, la volonté n'est pas moins mécanique que l'entendement. Je veux me mouvoir; le mouvement fuit de près la volonté, si rien ne blesse l'organisation de mon corps. Je veux réfléchir, les idées s'offrent en foule à mon imagination. Je veux me rappeler les idées que j'ai déjà eues, ma mémoire n'obéit. Toutes ces fonctions ne s'exécutent que par de simples mouvemens qui se passent dans l'économie animale, comme nous venons de le dire. Il n'en est pas de même lorsque les organes sont viciés : c'est en vain que je voudrois agir. Malgré toute la force de ma volonté je ne puis remuer mon bras dans la paralysie. Mon âme n'est plus maîtresse de mon corps dans les convulsions. L'empire de la volonté est détruit : & existe-t-elle elle-même cette volonté dans de certaines maladies, comme dans l'apoplexie, dans la léthargie, dans l'épilepsie ? Nous ne pouvons pas seulement agir, pen-
ser

DE LA VOLONTÉ. 185
fer, nous ressouvenir, bien loin de
vouloir.

Il est donc certain que dans son
essence la volonté appartient à l'ame :
mais que par les loix qui unissent les
deux substances hétérogenes de notre
être, elle dépend aussi de nos corps.
La volonté considérée sous ce point
métaphysique, n'est pas d'un usage
fort étendu dans les sciences, comme
nous le dirons Liv. III. Partie II. Ses
avantages sont bien plus grands con-
sidérée comme source des vertus &
des passions. Nous n'en traiterons
donc que sous ce simple titre.



CHAPITRE PREMIER.

Des Vertus.

La nature
de la Vertu
est connue
jusqu'à pré-
sent.

A-T-ON bien connu jusqu'à présent la nature de la Vertu? C'est un problème à décider. La Vertu, dit *Aristote* (a), consiste dans le milieu. Elle est le milieu même, dit *Horace* (b) & les deux extrémités sont vices. En est-on plus savant après de telles définitions, & en découvre-t-on mieux le principe éloigné de toutes les vertus? Si l'on écoute *Cicéron*, nous sommes persuadés que l'on sera encore plus satisfait de sa propre ignorance sur cette matière, que de l'éclaircissement que cet habile Orateur prétend donner. *Virtus*, dit-il,

(a) *Est ergo virtus mediocritas quædam. de moribus lib. 2. cap. 5. Mediocritas autem sive medium est duorum vitiorum. ibid. cap. 6. vid. etiam. Eudemiorum lib. 2. cap. 3.*

(b) *Virtus est medium vitiorum & utrinque reductum.*

*Est modus in rebus, sunt certi denique fines
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.
Sat. 1. lib. 1. v. 106.*

(c) *est habitus per modum naturæ rationi consentaneus.* Aurons-nous recours aux figures ? Les uns nous ont représenté la Vertu sous la forme d'un cube , pour nous montrer la fermeté du Sage dans ses bonnes actions. Les autres nous l'ont dépeint sous l'hiérogliphe d'une sphère, pour donner à entendre que de même que tous les points de la circonférence tendent à un centre, de même toutes les actions doivent être comme autant de rayons qui partent du vrai bien, & qui doivent se terminer au vrai bien. Mais ces allégories laissent toujours quelque obscurité après elles ; par l'allusion on fait illusion à l'esprit, & le raisonnement trouve toujours un vuide qu'il voudroit remplir. Peu contents de ce qui a été dit jusqu'alors sur une matiere qui intéresse tant le cœur & la félicité de l'homme , nous allons proposer en peu de mots nos conjectures , avertissant cependant que nous ne donnons pas notre sentiment comme une décision formelle , mais comme les

réflexion d'un homme qui cherche la vérité.

Définition
de la Vertu.

Nous disons donc que la vertu en général est *le désir de persévérer dans son être, subordonné à la raison, ou aux loix divines & humaines.*

Le *désir* est un enfant de la volonté, & n'est pas la volonté même. La volonté est *une faculté générale & libre qui nous porte vers les objets* ; le désir au contraire est *un effort particulier qui nous porte vers tel objet, ou à telle action, par une détermination précise.*

Explication
de cette définition,
& preuves de son exactitude.

Ce *désir* est commun à tous les hommes. Il veulent tous être heureux. Epineuses difficultés, éminens dangers, rien ne peut les arrêter pour trouver leur félicité. Mais par quel autre moyen peuvent-ils la trouver que par la recherche du bien & la fuite du mal ; ce qui n'est qu'une seule & même chose : car qui cherche le bien fuit le mal ; qui fuit le mal cherche le bien ? or quel est ce bien que tous les hommes désirent ? si ce n'est quelque chose qui lui soit essentiel, de coexistant avec lui, & d'aussi longue durée que lui. Or le désir de la

persévérance dans son être , ou la tendance à son bien être , ce qui revient au même , renferme toutes ces qualités. Il se rencontre dans tout ce qui vit avec quelque connoissance de soi-même , ou avec sentiment. Il n'y a donc pas de principe plus étendu , & il est dans l'essence de l'homme (d).

(d) Il se rencontre sur cette question une multitude incroyable d'opinions. *Aristippe* , *Epicure* , *Eudoxe* , *Philoxene* & tout les *Cyrénéens* , mirent le bien dans la volupté. *Caliphon* & *Decomachus* crurent qu'il n'existoit que dans la volupté jointe à l'honnêteté. *Carneades* & *Jerôme Gordien* , in rebus à naturâ primogenitis. *Diodore* le plaça dans l'accroissement. *Théophraste* dans la fortune ; *Alcidamus* , *Herilus* & les disciples de *Socrate* , dans la science. Suivant *Apollonius* & *Pomponius* les peuples qui habitoient dans la Norique le faisoient consister dans la joie & la lascivité ; *Platon* & *Plotin* dans l'union ; *Bianes Prienus* dans la sagesse ; *Bion* & *Boristhenes* dans la prudence ; & *Thales* de Milet dans la connexion de ces deux vertus ; *Pittacus* de Mitilene dans les bonnes actions ; *Cicéron* dans la liberté ; *Périandre* de Corinthe & *Lycophanes* dans le pouvoir , le repos , les richesses , la santé & les honneurs. En un mot , d'autres plus intelligens , qui regardoient comme une erreur de mettre son bonheur dans les choses périssables de ce monde & dans les affections de nos corps , l'attribuerent à la vertu & aux puissances de notre ame. Tel est le sentiment de *Pythagore* , d'*Ariston* , d'*Empédocle* , de *Cléante* , de *Démocrite* , de *Denys* le Babylonien , d'*Antisthène* , d'*Hécaton* , de *Possidonius* , de *Zénon* & des *Stoïciens*. Tel est aussi le sentiment d'*Aristote* , lib. 1. *Ethic.* cap. 7. lib. 2. *magn. moral.* cap. 10. & lib. 3. *polit.* cap. 3.

Les hommes ne peuvent se représenter le néant, puisqu'il n'a aucune propriété ; or s'ils pouvoient avoir quelque idée de leur destruction, ils auroient quelque idée du néant ; ce qui ne peut être, puisque tout est positif & réel dans l'existence de l'homme & dans celle de cet univers. Cette idée de l'existence étant si intime à la nature de l'homme, forme en lui le désir de la persévérance dans son être : ce désir de la persévérance dans l'être étant produit par l'idée de l'existence, il doit durer autant que sa cause subsistera. Donc dans un être qui connoit ou qui sent, le désir de la conservation & du bien-être est coexistant avec lui, & lui est essentiel. Donc la destruction répugne à sa nature ; donc l'existence ou la persévérance dans l'être est le plus grand bien de l'homme & son premier désir.

Nous avons ajouté que ce désir

Varron a compté près de trois cens opinions sur ce qui faisoit la félicité de l'homme en cette vie. Serois-je assez heureux pour avoir trouvé la vérité, tandis que tant d'habiles gens se feroient trompés : je n'ose m'en flatter ; mais il y a tout lieu de croire que j'ai approché le plus près du but.

de la persévérance dans son être , devoit être subordonné à la *raison* , aux *loix* , ou à la *Religion*. Sans cela tous les hommes & tous les animaux seroient vertueux , puisqu'ils tendent tous à leur conservation. Sans cela les vertus ne seroient point distinguées des passions , puisqu'elles ont le même principe générique , comme on le verra plus bas. La différence est que le désir de la persévérance dans l'être , qui produit les passions , n'est dirigé que par les sensations.

Chap. 2. de
cette 2. part.

Si nous portons notre vûe plus loin , nous appercevrons dans nos corps le mécanisme qui occasionne le désir en général , & nous découvrirons pourquoi les pierres & les métaux sont insensibles , tandis que tout ce qui respire a des désirs. Les fibres des corps vivans tendent toutes à un certain état. Sont-elles trop tendues ou trop relâchées ? la douleur , ou le mal aîse qui se fait sentir , avertit du dérangement qui se passe. Il n'y a donc que ce certain état qui puisse plaire ; il n'y a donc que celui-là de désirable ; & c'est précisé-

Mécanisme
général du désir.

ment celui qui tend à la persévérance de l'être.

Voici, si nous ne nous trompons, le nœud qui embarrassoit tant de Philosophes, enfin coupé. Le même principe qui engendre les vertus, engendre aussi les passions. Nous portons ce principe dans notre sein; il est né avec nous; il est inséparable de notre nature, & ne peut finir qu'avec nous. Mais cette matiere sera encore plus éclaircie, si nous entrons dans le détail.

Matieres
qu'on se propose de traiter dans ce chapitre.

Nous existons, nous sommes attachés à notre existence, on médite sur les moyens de la conserver, voilà *la Prudence*: on écarte avec courage les moyens qui pourroient la détruire, voilà *la Force*. Pour obtenir ce qui est dû à cette existence on rend aux autres tout ce qui leur appartient, voilà *la Justice*; on emploie avec discrétion les moyens qui tendent à sa conservation, voilà *la Tempérance*. On appelle ordinairement *Cardinales* ces quatre vertus principales auxquelles toutes les autres vertus morales se rapportent. Elles
ne

ne font , comme on voit , que les branches du désir dont nous venons de parler : car selon notre propre définition , il n'y a qu'une seule & unique vertu qui est le désir de l'être subordonné à la raison ou à la Religion , lequel change de nom suivant les différens objets auxquels il s'applique.

ARTICLE I.

De la Prudence.

LA Prudence est un désir qui tend à nous faire choisir tous les moyens jugés capables de servir à la conservation de notre être. C'est par elle que nous mettons notre vie à l'abri des insultes de nos ennemis , que nous conservons les biens qui servent à entretenir notre vie , que dans la société nous ne nous confions qu'à nos amis ; c'est-à-dire à des gens auxquels nous croyons que notre existence est aussi précieuse que la leur.

Définition
& nature de
la Prudence.

Il y a trois parties dans la Prudence , dit *Cicéron* (e) ; savoir l'En-

Division de
la Prudence.

(e) *Lib. 1. ad eternum.*

tendement ; la Mémoire & la Prévoyance. C'est aussi ce que vouloient nous apprendre les Anciens dans leurs Fables (*f*). Par l'*Entendement* nous voyons ce qui se passe ; par la *Mémoire* nous savons ce qui s'est passé ; par la *Prévoyance* nous appercevons ce qui se passera.

Par l'entendement concevez ici l'attention que l'ame fait à ses perceptions actuelles ; par la mémoire concevez cette conscience qu'elle a d'avoir reçu déjà ces perceptions. Si elle combine entre elles ces perceptions passées & présentes & qu'elle en porte un jugement pour l'avenir ; cette conclusion doit être regardée comme la prévoyance même : car considérant ce qui s'est passé & ce qui se passe comme les deux premif-

(*f*) Ils regardoient Apollon comme le Dieu de la Prudence , & ils le représentoient assis sur un trépied sous lequel étoit couché un serpent qui est le symbole de la Prudence. (*Esote prudentes sunt serpentes. S. Matth. cap. X. v. 17. Vide S. Aug. quæst. 8. supra Matth. S. Hyeronim. & S. Chrysost. supra Matth.*) Ce serpent avoit trois têtes : l'une de chien , pour nous marquer la mémoire des choses passées ; l'autre de lion , pour désigner l'entendement ; enfin la troisième de loup , pour représenter l'attention à tout ce qui peut arriver. *Vide Macrobius in Saturnal. cap. 29.*

ses, elle conclura ce qui pourra arriver. Il faut donc un bon raisonnement & un bon jugement pour être prudent. Comme la jeunesse est l'âge de l'imagination, & non pas celui du jugement qui est réservé pour un âge plus mur, on ne doit pas être surpris si la jeunesse est peu prudente.

La prudence étant donc le résultat des opérations de notre entendement, & les opérations de l'entendement étant modifiées suivant l'état de nos organes, on voit clairement dans nos principes la part que prennent nos corps dans la prudence. Au reste si l'on doutoit encore que les corps contribuassent à l'exercice de cette vertu, il suffit pour s'en convaincre d'examiner les effets du vin qui, pris dans une trop grande quantité, jette l'ame dans une espece d'ivresse. Dans cet état purement physique, qu'est devenue la prudence ? Elle ne peut s'être évanouie que par ce que les organes ont subi une sensible altération & une disposition contraire à celle qui étoit requise pour l'exercice de cette vertu. La prudence dépend

Preuve que
la Prudence
dépend au-
tant de nos
corps que de
nos aines.

196 D E L A P R U D E N C E.
donc autant d'un mécanisme corporel , que d'une réflexion & d'une intelligence propres à l'ame.

A R T I C L E II.

De la Force.

Définition
& nature de
la Force.

LA Force est un désir qui nous fait mettre en œuvre les moyens que la Prudence a choisis pour la conservation de notre être. Avec elle on ne s'effraye de rien ; on attaque , on se défend & l'on est toujours sûr de remporter la victoire. Maître de tout , grand , généreux , invincible , on se suffit à soi-même. Content de sa propre grandeur , on méprise tout , dignités , honneurs , richesses , ignominie , pauvreté , la mort même.

Qu'on ne s'y trompe pas , le mépris de la mort part aussi du désir de la persévérance dans son être. Je dis plus , car je soutiens que ce sentiment universel a toujours existé dans ceux-mêmes qui l'ont étouffé par violence , & qui ont procuré leur destruction par un sentiment qui paroît contraire à ce désir. En effet ,

ceux qui se sont donnés la mort à eux-mêmes, regardoient la vie comme leur plus grand mal ; ils fuyoient donc le mal pour chercher le bien. Or nous avons vû que la tendance à son bien être étoit la même chose que le désir de la persévérance dans son être. Quant au mépris de la mort, il peut être fondé sur l'impossibilité de l'anéantissement de l'être. La mort ne peut anéantir ni l'ame ni le corps. Ce qui est spirituel & matériel même est impénétrable à ses coups. L'immortalité de l'ame est fondée sur des preuves convaincantes, indépendamment des révélations de la foi. A l'égard du corps, ce seroit une erreur en bonne Physique de s'imaginer qu'il est anéanti lorsqu'il est détruit. Il n'y a donc pas de mort dans la nature (g), puisque la mort ne peut pas avoir de prise sur les esprits ni sur la matiere.

Mais lorsque vous voudrez con- Mécanisme
noître le mécanisme de la force & de la Force.
la part qu'y prennent nos corps, ne

(g) *Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta referri Omnia; nec morti esse locum, &c.*
Virgilius Georg. lib. 4.

la confiderez pas fous une feule acception. Elle fe préfente fous deux faces qui ne font pas moins avantageufes quoiqu'elles foient abfolument différentes : car tantôt elle eft la *valeur* qui repouffe l'injure avec zèle & vivacité , tantôt elle eft la *patience* qui fouffre l'injure avec fermeté , & confiance.

La *valeur* confiderée comme élévation de fentiment paroît plus appartenir à l'ame qu'au corps , & on la nomme *magnanimité*. Cependant elle dépend d'une certaine mobilité des fibres , & des impreffions que l'ame reçoit en conféquence de cette mobilité. Plusieurs caufes phyfiques peuvent rendre les fibres plus mobiles : l'étude , l'éducation , les exemples , les leçons , &c , occasionnent cet effet. Auffi l'expérience nous fait elle voir tous les jours qu'il n'y a guères de perfonnes vraiment magnanimes , que celles que l'étude a élevées au-deffus des préjugés , que l'éducation a mifes au-deffus du vulgaire , & que la naiffance a placées au milieu des exemples les plus frappans de générofité.

La *valeur* qui est ce courage qui nous fait attaquer avec hardiesse l'ennemi, suppose beaucoup de vigueur dans les organes. C'est la connoissance, ou plutôt la conscience de cette vigueur, & la confiance qu'on y met qui rend hardi & brave. Alors on ne regarde plus comme difficile d'attaquer un homme qu'on présume devoir terrasser. C'est la force physique qui a fait donner le nom à la *force* au sens morale, & la bonne fanté, ou constitution robuste qui a donné le nom à la *valeur*. Plus on examinera de près la nature du courage, plus on verra que la première bravoure vient de la supériorité des forces du corps. L'animal qui est foible est toujours craintif, & n'a de ressources que dans la ruse. Un enfant, ou un héros languissant peuvent être mis en équilibre pour le courage. Les gens d'esprit ne sont pas toujours les plus braves, comme nous le dirons par la suite. Ils ont des corps foibles & délicats; tandis que ce rustre qui a des membres robustes & accoutumés à la fatigue, ne craint pas de s'exposer aux coups,

dans l'espérance qu'ils ne détruiront pas son existence, ou qu'il saura les parer en prévenant son ennemi.

Lorsque cette vigueur du tempérament n'est pas naturelle, il faut qu'elle soit empruntée d'ailleurs; il faut que quelques causes physiques suppléent par leur présence à ce qui manque à la fougue du sang & à l'état athlétique du corps. Le vin, l'eau-de-vie, la poudre à canon, l'opium, inspirent une telle bravoure aux François, aux Allemands, aux Hollandois & aux Turcs, qu'elle leur fait affronter les plus grands périls : or il est certain que toutes ces choses augmentent la circulation & la rarefence du sang. Tant que cet effet dure, le même sentiment persiste. Mais bientôt après les parties du sang se rapprochent, leur mouvement se ralentit. Si ces liqueurs ou ces drogues ont été prises en trop grande quantité, un engourdissement général se fait sentir, le froid & le sommeil s'emparent de tout le corps, & au lieu de cette vigueur & de cette force, on ne voit plus qu'un cadavre que l'enfant le plus timide fouleroit aux pieds.

La *patience* qui est cette force de supporter avec fermeté les peines, les injures, l'adversité, les infirmités, est fille de la raison. Elle naît de plusieurs idées simples qui prennent leur origine des sens & de la réflexion. Nous renvoyons à ce que nous en avons dit en parlant de l'imagination.

ARTICLE III.

De la Justice.

LA Justice est un désir qui nous engage à faire persévérer toutes les choses dans leur être par la réflexion seule de notre existence. Cette vertu est une tacite convention de la nature & le lien de la société. Elle est l'origine d'une infinité d'utilités; elle est l'arbitre de la paix & l'accomplissement de toute la loi, puisqu'elle fait rendre tout ce qui est dû à Dieu, aux hommes & à nous-mêmes.

Définition
& nature de
la Justice.

Aimez Dieu par dessus toutes choses; dit la loi, & votre prochain comme vous-même (h). L'amour de Dieu ne

(h) *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, & in totâ animâ tuâ, & in totâ mente tuâ.*

devroît pas être un commandement pour les hommes , mais un devoir légitime auquel ils sont astraits par l'essence même de la justice. Dieu est le principe de leur existence & de la persévérance dans leur être. Ils se rapprochent donc continuellement de ce principe par la pente naturelle qu'ils ont à persévérer dans l'être , & c'est lui qu'ils adorent dans leur conservation. C'est pourquoi S. Paul soutient avec raison qu'il n'y a qu'une seule loi qui est *d'aimer son prochain comme soi-même* (i). Or , si l'amour de soi-même est la mesure de l'amour qu'on doit à son prochain , il est donc vrai qu'il faut commencer par s'aimer soi-même avant de réfléchir cet amour sur d'autres , c'est-à-dire qu'il faut que le désir de notre existence

Hoc est maximum & primum mandatum. Secundum autem est simile huic. Diliges proximum tuum sicut teipsum. In his duobus mandatis universa lex pendet & Propheta. S. Matth. cap. XXII v. 37. ad 41.

(i) *Omnis enim lex in uno sermone impletur , diliges proximum tuum sicut teipsum. ad Galatas cap. V. v. 14 Qui diligit proximum legem implevit. Nam non adulterabis , non occides , &c & si quod aliud est mandatum : in hoc verbo i. s. uratur , diliges proximum tuum sicut teipsum. Dilectio proximi malum non operatur. Plenitudo ergo legis est dilectio. Ad Romanos cap. XIII. v. 8. ad 11.*

soit antérieur au désir de la conservation des autres : car si nous cessions d'exister, ou que nous ne prissions aucun goût à l'existence, nous n'aurions ni aucun désir, ni aucun amour.

Nous avons dit que ce désir par-
toit de la réflexion que nous faisons
sur notre existence. En effet notre
existence nous est si présente que
nous ne pouvons pas raisonnable-
ment en douter, elle nous est si in-
time que nous ne pouvons pas l'ou-
blier, elle nous est si chère que nous
fuyons tout ce qui pourroit la blef-
fer, elle nous est si bien connue par
sentiment intérieur que nous sommes
persuadés que toutes ces qualités se
rencontrent dans les objets qui exis-
tent avec quelque connoissance d'eux-
mêmes : c'est donc ignorer la nature
de son existence que de la violer dans
les autres ; c'est la chérir que de la
conserver dans les autres. De-là vient
cette première règle de l'équité : *Ne
faites pas à autrui ce que vous ne vou-
driez pas qu'on vous fît à vous-mêmes.*

Nos ames & nos corps étant unis Mécanisme
par l'intérêt de l'existence, il ne peut de la Justice.

arriver d'altération dans l'une ou l'autre substance sans que cette vertu morale soit dérangée. Cette altération ne paroît pas pouvoir être rejetée sur l'ame qui par sa nature aime la vérité , & cherche toujours le bien : mais sur le corps qui est sujet à tant de vicissitudes & de changemens. C'est donc aux vices des organes qu'il faut attribuer les fautes commises contre la justice dans la folie. C'est donc à une combinaison mécanique qu'il faut rapporter la fureur qu'excitent dans les hommes quelques baies de *Solanum* , par laquelle ils manquent aux devoirs les plus essentiels de la justice. C'est donc à des modifications corporelles qu'il faut rapporter la rage des hydrophobes , qui leur fait oublier toute loi & toute vertu. L'ouverture de leurs cadavres ne nous fait-elle pas voir des différences propres à suggérer un mécanisme d'où peut dépendre cette variété ? Le sang qui ne se coagule point après la mort ; ce même sang retiré dans les artères , ce qui n'arrive jamais dans d'autres cas ; le cerveau engorgé nous présentent des di-

versités matérielles qui influenceront nécessairement sur la substance spirituelle.

De toutes ces observations nous concluons que suivant les loix de l'union de l'ame & du corps, il est requis un certain mécanisme dans nos corps pour posséder la justice.

ARTICLE IV.

De la Tempérance.

LA Tempérance est un désir qui, pour nous faire persévérer dans notre être, nous fait régler les plaisirs & les appétits du corps. Elle renferme en elle deux excellentes parties, la sobriété & la continence.

Définition
& division
de la Tem-
pérance.

§. I. La sobriété ne peut sortir d'aucune autre source que de cette pente que nous avons pour la conservation de notre être. En effet si nous consultons ce sentiment intime que nous dicte la conservation de notre être, nous verrons bientôt qu'il nous dicte aussi qu'il faut nous nourrir, & non pas surcharger l'estomac; qu'il faut boire, & non pas nous enivrer. Les

Nature de
la sobriété.

ressorts de notre machine sont trop parfaits, notre santé est trop foible, & notre conservation trop intéressée pour ne nous pas faire sentir que l'on détruit l'équilibre lorsque la gourmandise & la crapule portent à des excès qui, s'ils ne creusent pas toujours sûrement le tombeau, ouvrent au moins les terribles avenues qui y conduisent; je veux dire les inquiétudes, les douleurs vives, les longs tourmens & le nombre prodigieux de maladies qui sont les enfans légitimes de l'intempérance.

Le peu d'action des sucs digestifs, le goût qui s'affoiblit, la faim assouvie, la soif éteinte, la pesanteur qui se fait sentir dans l'estomac, & tous les sentimens qui affectent les autres parties du corps à cause de cette admirable sympathie qui regne entre tous les viscères & l'estomac, nous font assez appercevoir que nous portons dans notre sein le germe des loix qu'a établies la tempérance, & que de les transgresser c'est violer cette vertu même : c'est se mettre au-dessous du rang des animaux irraisonnables, qui par un instinct secret ne se dérangent

jamais de cette modération dans le boire & dans le manger prescrite par la nature.

§. II. *La continence* est une vertu par laquelle on s'abstient des voluptés défendues, & l'on n'abuse point des permises. Définition de la continence.

La première partie de cette vertu, je veux dire l'abstinence des voluptés défendues, est ce qu'on appelle pureté & pudeur. Si cette abstinence va encore plus loin & nous interdit les plaisirs mêmes permis; c'est chasteté & innocence. Toutes ces privations sont vraiment contre l'intention de la nature. De la privation des plaisirs, soit défendus, soit permis.

Prenez la place d'un aveugle né, & voyez si vous pouvez vous former quelques idées sur la pudeur. Il n'y auroit sans doute que les vêtements qui pourroient vous suggérer quelques pensées qui vous indiqueroient plutôt que les hommes ont songé à se mettre à l'abri des injures de l'air, que de couvrir par honte, des parties sujettes à mille infirmités, & que l'on devoit par préférence tenir découvertes. Si l'exemple d'un aveugle né ne suffit pas, jetez les

yeux sur les enfans dans lesquels les préjugés n'ont pas encore étouffé la voix de la nature. *Licurgue* ce célèbre Législateur avoit fait disparoitre à Lacédémone presque toute pudeur par la maniere dont il vouloit que les enfans & surtout les filles fussent élevés. De cette éducation blamable suivant nos loix, il en résultoit des femmes plus vigoureuses & des enfans plus robustes (k). Ce que nous disons de la pudeur, nous l'entendons aussi de la chasteté. Pour s'en convaincre il ne faut que jeter un regard sur certains peuples qui suivent encore les premiers mouvemens que la nature a imprimés en eux. Il n'y a donc que l'obéissance aux loix ou à la religion qui en puisse former des vertus. Nous n'en dirons rien ici, puisqu'elles sortent de notre sujet, n'ayant entrepris de traiter que des désirs qui nous font tendre à la conservation de notre être. Avant de finir cet article, il est bon de remarquer pour ôter lieu à toute équivoque que nous n'entendons point

(k) *Plutarque sur Licurgue*, voyez la pag. 47 de la traduction de M. Dacier.

ici par le terme de *voluptés défendues*, ces plaisirs monstrueux, ou plutôt ces crimes qui sont physiquement contre l'ordre de la nature, & qui deshonnorent l'humanité, mais nous entendons ces plaisirs licites par eux-mêmes que des raisons de politique, ou des objets d'une perfection plus étendue dans la religion ont proscrit ou permis sous certaines conditions.

La partie que nous considérerons donc ici dans la continence, sera celle qui nous empêche d'abuser des voluptés permises. De tous les plaisirs des sens l'appétit vénérien est le plus vif, & par conséquent le plus capable de nous porter à l'incontinence, si nous n'avions pas en nous un frein qui nous arrêtat. Ce principe qui nous engage à multiplier notre espèce, tend aussi lorsqu'il n'est pas réglé, à la destruction de notre être : de sorte que la source de la vie devient la source de la mort. En effet dans l'acte vénérien l'homme perd une liqueur qui conservée dans le torrent de la circulation est véritablement le baume du sang (1), & dont dépend pres-

De l'abus
des plaisirs
licites.

(1) *S. melior succi nutri. ii pars per testium cana-*

que toute la force du corps (*m*) : il perd une liqueur analogue aux esprits animaux (*n*), si elle n'est elle-même l'esprit animal ; liqueur dont la perte blesse toutes les fonctions de l'ame & en ralentit la vigueur (*o*). C'est pourquoi la nature prévoyante, & qui tend toujours à la conservation de l'être, a fait succéder à cet appétit violent dans l'animal, un dégoût sensible ; elle change tout-à-coup cette force en langueur, & cet éréthisme surprenant fait place à l'atonie la plus marquée.

liculosam compagem spirituosior facta ex vesiculis seminalibus per vasa lymphatica ad corporis succos reflua, toti corpori agilitatem spirituoscentiam, elaterem, robur, calorem, quo castrati destituuntur, confert, & instar medicinae confortantis & balsamicæ se habet. Frid. Hoffman. lib. 1. sect. 2. cap. 12. §. VII

(*m*) Genitura viri provenit ab humido, quod in corpore est robustissimum ; argumentum verò quod robustissimum secernatur, hoc est, quia à Veneris usu, tam paucâ materiâ crassâ, imbecilles reddimur. Hippocrates, lib. de geniturâ. §. 1.

(*n*) Fluidum quod in testium vasculosâ compage secernitur ejusdem ferè indolis videtur, ac illud, quod corticalis & vasculosa cerebri substantia à sanguine arterioso separat. Scholion Fabrica enim testium & corticis cerebri multum inter se convenit. Utraque fluidum à sanguine separat magnâ activitate & potentiâ movendi instructum. Hoffman. ibid. §. V.

(*o*) Ab intempestivâ Venere & immoderatiore functiones animales detrimentum capiunt. id. ibid.

Une métamorphose aussi subite devroit suffire pour rendre l'homme tempérant. Mais hélas ! il semble que le vice ait autant d'attraits pour lui que la voix de la nature , & la vertu. Combien d'insensés allument dans leurs entrailles par le vin & les drogues échauffantes un feu qui doit les consumer. Ceux qui éteignent cette flâme vitale avec les émulsions , le *nénuphar* , le *sucre de Saturne* , &c , sont-ils plus sages ? ce n'est pas à nous à le décider. Tout ce que nous savons c'est que la continence de même que toutes les autres vertus , a un milieu , & que les extrêmes sont vices. Nous savons encore que la continence suppose le pouvoir de mettre en acte les plaisirs que la nature a attaché à l'usage de nos sens. Nous savons que la nature ordonne & force quelquefois l'épanchement de la matiere féminale , que la raison le regle , que l'austérité le retient , que la religion le bénit , que la débauche en abuse. Quand la nature procure cet épanchement , il en résulte de la santé & de la satisfaction ; quand la raison le permet , l'ordre

dans toutes les fonctions est maintenu ; quand l'austérité le retient , il en naît des maladies rébelles & souvent mortelles ; quand la religion le bénit , il est licite , & il en résulte une postérité honorable & qu'on peut avouer ; quand la débauche s'en mêle , il n'en résulte que de la foiblesse , ou de l'infamie. Mais nous abandonnons à la Morale cette matière délicate à traiter.

Après avoir jetté les yeux sur ces causes physiques & sur ces effets mécaniques , qu'il nous suffise de dire que nos corps ont beaucoup de part dans l'exercice de cette vertu , & que la Tempérance considérée sous le double aspect de la sobriété & de la continence n'est pas moins mécanique que les vertus antécédentes.



CHAPITRE II.

Des Passions.

Nous avons déjà dit que les Passions étoient des désirs de conserver son être excités par les sensations. Si ces désirs ne tendent pas à la conservation de notre être, ils deviennent des vices. L'avarice, la gourmandise, la colère outrée sont des vices parce qu'elles ne tendent pas à notre bien être.

Définition
des Passions,
& développement de leur
nature.

On ne sauroit, dit l'excellent Philosophe Anglois qui a approché le plus près de la vérité des connoissances humaines (*p*) : on ne sauroit, » dit-il, trouver de passion qui ne soit » accompagnée de désirs. La haine, » la crainte, la colère, l'envie, la » honte, &c, ont chacune leurs in- » quiétudes, & par-là operent sur la » volonté : or par-tout où il y a de » l'inquiétude, il y a du desir; car

(*p*) Essais Philosophique de Locke, liv. 2. ch. 21. de la puidance. §. 39.

» nous désirons incessamment le bon-
 » heur ; & autant que nous sentons
 » d'inquiétude, il est certain que c'est
 » autant de bonheur qui nous man-
 » que , selon notre propre opinion ,
 » dans quelque état ou condition que
 » nous soyons d'ailleurs «.

Ces desirs produits par les sensations tendent à notre conservation. L'illustre *René Descartes* qui n'a suivi les Anciens ni dans le nombre & les causes des passions, ni dans l'ordre qu'*Aristote* avoit établi, l'a avancé avant nous (q) : la principale cause des passions, dit-il, est l'émotion produite par la présence d'un objet qui plaît ou qui déplaît. Ce qui vient de ce que nous considérons cet objet ou comme nuisible, ou comme utile : & naturellement nous voulons ce qui est utile, de même que nous fuyons ce qui est nuisible. Sur ces différentes appréhensions de l'objet, l'agitation des esprits dispose les organes à l'exécution de ce que la volonté détermine. D'où il conclut que pour faire un dénombrement exact des passions, il ne faut que savoir en combien de

(q) *De Passionibus.*

manieres les sens peuvent être mus par les objets, & dans quel ordre les objets les ébranlent. Nous voyons un objet inconnu, de-là l'admiration. De cette vûe nous concevons de l'estime ou du mépris pour cet objet, voici l'amour & la haine. Ensuite nous soupirons après la possession de cet objet, c'est-là le désir : le possédons-nous, naît la joie si c'est un bien ; vient la tristesse si c'est un mal. Ceci posé il raisonne plus en détail sur ces six passions qu'il regarde comme primitives (r). Au reste nous ne suivrons pas en tout point cet admirable Philosophe ; non pour diminuer le tribut de louanges qui lui est dû, mais pour suivre la vérité, & simplifier, s'il est possible, la Doctrine que nous avons reçu jusqu'à présent sur les divers désirs qu'éprouve notre ame dans les sensations.

Il suffit de dire que ces désirs dépendent des sensations pour appercevoir dans nos corps une certaine disposition organique propre à les produire. Pour s'en convaincre il ne faut

Les Passions
dépendent
autant du
corps que de
l'ame.

(r) *Ibid.* 2. part. art. 52. ad. 70.

Voyez le li-
vre 2. c. 6.

que jeter un coup d'œil sur les diverses inclinations que donnent les différens tempéramens ; il ne faut que faire attention aux mouvemens qui se passent en soi-même dans les différentes passions. Ce sont des mouvemens auxquels tout homme est sujet pendant sa vie ; ce sont des mouvemens qui régulent sa conduite, ses mœurs, sa fortune, ses penchans, & dont dépendent par conséquent tout son bonheur & toute sa félicité.

C'est donc avec raison que le docteur *Vossius* définit l'homme un animal qui a reçu la raison en partage, mais qui vit au gré de ses affections (s). L'Apôtre *S. Paul*, esprit plus éclairé qu'aucun autre Philosophe, nous en fournit des preuves plus que suffisantes. » Je ne fais pas, dit-il (t), le

{ } *In ido'. lib. 3. cap. 36.*

{ t } *Non enim quod volo bonum, hoc facio : sed quod nolo malum, hoc ago. Epist. ad Romanos, cap. 7. v. 19. 22. Condelector enim legi Dei secundum interiorem hominem : video autem aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ, & captivantem me in lege peccati, quæ est in membris meis.*

Et dans une autre Epître aux Galates, cap. 5. v. 17. *Caro enim concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem : (hæc enim sibi invicem adversantur) : ut non quæcumque vultis illa faciatis.*

bien

» bien que je veux , mais je fais le
 » mal que je ne veux pas. Je me plais
 » dans la loi de Dieu selon l'homme
 » intérieur : mais je sens dans les
 » membres de mon corps une autre
 » loi combattant contre la loi de mon
 » esprit , & me rendant captif sous
 » la loi du péché , qui est dans les
 » membres de mon corps «.

On sentira aisément par la définition que nous avons donné des vertus & des passions , en quoi consiste leur différence. Elles ont pour principe les unes & les autres le désir de la conservation de l'être : mais ce principe dans les vertus est modifié par des sentimens réfléchis , tandis que dans les passions il est réveillé par des mouvemens directs. C'est pourquoi si conservant ce principe qui est le même dans l'un & l'autre cas , vous le changez de direction , vous verrez les vertus métamorphosées en passions , & les passions devenir des vertus. La Prudence doit être en garde contre elle-même , la Force & la Justice ont leurs bornes , & la Tempérance a un milieu. D'un autre côté le Sage qui fait que

Différence
 qu'il y a entre les vertus & les Passions.

l'homme sans passions est une chimère, dirige vers le bien ce qu'il ne peut détruire. Ainsi la crainte qui lui fait prévenir les dangers se change en prudence, lorsqu'il se met à l'abri de son trouble. Sa colère peut être convertie en justice, pourvû qu'il la dépouille de sa violence. S'il reprime la fougue de la hardiesse, elle deviendra une véritable valeur. L'amour & la haine, le désir & l'aversion sont des vertus quand la raison les gouverne. L'envie modérée peut devenir une émulation louable; la jalousie réglée peut former un zèle discret; la tristesse reçoit tant d'éloges dans l'Ecriture Sainte, qu'il est aisé de juger que si elle n'est pas au nombre des vertus, elle peut être utilement employée à leur service. Le désespoir dont le nom seul est effrayant, produit des effets qu'on n'auroit jamais dû attendre de l'espérance la mieux fondée.

*Voyez livre
3. part. 2. c.
2.*

Ibid. art. 4

Du nombre
des Passions.

Nous ajouterons encore que par la définition que nous avons donné des passions, on peut s'appercevoir qu'il n'y a qu'une seule & unique passion qui est le désir de conserver

son être ; c'est ce qu'on appelle ordinairement *Amour*. La haine elle-même qui paroît si opposée à l'amour ne procède que de l'attachement que nous avons pour nous mêmes. L'amour est donc un tronc dont toutes les autres passions forment les branches. C'est à cet amour masqué qu'on a donné différens noms , tels que ceux d'amour propre & social , de haine & d'antipathie , de désir & de crainte , de joie & de tristesse , dont nous allons parler plus en détail afin de découvrir les divers ressorts qui font jouer la passion générale sous des dehors particuliers.

ARTICLE I.

De l'Amour.

L'AMOUR qui est un terme générique dont on se sert pour exprimer l'action d'aimer, peut être considéré sous différens aspects , d'abord comme l'amour de nous-mêmes , & c'est l'*Amour propre* ; secondement comme l'amour de nos semblables , & c'est l'*Amour social* ; troi-

Différentes
espèces d'A-
mour.

siement comme l'amour des objets qui ne sont ni nous, ni nos semblables, telles que sont les choses inanimées, & ce sont *les goûts, les inclinations*. Nous allons suivre cette distinction qui est simple & naturelle, mais qui jettera un grand jour sur des sentimens où l'on avoit tellement tout confondu, qu'il paroïssoit presque impossible de les bien débrouiller.

TITRE PREMIER.

De l'Amour propre.

Avantages
de l'amour
propre.

CE désir de conserver son être connu sous le nom d'amour propre, est un aiguillon qui sert à réveiller une ame vertueuse. *Pope* le compare à un petit caillou qui, jetté dans une eau paisible, fait naître autour du centre qu'il a mis en mouvement un petit cercle qui s'étend ensuite, devient plus grand & encore plus grand. De même l'amour propre embrasse d'abord parent, ami, voisin; ensuite la patrie, & bientôt toute la race humaine. Les épanche-

mens de l'ame s'étendent de plus en plus & comprennent enfin les êtres de toute espèce (a).

Or cette complaisance que nous avons pour nous mêmes & qui est la juste balance pour péser par nos besoins ceux des autres, ne peut tirer son origine que de l'union intime de l'ame & du corps. Tout ce qui est fait pour la satisfaction de l'une & pour la conservation de l'autre est un aimant qui les attire tellement, que les obstacles, si petits qu'ils puissent être, sont autant de monstres propres à vomir le chagrin, l'ennui, les inquiétudes, les allarmes sur nos jours les plus serains.

Donc les corps doivent jouir alors d'une telle liberté dans leurs ressorts, que les fonctions animales ne se ressentent d'aucune peine, ou d'aucun travail; donc l'ame doit jouir alors d'une si grande tranquillité, qu'elle puisse se complaire dans ses idées & dans ses sentimens. Alors par la réflexion qui est propre à la totalité de la substance de notre être, l'homme se contemple dans sa gran-

Origine de
l'Amour pro-
pre.

(a) Essai sur l'homme, Epitre 4.

deur avec prudence ; il estime ses talens & sa raison avec justice ; il voit la nature entière faite pour lui , & souvent soumise à lui ; il éprouve encore au-dedans de lui un désir qui lui fait aspirer à un bonheur plus durable & plus constant ; motifs de gloire & d'ambition , alimens ordinaires de l'amour propre. De-là il est facile d'expliquer pourquoi les personnes spirituelles sont celles qui portent cette passion à ses extrémités. Leurs esprits sont rendus plus subtils par l'étude & les méditations ; l'ame accoutumée à la délicatesse des vibrations des fibres , n'est plus troublée dans son repos. Tandis que ce rustre continuellement agité par les exercices corporels , remuant péniblement des fibres endurcies par le travail , tourmenté par l'embarras de sa subsistance , ne peut jamais penser à la noblesse de l'humanité. Chaque moment le trouve accablé sous le faix des inquiétudes , des affaires , d'espérances vaines , d'entreprises hasardeuses , d'idées basses. Enfin les deux parties de son être sont tellement divisées , qu'elles ne se rapprochent jamais.

Les hommes qui pensent, ou qui ont des talens veulent vivre dans l'esprit d'autrui, même après leur mort; c'est-là le désir de l'immortalité. Sans ce désir les talens seroient engourdis, & personne ne chercheroit à exceller dans les arts. Supposez qu'un homme soit seul dans cet univers; il y sera sans ambition, de même que sans gloire; il ne s'occupera que de la vie végétative; il ignorera ce que peut être l'éloquence, & ne pensera pas aux premiers principes des sciences qui ne pourroient lui être utiles qu'autant qu'ils s'appliqueroient à d'autres êtres pensans coexistans avec lui. Cette espérance d'une vie future nous devient donc pour ainsi dire aussi intime que notre vie actuelle. La gloire ne tend donc qu'à la conservation de l'être & à le prolonger. Si la vie n'est qu'un songe, la gloire seroit aussi réelle que la vie même.



TITRE SECOND.

De l'Amour social.

APRÈS l'amour de nous-mêmes
 suit naturellement celui de nos
 semblables ; c'est celui que nous ap-
 pellons *Amour social*. Nous croyons
 devoir lui donner trois caractères,
 celui d'*Amour de concupiscence*, celui
 de *sympathie*, & celui d'*amitié*.

§ I.

De l'Amour
 de concupis-
 cence.

L'Amour proprement dit qu'on a
 voulu annoblir par les plus grands
 éloges , n'est autre chose que la con-
 cupiscence qu'on veut déguiser sous
 de beaux dehors. Il est un appétit
 naturel résultant essentiellement de
 l'aptitude de certains organes parti-
 culiers qui par l'orgasme des humeurs
 dont elles sont chargées , portent dans
 l'ame des désirs aussi vifs & aussi
 pressans que ceux que l'estomac lui
 occasionneroit par la faim ou par la
 soif. Désirs qui font incliner vers

des individus d'un sexe différent pour la réparation de l'espèce.

Comme il étoit de la sagesse divine de donner à chaque homme en particulier des facultés dont le but & l'usage fut de veiller à sa propre conservation, de même son ouvrage eut été imparfait s'il n'eut pourvû à la conservation de toute l'espèce. En conséquence lorsque l'homme & la femme furent créés, ils reçurent des organes dont la conformation respective concouroit à la reproduction de leur espèce. L'instinct, ou la connoissance qu'ils eurent de la destination réciproque de ces organes ne suffisoit pas. Leur usage considéré en lui-même est quelque chose de si insipide, pour ne rien dire de plus, que l'homme ne s'y feroit peut être jamais déterminé si le créateur n'eut pourvû à cet inconvénient en attachant à ces mêmes organes un sentiment secret qui lui servit d'aiguillon & l'excitât à en tirer parti (b).

Mécanisme
de la concu-
piscence.

Alors l'amour pour exercer ses

(b) Voyez l'Essai sur le mécanisme des Passions en général, par M. Lallemand Docteur Régent de la Fac. de Méd. de Paris. in-12. 1751. Avant propos, pag. 33. & suiv.

droits attend que la nature dans le tems prescrit, ait pourvû à la perfection des organes qui lui sont dévoués, & nous ait rendu capables de payer à la société ce que nous devons à la reproduction générale. Ce même amour semble dédaigner un corps languissant. L'aptitude d'en concevoir & d'en allumer les feux s'affoiblit à mesure que l'âge engourdit les sens dont il est né, & nous annonce la décadence & la destruction de la machine.

Ces idées d'appétit naturel ne feront pas du goût des partisans de l'amour épuré & indépendant des organes : mais quelque soit la délicatesse de l'impression de leur cœur, nous leur recommandons de se défier de celle du corps. Tôt ou tard le corps s'intrigue dans les affaires du cœur (c). Ils diront en vain que

(c) *Sic igitur veneris qui telis accipit ictum
Unde feritur , eò tendit , gestitque coire ,
Et jacere humorem in corpus de corpore ductum.
Namque voluptatem præfagit multa cupido.
Hæc Venus est nobis : hinc autem est nomen amoris.
Hinc illa primum veneris dulcedinis in cor
Stillavit gutta & successit frigida cura
Nec veneris fructu caret is , qui vitat amorem ,
Sed potius , quæ sunt sine pœnâ , commoda sumit.
Lucretius. Lib. 4.*

les mouvemens de la nature ne font en amour que des accessoires subordonnés à la raison & au sentiment. Nous conviendrons avec eux qu'on peut se dissimuler les impressions de la nature ; la raison , la bienfiance , la religion , les mœurs peuvent en reprimer l'énergie , & les masquer sous les dehors de l'amitié. On a beau faire , l'amour reçoit toujours de l'aptitude des organes quelques traits distinctifs qui garantissent de la méprise ; quelque rang que nous nous donnions au-dessus des animaux , nous en approchons de trop près par notre constitution organique pour nous méprendre sur les traits de ressemblance. Comment qualifieroit-on dans les animaux cet amour du mâle pour la femelle , cette affection réciproque & soutenue de la femelle pour son mâle ? diroit-on que c'est une affection pure , honnête , désintéressée. Non vraiment , on riroit de celui qui avanceroit une opinion aussi ridicule , & on applaudiroit à celui qui soutiendrait que c'est un attrait , un désir machinal de la reproduction de l'espèce.

228 DE L'AMOUR SOCIAL.

Nous ne disons pas qu'il ne se puisse, entre deux personnes de différent sexe, rencontrer des mouvemens d'amitié réfléchie & fondée sur l'estime indépendamment des impressions de la nature. Pour lors ces mouvemens ne seront plus de l'amour. Ce n'est pas la différence des sexes qui en détermine le caractère positif; c'est cet appétit secret qui est au-dedans de nous, sans que nous nous en appercevions quelquefois, qui le caractérise, & en est une condition essentielle & inséparable.

Pour s'en convaincre il suffit d'interroger l'amour dans ses circonstances. On rougit de son amour devant ses meilleurs amis. On le cache avec soin aux yeux de la société. On se le dissimule à soi-même. Une personne bien née frémit d'en faire l'aveu à celui même qui le lui a inspiré. Si l'amour n'étoit qu'un sentiment délicat, indépendant des sens de la concupiscence, on ne feroit aucune difficulté d'en avouer les impressions. L'amitié n'est pas à beaucoup près aussi mystérieuse. L'amour sous les dehors épurés de celle-ci cache un

appétit fecret pour quelque chose que la société a consacré aux ténèbres & au silence. Le mystère qui fait une des circonstances ordinaires & un des charmes de l'amour, est un témoin de plus qui dépose contre lui.

Qui ne connoit pas la réussite des philtres , & l'efficacité de certains alimens échauffans pour exciter les amoureux desirs. Ils ne produisent leur effet que parce qu'ils augmentent le jeu des organes destinés à la génération. Nous ne prétendons pas, comme l'ont cru certaines personnes, que ces remèdes simples, ou ces différentes préparations pharmaceutiques dirigent vers tel objet précisément ; ce seroit une erreur rejetée par l'expérience. Nous pensons seulement qu'elles disposent efficacement à l'amour en général, que nos corps, avant l'effet de ces remèdes, avoient une disposition organique qui maintenoit en nous l'indifférence, que ces dispositions dérangées par ces remèdes ont changé cet état en celui qui nous dirige le plus vers l'amour. Il suffit pour se convaincre tant de ce

Efficacité de
certaines dro-
gues pour ex-
citer à la con-
cupiscence.

principe que de tout le reste de notre doctrine, de remarquer que ceux qui ont le sang le plus bouillant, le tempérament le plus chaud, sont les plus susceptibles d'amour.

Comme un sentiment plus fort efface un plus foible, si cette effervescence qui se passe aux parties naturelles est suspendue par de violentes distractions, ou par de plus fortes passions, l'amour s'évanouit. Il craint le tumulte, & ce n'est pas sans raison qu'on le regarde comme fils de la mollesse & du plaisir. Ce n'est pas au milieu des combats que vous le trouverez ; ses traits y sont plus foibles que ceux des ennemis. Ce n'est pas dans le fond du cabinet d'un Philosophe absorbé dans ses méditations, il n'est qu'un enfant contre un héros. Ce n'est pas dans l'obscurité des cachots où les criminels sont en proie à leurs remords, ces ténèbres sont trop épaisses pour que sa lumière puisse les dissiper. Ce n'est pas auprès des parens ou des amis allarmés de la mort précipitée d'une personne qui leur étoit précieuse, leurs pleurs éteindroient son flambeau. Des esprits

agités sont peu capables de sentir la douceur ; ce n'est que dans le sein de la tranquillité qu'on prête une oreille attentive à la voix de la concupiscence.

L'occupation , la crainte , l'avarice , l'ambition ont bien plus de pouvoir pour éteindre les feux des désirs amoureux , que la raison même qui n'est qu'un sentiment doux qui laisse subsister dans leur entier la fougue du sang & le ressort des organes. *La Bruiere* avoit donc raison de dire (d) que » vouloir oublier quelqu'un , » c'est y penser. Que l'amour a cela » de commun avec les scrupules , » qu'il s'aigrit par les réflexions & » les retours que l'on fait pour s'en » délivrer ; qu'il faut , s'il se peut , » ne pas songer à sa passion pour » l'affoiblir «.

§. II.

Si l'amour est subit , son action vive & les rapports plus cachés , on l'appelle ordinairement *sympathie*.

De la sympathie.

(d) Les Caractères ou les mœurs de ce siècle.
tom. 1.

C'est ainsi que le grand *Corneille* peint cette affection (e).

*Il est des nœuds secrets , il est des sympathies ,
Dont par de doux rapports les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre , & se laissent piquer
Par ce je ne sai quoi qu'on ne peut expliquer.*

Ici les qualités occultes des Anciens & l'*Arché* de *Van-Helmont* jouent leur plus grand rôle. Mais la saine Physique aujourd'hui victorieuse des préjugés & de l'erreur a délivré la raison d'un joug aussi méprisable, qu'inutile.

Un Auteur moderne (f) donne par plaisanterie , si je ne me trompe , une raison des plus originales de la sympathie & de l'antipathie. J'allai, dit-il , dans un jeu de peau , & je sentis de l'inclination pour un des joueurs & de l'aversion pour l'autre , avec une forte d'envie que l'un gagnât & que l'autre perdît. Je les regardai tous deux avec le microscope.

(e) Dans *Rodogune* , acte 1.

(f) C'est Dom *Bonaventure d'Argonne* , Charteux connu sous le nom de *Vigneul de Marville* dans ses *Mélanges*. Voyez aussi les *Mémoires de Trévoux* , Décembre 1730 , article 113.

L'agitation dans laquelle ils étoient les faisoit transpirer abondamment, & la vapeur parvenoit jusqu'à moi. J'en examinai la nature, & je m'aperçus que les parties de la vapeur qui venoit de la personne pour laquelle je sentoie une espèce d'inclination, avoient une telle figure, qu'elles pouvoient aisément s'accrocher avec celles que je transpirois moi-même. Au contraire celles qui sortoient de la personne pour laquelle j'avois conçu une si subite aversion, étant figurées en pointes, les unes aiguës, les autres émoussées, j'en étois blessé. Ainsi je connus que la vraie cause de nos aversions & de nos inclinations consistoit dans la forme des parties de la transpiration plus ou moins opposées à celles de la vapeur qui sort de notre propre corps.

Un tel microscope devoit être bien précieux ! Il seroit à souhaiter que tous les Physiciens se munissent d'un pareil instrument. Mais sans nous arrêter ici à réfuter par des argumens sérieux une fiction dont l'Auteur s'est amusé & avec laquelle il prétendoit

fans doute divertir le public, voyons si fans microscope nous pourrions dans nos principes découvrir la nature de cette affection dont les effets sont presque magiques.

Nature &
mécanisme
de la sympa-
thie.

*Livre 1.
part. 1. ch. 1.
art. 1.*

Pour qu'une sensation soit agréable il faut, comme nous l'avons déjà dit, que la cause qui meut les fibres, frappe doucement & excite un mouvement conforme à leur nature. Or pour qu'un objet nous paroisse agréable il faut que la maniere dont il nous touche soit proportionnée à la quantité de mouvement que peuvent recevoir nos fibres. Alors l'ame sentant des impressions qui ne tendent qu'à son bien être, jouit d'une pleine satisfaction & conçoit un attachement secret pour l'objet qui lui procure un si grand contentement. Ainsi la beauté, la délicatesse des traits, une apparence aimable, les dehors séduisans des objets vûs, entendus, touchés, &c, excitant pour l'ordinaire dans nos corps des ébranlemens conformes à leur nature, & dans l'ame des impressions douces & satisfaisantes, nous devons concevoir pour les objets ainsi modifiés, une inclination

secrète & une pente sympathique.

Après ces observations tirées de ce que nous avons de plus intime dans notre être, on ne fera plus surpris de la promptitude de la sympathie ; & comme il est vraisemblable que l'on cherche à conserver ce qu'on aime, on trouvera aussi la permanence de la sympathie, à moins qu'il n'arrive un changement notable dans la constitution de l'être. Souvent l'expérience a fait voir que l'on haïssoit quelquefois mortellement ce que l'on avoit aimé autrefois avec tant de fureur.

§. III.

L'Amitié est l'affection constante qu'on a pour quelqu'un qu'on estime : soit que cette affection soit seulement d'un côté, soit qu'elle soit réciproque. Nous la voulons constante ; si elle n'étoit que passagère, ce ne seroit que ce qu'on appelle dans le monde une simple connoissance. Nous voulons aussi que la personne chérie soit estimable. L'amitié, dit le célèbre Orateur Romain qui a si bien écrit sur le doux épanchement des

De l'amitié.

ames de deux amis, a été donné par la nature, pour aider la vertu & non pas pour accompagner le vice (g).

Après ce caractère de l'amitié doit-on être étonné si on lui a donné les plus grands éloges. Elle les mérite sans doute : mais si rien n'est si beau que ce qu'on en a dit, il feroit à fouhaiter que cela fut toujours véritable. Ce que les hommes ont nommé amitié, selon M. De la *Roche* *foucault* (h) n'est qu'un commerce d'intérêt, où l'amour propre se propose toujours quelque chose à gagner. Cette opinion semble puisée dans notre système. C'est s'aimer soi-même, disons-nous, que d'en aimer un autre ; c'est aimer des choses qui flattent nos sens, notre façon de penser, notre manière d'être actuelle. En vain objecteroit-on qu'on brave quelquefois les périls les plus grands, la mort la plus affreuse pour conserver ce qu'on aime. Seroit-ce là s'aimer soi-même ?

(g) *Virtutum amicitia adiutrix a naturâ data est, non vitiorum comes. M. Tullii cicer. Lælius sive de Amicitia. versus finem.*

(h) *Pensées de M. le Duc de ***. Edit. de Paris 1765, maxime 81. Voyez aussi la Remarque de M. l'Abbé de la Roche.*

Oui c'est s'aimer & regarder comme un plus grand bien la destruction totale de son être, que le moindre dérangement fait à cet état actuel de l'existence qui nous plaît. C'est avec raison qu'on regarde un véritable ami comme un autre soi-même : par un ami nous avons une double existence, ou pour mieux dire c'est la même existence dans deux individus différens (i).

Jusqu'à présent l'on avoit cru avec juste raison que l'amitié consistoit dans cette conformité universelle de sentimens, qui fait aimer & haïr les mêmes choses, de sorte que le rapport des humeurs & des caractères formoit les liaisons d'amitié. M. Le Baron de *Holberg* soutient au contraire que l'antipathie naît de la conformité des inclinations, des tempéramens, & la simpathe de leur différence. Un homme très-lent, dit-il, a besoin d'un ami très-vif qui le fasse

(i) *Est enim is amicus quidem qui est tanquam alter idem. Quod si hoc apparet in bestiis quantò id magis in homine fit naturâ . qui & se ipse diligit & alterum acquirit cujus animum ita cum suo commisceat , ut efficiat penè unum ex duobus.*
Cic. *ibid.*

sortir de sa léthargie ; & ce dernier a besoin d'un ami flegmatique qui lui passe ses vivacités. Tous les rapports soit d'états , soit de caractères , sont autant de raisons d'inimitié. Le vice qu'on a est souvent celui que l'on hait le plus dans les autres ; plus un homme est vain , moins il peut supporter la vanité d'autrui qui choque la sienne. Les ambitieux se traversent dans leurs projets & ne sauroient manquer de se détester. C'est ainsi que M. De *Holberg* se sert de l'amour propre contre l'amour propre même. Il pense qu'on se pardonneroit plus volontiers si l'on pouvoit une bonne fois se persuader que les hommes que nous regardons comme nos ennemis , sont précisément ceux qui nous ressemblent le plus par le caractère. Nous ne discuterons pas ici cette opinion. Peu importe celle qu'on embrasse pour le fond de notre doctrine.

L'amitié est
une passion.

On nous blamera peut être de mettre l'amitié dans le rang des passions. Mais dans quelle classe mettra t'on cette inquiétude qu'éprouvent deux amis absens l'un de l'autre , ce

pouvoir inconnu qui les rassemble, ces mouvemens divers dont ils sont agités suivant les occurrences ? dans quelle classe mettra-t-on cet attachement d'un enfant pour sa nourrice, ou pour sa gouvernante ? il se désole lorsqu'elles le quittent, il crie, il pleure, il frappe des pieds, il s'arrache les cheveux, il ne veut ni boire ni manger, il ne dort plus, il pâlit, il maigrit, il se *chême*, c'est un véritable désespoir dont plusieurs sont morts. En vain cachera-t-on cette affection sous le nom d'instinct, ou d'habitude ? on y retrouvera tous les traits des passions. En vain l'assimilera-t-on à l'amour ? un enfant ne peut avoir ces desirs qu'allument la concupiscence. C'est l'amitié seule qui le fait agir pour l'intérêt aveugle de sa conservation & de son existence. Quelle induction ne tirerions nous pas de la belle union de ces héros de l'amitié, *Oreste & Pilade*, *Castor & Pollux*. Cet attachement, dit *S. Evremont*, passeroit aujourd'hui pour chimérique & pour un attachement outré qui n'est bon qu'à faire le sujet d'une tragédie ; mais il n'en fera pas

moins vrai que l'amitié a tout le caractère, toute la force & toute la vivacité des passions.

Tendresse
des peres.

Ce feroit ici le lieu de parler de la tendresse paternelle & du respect filial. Cette sensibilité d'un pere pour un fils part de la même source que l'amitié. Un pere voit couler son sang dans les veines de son fils, ses vertus & ses vices lui deviennent personnels. Ce fils doit lui succéder dans tous ses droits, dans tous ses honneurs, dans tous ses domaines. C'est un autre lui-même qui fera vivre son nom après sa mort. De son côté un fils est animé des esprits de son pere, il participe à sa bonne ou mauvaise réputation de même qu'à son héritage, il a la même existence. Ces affections étant semblables à l'amitié, & même identiques avec elle, elles doivent être assujetties aux mêmes loix & au même mécanisme. Ainsi il est inutile d'entrer à ce sujet dans un plus grand détail.



TITRE TROISIEME.

Des Goûts & des Inclinations.

IL est une espèce de sentiment que l'on qualifie du nom d'amour, c'est l'attachement que nous avons pour des choses qui ne sont ni nous, ni nos semblables, ou si l'on veut, des choses inanimées, telles que le vin, la musique, la peinture, &c, cet attachement vient des sens. Chacun des sens a son amour ou une volupté qu'il éprouve par des chatouillemens qui lui sont propres. Cet amour est distingué dans l'usage par le nom de *goût*, de *penchant*, d'*inclination*. Des Goûts

L'œil a vû un objet tout à fait aimable qui renfermoit en lui tous les charmes de la beauté. C'étoit un ensemble parfait, des graces naïves, badines & ravissantes. La vuë communique au cœur les émotions les plus tendres, le sang bouillonne & communique son feu à des parties dont le sentiment est exquis. L'ame regarde ces impressions comme les De la vuë

plus délicieuses dont elle puisse jouir tant qu'elle sera jointe à la matiere. Par sa liberté & sa pente naturelle au bonheur , elle réfléchit sur cet état , & est fort attentive que rien ne le dérange. C'est ainsi qu'entre par les yeux l'amour qu'on conçoit pour des êtres raisonnables. De la même maniere aussi naît fort souvent le penchant que nous donne la vuë pour des objets inanimés. La différence n'est que dans l'organe où la passion établit son siège & s'arrête. La concupiscence n'est telle que parce qu'elle réside vers les parties naturelles ; tandis que l'amour du beau objectif réside dans les nerfs optiques , & ne va pas plus loin. La symétrie , l'ordre , la proportion , la régularité , les couleurs répandent sur les objets inanimés un vernis enchanteur. C'est ce qui forme le beau dans tous les arts , beau qui attire tous les suffrages & notre admiration. De-là vient notre goût pour la peinture , la gravure , la sculpture , l'architecture , les chefs d'œuvres de la nature & des arts. Goût qui n'appartient qu'à ceux qui jouissent de la

vuë, refusé par conséquent aux aveugles, & qui est quelquefois si vif, qu'on a cru pouvoir le mettre au nombre des passions & le décorer du nom d'amour.

L'ouïe nous fournit des exemples des personnes passionnées pour la musique. L'harmonie d'un concert nous ravit, nous procure de douces extases, & réveille en nous mille mouvemens accessoires à la conservation de l'être.

De l'ouïe

L'amour du vin, de la bonne chère, de la débauche, enfin de tout ce qui concerne l'organe des saveurs, est une inclination aussi forte que les premières. Mille exemples dans le cours de la vie civile le prouvent tous les jours. On voit des ivrognes vouloir boire en dépit de leur réputation qui se diffame, de leurs affaires domestiques qui dépérissent, de la tendresse de leurs femmes qui gémissent, de l'amour pour leurs enfans qui se plaignent hautement de leur éducation négligée, de leur naissance avilie, de leur fortune renversée. *Apicius* ce célèbre gourmet qui tenoit à Rome école de gour-

De l'organe
des saveurs ou
du goût.

mandise , avoit dépensé deux millions & demi à faire bonne chere. Se voyant fort endetté , il songea enfin à examiner l'état de son bien , & ayant trouvé qu'il ne lui resteroit que deux cent cinquante mille livres , il s'empoisonna , comme s'il eut craint de mourir de faim avec une telle somme (k).

Dans la *Malacie* & dans le *Pica* vous avez des exemples de mets & de ragoûts que l'organe des saveurs désire avec une espèce de fureur. La *Malacie* est cet appétit excessif des choses usitées que l'on désire avec un empressement extraordinaire , & qu'on mange avec excès , comme lorsqu'une femme grosse demande avec trop de passion ou des harengs , ou quelque viande fort commune. Le *Pica* est cet appétit dépravé qui fait désirer des choses absurdes & incapables de nourrir , comme des charbons , des cendres , du plâtre , du sel , de la chaux , de la craie , du vinaigre , du poivre & une infinité d'autres semblables. Ces

(k) Seneca *Libre de consolatione ad matrem Helviam* Dio. lib. 57. Quelques critiques prétendent que le traité de *Re Culinaris* que nous avons , est fort ancien , mais n'est pas d'aucun des *Apicius*.

appétits bizarres sont assez ordinaires aux filles , & surtout à celles qui ont les pâles couleurs. Les hommes y sont plus rarement sujets. Ils viennent , suivant la plupart des Médecins , des mauvais levains de l'estomac , qui dépravent le goût : à quoi l'on peut ajouter le dérèglement de l'imagination causé par de mauvais exemples ou par des préjugés ridicules. Ces appétits sont si forts que les larmes viennent aux yeux de ceux à qui on refuse le mets désiré , & qu'ils aiment mieux ne pas manger & se laisser périr de faim plutôt que de ne pas prendre ces choses qu'ils convoitent avec tant d'ardeur.

L'odorat a aussi ses passions , & ces passions sont des espèces d'épidémies qui prennent avec fureur , qui s'étendent rapidement & qui finissent sans qu'on en devine la cause. Les Cyrénéens , les Grecs & les Latins ne trouvoient pas d'odeur plus agréable que celle de l'*assa fétida* (1) que nous détestons aujourd'hui par rapport à sa vapeur vireuse & appro-

De l'odorat.

(1) *Traſtatus de materiâ medicâ* à Steph. Franç. Geoffroi. Edit. 1741. in-8°. vol. 2. p. 608.

chant de l'ail. Ils en faisoient tellement leurs délices qu'ils l'appelloient le *mets des dieux*, & nous la méprisons tellement que nous la nommons *merde du diable*. Nos peres ne pouvoient souffrir l'odeur du citron, tandis que de nos jours nous la faisons entrer dans les parfums les plus recherchés. Il n'y a pas cent ans que l'odeur du musc étoit en très-grande vogue, aujourd'hui on l'écarte avec soin & les vapoureux la craignent plus que l'ennemi le plus redoutable. Dans ce siècle c'est le tabac qui est à la mode, il regne en despote, il exerce un pouvoir tyrannique sur ceux qui s'y sont habitués. C'est en vain qu'on leur représente que le nez n'est pas fait pour servir d'égout à toutes les humeurs qu'il plaît d'y attirer par force, que c'est se provoquer un catarre continuel, que c'est placer trop près du siège de l'ame un receptacle d'immondice, qu'en ouvrant sa tabatiere c'est ouvrir la boîte de Pandore d'où doivent sortir mille maux auxquels on n'auroit pas été sujets, que c'est appeller au plus vite une mort qui ne venoit qu'à pas

lents. On écoute ces raisons, on les approuve & on prend du tabac. C'est ainsi qu'on rapporte que M. *Fagon*, célèbre premier Médecin de Louis XIV, bourroit son nez avec du tabac à prises répétées dans le tems qu'aux Ecoles de Médecine de Paris il faisoit soutenir une Thèse contre l'usage trop fréquent du tabac (*m*).

C'est au toucher que l'on doit rapporter la lasciveté, la mollesse & cette nonchalance qui passe aujourd'hui pour philosophique. En un mot, c'est aux sens en général qu'on doit rapporter tous ces motifs aveugles & séducteurs qui nous portent au jeu & nous engagent à amasser des richesses par toutes sortes de moyens. Qui pourroit détailler le nombre prodigieux de tragédies si variées par leur intérêt & par leur dénouement qu'ont produit ces différens amours sur le théâtre du monde ? marques évidentes de l'ascendant de ces passions qui égalent

Du toucher

(*m*) Voyez cette Thèse *Ergò ex tabaci usu frequenti vitæ summa brevior*, 1699. Elle a été réimprimée depuis, le 29 Mars 1753. Nous en avons rendu compte dans le Journal Economique du mois d'Octobre 1753. pag. 122.

bien les autres par leur force & leur tyrannie.

ARTICLE II.

De la Haine.

De la haine.
Son méchanisme.

SI l'amour est un sentiment qui nous fait chercher le bien , la haine est un sentiment qui nous fait fuir le mal. Ces deux désirs , comme nous l'avons déjà avancé , tendent immédiatement à la conservation de l'être , & sont déterminés dans les passions par les sensations. C'est donc par un mécanisme tout opposé à celui de l'amour qu'est produit la haine , quoique la fin soit la même : car la poursuite du bien & la fuite du mal naissent de ce principe universel qui nous fait désirer de persévérer dans l'être. Ainsi des organes tellement disposés , que les différentes modifications occasionnées par les objets seroient contraires à la constitution animale , sont vraiment l'état qui doit donner naissance à la haine. En effet les impressions doivent être disgracieuses , & l'ame en

concevoir un déplaisir qui lui inspirera la haine , ou la fuite de pareils objets.

Ce que nous avons dit de l'amour sert de preuves à ce que nous avançons ici sur une passion qui lui est directement opposée. Un esprit conséquent verra encore qu'il y a autant d'espèces de haines , qu'il y a de fortes d'amours : puisque toute affection réelle suppose sa négation , ou son contraire : puisque l'amour & la haine sont dirigés par les sens , & que dans l'un & l'autre cas les sens peuvent être modifiés de cent façons diverses.

TITRE PREMIER.

De la Haine de soi-même.

IL paroît d'abord étonnant qu'on puisse se haïr soi-même , mais il y en a trop d'exemples pour qu'il soit permis d'en douter.

Haine de
soi-même
dans plu-
sieurs.

L'Évangile conseille l'humilité , la patience , le renoncement parfait à soi-même , la fuite de soi-même. Ce principe excellent a été poussé jus-

qu'à la haine de soi-même , tandis qu'il n'exigeoit que la haine de ses défauts , de ses vices , de ses imperfections. De-là ce peuple de Cénobites , d'Anachorètes , & un certain genre de martyrs. Sans doute que l'abnégation de soi-même nécessaire pour la perfection chrétienne a été recommandée pour contrebalancer les efforts de l'amour propre qui ramenant tout à nous , nous feroit oublier les besoins de notre prochain. Ce précepte étoit donc fait pour nous rendre plus compatissans ; mais il est des gens d'un caractère dur , peut-être féroce , qui renoncent sans peine à toutes les douceurs de la vie , & qui ne veulent pas que les autres y participent. Ils ont souvent outré cette morale , & au lieu de s'en tenir à ce détachement d'eux-mêmes , ou plutôt de leur corruption , ils ont embrassé un genre de vie qui est un continuel suicide , ou qui tend sans cesse à l'abolition de l'espèce. Si on leur a recommandé l'humilité ou les humiliations & les mortifications , la religion n'exigeoit pas d'eux des devoirs contraires à l'intention du

créateur , & aux forces des créatures. Les humiliations domptent l'esprit , terrassent l'orgueil , rendent souples & obéissans , & nous mettent à portée de souffrir les injures , les affronts & les persécutions sans impatience & sans murmure. C'est le moyen d'étouffer le germe des guerres , des querelles , des procès , des combats , & de rompre cet esprit d'indépendance qui empêcheroit les hommes de vivre en société. Les mortifications domptent la chair & tiennent en bride les passions. C'est encore souvent par le jeûne & les abstinences qu'on rétablit ou que l'on conserve sa santé. La religion n'est donc partout que sagesse , & sa morale est partout conforme à la saine raison.

Il sembleroit que les Brachmanes ces Philosophes Indiens se feroient haïs eux-mêmes. Ils menotent une vie fort rigide , couchoient souvent à la belle étoile dans les saisons les plus rudes , ne mangeoient pas de viande , & n'avoient pas de commerce avec l'autre sexe. Quelques-uns parmi eux marchotent sur les sables brulans les pieds nus , & la

tête nue exposée aux rayons ardens du soleil, & ne vivoient que d'herbe. Ils ne se persuadoient pas que les accidens de la vie fussent un bien ou un mal, puisqu'ils les mêmes choses plaissent aux uns & déplaisent aux autres, & sont même agréables & désagréables à une même personne en différens tems. La mort étoit pour eux comme une naissance à la vie véritable & bienheureuse pour ceux qui ont bien philosophé. Avec cette croyance plusieurs d'entre eux bâtissoient leur bucher, & se tenoient immobiles tout auprès pendant que le feu les rôtiissoit. Après cela ils entroient gravement & majestueusement au milieu des flammes & ne se remuoient pas plus qu'une statue après s'être couchés sur le feu (n).

Les Gymnosophistes semblables en leurs mœurs aux Brachmanes n'habitoient ni maison, ni cellule, ils ne vivoient que des fruits que la terre leur fournissoit elle-même, ils renonçoient au vin & à l'autre sexe,

(n) *Lucianus de morte Peregrini. pag. 772. tom. 2.* Il cite *Onésicrite* qui avoit vu brûler *Calvus*. Voyez-le aussi *in fugitiv.* pag. 790 du même tome.

ils avoient une extrême patience à se tenir dans une même situation quoiqu'elle fut très-gênante. Le dogme de la transmigration des ames leur inspiroit une extrême indifférence pour la vie , ou pour la mort. C'étoit encore une chose honteuse parmi eux que d'être malades , desorte que ceux qui vouloient éviter cette ignominie se bruloient tout vifs (o). C'est ainsi que *Calanus* se fit mourir à la suite d'*Alexandre*.

Examinant d'un peu près la doctrine de chacune de ces sectes où l'on voit peu de soin pour soi-même , une contrainte perpétuelle dans le régime , peu d'amour pour sa propre conservation , on entrevoit toujours le germe de l'amour de soi-même. C'est l'espérance d'une vie future meilleure qui fait soutenir les travaux , les tourmens & la mort. C'est toujours l'espérance d'un bien à venir qui leur fait supporter un mal actuel regardé comme plus petit que le bien futur à posséder ; ou le mal futur à éviter (p).

(o) Strabon. pag. 493.

(p) M. *Sherlock* E. èque de Londres dans un ou-

Cette intrépidité à se livrer sans hésiter à la mort , conduit insensiblement au suicide. Cet attentat à la vie paroît naître d'une haine complète de soi-même. C'est souvent un désespoir & une folie où la raison ne peut pas avoir de part. Si l'on y joint la réflexion ; c'est qu'on regarde la vie comme un fardeau plus pesant à porter que l'ignominie & la non-existence. Ce seroit donc alors la fuite du mal , ou l'amour du bien qui y détermineroit.

Trage qu'il a fait sur la Résurrection de J. C. * , rapporte qu'un criminel appliqué à la question , endura avec fermeté toutes les tortures sans avouer jamais le crime dont il étoit justement accusé. Quand on lui demanda ensuite comment il avoit pu résister aux douleurs de la torture , il répondit qu'il avoit peint une potence sur le bout de son foulier , & que dès qu'on l'appliquoit à la question il jettoit les yeux sur cette potence , ce qui le faisoit souffrir courageusement pour sauver sa vie.

* *Les témoins de la Résurrection de J. C. examinés & jugés selon les règles du barreau , pag. 229.*



TITRE SECOND.

De la Haine contre ses semblables.

LA Haine générale qu'on a contre les hommes s'appelle *misanthropie* ; celle qu'on a pour quelques particuliers est *inimitié*. Il y a encore une espèce de haine dont on croit ne pas pouvoir rendre raison , on la nomme *antipathie*.

§. I.

De la Misantropie.

Un Misantrope est un esprit chagrin qui trouve toujours quelque chose à reformer à la conduite publique. Sa mauvaise humeur ne peut rien approuver. C'est une mélancolie profonde qui fait les misantropes. Aussi les met-on tous au nombre des attrabilaires. Nous dirons d'où vient ce fond de tristesse en parlant des temperamens mélancoliques.

§. II.

De l'Inimitié.

L'Inimitié est une haine contre quelqu'un qui nous a offensé, mortifié, déprimé, nuit dans notre honneur, dans notre avancement, dans notre fortune, & dont l'existence actuelle nuit à la notre. De-là cet esprit de vengeance, ce désir de perdre & d'exterminer l'objet de notre haine.

Quoique la rivalité, la concurrence, la jalousie, ne supposent pas toujours l'inimitié, elles y disposent efficacement & peuvent être rangées sous son titre. La rivalité de deux maisons, de deux nations, de deux grands hommes, a souvent causé de grands défordres, & de telles guerres qu'il a fallu des siècles pour les éteindre. On peut les regarder comme des étincelles dont il naît de grands incendies.



§. III.

§. III.

De l'Antipathie.

Du premier aspect on conçoit une aversion particuliere pour des personnes qu'on ne connoit pas , & qui souvent sont fort estimables. Si l'on en demandoit la raison , l'on seroit fort embarrassé de répondre , & l'on ne répéteroit que ce qu'à dit *Martial* :

*Je te hais , Sabidus , sans en savoir la cause ,
Je te hais & mon cœur ne peut dire autre
chose (q).*

Mais considerant cette question en Métaphysiciens , nous verrons que le plaisir & la douleur sont les pivots sur lesquels roulent toutes nos passions (r) , & que la haine ne peut entrer dans notre cœur par une autre porte que celle d'une perception fâcheuse & importune , qui irrite de

(q) *Non amo te , Sabili , non possum dicere quare ,
Hoc tantum possum dicere , non amo te.*

Lib. 1. Epigram 89.

Voyez au li. 1. Recueil des Poësies du P. Du Cer-
ceau. pag. 370.

(r) *Locke. Liv. 2. chap. 20. §. 3.*

Tome I.

Y

nécessité le sujet qui la ressent contre l'objet qui la cause (s). Ainsi par l'effort nécessaire qui détermine chaque être à continuer son existence, nous devons fuir tout objet qui n'a pas de rapports avec notre constitution, ou qui n'en a que d'opposés : qui semble diminuer notre puissance ou altérer la réalité de notre être : qui diminue notre plaisir, ou nous en prive, ce qui est la même chose que causer du mal. Une seule ou plusieurs de ces qualités si contraires à notre bonheur se rencontrent sûrement dans les objets animés qui nous sont antipathiques. L'antipathie n'est donc pas un secret pour qui fait sonder le fond de sa nature & connoit les désirs gravés dans son essence.

(s) *Boullainvilliers* Réfutation de *Spinoza* page 245.



TITRE TROISIEME.

Des Aversions.

Nous appellons aversions la haine que nous avons pour les choses inanimées. Si cette aversion est forte, c'est *horreur* ; si elle est foible, c'est *dégoût*, *répugnance*. Souvent cette horreur ou ce dégoût tirent leur origine dès notre plus tendre jeunesse, & dans un tems où notre raison est encore assoupie. Si ces objets se présentent à nos sens par hasard, une espèce de frémissement s'empare de tout le corps, souvent on se trouve mal jusqu'à perdre connoissance, & quelquefois il arrive des simptômes encore plus terribles. La description de cette chose, ou le simple récit qu'on en fait est capable de produire les mêmes effets. Examinons succintement les aversions de chacun des sens.

Aversions.

Il y a des choses horribles à la vuë, il y a des choses dégoutantes à la vuë. Les premières font hériffer les cheveux sur la tête, nous font

De la vuë.

pâler , interceptent le mouvement du cœur & nous font quelquefois tomber en syncope. Les secondes portent directement leur impression vers l'estomac , causent des nausées , & excitent souvent le vomissement. Quelques aversions de la vue ont un mécanisme plus caché , mais vous pouvez les rapporter à ces mêmes causes qui occasionnent le trouble dans l'économie animale.

Le Maréchal d'*Albret* s'évanouissoit quand il voyoit la tête d'un marcaffin. *Bussi* forme à ce sujet un plaisant doute. Il demande s'il seroit permis en honneur à un homme qui se battroit contre le Maréchal d'*Albret* , de porter une tête de marcaffin dans la main gauche (*t*). Chacun fait le trait de *Jacques I.* Roi d'Angleterre , qui ne pouvoit voir sans frayeur une épée hors de son fourreau. Le Chevalier *Digbi* en accuse l'imagination de la mere , qui , dans le tems qu'elle étoit enceinte , vit assassiner à côté d'elle un de ses amis (*u*).

(*t*) M^emoire de *E. Bussi*. tom. 2. pag. 34.

(*u*) Dans un Traité qu'il a fait sur la poudre de sympathie.

Mais nous verrons quel fond on doit faire sur de pareilles vertus de l'imagination des femmes grosses (x). Il est plus naturel de rejeter cette aversion sur sa timidité & son peu de courage. Nous ne troublerions pas ses mânes pour lui faire ce reproche, si l'on n'avoit dit avant nous :

*Liv. 3. ch. 2.
2. art. 2.*

*Elisabeth fut Roi, Jacques premier fut Reine ;
Cette erreur de nature est un beau phénomène (y).*

Nous pourrions rapporter mille exemples bien attestés de pareilles aversions : mais ce seroit vouloir prouver une chose que l'expérience confirme tous les jours.

Il est des sons aigres, des bruits effrayans qui déchirent les oreilles, & auxquels on ne peut s'accoutumer. Le son que produit une scie lorsqu'on la lime, fait grincer les dents, occasionne une contraction dans tous les muscles du visage, & cause une espèce d'horripilation par tout le

De l'ouïe.

(x) Voyez aussi la Thèse soutenue aux Ecoles de Médecine de Paris le trois Juin 1741. *Ergò non datur imaginationis maternæ in faciem aërio* M. Josepho Exup. Bertin *Præsîde.*

(y) *Rex fuit Elisabeth, sed nunc regina Jacobus.
Error naturæ sic in utroque fuit.*

corps. Nous marquons de la répugnance pour certains airs ou trop triviales, ou trop rebattus. L'empereur *Germanicus* ne pouvoit souffrir ni la vue, ni le chant des coqs. L'histoire rapporte plusieurs exemples de personnes qui entroient en fureur par les dissonances répétées de la musique. Tout ceci doit être expliqué par la violence que ces sons font sur l'organe de l'ouïe. Violence qui approche en quelque maniere de la douleur.

De goût.

L'organe des saveurs a aussi des répugnances qui sont de vraies aversions. C'est peut être le plus fantasque des sens à ce sujet. L'on mange quelquefois avec plaisir dans la jeunesse ce qu'on a rebuté dans l'enfance. L'habitude des meilleurs mets nous en dégoute au point même de ne plus en pouvoir souffrir la vue. Cette aversion souvent est si aveugle, que la raison la plus éclairée ne peut la vaincre. On présente à un malade qui jouit de la plus saine raison, une médecine dont il doit attendre le soulagement le plus prompt & le plus efficace. Malgré l'empire

de sa volonté, le gosier se ferme, l'estomac se révolte, il a des mouvemens convulsifs qui lui font rejeter ce qu'il ne peut contenir. Ces aversions sont donc indépendantes de l'ame, & dépendent autant des organes, que la répugnance d'un cheval à passer auprès d'une charogne, ou d'un moulin : il essuiera plutôt vingt coups d'éperons, que de passer outre. Cependant suivant l'opinion de quelques Physiciens, cet animal est une pure machine. Tout ce qu'on peut lui accorder de plus, c'est un instinct naturel ; il vaudroit mieux dire un être de raison qui les dirige. Mais ici à quoi sert la raison de l'homme ? elle ne peut servir tout au plus qu'à vaincre peu-à-peu cette aversion, & à prendre les moyens les plus sûrs pour y parvenir.

La bonne ou mauvaise qualité des odeurs n'est pas toujours ce qui les fait aimer, ou détester. Nous en avons vû qui haïssoient l'odeur de la rose, tandis que d'autres préféreroient des odeurs très-puantes. Il y a des femmes vaporeuses qui se délectent à sentir le castoreum, la savate

De l'odorat.

brulée , l'esprit volatile de corne de cerf fucciné. Tout est relatif dans le sentiment. Ce qui plait aux uns peut déplaire aux autres. Cela dépend de la disposition organique & du degré d'irritabilité des nerfs. Il en est de même pour l'odorat que des autres sens. » J'en ai vû , dit *Montagne* , fuir » la senteur des pommes plus que » les arquebusades ; d'autres s'effrayer » pour une souris ; d'autres rendre » la gorge à voir de la crème ; d'autres à voir braffer un lit de plume » (7) «. *Pierre d'Apono* , homme de beaucoup d'esprit & Médecin de profession qui mourut dans les redoutables prisons du S. Office , & qui nous a laissé un ouvrage intitulé *Le Conciliateur* , avoit une si grande aversion pour le lait & le fromage qu'il n'en pouvoit flairer ni même voir , sans tomber en défaillance (&). *M. Deslandes* dans son excellente histoire critique de la Philosophie , en réfléchissant sur ces sortes d'anti-

(7) Essais de Michel Seigneur de Montaigne , Liv. 1. chap. 25 pag. 92 Edit. in folio. Paris 1640. Voyez aussi *Satire de Phyc. pari. 1. l. b. 6 cap. 14.*

(&) Voyez *Martin Schoockius de adversatione casæi Mercurius in Lindenio renovato. pag. 8-9.*

pathies ,

pathies, dit (w) qu'il semble que ce soit un fixieme sens que la nature ait accordé à certains hommes, mais un sens incommode & qui ne prépare que des contretems fâcheux. Dans nos principes il est fort inutile d'admettre ce fixieme sens. C'est multiplier les êtres sans nécessité.

Le toucher ce sens qui sert à connoître & à sentir les corps palpables, & leurs qualités comme le mou & le dur, l'humide & le sec, le chaud & le froid, a aussi ses aversions. C'est avec une espèce d'horreur qu'on touche les araignées, les chenilles, les morts, & tous les objets qui sont dégoutans à la vue. Les aversions sont souvent filles de la timidité; mais il n'en fera pas moins vraies, qu'elles sont quelquefois dans l'organe & qu'elles tendent à faire éviter des choses contraires à la santé, ou à notre constitution.

Du toucher

(w) Histoire critique de la Philosophie, tom. 3. liv. 7. chap. 44. §. 6. pag. 337. Edit. en 4. vol. in-12. Amsterdam 1756.



ARTICLE III.

Du Désir.

Définition
du Désir par-
ticulier.

LE Désir dont nous parlons ici n'est pas cet effort nécessaire qui nous fait tous tendre au bien être , & qui est le pere des vertus & des passions. Nous entendons ici par le terme de *Désir* regardé comme passion , une inquiétude particuliere qui nous fait chercher avec empressement , & embrasser avec ardeur les moyens qui peuvent nous conduire au bien être , soit en cherchant à posséder l'objet aimable qu'on a aperçu , senti , connu , soit en évitant l'objet digne de haine qu'on a aperçu , senti , ou connu. De-là vient qu'il doit y avoir autant de désirs qu'il y a de moyens qui conduisent à cette fin. En général on peut les réduire à deux : désir de possession pour l'objet aimé , c'est ce que nous nommons *espérance* : désir de fuite pour l'objet qu'on hait , c'est ce que nous nommons *crainte*.

Ces désirs ne paroissent pas avoir

un mécanisme distingué de celui qui imprime en nous le sentiment de notre conservation. C'est toujours la tendance des fibres à se mettre dans un certain état, lequel une fois possédé, ou acquis, l'ame est affectée de plaisir. C'est ainsi que la tête tend à être droite, & que trop courbée en devant, ou trop jettée en arriere, on éprouve un malaise qu'on a coutume d'appeller *gêne*.

TITRE PREMIER.

De l'Espérance.

L'ESPÉRANCE est une pensée douce & flatueuse que nous nous formons sur un bien à venir. Cette pensée d'un bien futur donne de la joie, de même que le souvenir d'un passé agréable donne du plaisir. L'espérance est donc fille de l'imagination, & cette fille quelquefois n'a pas plus de solidité que sa mere. Nous renvoyons donc sur ce sujet à ce que nous avons dit des idées lorsque l'esprit s'élance dans l'avenir.

Elle n'a
de l'imagina-
tion.

TITRE SECOND.

De la Crainte.

Deux espèces
de craintes.

LA crainte ainsi que l'espérance porte sur l'avenir. L'espérance est pour le bien, la crainte est pour le mal. On espère le bien, on craint le mal. Et comme il y a deux espèces de maux, l'un négatif & l'autre positif, il peut aussi y avoir deux espèces de craintes, l'une qui nous fait appréhender qu'un bien que nous désirons n'arrive pas, on pourroit la nommer *appréhension*, & l'autre qui nous fait prévoir un mal réel qui nous menace, on pourroit la nommer *peur*, *timidité*. Dans l'un & l'autre cas le cœur se resserre, la respiration est plus gênée, le visage pâlit, on a un air consterné, les pas sont mal assurés & toute l'habitude du corps devient tremblante. Tels sont les effets de la crainte sur les organes; ils sont même plus forts lorsqu'elle va jusqu'à la *frayeur* & l'*épouvante*. C'est alors qu'elle peut nous rendre

immobiles , & nous ôter l'usage de la parole & de la voix.

L'un & l'autre enfant du désir prend son origine dans notre propre organisation , indépendamment du raisonnement & de la volonté. Il naît des hommes présomptueux qui espèrent toujours , c'est peut être la source de la vanité , de l'orgueil , de la fermeté , de l'opiniâtreté , de l'intrépidité. Quelle nombreuse famille sous un seul chef ! Il est des tempéramens timides qui redoutent tout , c'est peut être le principe de la poltronerie & de la lâcheté. C'est ce qui doit nous faire avouer avec les personnes les plus consommées dans la morale , qu'il y a des vertus & des vices de tempérament.

A R T I C L E I V.

De la Joie & de la Tristesse.

A PEINE le désir est-il satisfait , Ce que c'est que la joie & la tristesse. qu'immédiatement suivent deux autres passions ; la *joie* & la *tristesse*. La *joie* , lorsque contens du bien présent , ou d'un bien futur regardé

comme assuré, nous pouvons, ou nous devons en jouir sans obstacles, & sans crainte de le perdre: la *tristesse*, lorsque trompés dans notre attente, nous perdons un bien dont nous aurions pû jouir plus longtems, ou lorsque nous sommes tourmentés par un mal actuellement présent. Cherchons leur mécanisme.

Disposition
des corps dans
la joie & dans
la tristesse.

Nous pensons ici de même que *Descartes*, & nous croyons avec lui que c'est la bonne disposition du corps qui a été le premier sujet de joie que l'ame a ressenti. Dans cet état les esprits ont coulé avec facilité, le cœur s'est dilaté avec une juste force, le sang a circulé avec liberté, & le corps a ressenti une douce chaleur. Mais cette bonne disposition ayant pû être viciée soit parce que les humeurs ont été altérées, soit parce que les solides n'ont pas conservé cette tension & cette irritabilité nécessaires, le cœur ne se contracte plus avec la même facilité; la circulation se ralentit ou devient irrégulière, la sécrétion de la bile est suspendue, le corps est en proie à une espèce de froid, & l'ame à la tristesse.

Si quelqu'un doutoit que ces deux passions n'eussent leur principe dans les ressorts de notre machine , ne pourroit-on pas lui demander pourquoi , sans en avoir aucun sujet , il se lève certains jours ou plus gai , ou plus triste qu'à l'ordinaire ? il y a une chose qui nous paroît certaine , c'est que par l'idée que nous avons de l'ame , elle n'est pas susceptible de vicissitudes comme le corps , & qu'elle est inaltérable dans son essence. Ce n'est donc qu'à une certaine disposition du corps qui doit modifier l'ame d'une manière quelconque , que l'on doit rapporter ce changement.

Preuves
qu'elles dé-
pendent des
dispositions
corporelles.

Si la joie étoit indépendante du mécanisme du corps , pourquoi ne l'éprouveroit-on ordinairement que lorsqu'on jouit d'une bonne santé , & que tous les organes font leur fonction avec une espèce d'aménité ? pourquoi le visage prendroit-il un air riant , & verroit-on sur le front une sérénité qu'on apperçoit mieux qu'on ne peut la peindre ? pourquoi les muscles inspireurs & expirateurs éprouveroit-ils une espèce de con-

Phénomènes
qui se passent
dans le corps
à l'occasion
de la joie.

vulsion qui est la cause mécanique du ris ? pourquoi le mouvement du cœur seroit-il un peu augmenté, sans pour cela occasionner de trouble dans la circulation, de sorte qu'on sent une chaleur plus douce dans les entrailles, un léger chatouillement à la peau, une légèreté dans tout le corps, une agilité, une flexibilité dans tous les membres, qui les force à faire certains mouvemens connus sous le nom de sauts, ou de danse.

A l'occasion
de la tristesse.

Dans la tristesse au contraire le visage est abbatu, les yeux sont mouillés de larmes, le front porte des marques évidentes du mécontentement, la respiration est gênée, on soupire, le cœur semble serré, on croiroit qu'il est embarrassé dans des liens, le pouls s'affoiblit, toutes les fonctions languissent, on veut fuir la lumière, la société, les consolations mêmes. En faut-il davantage pour établir l'empire de cette passion sur nos corps.

Par l'impression inopinée de la joie, ou de la tristesse excessive, l'action tonique abandonne les vaisseaux pour se concentrer vers le

cœur. Ces vaisseaux ainsi destitués de leur force tonique , reçoivent facilement le sang qui y est chassé avec la dernière violence , mais n'étant plus susceptibles d'aucune réaction sur ce fluide , ils ne peuvent plus en pousser vers les oreillettes une quantité assez considérable pour forcer la résistance & le resserrement des ventricules. De-là les syncopes & la mort subite qu'occasionnent la joie , la tristesse & quelques autres passions comme la crainte & la colère.

Aulugelle parlant d'un certain *Diagoras* de l'Isle de Rhodes , lequel avoit trois fils excellens dans leurs professions , l'un dans les armes , l'autre à la lutte & le troisième à la course , nous rapporte (a) que ces trois fils ayant été aux Jeux Olympiques , & ayant remporté les prix , causerent tant de joie à leur pere que ce bon vieillard expira au milieu de la grande place de la ville & au milieu des acclamations du peuple qui , en lui jettant des fleurs , le félicitoit du mérite de ses enfans. La même chose est arrivé à *Chilon* le Lacédémonien ,

(a) *Libro 2. cap. 15.*

qui mourut d'un saisissement de joie en embrassant son fils qui revenoit victorieux des Jeux Olympiques (b). *Clidème* l'Athénien fut suffoqué par la joie au moment qu'on lui posoit une couronne d'or pour récompenser ses talens (c). L'Histoire Romaine fait aussi mention (d) d'une vieille femme qui mourut de joie en voyant revenir son fils qu'elle avoit cru tué à la bataille de Cannes. L'histoire de Bretagne du Pere *Lobineau* fait mention d'une dame de *Châteaubriant*, qui mourut d'un transport de joie en embrassant son mari au retour d'une croisade.

Quoique l'histoire fournisse quelques exemples de personnes mortes subitement de saisissemens de tristesse, ces exemples sont beaucoup plus rares que ceux qu'à foudroyé la joie. L'action de la tristesse sur les fonc-

(b) *Chilo autem obiit, ut Hermippus ait, Pisæ, amplexus atque osculatus filium, quod in olimpiâ fuisset coronatus. Defunctum asserunt immodicâ lætitiâ.* Diog. Laert. lib. 1. in vitâ Chilonis.

(c) *Clidemus Atheniensis dum ab histrionibus ob præstantiam auro coronatur, præ gaudio moritur.* Tertullianus. lib. de animâ.

(d) *Apud T. Livium decad. 3. lib. 2. Valerium Maximum lib. 9. cap. 12. Plinium lib. 7. cap. 32. & 33.*

tions vitales n'est pas aussi prompte que celle de la joie. Elle agit plus lentement, & si quelquefois elle enfante des fièvres aiguës qui enlèvent les malades en peu de jours, le plus souvent elle donne lieu à ces longues affections qui dessèchent les os mêmes (e) & qui refusent aux malheureux la douce consolation de mourir (f). Nous ne citerons pas ici de ces exemples éclatans, nous serions obligés de faire des annales : rien n'étant plus fréquent que de voir des personnes auxquelles le chagrin plonge avec gradation & tourmens le poignard dans le sein.

(e) *Spiritus tristis exsiccat ossa. Salomon proverbiorum. cap. 17.*

(f) *Quam miserum est mortem cupere, nec posse mori. L. Annæi Senecæ ac P. Sirti mimi sententiæ. sent. 608.*





CONCLUSION

DE CE PREMIER LIVRE.

Conformité
de notre fon-
timent avec
celui de tous
les Philoso-
phes moder-
nes.

Nous venons de rendre compte de tous les phénomènes qui naissent de l'union de l'ame & du corps. Le mécanisme le plus simple nous a suffi pour expliquer tant de prodigieuses variétés que produit l'association de deux substances hétérogènes. En cela nous n'avons fait qu'étendre & perfectionner la pensée de presque tous les Philosophes modernes, qui, d'un commun accord, avouent qu'il est nécessaire qu'il arrive des ébranlemens dans les organes pour que l'ame soit avertie de ce qui se passe soit au-dehors, soit au-dedans du corps.

Principa-
lement avec
celui de *Des-*
cartes & de
Malebran-
che.

Descartes dans son *Traité des passions* ne parle que d'émotions dans le cerveau causées par les esprits animaux. *Malebranche*, ce profond Métaphysicien qui a si bien prouvé qu'il n'y avoit nul rapport de causalité d'un corps à un esprit, pas même

d'un corps à un corps , & d'un esprit à un autre esprit ; puisque nulle créature ne peut agir sur une autre par une efficacité qui lui soit propre , déclare lui-même positivement que Dieu a voulu & qu'il veut sans cesse que les divers ébranlemens du cerveau soient toujours suivis des diverses pensées de l'esprit qui lui est uni (a). C'est cette volonté constante & efficace du Créateur , qui fait proprement l'union de l'ame & du corps.

Mais que devient tout notre système si la matiere n'existe pas comme en ont douté plusieurs Philosophes , & comme paroît encore en être certain aujourd'hui *Berkeley* , qui entreprend de démontrer qu'elle ne peut exister. Ce Prélat après avoir exposé l'insuffisance des sensations pour nous assurer de l'existence des corps , prétend que les choses sensibles , c'est-à-dire , ce que nous prenons pour des corps , ont toutes les propriétés d'être apperçûes immédiatement par notre entendement ; que les choses que notre entendement apperçoit immé-

Système de *Berkeley* sur la non existence de la matiere.

(a) Tom. 1. Entret. 4.

diatement, ne peuvent être que des idées, & que les idées ne peuvent exister que dans un esprit; que par conséquent les choses sensibles ne sont point matérielles (*b*). Cette hypothèse diffère de celle du P. *Malebranche*, en ce que ce Philosophe dit que nous ne voyons les choses qu'en appercevant les attributs de la substance intelligible de Dieu qui peuvent nous les représenter : tandis que l'Evêque de Chloane soutient que les choses que nous appercevons sont connues par l'entendement d'un esprit infini, & produite en nous par sa volonté.

Réutation
de l'immaté-
rialisme.

Outre que l'on pourroit faire mille difficultés contre le dogme de l'immatérialisme, nous ne voyons pas comment l'on peut satisfaire à la question suivante. Si les choses sensibles ne sont que des idées, pourquoi les aveugles nés n'ont-ils aucune idée des couleurs. La matière existant, on explique facilement pourquoi on éprouve certains sen-

(*b*) Dialogue entre *Hylas* & *Philonous*, dont le but est de démontrer clairement la réalité & la perfection de l'Entendement humain, &c. par *Georges Berkeley* Evêque de Chloane. 1750.

timens de douleur & de plaisir, & l'esprit le moins philosophe apperçoit qu'ils nous ont été donnés pour nous avertir de ce qui peut être utile ou nuisible à la conservation du corps. S'il n'y a en nous qu'une substance spirituelle, de quelle utilité nous peuvent être ces différentes sensations.

Au reste ne faisons pas un crime à *Berkeley* de s'être écarté de l'opinion reçue : peu-à-peu il s'en rapproche, & rentre dans le système général. » Nous sommes, dit-il (c), » comme enchaînés à un corps ; » c'est-à-dire, que nos perceptions » sont liées à des mouvemens corporels. Les loix de la nature sont que » nous nous sentions affectés à chaque altération qui arrive dans les » parties nerveuses de ce corps sensible «.

Conformité
de ce système
avec le nôtre.

Selon le plan que nous nous étions proposés dans cet Ouvrage, il s'agissoit de déterminer la nature de ces mouvemens qui se passent dans les organes, soit que l'on sente ou que l'on pense, soit que l'on se ressou-

Fondement
sur lequel est
bâtie notre
hypothèse.

vienne, ou que l'on veuille. Pour le faire nous avons toujours choisi le mécanisme le plus simple, le plus conforme aux loix de la nature & aux regles du raisonnement : c'est pourquoi nous nous croyons en droit de conclure ici :

Différens
corollaires
qu'on en peut
tirer.

1°. Que chaque opération de l'entendement peut être divisée en trois classes : savoir en sensible ou directe, en réfléchie & en mixte.

Sensations	{	Sensibles ou directes.
Imagination		
Raisonnement		Réfléchis.
Jugement		
Mémoire		Mixtes.

2°. Que les sensations directes sont produites par la présence des objets qui excitent quelque ébranlement sur les organes.

Que les idées sensibles dépendent du mécanisme inverse qui produit les sensations directes, & le même, mais avec un peu moins d'intensité dans l'exécution, que celui qui produit les sensations réfléchies, c'est-à-dire qu'un mouvement extérieur produisant les sensations directes, c'est

un mouvement intérieur qui donne les sensations réfléchies & les idées sensibles.

Que le raisonnement sensible consiste dans l'examen du rapport qu'ont entre elles deux perceptions.

Que le jugement sensible est la découverte du rapport qu'ont entre elles ces perceptions.

Que la mémoire sensible est une habitude des organes.

3°. Que toutes les opérations réfléchies de l'entendement partent de la puissance qu'a l'ame de contempler ses propres opérations, de les combiner & de les reproduire, ce qui arrive par la conscience qu'elle a de son être & de l'attention qu'elle apporte à son existence.

4°. Que les opérations mixtes de l'entendement sont des actions combinées de la réflexion & des sens.

5°. Que la volonté considérée comme sujet des vertus & des passions, n'est pas moins mécanique que l'entendement.

6°. Que les vertus & les passions dans leur nature appartiennent autant au corps qu'à l'ame.

7°. Que la vertu en général est le désir de persévérer dans son être, subordonné à la raison, ou aux loix Divines & humaines.

8°. Que les passions au contraire sont des désirs de persévérer dans son être, excités par les sensations.

1. Objection. Une partie de notre système étant fondée sur un mécanisme qui ne peut être montré, & qu'on ne pourra jamais montrer aux yeux, donnera lieu sans doute à quelques esprits Mathématiciens qui cherchent la démonstration dans toute chose, sans cependant la trouver toujours, de conclure que notre système n'est qu'un jeu de l'imagination qui peut être détruit par un autre jeu de l'imagination.

Nous ne pouvons répondre à cet argument que par des inductions dont la probabilité doit nous tenir lieu de l'évidence, qui sans doute nous échappera toujours dans une matière aussi obscure. On admiroit autrefois cette fameuse statue de *Memnon* qui faisoit le soleil levant (*d*). On se

(*d*) Tacit. *annal.* lib. 2. Juvenal. *Sat.* 5. Philostr. *de vitâ Apollonii*, lib. 6. cap. 3. Plin. *lib.* 36.

ressouvient avec plaisir de la colombe de bois d'*Architas de Tarente* (e), qui voloit d'elle-même ; de cette statue qui alla présenter à un Roi de Barbarie un placet pour la délivrance de l'esclave qui l'avoit faite (f) ; de cet aigle qui vola l'espace de deux lieues au-dessus de la tête d'un Empereur qu'on alloit couronner (g). En un mot nous sommes étonnés de mille autres ouvrages qui dénotent autant le génie, que l'adresse de leur auteur (h). Qui de nous après avoir vû le flûteur automate, & ce canard factice qui digéroit, n'a été surpris de la sagacité de M. *Vaucanson*, & n'a douté si un jour nous ne se-

cap. 7. Pausan. in attic. Lucian. in pseudom. Cælius Rhodiginus, lib. 22. cap. 5. Tzetzes, &c.

(e) Aul. Gell. noct. attic. lib. 10. cap. 12.

(f) Journal des Savans de 1680, & de 1683.

(g) Gastendi, in Regiomontanum.

(h) La mouche de fer présentée à Charles-Quint par Charles de Mont-Royal, laquelle prenant, comme dit *Salluste Dubartas*, ,

sa gaillarde volée,

Fit une entiere ronde, & d'un cerveau las

Comme ayant jugement se percha sur son bras.

6°. jour de la I. semaine.

L'horloge de Strasbourg. Voyez les Voyages de M. *Dumont*, tom. 1. pag. 34. La pendule de Versailles, &c.

A a ij

rions pas assez heureux pour trouver l'art de Prométhée.

Tous ces ouvrages , il est vrai , font surprenans : mais , hélas ! qu'ils font éloignés de la perfection ! l'esprit de l'homme est renfermé dans des bornes trop étroites , & les instrumens dont il se sert sont trop grossiers pour prétendre y parvenir. Le mécanisme est par-tout soupçonné , & par-tout évident. Ce sont des hommes qui ont fait ces ressorts ; ils ne peuvent être par conséquent cachés aux yeux des hommes. Peut-être même que des mortels plus industrieux , par un mécanisme tout différent , nous oferions dire tout opposé , produiront le même effet. O comble de foiblesse & d'ignorance ! Tandis que d'un autre côté si nous jettons les yeux sur le sage Ouvrier qui a fait l'homme ; quelle puissance ? quelle intelligence ne lui trouverons-nous pas ? La délicatesse , la grandeur , la petitesse des parties l'ont-elles empêché de travailler ? le nombre & la variété l'ont-ils épouvanté ? l'arrangement , l'ordre , les rapports , les convenances , l'ont-ils détourné ? Non

ſans doute. Tout étoit préſent à ſon eſprit. Une ſeule parole a ſuffi pour finir ſon ouvrage, & les règles & les loix qu'il a établi au moment de la création, ſeront les mêmes juſqu'à la fin des ſiècles ; parce que ſa volonté eſt conſtante & ne peut être ſujette à aucune viciffitude. Ce ſont ces mêmes règles & ces mêmes loix que Dieu ſ'eſt propoſé dans la formation de l'homme, que nous avons cherché à découvrir : & nous croyons pouvoir dire avec quelque vraifemblance que pluſieurs peuvent nous être connues par la ſaine raiſon & par l'attention à l'ordre de la nature : moyens deſquels le Créateur n'a pû ſ'écarter ſans ſe tromper, ou ſans vouloir nous tromper ; ce qui eſt impoſſible.

Or dans le mécaniſme que nous avons établi pour expliquer les fonctions animales nous avons apporté les preuves qui nous ont paru les plus raiſonnables, les démonſtrations que l'expérience & la ſtructure des parties autorifoient ; enfin les raiſons priſes dans l'ordre de toute la nature. Nous pouvons donc nous flatter que

ce mécanisme n'est pas un être de raison , & que s'il n'est pas en tout point conforme au plan que s'étoit proposé le Créateur , il doit en approcher dans beaucoup d'autres. L'esprit de l'homme est si limité ; il y a tant de combinaisons à faire , il y a tant de circonstances à peser , qu'assurement nous nous sommes trompés dans certains endroits. Nous ajoutons même qu'il y a de certains cas où les hommes pourront toujours se tromper. Mais il viendra un tems où

*Nous concevrons ces merveilles cachées
Quand de nos sens nos ames détachées
Auront enfin dans le séjour des Dieux
Repris leurs droits & leur rang glorieux (i).*

II. Objec-
tion.

Peut-être nous demandera-t-on s'il est possible que le mouvement du sang & l'ébranlement des organes produisent des idées ? Sans entrer dans des raisonnemens Méthaphysiques , nous n'avons à répondre que par une comparaison fort simple qui résout la question. Lorsqu'on entre chez un horloger & qu'on voit sur

(i) Rousseau , lib. 2. Alleg. 2.

sa table des roues de cuivre , des ressorts d'acier , des spirales , des balanciers , s'imagineroit-on sans en être instruit auparavant , que le produit de l'arrangement de toutes ces choses est de marquer les heures ; c'est-à-dire une succession du tems qui passe toujours & ne revient jamais , qui est éternel & périt dans chaque moment de l'éternité , & qui n'a aucune trace que celle du souvenir ? Il n'y a aucun morceau de cuivre qui ait essentiellement la propriété de marquer les heures : mais cet effet vient de l'enchaînement , de la correspondance & de l'action unanime des pièces qui composent la machine. C'est ainsi que la tête n'a pas les idées par elle-même : mais par l'arrangement des organes des sens qui y sont attachés & qui reçoivent du cerveau les filets nerveux , cause de leur action tonique , il en résulte un sentiment , une existence , ou plutôt une vie que nous appelons *idée*.

On pourroit peut-être encore conclure après la lecture de cette première Partie de notre Ouvrage , que nous ne fixons pas le siège de l'ame

III. Objec-
tion.

Réponse.

dans aucun organe déterminé , puisque nous expliquons toutes les fonctions animales par les ébranlemens de chacun des sens , sans admettre un sens commun. Cette conséquence ne feroit pas un crime ; mais elle pourroit être une erreur. Car bien loin de croire comme *Descartes* , que l'ame est logée dans la glande pinéale , bien loin de la contraindre de demeurer dans le corps calleux ou toute autre partie du cerveau comme l'ont prétendu quelques autres ; nous soutenons au contraire que l'ame peut exister par tout ailleurs , & qu'il y a très-fort lieu de douter qu'elle puisse exister dans les corps.

En effet les corps sont des substances étendues. L'ame est un esprit , & par conséquent inétendue. Or l'étendu ne peut agir sur l'inétendu (k). Les ames n'agissent donc pas sur les corps , ni les corps sur les ames. Cependant l'expérience nous apprend qu'après certaines affections qui appartiennent à l'ame , le corps pâlit , frissonne , est agité ; cependant l'ex-

(k) *Tangere nec tangi nisi corpus nulla potest res.*
Lucretius de rerum naturâ lib. 1. vers. 304.

expérience

périence nous apprend que dans certaines maladies , comme dans l'inflammation des membranes du cerveau , le délire & les convulsions surviennent. Ce qui dénote un rapport d'actions réciproques de ces deux substances hétérogènes. Il faut donc qu'il y ait un médiateur qui puisse agir en même tems sur l'étendu & sur l'inétendu , & qui communique les sensations agréables ou désagréables à l'une & à l'autre substance. Or ce médiateur est Dieu même , puisque lui seul peut physiquement produire le mouvement , & que lui seul peut agir en même tems sur les esprits & sur les corps. Dieu étant tout-puissant , il communiquera aussi facilement à l'ame telle ou telle sensation dépendante de tels ou tels mouvemens excités dans les organes , soit qu'elle soit autour du corps , soit qu'elle existe par tout ailleurs. La chose doit se passer de même à l'égard des mouvemens qui s'excitent dans l'ame & qui doivent faire impression sur le corps. Nous concluons donc ici avec raison que les ames existent dans l'intelligence de

Dieu , & que les corps existent dans son immensité : deux substances aussi hétérogènes ne pouvant exister dans le même attribut de Dieu. Ce qui nous paroît avoir plus de vraisemblance & moins de contradictions , que la notion commune. Ce qui revient au même que l'union de l'ame & du corps ; puisque Dieu est un & infini , puisque Dieu est immense & tout entier dans chaque partie de son immensité.

Ces principes posés , & notre sentiment sur les différentes opérations animales suffisamment établi , cherchons à présent les diverses causes mécaniques qui font varier ces mêmes opérations. C'est ce qui doit faire la matière de notre second Livre.

Fin du I. Livre.



LIVRE SECOND.

Des Causes Physiques qui influent sur les esprits.

INTRODUCTION.

IL n'est rien de désuni dans la nature. Tout s'y lie à tout : & l'homme, cet être que son orgueil voudroit séparer des autres, y est tellement uni à l'air, à l'eau, au feu, à la terre, qu'il cesse d'être si on le sépare de ces élémens qui lui conservent la vie, qui contribuent à sa santé, & qui modifiant différemment son corps, doivent nécessairement modifier différemment son esprit.

L'homme est uni à tous les êtres.

Tout ce qui produit, environne ou entretient nos corps, peut donc apporter des changemens notables dans nos ames. Il ne faut qu'ouvrir les yeux sur les objets qui nous sont le plus intimes & qui nous touchent

La génération, le sexe, les climats, les saisons modifient différemment son esprit.

le plus près pour s'en convaincre. C'est de nos peres que nous recevons le germe des vertus & des passions. Le sexe que nous recevons des mains de la nature, nous donne un génie particulier. Ce génie particulier est différemment modifié par les climats qu'on peut regarder comme une des causes premières de la différence des esprits, des talens, des mœurs, des coutumes & des loix. Si l'on compare, dit *Hippocrate*, qui diffère peu des Physiciens modernes (a), » si l'on compare les peuples » de l'Asie avec les Européens, il est » certain que les Asiatiques sont plus » timides, plus efféminés & plus foibles que les peuples de l'Europe, » qui sont doux dans leurs mœurs, » parce que les saisons de l'année ne » sont ni extrêmement chaudes, ni » extrêmement froides : leur perpétuelle égalité entretient l'ame dans » la même assiette. Les changemens » qui arrivent dans l'air, en affectant » les corps, réveillent l'esprit & l'em-

(a) *Lib. de aëre, locis & aquis. Galien dans son livre, quod animi mores, corporis temp. seq. cap. 8.* a rassemblé plusieurs passages d'*Hippocrate*, sur ce sujet.

» pêchent de rester en repos. Le ca-
 » ractère , ajoute-t-il encore dans le
 » même Traité , correspond avec les
 » singularités des pays qu'on habite.
 » Lorsque les saisons sont tout-à-fait
 » différentes entre elles , & que leurs
 » variations sont fréquentes , les ha-
 » bitans de ces pays sont sauvages ,
 » grossiers , & ont des usages de toute
 » espèce ».

L'éducation , considérée comme
 cause physique , a un pouvoir sur les
 esprits si remarquable , qu'il faudroit
 avoir toujours fermé les yeux sur les
 opérations simples & conséquentes
 de la nature pour ne s'en être pas
 apperçû. Mais l'éducation considérée
 comme cause morale , a des ressorts
 plus cachés , quoiqu'elle soit aussi
 subordonnée aux causes physiques.
 C'est une de ces opérations mixtes
 propres à former les esprits , mais
 qui ne détruiront jamais ce fond ,
 cette nature , ce penchant , cette in-
 clination insurmontable de quelques-
 uns , & ce je ne sai quoi de quelques
 autres qui les entraîne. Ce seroit donc
 un excès de confiance de tout atten-
 dre de la bonne éducation morale ,

L'éducation
 soit physi-
 que , soit mo-
 rale , modifie
 aussi son es-
 prit différem-
 ment.

puisque cette nature si rebelle à l'homme qu'il chercheroit en vain à l'anéantir par ce moyen, dépend des dispositions que la température du climat met en lui, ou de l'organisation singulière qu'à pû lui donner un tempérament particulier produit lui-même par mille causes différentes.

Pouvoir
des tempéra-
mens sur l'es-
prit.

Il n'y a qu'une seule opinion au sujet de l'efficacité des tempéramens sur l'esprit. On n'a repeté que sous différens termes ce que *Galien* avoit dit en peu de mots. » C'est de la bile, » nous dit-il (b), que partent la vi- » vacité, la finesse & la pénétration » de l'esprit. C'est de l'humeur mé- » lancolique que lui vient sa fer- » meté & sa constance. La pituite est » peu propre à former les mœurs & » le génie. Le sang nous dispose à la » simplicité & nous fait souvent pen- » cher vers la folie «.

Pouvoir
du régime de
vivre sur l'es-
prit.

Le régime de vivre qui est général pour tous les hommes & particulier pour chacun d'eux, découvrir à qui-conque veut y réfléchir, une puissance très-étendue sur la plus noble

(b) *Comment 1. de naturâ humanâ.*

partie de nous-mêmes. Quelques-uns de ses effets passagers mettent cette vérité en si grande évidence, qu'ils empêchent de contester ses effets les plus durables, & font présumer que la nature étant toujours conséquente dans ses opérations, les choses ne peuvent se passer autrement.

Que dirons-nous de la puissance de l'âge, de la santé & des maladies sur l'esprit. On ne peut se soustraire au pouvoir de toutes ces causes par rapport à la nécessité qui nous entraîne dans le torrent commun où roule cet univers. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les preuves. Nous traiterons séparément de chacune de ces matières, soit pour éviter l'obscurité, soit pour assurer davantage les fondemens de notre doctrine.

On peut encore ajouter plusieurs causes telles que l'âge, la santé, les maladies.

1°. Nous expliquerons le pouvoir qu'a la génération sur les qualités de l'entendement & de la volonté.

Détail des matières dont on doit parler dans ce livre.

2°. Nous chercherons l'origine de la différence que le sexe donne au génie.

3°. Nous ferons voir combien les climats différencient les esprits, & nous les regarderons comme une des

premières causes de la diversité des mœurs.

4°. Nous comparerons les saisons entre elles, & nous indiquerons les variétés qu'elles peuvent occasionner dans nos ames.

5°. Nous examinerons ce que peut sur l'esprit l'éducation considérée soit comme cause morale, soit comme cause physique.

6°. Nous montrerons les différences de caractère & de génie qu'occasionnent les tempéramens qui tiennent toujours du caractère général de celui de la nation, mais qu'altèrent souvent l'éducation & le régime de vivre.

7°. Nous parlerons des différentes modifications dont l'ame est susceptible par le régime de vivre. Outre que nous entrerons dans un certain détail sur le boire & le manger, nous traiterons encore de l'exercice & du repos, des récréemens & des excréemens, de la veille & du sommeil, développant toujours les diverses nuances dont ces causes peuvent colorer l'esprit.

8°. Nous détaillerons les divers

changemens qu'opere sur les esprits l'âge qui souvent n'agit lui-même qu'en déguisant le tempérament.

9°. Nous considererons la puissance de la santé & de la maladie sur l'esprit. Ce sont des modes qui affectent chaque âge , chaque sexe , chaque tempérament dans telle saison ou sous tel climat : de sorte que l'on peut dire que leur pouvoir se partage pour se multiplier à l'infini.

CHAPITRE PREMIER.

Du pouvoir de la Génération sur l'Esprit.

TOUT retentit du pouvoir de la naissance sur le génie , & les inclinations. » On découvre , dit *Horace* » *race* (c), dans les jeunes *Tiberes* , & » *Drusus* les mêmes penchans d'*Auguste*. Les braves & les sages sont » engendrés par des gens pleins de » courage & de probité. Vous trouverez dans le taureau & dans le

De tout tems on a reconnu le pouvoir de la génération sur l'esprit.

(c) *Lib. 4. Ode 3.*

298 DE LA GÉNÉRATION.

» cheval les mêmes qualités & le
 » même mérite de leurs peres. Ja-
 » mais un aigle intrépide n'a produit
 » une timide colombe ». Dans notre
 siècle, *Santeuil* presque rival d'*Horace*
 dans ses odes sacrées, ou ses hymnes,
 s'est écrié avec le même enthousiasme,
 » c'est du sang qui a coulé
 » dans les veines de vos ancêtres &
 » qui coule maintenant dans les vô-
 » tres, que vous avez reçu tant d'é-
 » clatantes vertus ; cette excellence
 » de génie, cette présence d'esprit
 » dans les matieres les plus difficiles,
 » cette solide piété, cette religion
 » conservée depuis si longtems avec
 » tant de pureté dans votre famille ;
 » en un mot cette fermeté inébran-
 » lable dans le bien, la justice & la
 » vérité (d).

Sentiment
 des Anciens
 sur ce pou-
 voir de la gé-
 nération, &
 sa réputation.

Le fait paroît assez constant : mais
 la maniere dont les vices & les ver-
 tus se transmettent des peres aux en-
 fans ne nous est point pareillement
 connue. Aurons-nous recours, com-
 me les Astrologues, à l'influence des
 étoiles qu'ils croient présider à notre

(d) *In carmine panegyrico ad illustr. virum D.
 Achillem Harleum, sub. fin.*

naissance pour former en nous les bonnes & les mauvaises mœurs , & toutes les qualités de notre esprit ? Autant vaudroit-il avoir recours au hasard , c'est-à-dire , à une chose qui n'existe pas. C'est donc vouloir trancher une difficulté par une autre plus grande , & expliquer une chose connue par une inconnue.

Sans nous arrêter à combattre des puérilités , ou plutôt de vieux mensonges qu'on a banni depuis long-tems de la saine Physique , nous proposerons notre sentiment en développant le système de la Génération , & examinant toutes les modifications que peuvent recevoir les corps par les agens qui les produisent , pour nous élever ensuite aux impressions que l'ame en peut ressentir.

A peine les deux sexes ont-ils atteint l'âge de puberté , qu'un désir naturel de multiplier leur espèce se fait sentir comme par degrés. La nouveauté du sentiment les agite , l'imagination augmente la rapidité de la pente , & le cœur séduit par les yeux se livre tout entier à sa passion , & laisse triompher la nature. Alors atti-

Maniere
dont se fait la
génération ,
& se commu-
niquent les
qualités des
peres.

rés par une vertu presque magnétique, ils s'approchent, ils se joignent, & goutent le plaisir attaché à la production d'un autre soi-même. Dans ce tendre ravissement le mâle comme électrisé par la femelle se sent tout en feu, & laisse couler cette liqueur vivifique où est contenu le germe d'un être pareil à lui. La femelle n'éprouve pas de moins douces extases, le sang circule chez elle avec plus de facilité & de vitesse, une douce chaleur s'empare de son corps, les vaisseaux se dilatent ; en un mot c'est une terre préparée pour recevoir une semence qui doit fructifier. Nous avons prouvé dans nos mémoires (e) que cette matière féminale tient au principe de la vie ; que ce n'est pas une humeur simple filtrée dans une glande, & simplement utile ; que ce n'est pas un excrément du sang travaillé dans un organe placé hors du corps ; mais que c'est un fluide émané du cerveau qui prend son cours par le grand nerf sympathique ; que ce fluide contient un petit cerveau qui est la graine, ou

(e) *Mém. sur diff. sujets de Médecine.*

le noyau d'où naît le fœtus. Cette graine rapportera un fruit semblable à tous ceux de son espèce, il en aura toutes les propriétés & tous les vices. C'est ainsi que la semence des plantes ombellifères ne produit pas une plante légumineuse, & que celle des plantes légumineuses ne produit pas une plante de la famille des crucifères. Il sera facile d'expliquer dans cette hypothèse pourquoi les enfans ressemblent à leur pere tant du côté de l'organisation, que du côté des qualités de l'esprit. Si cette ressemblance est quelquefois défigurée, c'est que le développement du germe est altéré dans la terre où il devoit s'accroître, dans les mains qui lui ont fourni sa nourriture, & par mille autres circonstances qu'il est inutile de détailler. C'est ainsi que la mere peut de sa part modifier différemment les organes du fœtus & lui communiquer une partie de ses qualités bonnes ou mauvaises.

Qu'on ne se contente pas de cette hypothèse que nous croyons la plus vraisemblable & la mieux prouvée. Voyons si dans les sentimens reçus

jusqu'à présent on peut rendre raison du fait dont il est ici question. Supposons que ce germe dont nous parlons soit un petit animal comme l'ont prétendu *Leeuvenoëck*, *Hartsoëker* & plusieurs autres, supposons qu'il soit un petit globule élastique comme l'assure M. *Néedham* (f) ; ou un assemblage de molécules organiques vivantes, comme le croit M. *Buffon* (g). Il doit ordinairement retenir toutes les qualités de la liqueur féminale, & en contracter tous les vices, puisqu'il en a été formé, qu'il y est entretenu & qu'il s'y conserve.

Mais la matiere féminale prenant sa source du sang & en étant comme l'essence, elle doit en retenir la nature. Or si le sang est infecté de quelque levain particulier comme le vérolique, le scrophuleux, le scorbutique, le gouteux, &c, la matiere féminale fera aussi viciée & par conséquent le germe participera aux vices dominans de son pere. Il ne faut

(f) *Nouvelles Observations microscopiques. in-12. Paris 1750.* Voyez surtout la Lettre à M. *Folkes* sur la génération, la composition & la décomposition des substances animales & végétales.

(g) *Hist. nat. générale, & part. tom. 3.*

pas se persuader que cette étincelle d'un feu primitif puisse souvent s'altérer ou s'éteindre ; les élémens ne changent pas aisément de nature. D'ailleurs c'est un levain qui fermentera & qui s'augmentera lorsque le germe une fois développé croîtra & se fortifiera. Ne pensons pas non plus que le sang de l'enfant devenu adulte puisse facilement changer de caractère. Quelques vicissitudes que le sang éprouve dans les différens âges, dans les diverses constitutions de l'air, ou par le différent régime de vivre, il sera presque toujours le même quant au fond. C'est ainsi que le vin du Rhin se ressemble toujours à lui-même soit qu'il soit moult, soit qu'il soit vinaigre : on le distinguera toujours d'un vin de Bourgogne considéré dans tous ces états.

Mais dira-t-on nous transpirons I. *Objection.*
 beaucoup, & nous perdons beaucoup, tant par les récrémens, que par les excrémens. Cette perte prise sur la masse totale de nos humeurs est réparée par une certaine quantité de chyle qui doit renouveler le sang & absorber par conséquent ce levain.

D'ailleurs les parties de ce levain doivent se briser & s'anéantir par le mouvement seul de la circulation.

Solution.

Vaines objections : car 1°. les parties du levain qui restent, communiqueront leur nature au nouveau chyle qui doit entrer. 2°. Par la trituration, par les frictions contre les parois des vaisseaux, par les collisions des parties entre elles, par la chaleur du sang, ce levain ne peut devenir que plus subtil : ce qui facilitera sa régénération. Il ne peut faire une perte sans multiplier les avantages. C'est une hydre dont il faudroit d'un seul coup emporter les sept têtes ; ce qui seroit bien difficile pour ne pas dire impossible.

II. Objection.

Suivant ce système, repliquera quelqu'un, personne ne sera à l'abri des maladies héréditaires. Autre objection qui n'est pas plus difficile à résoudre que la première. En effet tous

Solution.

les peres ne sont pas infirmes ou valétudinaires. Secondement toutes les maladies ne sont pas héréditaires ; il n'y a que les maladies chroniques qui le soient. Troisièmement il faut une cause déterminante pour mettre
en

en œuvre ce levain. Quatrièmement tous les germes ne sont pas propres à recevoir les impressions du levain paternel : c'est ainsi qu'une certaine espèce d'eau est propre à la teinture tandis que l'autre ne l'est pas : c'est ainsi que plusieurs personnes vivant dans un air contagieux , les unes périssent de la peste , tandis que les autres n'en sont point attaquées.

De ce principe on pourra inférer 1°. que parmi les enfans d'un même pere , l'un peut participer aux vices paternels tandis que l'autre en sera préservé. 2°. Que de deux sortes d'infirmités qui peuvent être héréditaires & qui se rencontrent dans le même pere , il n'y en aura peut-être qu'une qui attaquera les enfans par rapport à cette analogie qui se doit trouver dans les liqueurs , & ces proportions qui se doivent rencontrer dans l'économie animale.

A peine l'homme a-t-il laissé échapper cet esprit fécond qui doit perpétuer son espèce , qu'il paroît que tout le reste du grand œuvre de la génération soit réservé à la femme. La matiere prolifique portée par les

Maniere
donc les qua-
lités des me-
s se trans-
mettent par
la généra-
tion.

vaisseaux abforbans dans la masse du sang de la mere , occasionne un trouble dans toutes les humeurs , & y excite une effervescence propre à les subtiliser. Le dégoût , la perte de l'appétit , les nausées , les vomissemens , l'enflure des mamelles , &c , qui arrivent après la conception , sont une sûre marque de cette fermentation. De-là l'on peut augurer 1°. que par cette fermentation il se prépare un esprit propre à nourrir l'embrion qui vient de germer. C'est ainsi qu'après la fermentation des végétaux il en résulte un esprit. De-là l'on peut augurer 2°. que cette fermentation est le prélude d'une nouvelle sécrétion dans la mere ; c'est-à-dire du lait utérin qui sert à la nourriture du fœtus , & du lait des mamelles , aliment de l'enfant nouveau né. Ainsi l'enfant reçoit de la mere l'esprit qui coule dans ses nerfs & le sang qui coule dans ses veines. Il seroit donc impossible qu'il ne participât point aux vices ou au vertus de sa mere. Ce seroit porter le feu dans son sein & ne pas brûler ; ou pour mieux dire , ce seroit être , & ne pas être en même tems.

Ces principes une fois établis , faisons-en l'application aux fonctions de l'esprit.

Les opérations de notre ame , comme nous l'avons déjà dit , sont de deux sortes ; les unes regardent l'entendement & les autres la volonté. Ainsi les bonnes ou mauvaises qualités de l'esprit qui peuvent être héréditaires , doivent regarder ces deux opérations générales de notre ame. Les bonnes qualités de l'entendement sont une vive imagination , un raisonnement juste , un jugement certain & une mémoire heureuse : celles de la volonté sont les vertus & les passions renfermées dans de justes bornes. Les vices de l'entendement sont la stupidité , la folie , le raisonnement & le jugement faux , la mémoire lente & infidèle. Ceux de la volonté sont les passions dominantes qui forment la base de notre caractère & de notre génie ; lesquelles peuvent nous rendre haïssables ou suspects.

Les qualités de l'entendement & de la volonté sont communiquées aux enfans par la génération.

Il paroît certain que les bonnes qualités de l'entendement & de la volonté dépendent de la bonne conf-

titution du cerveau & de l'excellente nature du fluide qui l'arrose : or ces deux propriétés peuvent dépendre de la génération : elles en dépendent en effet si les vices peuvent se communiquer par l'acte qui nous engendre , puisque les puissances générales de notre ame ne sont mises en acte que par des voies purement mécaniques : or les vices peuvent se transmettre par la génération. Pour rendre ce point de Doctrine plus sensible , il faut remarquer ,

Premierement que les fibres des organes peuvent pécher 1°. Par leur texture trop molle ou trop compacte. 2°. Par leur tension trop lâche ou excessive. 3°. Par le rapport qu'elles doivent avoir entre elles. 4°. Par un ou plusieurs de ces vices.

Secondement que le sang & ses principes peuvent pécher 1°. Par leur nature trop grossière ou trop subtile. 2°. Par leur quantité trop grande ou trop petite. 3°. Par leur mouvement trop vif ou trop lent. 4°. Par un ou plusieurs de ces défauts.

Ces défauts de la nature des fibres

& du fluide qui les met en mouvement , peuvent être tellement combinés que les oscillations des fibres ne seront pas justes ou sensibles , & que le rapport de ces mêmes vibrations ne sera pas exact ; ce qui entraîne avec soi la fausseté de certaines comparaisons dans les idées & des jugemens qu'on en porte. Des fibres trop roides pour se mouvoir , & un sang trop lent dans sa course , seront des obstacles à la mémoire. Plusieurs des vices nommés ci-dessus réunis ensemble donneront lieu à la stupidité & à la folie. En un mot les passions ourrées doivent dépendre de ces mêmes combinaisons.

Rien n'empêche que les vices des fibres des organes ne dépendent de la conformation primordiale, sur-tout lorsque les corps des parens sont d'un tissu lâche & spongieux , d'un tempérament sec & atrabilaire , d'une nature foible & délicate , d'une constitution cacochime , ou d'une complexion ferme , vigoureuse , athlétique , &c ; ce qui dépend originairement de la nature des liqueurs , puisque toutes les parties solides du corps

humain ont passé par l'état de fluidité avant d'acquiescer aucune consistance.

Des bâ ards. Avant de finir cet article , nous nous arrêterons quelques instans sur une question qui a rapport au sujet présent. On prétend que les bâtards ont l'esprit plus brillant & plus vif que les enfans légitimes. Seroit-ce à cause que leurs parens ont apporté plus de ferveur dans la copulation ? Dans ces circonstances la jouissance est comme un rapt , & les enfans qui en sont produits , sont comme un larcin fait aux loix & à la pureté de la religion. Or de même qu'un voleur a les esprits émus , crainte de surprise , de même aussi ceux qui jouissent des faveurs d'un amour furtif , conduisent leurs entreprises avec tant d'adresse , ont tant d'obstacles à surmonter , tant d'argumens à proposer pour séduire , tant de détours à prendre pour parvenir , prennent tant de plaisir aux approches , apportent tant de ferveur à une jouissance qui leur a coûté tant de sollicitude & de travaux , éprouvent tant d'émotions soit avant soit après leur victoire ,

que les enfans qui font engendrés dans le feu d'une telle action, doivent avoir à ce qu'il nous semble, quelque vivacité d'esprit extraordinaire, & en devoir être plus ingénieux, comme si il dégoutoit sur eux quelque portion de l'industrie de leurs parens. Tels ont été autrefois *Remus & Romulus*, *Ramir* premier du nom, Roi d'Arragon; *Guillaume* Duc de Normandie, *Pierre Lombard* le maître des Sentences, *Auger Busbec* (h), & dans ces derniers tems *Celio Calcagnini* (i), *Erasme* (k)

(h) Homme Illustre par ses ambassades & ses connoissances dans l'Histoire & dans la Physique. Il nous a laissé la *Relation de ses deux voyages de Turquie*. Voici ce qu'en dit M. De Thou, lib. 104. pag. 405. *Vir eruditione, rerum agendarum peritiâ, candore & probitate insignis, qui unam atque alteram legationem ad portam Otthomanicam sub Ferdinando Cæsare magnâ suâ cum laude gessit, & elegantissimis ac lectu jucundissimis epistolis explicavit, ex quibus quam plurima in hos annales me transcrip-
sisse ingenuè fateor.*

(i) *Paul Jove*, in Elog.

(k) Il avoue lui-même que son pere & sa mere ne furent jamais mariés. Il est vrai qu'il dit que sa mere n'accorda la dernière faveur que sous espérance de mariage. *Clam habuit rem cum dictâ marga retâ, spe conjugii*. Mais il ne fut jamais légitimé *per subsequens matrimonium*. Il sera donc mis légitimement dans le catalogue des bâtards illustres. *Erasmus in vitâ suâ* à Merula anno 1607. & *scriverio anno 1615 vulgatâ*.

& autres grands personnages (1).

Les femmes devenues grosses de cette façon ont un soin extrême de cacher le fruit dérobé de leurs amours clandestins. Elles sont intriguées par mille allarmes, elles sont agitées par mille remords, elles passent les nuits sans dormir, leur sang s'allume, elles maigrissent & les embrions sont nourris d'un suc mélancolique qui peut porter dans leurs entrailles cette étincelle du génie qui doit un jour les distinguer.

Néanmoins il y a des bâtards qui peuvent être stupides & de mauvaise vie comme les autres hommes. Nous ne proposons ces raisons que parce que ces enfans illégitimes paroissent ordinairement avec plus d'avantages que les autres; peut-être aussi cela vient-il par le soin qu'ils ont de cacher le défaut de leur naissance, par la culture de leur esprit & par l'application à laquelle ils sont nécessités pour mettre en œuvres leurs talens; peut être encore cela vient-il par

(1) *Pontus Heuterus* a donné une longue liste des bâtards illustres dans son *Traité de l'Être à hominis nativitate, seu de liberis naturalibus*.

l'attention des peres ou des meres , qui sont obligés de former l'industrie de ces enfans afin de leur donner un état , ne pouvant participer à une succession directe.

Voici ce que *Baillet* nous rapporte (m) de *Cristophe de Longueil* qui étoit venu au monde hors des liens d'un légitime mariage. » Il étoit fils » d'un Evêque , mais il pouvoit se » consoler de cette confusion avec » *Melin de S. Gelais* qui étoit redouble de sa vie à un pareil hasard » (n) ; & s'il eut vécu plus longtemps , il auroit vû dans la personne » de *Jean-Antoine De Baïf* , qu'il » n'étoit pas l'unique savant de son » espèce dans la république des lettres (o). Il a eû aussi un avantage » qui lui a été commun avec *S. Gelais* & *Baïf* , c'est d'avoir eû un

(m) Traité historique des enfans qui sont devenus célèbres par leurs études ou par leurs écrits ; par *Adrien Baillet in-12. Paris 1688. pag. 98 n°. 31.*

(n) *Melin de S. Gelais* fils naturel d'*Octavien de S. Gelais* Evêque d'Angoulême. Il florissoit dans le seizieme siècle & mérita le nom d'*Ovide François*.

(o) Il étoit fils naturel de *Lazare de Baïf* , & est mort en 1592. Le catalogue de ses poësies se trouve dans la Bibliothèque Françoisse de *La Croix du Maine* , & encore plus amplement dans celle de *Du Verdier Vauprivas*.

» pere qui non content de le recon-
 » noître , a pris encore tous les soins
 » nécessaires pour une belle éduca-
 » tion & pour d'excellentes études....
 » Avec un génie dont rien n'étoit
 » capable d'arrêter la pénétration &
 » une mémoire qui ne laissoit rien
 » perdre , il fit des progrès immenses
 » dans les sciences. . . . ». On fit imprimer son travail sur l'histoire naturelle de *Pline* , travail qu'il avoit fait dans sa plus grande jeunesse sans le secours d'*Hermolaus Barbarus* dont il n'avoit pas encore oui parler ; & qui lui mérita les plus grands applaudissemens.

Ayant éclairci tous les points qui concernent l'influence de la génération sur l'esprit , nous pouvons donc affurer sans craindre de nous éloigner de la vérité.

COROLLAIRE I.

Que le germe contenu dans la liqueur prolifique du pere doit participer à ses bonnes ou mauvaises qualités.

COROLLAIRE II.

Que ce germe peut acquérir une nouvelle perfection, ou subir de nouvelles altérations dans le développement qui se passe chez la mere.

COROLLAIRE III.

Que ces premieres qualités sont presque inaltérables.

COROLLAIRE IV.

Que dans la génération la puissance d'altérer les corps d'une façon soit simple, soit composée, s'étend aussi sur les esprits.

COROLLAIRE V.

Qu'en effet les deux puissances générales de notre ame se trouvent différemment modifiées dans la génération.

COROLLAIRE VI.

Qu'ainsi la raison se trouve conforme à l'expérience, & démontre que le pouvoir de la génération sur les esprits est certain. La génération sera donc un moyen physique pour

perfectionner l'esprit : moyen , il est vrai , que nous ne pourrons pas nous appliquer à nous-mêmes , mais que les peres jaloux d'avoir des successeurs spirituels & de bonnes mœurs , mettront en œuvre. Ils réussiront à leur gré s'ils observent scrupuleusement certains préceptes que la raison , la prudence & l'usage ont dictés , & qu'ils trouveront écrits dans les ouvrages des savans Naturalistes (p). Nous y renvoyons nos lecteurs d'autant plus volontiers que cette partie considérée sous le point de vûe où nous la posons , sort de notre sujet , & qu'ils seront pleinement satisfaits par la variété , l'étendue & le savoir dont cette matiere est traitée.

(p) Vid. imprimis *Hippocrat.* de geniturâ , de morbo sacro , de victûs ratione , lib. 1. *J. B. Helmont* , cap. *quod astra necessitant non inclinant* , &c. *Jean Huarte* , examen des esprits , chap. 18. art. 4. *Jourdain Guibelet* , examen de l'examen des esprits , chap. 49. p. 785.



CHAPITRE II.

De la puissance du Sexe sur l'esprit.

L'HOMME n'est pas si facile à peindre qu'on pourroit se l'imaginer. Pour y réussir il faut fondre ensemble les couleurs les plus opposées. Cet être dont l'origine est toute céleste & proclamé roi des animaux, est la proie des vices les plus bas, & l'exemple des plus grandes vertus. Sage & insensé, patient & colere, modeste & présomptueux, débonnaire & cruel, diligent & paresseux, ami & ennemi, il forme le tableau le plus bizarre qu'on puisse concevoir. C'est un vrai contraste de vertus & de passions tantôt séparées, tantôt unies par l'accord le plus étrange.

Contrariétés dans le caractère des hommes.

Cette perspective dans laquelle on peut considérer l'homme en général, ne lui est pas trop favorable ; mais si vous lui donnez un terme de comparaison, la scène change, & le point

Préminence de ce caractère général des hommes sur celui des femmes.

de vûe devient plus avantageux. On ne peut pas choisir un sujet qui ait plus de conformité avec lui que la femme. Ici il remporte le prix. Hardi, courageux, constant, sublime, profond & né pour être libre, il surpasse de beaucoup le sexe timide, pusillanime, volage, occupé des plaisirs, de la parure, des modes & portant facilement le joug de l'esclavage.

Avantages
du génie par-
ticulier des
femmes sur
celui des
hommes.

Si pour rendre hommage à la vérité, je suis contraint de soutenir une thèse trop dure pour le beau sexe, je ne dois pas non plus dissimuler les avantages réels qu'il a sur les hommes. Outre la beauté & les graces du corps, il possède une certaine finesse d'esprit & une certaine délicatesse à laquelle les hommes n'atteindront pas par eux-mêmes. Ce n'est que par le commerce avec les femmes qu'ils acquièrent cette gaieté, cette élégance, cette politesse, cette complaisance à laquelle ne parviendra jamais ce beau génie élevé dans les forêts, nourri au milieu du tumulte des armes, ou enivré des vapeurs de la mer. C'est un caractère farouche, indomptable, in-

civil & fait pour lui seul. L'homme même qui a le plus d'esprit n'est qu'un diamant brute s'il n'a été façonné par le beau sexe.

Cicéron avoit appris des meilleurs maîtres les élémens de la Grammaire & du langage. Il s'étoit instruit dans les belles-lettres par les leçons du Poète *Archias*. Ses maîtres en Philosophie avoient été les principaux chefs de chaque secte ; *Phedre* l'Epicurien , *Philon* l'Académicien , *Diodore* le Stoïcien. Il s'étoit perfectionné dans la connoissance des loix entre les mains des deux *Scævola* les plus habiles Jurisconsultes & les plus grands politiques de Rome. Et rapportant toutes ses études à l'ambition qu'il avoit de s'acquérir un rang distingué dans l'art de l'éloquence , il avoit suivi les plus fameux orateurs de son temps , il avoit assisté à leurs plaidoyers & à leurs lectures , il s'étoit exercé lui-même à composer & à déclamer sous leur direction ; enfin pour ne rien négliger de ce qu'il croyoit propre à polir & à orner son style , il résolut d'employer les intervalles de son loisir dans la com-

pagnie des femmes de Rome qui avoient le plus de réputation pour la politesse du langage. Ainsi pendant qu'il prenoit les leçons de *Scævola* l'Augure, il se procuroit souvent l'entretien de *Lælia* son épouse, dont les discours suivant le témoignage qu'il en rend lui-même (q), avoient la teinture de toute l'élégance de son pere *Lælius*, l'orateur le plus poli de son siècle. Il avoit la même liaison avec *Mucia* fille de *Lælia*, qui épousa le célèbre orateur *L. Crassus*, & avec les deux *Licinia*, l'une femme de *L. Scipion* & l'autre du jeune *Marius*, qui excelloient dans cette délicatesse de langage qui étoit comme propre à leur famille, & qui ont rendu leur nom célèbre en servant à la transmettre à la postérité (r).

Ce génie singulier & distinctif des femmes nous oblige à avoir recours à une cause plus spéciale que les climats, que l'éducation, que le ré-

(q) *Legimus Epistolas Corneliæ, matris Gracchorum . . . Auditus est Lælie, Cæii filiæ, sæpè sermo: ergò illam patris elegantiam tinctam videmus; & filias ejus Mucias ambas quarum sermo mihi fuit notus, &c.* Brut. 319.

(r) Histoire de la vie de *Cicéron* par *Midleton*, trad. de l'Anglois par M. l'Abbé *Prevôt*, liv. 1.

gime de vivre & que les tempéramens ; c'est la conformation primordiale. Les fibres des corps féminins sont beaucoup plus foibles & d'un tissu plus lâche que celles des hommes. C'est ce qui fait que les femmes croissent plus vite que les hommes & qu'elles sont plutôt raisonnables. Mais si elles atteignent plutôt l'âge de puberté, elles atteignent aussi plutôt au terme de la vieillesse (s), les fibres des organes étant plus souples & plus délicates, ne peuvent produire que des impressions conformes à leur nature. Ce n'est pas ici l'intensité du mouvement qui donne des différences, c'est la qualité. Un exemple rendra notre pensée plus claire. On peut exécuter sur la chanterelle d'un violon les mêmes notes que l'on fait sur la troisième corde. La différence est d'une octave. Ici le son est plus aigu & plus gracieux, là il est plus grave & plus mâle ; cependant il est le même pris intrinséquement. L'une & l'autre corde peu-

(s) *Puella citius pueris pubescunt. Citius etiam sapiunt & senescunt propter corporum imbecillitatem & victus rationem. Hipp. de oëtimestri partu. sub fn.*

vent donner un juste rapport de la différence des fibres de l'un & de l'autre sexe.

Que le tempérament des femmes n'est pas plus chaud que celui des hommes.

Nous ne croions pas que le tempérament des femmes soit plus chaud que celui des hommes. Nos peres l'ont avancé sans beaucoup de fondement (1). En effet selon les plus habiles Physiologistes, les signes de la chaleur dans un tempérament sont de larges vaisseaux, un poux ferme & fréquent, la circulation rapide, la force dans les exercices, &c: signes qui sont plus appropriés à la complexion des hommes qu'à celle des femmes. Mais, dira-t-on, cette pente plus grande à la colere & à la lasciveté dans les femmes que dans les hommes, est une preuve incontestable de cette chaleur plus grande. Cette objection n'est pas difficile à résoudre si l'on considère que la plupart des femmes sont plus sanguines que les hommes. Le tissu peu com-

(1) *Calidiores mulier habet sanguinem, ideòque viro est calidior.* Hippoc. de morbis mulierum. lib. 1. *Parmenides mulieres esse viris calidiores, Auctor est: quæ sententia quibusdam aliis etiam placuit, argumento copiar sanguinis quæ menstrua fiant.* Empedocles contra opinatur. Aristoteles de partibus animalium. lib. 2. cap. 2.

paît de leurs fibres , le tribut lunaire qu'elles payent jusqu'à un certain âge, la vie sédentaire & oisive qu'elles menent , prouvent assez ce sentiment : or lorsque nous parlerons des tempérans , nous ferons voir que la colere & la lasciveté sont comme inséparables dans le tempérament sanguin ; donc pour rendre raison de ces deux passions plus communes dans les femmes que dans les hommes , il ne faut pas avoir recours à une chaleur plus grande dans l'un que dans l'autre sexe. Donc il faut remonter jusqu'à la conformation primordiale pour en déduire le caractère spécifique du beau sexe.

Comment atteindre à cette constitution originaire ? Voici la difficulté. Au premier coup d'œil la chose paroîtra impossible , mais l'induction nous rapprochera l'objet & le rendra plus palpable. Une voix rude devient plus douce par l'exercice , par le régime de vivre , & selon les constitutions de l'air. Un instrument acquiert plus de souplesse & d'harmonie , plus il est touché & selon que l'air est plus ou moins humide. Par les mé-

S'il est possible par des voies physiques d'approcher de ce caractère distinctif des femmes.

mes caufes la corde rend fous l'archet des fons plus fins & plus tendres. Quoique ce foit le même instrument qui foit touché & la même oreille qui juge , cependant elle appercevra des fons bien différens , finon en nature , du moins en qualité. Il en eft de même de ces humeurs aufières , féroces & intraitables ; l'ufage & le commerce du monde les liment , les apprivoifent & les rendent plus polies & plus fouples. Le régime de vivre & le climat les adouciffent & les difpofent à la vie civile & fociale. Il en eft de même de ces femmes livrées aux exercices les plus violens , endurcies par la fatigue , accoutumées au régime de vivre le plus dur ; elles ceffent pour ainfi dire , d'être femmes , elles perdent leurs purgations ordinaires , elles deviennent hommafies , & font d'un tempérament beaucoup plus chaud que ce phlegmatique élevé à l'ombre dans le fein du repos & de l'oifiveté , nourri de viandes délicates & couché fur le plus tendre duvet. On ne croiroit pas que c'eft un homme ; il a le teint pâle , la peau blanche , les yeux

languiffans , l'estomac foible ; quelquefois même il paye périodiquement par les veines hémorroïdales le même tribut que le plus grand nombre des femmes ne peut retenir fans être accablé de mille maux. Son caractère est tranquille & pacifique , son esprit est froid & borné , son cœur est lâche & efféminé.

Ainsi quoique nous ayons dit que les femmes avoient moins de chaleur que les hommes , cela ne doit s'entendre que des mêmes tempéramens comparés ensemble. Sans doute une femme bilieuse doit être plus chaude & avoir le poulx plus élevé & plus fort qu'un homme pituiteux (u). Cela doit aussi s'entendre des mêmes tempéramens pris dans les mêmes climats. Car une femme Affricaine sanguine doit être plus chaude qu'un Moscovite sanguin.

Interprétation de ce que l'on vient de dire sur la chaleur des femmes.

De ce que nous admettons aussi dans la conformation originaire des femmes une plus grande délicatesse dans les fibres , qu'on n'aille pas in-

Les femmes sont capables des sciences qui appartiennent à l'imagination.

(u) *Sanè biliosa mulier pituitoso viro calidior erit , eritque huic major pulsus & fortior quàm viro ,* Valerius , lib. 1. *controv. medic. cap. 9.*

féral de-là que les femmes soient moins propres que les hommes pour les sciences qui font les filles de l'imagination, & leur génie peu fait pour le sublime. Ce feroit démentir les faſtes de l'antiquité Grecque & Romaine où l'on voit les noms des *Sappho*, des *Leontium*, & des *Corinnes* écrits en lettres d'or. Mais ſans remonter juſqu'à des ſiècles ſi reculés, & ſans ſortir les limites de la France, n'a-t-on pas vû lorſque les Sciences ont voulu ſortir du tombeau où elles paroifſoient enſevelies, la ſavante *Clemence Iſaure* inſtituer les Jeux Flo-raux à Toulouſe, la belle *Laure* fixer par les graces de ſon viſage & de ſon eſprit le plus amoureux de tous les Poètes, *Marguerite de Valois* Reine de Navarre, imaginer des contes dont le ſel incorruptible ſe fera ſentir à la poſtérité même la plus éloignée ? Il n'y a point de ſiècle qui n'ait produit des femmes ſavantes & illuſtres. De nos jours ne comptons-nous pas les Comteſſes de la *Suze* & d'*Aulnoy*, Meſdames des *Houlières*, de *Gomez* & de la *Sablière*, Meſdemoiſelles *Scudery* & *Barbier*, Madame de *Ville-Dieu*,

de qui on disoit qu'elle s'étoit servie d'une des plumes des aîles de l'Amour pour écrire la plus grande partie de ses ouvrages , où l'on voit qu'elle connoissoit bien la puissance de ce Dieu.

Toute la conséquence qu'on peut tirer de ce que les femmes ont les fibres plus molles , plus fines & plus délicates que celles des hommes , c'est qu'elles doivent avoir un caractère plus enjoué & plus badin , un esprit plus vif & plus inconstant que celui des hommes qui ne leur permet pas de s'adonner à un genre d'étude triste , froid , ennuyeux , long & difficile. On les a vû , il est vrai , réussir dans la Poësie , dans les Romans , dans le style épistolaire ; mais les-a-t-on vû arracher les épines de la Théologie , pâlir sur les volumes immenses des Loix , sonder les trésors de la Médecine en ouvrant des cadavres , en supportant les fatigues que demande la Botanique , en exposant leurs corps à la chaleur des feux qu'allume la Chymie ? Non sans doute , & nous ne devons pas en faire un crime au beau sexe : car si la chose

Elles sont peu capables des études qui appartiennent au jugement.

étoit ainsi , nous y perderions ses graces & son enjouement. Si quelque femme s'est appliquée à une étude stérile & sérieuse , il ne faut la regarder que comme une exception à la loi générale. C'est ainsi que Madame *Dacier* s'est distinguée entre nos traducteurs & nos meilleurs critiques , par l'amour & l'application continuelle qu'elle eut pour les sciences. On peut la mettre au nombre des plus illustres Grammairiens , & la regarder comme la seule Dame qui se soit appliquée à une science aussi épineuse que celle de la critique. Cet exemple ne nous empêchera pas de conclure que quoique les femmes soient propres pour les ouvrages de l'imagination , elles ne peuvent cependant atteindre à ces sciences qui naissent du concours des raisonnemens & des jugemens suivis. Leur part est presque égale à celle des hommes. Souvent on préfère l'agréable à l'utile & le clinquant à l'or. Le plus grand Philosophe seroit souvent fâché de n'être pas la dupe de son imagination , & de juger tout au tribunal de sa raison.

Que

Que pouvoit demander davantage l'homme à son créateur sinon d'être pourvû d'un sexe qui lui donna pour ainsi dire l'immortalité en perpétuant son espèce , & qui fut l'instrument le plus vif de ses plaisirs ? Il en a été pourvû de ce sexe , mais par cette maligne inquiétude qui lui fait tout défigurer , tout mutiler , il s'en prive quelquefois volontairement , & par une barbarie impardonnable il en prive des innocens que cette privation rend malheureux toute leur vie. En France on ne retranche aux hommes les parties de la génération que pour cause de maladie qui rend cette opération nécessaire. En Italie on fait des eunuques pour conserver aux hommes cette voix argentine qu'ils ont pendant l'enfance. En Orient on a des eunuques pour garder les femmes.

Il est étonnant combien cette mutilation influe sur le caractère de ces hommes. Elle les rend efféminés , lâches , traitres & bisarres. » Les cha-
» très , dit *Dionis* en parlant de la
» castration , ont encore plusieurs
» défauts qui leur sont particuliers ;

» ils font puans , ils ont un teint
 » jaune , le visage ridé & la voix
 » efféminée ; ils font infociables , diffi-
 » mulés, fourbes, & on ne les voit pra-
 » tiquer aucune vertu humaine (x) « .
 Il faut entendre ceci seulement de
 ceux qu'on a fait eunuques dans l'en-
 fance , & non pas de ceux qui ayant
 le caractère déjà formé & ayant déjà
 fourni une partie de leur carrière ,
 sont devenus eunuques par accident
 comme le malheureux *Abélard* , ou
 par une piété mal entendue comme
Origène qui en interpretant d'une ma-
 niere trop litterale le verset 12 du
 chapitre 19 de *S. Mathieu* , où il est
 parlé de ceux qui se font eunuques
 pour le royaume des cieux (y) ,
 avoit armé ses propres mains contre

(x) Cours d'opérations de Chirurgie par *Dionis* ,
 augmenté par *De La Faie* , Paris 1765. in 8°. pag.
 368.

(y) *Et sunt Eunuchi qui seipsos castraverunt
 propter regnum cælorum* Origene n'est pas le seul
 qui se soit attaché au sens littéral de ce passage.
Léonce d'Antioche fut déposé pour avoir exercé cette
 cruauté sur lui ; & l'Evêque d'Alexandrie excom-
 munia deux moines qui avoient imité cet exemple ,
 sous prétexte de se garantir des mouvemens impétueux
 de la concupiscence. Il y a eû dans le troisieme siècle
 une secte d'hérétiques nommés Valétiens qui avoient
 la manie de faire eunuques non-seulement tous ceux
 de leur secte, mais même tous ceux qu'il rencon-

lui-même. Ces deux hommes ont été célèbres par leur esprit & leur savoir. Il est vraisemblable, qu'ils n'auroient pas eû autant de mérite, s'ils eussent été privés dès leur bas âge des marques de leur sexe.

Nous ne disons rien ici sur les androgynes : s'en rencontre-t-il vraiment ? c'est une question qui n'est pas encore décidée parmi les plus fameux Naturalistes. Il paroît assez vraisemblable qu'on peut les ranger dans la classe de ces femmes qui ont une certaine partie plus allongée qu'elles ne devroient l'avoir. Cependant s'il en existoit quelques-uns, il faudroit attribuer le fond de leur caractère & de leur génie à la nature du sexe auquel ils se rapporteroient le plus. Peut-être que du mélange des deux sexes il en résulte un génie particulier. Nous n'avons pas assez d'observations pour avancer rien de certain sur cet article. Quelques personnes ont cru que le Philosophe *Empedocle* étoit

Des androgynes. Leur caractère.

troient. Vovez S. Epiphane, hérés. 58. *Baronius* an. 249. n. 9. & 260. n. 69. On fut obligé dans le Concile de Nicée de condamner ceux qui se faisoient eunuques eux-mêmes, pour se délivrer des désirs sensuels *Herman*.

hermaphrodite (ζ). D'autres ont aussi avancé que *Favorinus*, ancien Philosophe natif de Marseille, avoit l'un & l'autre sexe (&). Nous ne donnons pas ces faits comme exactement vrais, au contraire ils nous paroissent fort douteux. Mais laissons ces anecdotes peu certaines & peu intéressantes, appliquons-nous plutôt à recueillir de la doctrine établie dans ce chapitre, les conséquences qui nous semblent les plus vraies.

COROLLAIRE I.

La différence du sexe donne aussi des diversités pour le caractère.

COROLLAIRE II.

Cette diversité de caractère ne part point de la différence ou de la cha-

(ζ) On s'est peut-être cru fondé sur ce qu'*Empédocle* dit de lui-même,

Nam, memini, fueram quondam puer atque puella;

Mais il nous paroît vraisemblable qu'il ne fait qu'annoncer ici qu'il croyoit à la métempsychose; & qu'il décrit les formes par où il avoit passé. C'est ce dont on peut s'assurer davantage en lisant le vers qui suit immédiatement

Plantaque & ignitus piscis, pernixque volucris.

Vid. *Diog. Laertium* in vitâ *Empedoclis*. *Philosofrat.* lib. 1. cap. 1. vitæ *Apollon*.

(&) Vid. *Cælius Rhodiginum*, cap. 12. lib. 14. lect. antiq.

leur des tempéramens , mais de la conformation primordiale.

COROLLAIRE III.

Par l'usage & les causes Physiques dont nous parlerons ci-après , les hommes peuvent se disposer à ce caractère particulier.

COROLLAIRE IV.

Les femmes ont un esprit plus enjoué , plus volage que celui des hommes , & sont capables de réussir dans toutes les sciences qui appartiennent à l'imagination.

COROLLAIRE V.

Les femmes ne peuvent réussir dans de certaines études longues , pénibles , & qui sont le produit d'une longue suite de raisonnemens & de jugemens.

COROLLAIRE VI.

Les parties sexuelles de l'homme étant retranchées dans l'enfance ou la jeunesse , changent absolument le caractère & les mœurs.

CHAPITRE III.

Du pouvoir des Climats sur les esprits.

Définition
des Climats.

LES Géographes ne se sont pas contentés de diviser la terre en zones pour en marquer la différente température ; ils l'ont encore divisée en *Climats*, par rapport à la grandeur des jours artificiels qui dépend de l'obliquité de l'écliptique, & de l'inclinaison de l'horison vers l'équateur. De sorte qu'on peut définir le Climat une espace du globe terrestre compris entre deux cercles paralleles à l'équateur.

Différence
du génie des
peuples selon
la différence
des Climats.

Si nous considérons chaque peuple qui habitent les contrées comprises entre chacune de ces paralleles, nous les trouverions aussi différens dans leurs mœurs, leurs coutumes & leurs loix, qu'ils sont différens par le génie & par le caractère. La différence seroit encore d'autant plus marquée que l'éloignement seroit plus grand. Ici nous verrions des na-

tions entières barbares , brutales , méfiantes , perfides & méchantes : là des peuples civils , pleins de bonne foi & de probité , doux , affables & généreux. Ici nous rencontrerions des nations sérieuses , inspirées par l'audace & la fureur , accoutumées au carnage & ne respirant que la guerre ou son désordre : là nous examinerions avec plaisir des peuples enjoués & addonnés aux sciences que la paix & le repos entretiennent ; on y croiroit trouver la patrie des beaux arts. Ici ce sont des hommes voluptueux , lascifs , irreligieux & ne sachant mettre aucun frein à leurs passions ; là ce sont des hommes laborieux , accoutumés à la fatigue , appliqués au commerce , attachés à leur religion , dévots souvent jusqu'à la superstition.

Depuis tant de siècles que les choses sont ainsi sous chaque climat , une cause variable auroit-elle été capable de produire ces effets ? Non sans doute : ce n'est qu'à la nature des climats qu'on peut les attribuer. Cause qui ne varie jamais , du moins sensiblement ; cause qui ne peut recevoir

Preuve de la puissance des Climats pour différencier les génies.

d'altérations que par d'autres causes physiques telles que la situation des montagnes, l'exposition des vallées, la disposition des rivières, la fréquence des lacs & des marais, la position des bois & des forêts, l'abondance des mines de quelque nature qu'elles puissent être; cause enfin générale & dont tout homme ne peut éviter le pouvoir.

Mais nous serions trop longs s'il falloit entrer dans ces détails, examiner les nuances des caractères des peuples qui sont les plus voisins, trouver des raisons de certaines ressemblances parmi les nations éloignées & qui habitent des climats opposés, rapporter les événemens qui ont occasionné quelque changement sensible dans le génie des peuples. La vie de plusieurs hommes suffiroit à peine pour comparer toutes ces choses, remplir exactement toutes ces idées, & composer un ouvrage parfait sur cette matière. *Galien* nous offre un chemin plus court & sa division nous paroît complète. » Qui » peut ignorer, dit-il (a), combien

(a) *Lib. Quod animi mores seq. corporis temp. c. 2.*
» différent

» différent de corps & d'esprit les peu-
 » ples Septentrionaux de ceux qui vi-
 » vent sous la zone torride ? Leurs
 » coutumes sont tout-à-fait opposées.
 » Qui peut ignorer encore que ceux
 » qui habitent des régions tempérées
 » & tiennent le milieu entre les peu-
 » ples du Midi & du Nord , ayent un
 » corps mieux conformé , des mœurs
 » plus douces & plus policées , un
 » génie plus heureux & une pru-
 » dence plus grande.

Voici donc tout le plan de ce cha-
 pitre établi. 1°. Nous examinerons
 le génie des peuples Septentrionaux.
 2°. Celui des peuples Méridionaux.
 3°. Celui de ceux qui vivent dans les
 régions tempérées. 4°. Nous prouve-
 rons que le climat est une des causes
 les plus essentielles pour différencier
 les génies.

Division de
ce chapitre.



ARTICLE I.

Caractère des peuples du Nord.

Constitution
physique des
peuples Sep-
tentrionaux.
Raison de
cette consti-
tution forte
& vigoureu-
se.

DANS les contrées du Nord la transpiration est moindre que dans les régions qui approchent de plus près de l'équateur. Le froid extérieur resserre les fibres, rend les pores de la peau plus étroits, & empêche cette dissipation insensible, la plus considérable de toutes les excrétions qui se fassent dans la machine humaine. Il reste donc une quantité surabondante de sucs nourriciers, qui doit se distribuer également dans toute l'économie animale pour entretenir une espèce d'équilibre entre les humeurs fournies pour l'entretien & la réparation du corps, & les humeurs qui doivent s'exhaler suivant les loix du mouvement. C'est de-là sans doute que naissent cet embonpoint, cette grandeur & cette vigueur de presque tous les peuples du Nord.

Raison de
cette consti-
tution relati-

Les fibres des organes des sens sont ordinairement de la même qualité

que celles de toute l'habitude du vement à leur
 corps. Dans ces contrées elles feront esprit.
 donc fort compactes , extrêmement
 tendues & peu mobiles. Si l'on con-
 sidere d'ailleurs l'action du froid sur
 les fluides qui est de les condenser &
 d'en retarder le mouvement , on con-
 clura facilement que le liquide ani-
 mal doit être peu actif & d'une na-
 ture assez grossiere. C'est par ces
 principes que l'on peut expliquer la
 lenteur & la rudesse de l'entende-
 ment des nations Septentrionales.
 Cependant il est impossible que des
 causes accidentelles ne mettent sou-
 vent en jeu des ressorts aussi diffici-
 les à remuer par les puissances ordi-
 naires. Lorsque ce mouvement arrive,
 l'ame ne peut appercevoir que les
 actions & les réactions de grandes
 forces. Elle doit donc en concevoir
 elle-même des sentimens de force &
 de hardiesse. De-là ces peuples doi-
 vent être courageux , intrépides &
 belliqueux.

Ces conséquences que nous tirons Examen de
 seulement du raisonnement sont au- leur caracte-
 tant de faits que confirme l'histoire. re. Ils sont
 Le Danemarck qui est un des plus an- gue riers ,
courageux ,
intrépides.

ciens Royaumes du Nord , fut autrefois habité par les Cimbres & les Teutons , hommes nés pour les combats & pour supporter les plus grands travaux militaires. Cette vaste étendue de pays qui renferme les Royaumes de Suede & de Norvege , & qu'on nomme ordinairement la Scandinavie , fut anciennement peuplée par diverses nations qui vivoient brutalement & hors de toute sorte de commerce. Les deserts leur donnoient un air extrêmement farouche , & leur tempérament dur & inflexible les rendoit cruels & impitoyables. On trouve encore au nord de l'Europe la Moscovie à laquelle on donne aussi le nom de Russie. Les Moscovites avant le Czar *Pierre I.* avoient toute la grossiereté des gens peu instruits. Leur meilleure qualité étoit d'être fort sobres & de se contenter de peu , surtout à la guerre. La Pologne qui est une espèce de République moins avancée vers le septentrion que les autres Royaumes dont nous venons de parler , renferme dans son sein des peuples vaillans , guerriers , jaloux de leurs droits & de leur liberté , re-

doutables à leurs voisins, & célèbres par leur valeur, qui les a fait plus d'une fois triompher de leurs ennemis.

Il ne faut donc plus s'étonner si les Empires se sont toujours agrandis des régions Septentrionales vers les Australes, & jamais des régions Australes vers les Septentrionales. C'est ainsi que les Assyriens ont été vainqueurs des Chaldéens, les Medes des Assyriens, les Grecs des Perses, les Parthes des Grecs, les Romains des Carthaginois, les Turcs des Arabes, les Tartares des Turcs. Les Romains n'ont jamais pû aller au-de-là du Danube où se trouvent ces contrées qui ont produit les Goths, les Huns, les Scythes & tous ces peuples qui sortoient en foule de leurs cabannes pour livrer la guerre au reste du genre humain. L'Asie a été subjuguée treize fois; onze fois par les peuples du nord & deux fois seulement par les peuples du Midi.

On peut voir dans l'histoire de la Chine que les Empereurs (b) ont en-

Preuves historiques.

(b) Comme *Vouty* cinquieme Empereur de la cinquieme Dynastie.

voyé des colonies Chinoises dans la Tartarie. Ces Chinois sont devenus Tartares, braves soldats, & mortels ennemis de la Chine (c). Ce fait ne doit plus nous surprendre, puisque ces peuples se sont trouvés sous un ciel où les hommes naissent naturellement belliqueux. Ces peuples immenses, soumis à l'obéissance du Kam, sont tous braves & infatigables. Les Géographes les distinguent par les différens noms de *Précops*, de *Nogais*, de *Circasses*, & de *Kalmoucks*.

Caractère
des Tartares.

La constitution des Tartares *Précops* est des plus robustes. Accoutumés de bonne heure à souffrir la faim & la soif, le froid & le chaud, ils se contentent de peu, vivent de la chair de cheval, supportent facilement les plus dures fatigues de la guerre, & bravent leurs ennemis.

Les *Nogais* sont errans par les déserts à la maniere des anciens Scythes dont ils ont retenus l'humeur farouche & toute la rudesse. Ils sont natu-

(c) Voyez les Voyages du Nord, tom. 2. l'Histoire des Tartares, & le quatrième volume de la Chine du P. Duhalde.

rellement barbares , cruels , vindicatifs , méchans voisins , & encore plus méchans hôtes. On lit tous ces défauts dans l'air de leur visage qui est affreux & difforme. C'est des *Nogais* que le Kam tire ses plus nombreuses troupes. Leurs marches ressemblent aux incendies & aux ouragans : partout où ils passent ils ne laissent que la terre nue.

Les Tartares *Circaffes* habitent l'Adda , qui confine du côté du nord avec les *Nogais* , & du côté du sud avec la mer noire. On peut dire que ces peuples sont les moins belliqueux des Tartares. Ils passent pour être plus adroits à manier les armes à la chasse que vaillans à s'en servir dans les combats. Ce qui ne vient sans doute que de leur situation plus méridionale. Ces Tartares qui forment un si beau peuple , ont pour voisins les *Kalmoucks* , qui sont des monstres pour la figure ; mais plus guerriers & plus intrépides. Tels sont les peuples de la Tartarie , pays si vaste qu'on n'a pas encore pû en déterminer les limites.

Cette courte exposition des peu-
Ffiv

Effets com-

fréquens du
caractère gé-
néral de ces
peuples.

peuples qui sont au nord suffit pour faire entrevoir leurs vices & leurs vertus. Cette force plus grande, par exemple, doit entraîner avec elle tous les effets qui en dépendent. Elle donne plus de connoissance de sa supériorité : c'est-à-dire, moins de désir de la vengeance; elle donne plus d'opinion de sa iûreté; c'est-à-dire plus de franchise : enfin elle donne plus de confiance dans les autres, c'est-à-dire, moins de soupçons, de politique & de ruses. Ajoutez à tous ces traits un jugement sain, & vous aurez les traits principaux qui forment le caractère général des peuples du Nord. Mais ne vous attendez pas à trouver cette délicatesse qui plaît, cette politesse qui flatte, ce goût qui prévient. La perception des rapports se fait bien sentir, mais les vibrations des fibres sont d'une intensité trop grande pour produire cette finesse & ce ménagement que l'on demande dans des gens d'esprit.

La fécondité est une suite aussi de la force de ces peuples.

Si cette force & cette vigueur des peuples Septentrionaux dépend comme nous l'avons dit de la surabondance du suc nourricier, on doit

également en déduire leur fécondité.

Il est vraisemblable que la matiere féminale est une portion de limphe émanée du cerveau par les nerfs & destinée par la nature tant à la reproduction de l'espèce qu'à l'entretien & à l'accroissement des corps. Les personnes qui jeunent ou qui veillent ne ressentent pas l'aiguillon de la chair , parce que la portion de cette limphe nourriciere est employée entierement à la nutrition & qu'il n'en peut rester pour l'acte qui reproduit l'être. De même les enfans ne sont peu propres à la génération , que parce que cette surabondance de sucs nourriciers est employée à l'accroissement de leurs corps. Des peuples aussi robustes que les Septentrionaux doivent donc multiplier prodigieusement leur espèce. Aussi a-t-on vû souvent des millions d'hommes sortir de ces contrées , & semblables à un déluge , couvrir & dévaster le reste de la terre. C'est donc avec justice que le Goth *Jornandez* (d) appelloit

(d) *Jordanus* qu'on nomme mal-à-propos *Jornandez* , moi qui vivoit vers l'an 564 , nous a laissé un *Abrégé de l'histoire des Goths* , & un *Traité de*

le Nord la fabrique du genre humain. On devroit auffi l'appeller » la fabri- » que des instrumens qui brife les fers » forgés au Midi (e). C'est-là en effet » que se forment ces nations vaillan- » tes qui sortent de leur pays pour » détruire les tyrans & les esclaves, » & apprendre aux hommes que la » nature les ayant fait égaux, la rai- » son n'a pû les rendre dépendans » que pour leur bonheur «.

ARTICLE II.

Caractere des peuples du Midi.

Caractere
général des
peuples du
Midi.

SI nous confiderons à présent les peuples qui font le plus près de l'équateur, nous devons trouver en eux des qualités d'esprit opposées directement à celles des nations Septentrionales, puisque ces peuples sont diamétralement opposés à ceux du Nord par rapport aux excessives cha-

la succession des Royaumes. C'est un très-mauvais écrivain, dit M. De saint Marc, mais un historien fort utile faute d'autre. Voyez l'*Abrégé Chronologique de l'Histoire générale d'Italie.* par M. De saint Marc, Paris 1761 tom. 1. pag. 145.

(e) Esprit des loix, liv. 17. chap. 5.

leurs qu'ils souffrent. C'est aussi ce que l'on observe ; car si les premiers sont courageux & intrépides , les seconds sont timides & nullement propres à porter les armes (f). Des corps qui n'ont que la petitesse , la maigreur & la foiblesse en partage , sont-ils faits pour des guerriers.

Tous les Asiatiques sont lâches & deviennent facilement les esclaves de ceux qui ne demandent que leur obéissance. Ils ont si peu d'ambition qu'ils passent sans se faire de violence du respect à la servitude , & ne reconnoissent pas d'autre félicité que la paresse ou le repos qu'ils goûtent aisément dans la captivité.

Les Persans qui s'établissent aux Indes prennent à la troisième génération la nonchalance & la lâcheté Indienne (g). Les enfans des Européens qui naissent aux Indes , perdent

Des Asiatiques.

Nature du Climat Indien.

(f) *Quidquid ad Eoos tractus , mundique teporem
Labitur , emollit gentes clementia cæli.*

*Omnis in Arctois populus quicumque pruinis
Nascitur , indomitus bellis & mortis amator.*

Lucanus , *Pharsal. lib. 8.*

(g) *Bernier , sur le Mogol , tom. 1. pag. 121.*

le courage qui est comme naturel dans le climat de leurs peres.

Des Abyssin. Voulez-vous voir un effet contraire & qui ne peut se rejeter que sur la nature des climats, jetez les yeux sur les Abyssins. Ces peuples dans leur pays sont timides jusqu'à la lâcheté, & se distinguent dans les pays étrangers par leur valeur & par leur hardiesse. Aussi est-il passé comme en proverbe dans l'Inde *qu'un bon soldat doit être Abyssin*. On en fait tant de cas dans les Royaumes de Ballagat, de Cambaïe & de Bengale, qu'ils occupent les premiers postes de la milice (h).

Raison de
la lâcheté de
ces peuples.

Un exemple bien simple peut rendre raison de cette foiblesse & de ce manque de courage, qui est un des traits principaux du caractère des Orientaux. Si vous mettez un homme dans un lieu chaud & fermé, il se sentira foible, énérvé, languissant & dans une nonchalance difficile à décrire. Si dans cette circonstance on va lui proposer une action hardie,

(h) Voyez l'Histoire générale des voyages, liv. 1. chap. 15. § 2.

Ce trait est tiré du Journal de Dom. Jean de Casiro.

on l'y trouvera très-peu disposé. Sa foiblesse & sa lenteur présentes le décourageront totalement ; il craindra tout parce qu'il sentira qu'il ne peut s'opposer à rien.

Si les nations qui habitent les pays Septentrionaux ne sont nullement malignes , les peuples qui habitent les régions australes sont tout-à-fait rusés (*i*). Si les peuples qui vivent au Nord sont francs & constans , les Africains sont menteurs (*k*) & volages (*l*). C'est une remarque de presque tous les voyageurs , que les Nègres , c'est-à-dire , les habitans des côtes d'Afrique , sont grands parleurs , menteurs , & toujours prêts à tromper (*m*). Ceux-ci ont l'esprit na-

Autres traits
de leur ca-
ractère.

(*i*) *Quæ in frigidis regionibus degunt gentes & quæ per Europam , animo quidam abundant , ingenii verò & artificii parùm habent. Quæ verò Asiam incolunt , ingenio & arte abundant , sed magnâ rimitate carent , quo circâ perpetuò parent ac serviunt.* Aristoteles , lib. 7. Politicorum. cap. 7.

(*k*) *Quippè domum timet ambiguam Tyriosque bilingues.*

Virgil. *Æneid.* lib. 1.

(*l*) Tit. Liv. lib. 3. Dec. 5.

(*m*) Les Voyages de *Cada Mosto* en 1455. Dans les collections de *Ramusio* & de *Grynæus*. Voyages des Indes Orientales en 1690 , par un garde de la marine servant sur le bord de M. *Duquesne* , p. 32.

turellement lourd; ceux-là au contraire l'ont fort vif. En un mot ces peuples font totalement différens & par le génie & par le caractère.

Inapritude
de ces peup-
les pour les
fcienccs.

Cependant ils fe reffemblent en un point; c'eft que ni les uns ni les autres ne font propres pour les fcienccs. La caufe à l'égard des premiers fe tire facilement des principes déjà pofés. A l'égard des feconds, il eft certain que la chaleur du climat def- féche les fibres & les rend extrêmement irritables & vibratiles. Elle diffipe encore la plus grande partie de la férofité du fang, qui privé de fa portion balfamique, devient acre, falin & fulphureux, & doit fournir des efprits forts actifs. De-là la vivacité & l'inconftance de l'efprit de ces peuples. Mais les ofcillations quoique vives font de peu de durée, & le liquide animal quoiqu'actif eft en trop petite quantité pour fournir à la grande dépenfe qu'exigent l'attention, les lectures, les méditations, les veilles des perfonnes qui s'appliquent à l'étude. Nous croyons pouvoir conclure de-là que ces peu-

ples ne font nullement propres pour les sciences.

Les observations générales font fujetes aux exceptions. C'est ainfi que parmi la nation la plus ingrate & la plus infidele, il fe trouve des hommes reconnoiffans & de bonne foi. C'est ainfi qu'au milieu de ces terres qui portent les hommes les plus ignorans, font germés les principes de tous les arts. C'est aux Arabes & aux Egyptiens que nous fommes redevables des premiers élémens de toutes les sciences. Le foleil, il eft vrai, leur deffèche le fang; mais un grand nombre de caufes, toutes phyfiques, peut faire varier cette exficcation & la rendre comparable au degré d'épaiffement que l'on remarque dans le fang des mélancholiques. Or ce degré d'épaiffement eft l'état du fang le plus propre pour rendre l'homme attentif à fes idées, fufceptible de réflexion, & pañionné pour toutes les découvertes que lui fournit fon entendement. C'est dans ce fens qu'il faut entendre ce que difoit *Héraclite* touchant les pays chauds & fecs. C'est dans ces pays,

*Voyez le 6.
C. art. 2. §. 4.
Et Liv. 3.
ch. 2. art. 2.*

disoit-il , que la constitution des ames est plus parfaite (*n*).

Naturel des
Egyptiens.

Ainsi quoique les Egyptiens soient aujourd'hui ignorans & poltrons au souverain degré, nous sommes cependant persuadés qu'ils conservent encore quelques étincelles de ce feu Oriental qui montrait la vérité sous le voile de l'allégorie. On les voit encore aujourd'hui enjoués, voluptueux & ne respirant que le plaisir.

Si nous en croyons l'Auteur de la description de l'Égypte , le climat Egyptien produit des métamorphoses bien singulieres. A peine un Turc naturellement sérieux a-t-il fait quelque séjour dans le pays qu'il devient enjoué. Ses enfans naissent poltrons & lâches ; aussi par une loi de l'Etat ils ne peuvent posséder aucunes charges , & ne s'élèvent jamais au-dessus de l'emploi de soldat. Les animaux étrangers éprouvent un semblable changement. Les chevaux Arabes y deviennent plus beaux , mais moins vigoureux. Les lions perdent de leur

(*n*) *Ubi terra sicca est , anima sapientissima est & optima* Héraclit ap. Stanl. hist. Philosop. part. 8. in Héraclit. p. 836.

courage ,

courage, les lévriers y sont moins vîtes, les aigles & les éperviers y sont moins forts (o). Ces faits confirment les exemples que nous avons cités dans l'article précédent.

ARTICLE III.

Caractère des peuples des régions tempérées.

LES peuples contenus dans ces régions sont renfermés entre le 35^e & le 53^e degré. On trouve dans cet espace les Anglois, les François, les Italiens, les Espagnols, les habitans de la Turquie en Europe, de la Grece, de la Hongrie, &c. Pour éviter la longueur ne prenons que les quatre premiers de ces peuples, & mettons-les dans le même point de vûe que nous avons mis les précédens.

Commençons par les habitans de la Grande Bretagne. Dans ce climat l'air y est assez tempéré & ne tient

Caractère
des Anglois.

(o) Description de l'Egypte composée par Monsieur l'Abbé le Moser et Charles M. de M. Maillet Consul de France au grand Caire, Lettre 2.

rien des grandes chaleurs de l'Indoustan ou des froids de la Laponie ; mais il y est un peu plus froid qu'en France. Ajoutez à cela que la grande abondance des mines qui se trouvent dans cette contrée fournit à l'air une multitude de parties hétérogènes qui doivent épaissir les liqueurs. La preuve de cette influence dans l'air peut se tirer de ces brouillards qui s'y élèvent très-souvent. Suivant la constitution d'un tel climat , il est certain que les corps des Anglois doivent avoir un grand rapport avec ceux de nos mélancoliques François. Aussi les Anglois sont-ils naturellement mélancoliques , & aucun peuple ne pousse la mélancolie aussi loin qu'eux. Or nous avons déjà dit que personne n'étoit plus capable de réussir dans les sciences que les mélancoliques , surtout dans les sciences abstraites , dans les Mathématiques , les connoissances Physiques , la Théologie la plus profonde & les ouvrages qui demandent la plus grande force & la plus pénétrante subtilité de l'esprit. *Aristote* & *Cicéron* sont d'accord sur cet arti-

cle (p). Voila fans doute la raison pourquoi ce Royaume a vû fleurir dans son sein les *Newtons*, les *Drydens*, les *Shakespéares*, les *Miltons*, les *Popes*, & mille autres génies dont un seul suffit pour immortaliser une nation.

Si vous voulez observer les nuances des couleurs que le climat donne à l'esprit, jetez les yeux sur la Normandie & la Bretagne, qui sont très-peu distantes de l'Angleterre, & qui ont fourni à la France tout ce qu'elle a eu de plus considérable en Poètes & en Orateurs. Les Normands semblables aux Anglois, sont proceffifs & chicaneurs, aiment les sciences & se distinguent par leur humeur guerrière. Les exploits merveilleux du fameux *Guichard*, de *Guillaume* le conquérant, du vaillant *Richard*, & de l'intrépide *Robert* Ducs de Normandie, sont des titres immortels & incontestables de la valeur Normande.

Des Nor-
mans & des
Bretons.

(p) *Aristoteles* videtur ait, omnes inveni-
lancholicos esse. Ut ego me tardiorē esse non mo-
lestē feram enumerat multos; idque quasi ostē-
rationem cur ita fiat, affert. Quod si tanta vis est ad
habitum mentis in iis quæ gignuntur à corpore ea
sunt, &c. *Tullius*, *Tusculan. quæst. lib. 1.* Voyez
le Chap. des Tempéramens, ci-dessous note (c).

Mais fans aller fouiller dans des ficles si reculés , vous trouverez encore mille héros qui ont été des prodiges d'intrépidité. Des champs de Mars si vous montez sur le Parnasse , vous trouverez *Daniel* , le *Gendre* , *Vertot* , *Brébœuf* , les deux *Corneilles* , *Porée* , *Fontenelle* & plusieurs autres que Rome & Athenes eussent revendiqué pour leurs citoyens.

Des François.

Quelle nation noble & puissante se présente actuellement à nos regards. Ce sont les François. Que de sujets différens par leurs génies particuliers sous le même Monarque ! Quel contraste ! Si la vivacité des Gascons nous plaît , la pésanteur des Limosins nous assomme ; si l'étourderie des Picards nous choque , la bonté du Champenois nous rassure. On ne peut faire vingt-cinq lieues sous le ciel tempéré qui éclaire ce florissant Royaume , fans que l'on apperçoive des caracteres particuliers qui n'appartiennent qu'à ceux qui vivent ou qui naissent dans cette étendue de pays (q). Mais en général & de l'a-

(q) Voici ce qu'*Abélard* dit en parlant de lui-même. *Egò igitur oppido quoniam oriundus , quod*

veu de tout le monde, les François sont civils, affables, enjoués, bien-faisans, de bon goût, & propres à polir ce que les autres n'avoient encore enfanté que sous une masse informe. Ces excellentes qualités naissent sans doute de la température d'un climat où les saisons se succèdent assez régulièrement les unes aux autres, où les pluies amolliſſent de tems en tems ce que le contact de l'air auroit pû deſſécher, où les vents doux & presque jamais impétueux donnent à toute l'atmosphère un mouvement libre, proportionné & salutaire (r).

Si le ſoleil qui éclaire l'Italie a aidé Des Italiens la nature à former les *Césars* & les *Augustes*, il ne l'a pas moins aidé à produire dans tous les tems ces grands génies qui ont fait l'ornement

in ingressu minoris britanniæ constructum ab urbe Nanneticâ versus orientem octo credo milliariis remotum, proprio vocabulo Palatium appellatur. Sicut natura terræ meæ vel generis animo levis, ita & ingenio extiti ad litteratoriam disciplinam facilis.
Petri Abelardi Epistola 1.

(r) Qui temperatâ regione degunt, iis est acceperint, insignis facultas ad quæque addiscenda, expedita oratio, ad excogitandum acuti, ad explicandum uberes, & ad eloquendum minè prompti. *Zara, anat. ingenior. sect. 1. membr.*

& la gloire de leur siècle. En effet cette fuite presque sans interruption de beaux esprits dans tous les genres dont l'Italie est la mère, ne prouve-t-elle pas clairement qu'il n'y a qu'une cause constante, je veux dire la nature des climats, qui différencie le génie & le caractère des nations. L'Italie, il est vrai, nous a donné autrefois un *Virgile*, un *Horace*, un *Ovide*, un *Properse*, un *Perse*, Auteurs sans égaux & dont on ne devoit pas espérer de successeurs : cependant elle nous donne aujourd'hui un *Tasse*, un *Arioste*, un *Sannazar*, un *Marino*, & un *Guarini*. Elle a produit autrefois pour l'histoire un *Tacite*, un *Saluste*, un *Tite Live*, & dans nos siècles elle a enfanté *Guicciardin*, *Bentivoglio*, *Davila* & le savant *Baronius*.

La chaleur de ce pays bien moindre qu'en Afrique & plus forte qu'en France, volatilise les sucs, & rend les fibres très-vibratiles en les desséchant jusqu'à un certain point. De-là cette pénétration, cette vivacité, cette fécondité & cette imagination brillante, prompte, pleine de

faillies & de cascades qu'on admire dans les Italiens. A l'égard des principaux traits du caractère, les Italiens sont jaloux par tempérament, superstitieux & débauchés. Les Napolitains, les Siciliens, les Vénitiens & les Romains se ressembtent tous de ce côté. Ces défauts sont communs à ceux qui habitent un climat plus chaud que la France; & vous trouverez la même chose en Turquie & en Espagne.

L'Espagne qui est la dernière terre de l'Europe du côté de l'Occident, Des Espagnols. n'est séparée de l'Afrique que par un petit détroit. On peut la comparer aux meilleures contrées du monde : elle ne le cède à aucune autre ni pour la bonté de l'air, ni pour la fertilité de la terre, ni pour l'abondance de ce qui est nécessaire à la vie de l'homme & de ce qui peut contenter sa délicatesse & son luxe. On s'attendroit volontiers à trouver dans un pays aussi riche & aussi fécond, des habitans simples, affables, enjoués & diligens, mais l'expérience nous fait voir malheureusement le contraire. Une ridicule vanité est l'essence du

caractere des Espagnols. Ils sont féroceux à l'extrême , paresseux & arrogans à un point qui passe l'imagination. Quoiqu'excessivement fiers & orgueilleux , ils sont pauvres & peu instruits. Leur amour est furieux & intéressé , leur dévotion n'est qu'une bigoterie qui les rapproche beaucoup des Italiens , avec lesquels ils sympathisent assez ; plus adroits cependant que ces derniers, ils soumettent avec art leur jalousie à leur superstition. Leurs livres de doctrine sont peu faits pour instruire , leurs historiens sont visionnaires & ridicules , leurs romanciers extravagans & connus seulement à présent par la censure ingénieuse qu'en a fait *Cervantes*, leurs poètes sont nombreux & généralement mauvais , leurs théologiens n'ont mérité que le mépris de *Pascal*.

Des Portu-
gaïs.

On peut ranger les Portugais dans la même classe que les Espagnols. Jaloux à l'excès, fanfarons quoique fortement taxés de poltronerie. Au reste ils sont plus vifs que les Espagnols , & sont pour ainsi dire , les Gascons d'Espagne. Je n'ai pas prétendu outrager ici aucune de ces deux nations

nations , je les respecte par bien des titres , j'ai seulement cherché à faire voir ce qui les différencioit des autres peuples. Comme les défauts sont ordinairement plus frappans que les vertus , ils se sont présentés les premiers , & peindront mieux mon idée. Bien loin de leur refuser aucune bonne qualité , je leur accorde toutes celles que la réflexion sur la noblesse de son être doit faire éclore. Mon discours est général & ne regarde pas le particulier. Jamais aucun François ne se trouvera blessé lorsque j'avancerai que les François sont volages , amateurs de la nouveauté , esclaves des modes , & un peu enclins à la médisance.

ARTICLE IV.

Que les Climats sont une des principales causes de la différence des génies.

LE caractère & le génie propre à chaque nation différent donc entre eux , selon que la position de leur climat est plus ou moins éloignée de

Le pouvoir des Climats est général & constant.

l'équateur. C'est une conséquence qui paroît justement tirée des principes établis dans les articles précédens. La nature des climats est donc une des principales causes de la différence des génies : autre conséquence qui n'est pas moins vraie que la première. En effet, pour produire un effet général & constant, il faut que la cause soit générale & constante. Or le caractère & le génie de chaque peuple est général & constant. De tout tems les Écossois ont été vaillans & jaloux de leurs droits, les Allemands braves, francs & flegmatiques, les Hollandois simples, naturels & d'un grand sang froid, les Provençaux vifs & ingénieux, les Savoyards lourds & pésans. Dans tous les tems un air brûlant a allumé dans le cœur un feu violent que rien ne peut éteindre. Il n'est point de périls qu'une femme Africaine n'affronte, point de risque qu'elle ne coure pour contenter sa passion : la mort même ne peut l'intimider. De-là vient qu'à Alger le beau sexe est encore beaucoup plus susceptible de galanterie qu'à Constantinople.

Or la constitution du climat est la cause la plus générale & la plus constante qui puisse produire de tels effets. Ce ne sera pas le régime de vivre ? Il n'y a peut-être pas vingt personnes qui vivent de la même manière dans la même contrée. Ce ne sera pas le tempérament ? il n'est que cause fécondaire & tient de la nature du sol où l'on est né. Ce ne sera pas la coutume ? aujourd'hui une coutume, demain une autre. Concluons donc que la nature des climats est une des causes les plus efficaces pour différencier les génies.

La vérité de la thèse que nous soutenons ne paroîtra pas moins évidemment dans le parallele des Auteurs de différens climats qui ont écrit dans le même genre. Parmi les orateurs, voyez *Cicéron* & *Démofthenes*, qui avec justice, occupent le premier rang. » *Démofthenes*, dit » *Longin* (s), est grand en ce qu'il » est serré & concis : *Cicéron* au con- » traire, en ce qu'il est diffus & » étendu. On peut comparer ce pre- » mier à cause de la violence, de la

Comparai-
son des Au-
teurs de dif-
férens cli-
mats.

(s) Traité du sublime, chap. X.

» rapidité , de la force & de la véhémence avec laquelle il ravage & emporte tout , à une tempête & à un foudre. Pour l'autre , on peut dire à mon avis , que comme un grand embrâsement , il dévore & consume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint pas , qu'il répand diversément dans ses ouvrages , & qui , à mesure qu'il s'avance , prend toujours de nouvelles forces ». La différence des climats de Rome & d'Athenes n'est-elle pas capable de produire cette variété.

Si vous comparez *Horace* & *Despreaux* , vous verrez que si le premier l'emporte par l'énergie & la gloire de l'invention , ce n'est que parce qu'il étoit Romain , & que si le second lui dispute la politesse & la correction , il n'en est redevable qu'au climat François. Si vous comparez *Addisson* & *Racine* , de combien ce dernier surpasse-t-il le premier ? autant que le François surpasse l'Anglois en tendresse & en délicatesse de sentiment. Du cothurne ne parlez pas au focle : *Wicherley* , *Van-*

brugh & *Congréve* sont trop au-dessous de *Moliere*. Il n'appartient qu'au François seul de corriger les mœurs en badinant (t). L'Anglois est trop sérieux pour ne pas sortir de son caractère lorsqu'il veut prendre le ton badin , amusant & comique. Mais si vous passez dans le sanctuaire de la Philosophie , vous trouverez *Hobbes* , *Newton* & *Locke* rivaux de *Gassendi* , de *Descartes* & de *Malebranche*. De Londres jetez un coup d'œil sur le pays Latin , vous appercevrez un *Waller* au-dessous de *Catulle* , & un *Milton* disputant les lauriers d'*Homere* , mais cédant les graces à *Virgile*.

Que l'on compare encore si l'on veut *Corneille* avec *Sophocle* , *Milord Roscomont* , *Dorset* , le Duc de *Buckingham* avec *Euripide* & les autres Dramatiques Grecs , *Pope* avec *Boileau* , le Comte de *Rocheſter* avec *Horace* , on sentira toujours évidemment que la différence de leurs génies ne part que du caractère général de la nation. Chacun peut choisir ses

(t) *Castigat ridendo mores*. C'est la devise que *Santeuil* a donné pour la Comédie.

termes de comparaison , remarquer les différences qui peuvent en résulter , & s'assurer si c'est une vérité ou un paradoxe que nous soutenons ici.

Objection.

On nous objectera peut-être que sans qu'il soit arrivé de changemens dans les climats , on a vû changer , pour ainsi dire , le caractère des peuples qui les habitoient. C'est ainsi que les Persans abandonnés à la mollesse , incapables de soutenir des exercices violens , inhabiles aux affaires de politique ainsi qu'à la profession des armes , jouissent maintenant d'une réputation acquise par une industrie qu'ils ne connoissoient pas autrefois. Esclaves sous des Rois incessamment plongés dans le plaisir , soumis par la seule présence du conquérant de l'Asie , ils parurent se relever sous le nom de Parthes , & disputèrent long-tems aux Romains l'Empire de la plus riche partie du monde. Souvent ils obtinrent des avantages assez considérables pour oser porter la guerre jusqu'aux portes de Constantinople , & donner des fers aux Empereurs d'Orient. C'est donc faussement que nous attribuons aux climats quelque

pouvoir sur l'esprit. Celui des peuples dont nous parlons a sans doute toujours été le même. Pourquoi leur génie & leur caractère a-t-il paru changé ?

Il est aisé de justifier nos principes Réponse.
sur cet article. Le climat, il est vrai, presque immuable, est incapable de produire ces variations : aussi ne faut-il les attribuer qu'aux révolutions, qui, sans changer le génie des peuples, leur fournissent quelquefois des moyens de paroître ce qu'on ne les croyoit pas. Ajoutez que les caractères des Princes qui gouvernent, donnent souvent le ton, pour ainsi dire, à celui des sujets (u).

C'est ainsi que les Persans qui ont éprouvé plusieurs changemens de cette nature dans leur gouvernement, ont été contraints de se plier selon les faces différentes de leurs affaires. Ils avoient brillé sous les *Sapors*, les *Cosroës* & leurs successeurs, ils subirent avec le reste de l'Asie le joug

(u) *componitur orbis*
Regis ad exemplum, nec sic inflectere sensus
Humanos præcepta valent ac vita regentis.
Claudianus.

des Sarrasins, & ne se releverent que sous les descendans d'*Hali* disciple de *Mahomet*. Leur puissance formidable sous *Cha* le grand s'est toujours vûe en état de tenir tête aux forces réunies de l'Empire Ottoman. Intrépides aujourd'hui, ils ont sçu reconquerir des Provinces qu'ils avoient perdu sous des Princes moins belliqueux que *Thamas-Kouli-Kam*, & se sont même rendu tributaire un Royaume plus vaste & beaucoup plus étendu que le leur.

Nous ne croyons pas qu'il soit plus difficile de rendre raison par les mêmes principes, de l'inaction & du peu de vivacité des Grecs d'aujourd'hui. Autrefois fins & déliés dans les affaires, également propres aux sciences, aux armes & aux menées délicates de la politique, ils réunissoient les qualités les plus opposées. Généraux habiles, Orateurs éloquens, Poètes sublimes, tragiques, comiques & voluptueux, ils possédoient tous les talens qui honorent l'esprit (x). Soumis à l'Empire Romain

(x) *Tribuo Græcis litteras : do multarum artium disciplinam : non adimo sermonis leporem, ingenii*

ils eurent encore la gloire de former leurs vainqueurs, & d'adoucir leur férocité. Ils se soutinrent dans les premiers siècles de l'Eglise, & l'Ecole d'Athenes donna des rivaux Chrétiens aux *Isocrates*, & aux *Démofthènes*. Eclairés par la présence des Empereurs, dont le plus grand vint placer au milieu d'eux le siège de son Empire, ils conserverent & la politesse & les lettres.

Tant que Rome a joui de son Etat Républicain, chaque Consul étoit un Orateur habile. Le pouvoir arbitraire y fut-il une fois introduit, qu'il peut être regardé comme l'époque de la ruine du génie & de l'extinction de la vérité & du bon sens? A peine la liberté expiroit à Rome sous la Dictature de *Jules-César*, que nous voyons un des plus beaux esprits qui soient jamais sortis du sein de la République, si embarrassé dans sa manière d'écrire & dans le choix de son sujet, que la crainte d'offenser lui

acumen, dicendi copiam. M. Tullius pro Lucio Flacco.

Gravis ingenium, Gravis dedit ore rotundo

Musa loqui, præter laudem nullius avaris.

Horatius de Arte Poëtica v. 323.

fait prendre le parti de supprimer entièrement son ouvrage. » Abandon-
 » nous tout , écrit-il à son plus cher
 » ami , & soyons du moins à moitié
 » libres. Nous ne le ferons qu'en nous
 » taisant & en nous cachant (y) «.
 C'est la même cause qui a fait tomber par degrés le langage & le génie Romain , de cette parfaite élégance qu'on admire dans *Cicéron* , jusqu'à cette grossiereté & cette barbarie qu'on trouve dans les productions du bas Empire.

En effet après la mort de *Cicéron* & la ruine de la République , l'éloquence Romaine disparoissant avec la liberté , laissa succéder à sa place un phantôme qui prévalut bientôt dans toutes les parties de l'Empire (z) : au lieu de cette maniere noble , naturelle , abondante , qui embrassoit librement toutes sortes de sujets , on ne vit plus qu'une méthode sèche & resserrée , un genre sententieux , des sujets recherchés & des tours con-

(y) *Obsecro , abjiciamus ista & semiliberi saltem simus : quod assequemur & tacendo & latendo.* Tull. ad Attic. 13. 31. Voyez aussi l'Histoire de *Cicéron* , liv. 8.

(z) Vie de *Cicéron* , liv. 12.

traints : en un mot , une éloquence convenable aux occasions pour lesquelles on la faisoit servir ; c'est-à-dire , propre à faire des panégyriques & des complimens serviles aux tyrans. On peut observer cette différence dans tous les écrivains qui ont suivi *Cicéron*, jusqu'à *Plin* le jeune , qui a porté le nouveau style à sa dernière perfection dans son fameux Panégyrique de l'Empereur *Trajan*. Cette Piece est un chef-d'œuvre pour la beauté des pensées & la délicatesse des complimens. Mais les lettres du même Auteur , qui méritent l'estime qu'elles ont obtenues par le sçavoir & l'esprit qui s'y font admirer , nous découvrent une sécheresse & une stérilité qui ne peut venir que de la terreur d'un maître. Tous les récits & toutes les réflexions de l'Ecrivain se renferment dans la vie privée. On n'y trouve rien d'important qui appartienne à la politique. Les grandes affaires , l'explication des conseils publics , les motifs & les ressorts des événemens y sont toujours des sujets étrangers. *Plin* avoit possédé les mêmes emplois que *Cicéron*, dont il

affecte de suivre l'exemple avec une espece d'émulation (&); mais tous ces honneurs n'avoient plus d'éclat que par leurs titres. Ils étoient conférés par un pouvoir supérieur, l'administration s'en faisoit avec la même dépendance; de sorte que sous le nom de Consul & de Proconsul on cherche inutilement l'homme d'Etat, le Magistrat & le Politique.

Enfin Rome passée successivement au pouvoir de plusieurs tyrans, avec le titre de capitale du monde, avoit vû s'éteindre les arts. *Boëce* seul sous un Prince barbare, faisoit encore honneur à l'Italie par son esprit & par sa constance (a). Les Papes sçurent bien faire revivre la dignité d'Empereur; mais les sciences ne sortirent pas de leur tombeau, & *Charlemagne* fit de vains efforts pour les ranimer.

(&) *Lætari quòd honoribus ejus insistam quem æmulari in studiis cupio.* Plin. ep. 4. 8.

(a) *Anicius Manlius Torquatus Severinus Boëtius*, Poëte Latin, fut Consul seul l'an 510. Ses vers sont insérés dans ses cinq livres de la Consolation qu'il composa dans la prison où *Théodoric* Roi des Goths, dont il étoit le principal Ministre d'Etat, l'avoit fait enfermer. Ses vers sont remplis de graves sentences & de belles pensées qui sont soutenues des graces de la diction.

On voit un effet sensible de ce que nous avons déjà prouvé ; & c'est ainsi que les Princes font seuls ordinairement les destinées des beaux arts , & que les sciences sont cultivées à raison de l'appui que leur prête le trône. Les Romains viennent de nous en fournir un triste exemple , & la pareille révolution qui éteignit les arts chez eux , les enleva aux Grecs pour toujours. L'Empire d'Orient renversé jusque dans ses dernières divisions , ensevelit les Lettres dans ses ruines , & *Mahomet* maître de Constantinople , leur porta le coup mortel. A peine les Grecs modernes savent-ils lire les caracteres anciens. Les monumens les plus précieux sont négligés.

M. de Tournefort dans son voyage du Levant , descendit dans la grotte d'*Antiparos* malgré les Prêtres qui étoient ses guides , & qui étoient presque tentés de le croire insensé. Ils ne pouvoient s'imaginer quel motif l'engageoit au milieu des périls pour observer des pierres. Ils concevoient avec peine quel objet digne de sa curiosité lui offroient des let-

tres effacées, & tracées anciennement sur des marbres presque brisés. Ainsi l'étranger connoissoit mieux le prix de ces trésors échappés aux rigueurs du tems, que les naturels du pays. Tel est l'état de ces peuples sous des tyrans ennemis des beaux arts. Tel peut-être sera la malheureuse destinée des autres peuples de l'Europe, qui sont gouvernés aujourd'hui par les mœurs. Si par un long abus du pouvoir, si par une grande conquête le despotisme s'établissoit à un certain point, il n'y auroit pas de mœurs ni de climats qui tinssent : & dans cette belle partie du monde la nature humaine souffriroit, au moins pour un tems, les insultes qu'on lui fait dans les trois autres (b).

Je m'arrête ici de peur d'entrer dans une carrière que je ne pourrois pas fournir. Chacun peut y suppléer en choisissant lui-même des termes de comparaison. Je me contenterai d'extraire ici la dissertation d'un moderne qui est du même avis que moi. Cet extrait servira à répondre à plu-

(b) Voyez le livre de l'Esprit des Loix, liv. 8. chap. 8.

fiereux autres objections qu'on pourroit encore faire contre la doctrine proposée. L'esprit, dit-il (c), est tellement susceptible des affections & des impressions du corps auquel il est étroitement uni, & ce corps est si dépendant du terrain qui le porte, de l'air qu'il y respire, des alimens qui le sustiennent, qu'on ne peut douter que la différente température des pays n'influe beaucoup sur le génie & le caractère des hommes, & ne contribue infiniment à l'extrême différence qu'on y remarque par rapport à la beauté, l'élévation & la capacité de l'esprit dont les uns paroissent presque entièrement dépourvus, pendant que d'autres en sont très-bien partagés.

Il est vrai que cette étrange disproportion se voit aussi dans la même contrée, dans la même ville. Le peuple qui s'y trouve mêlé parmi quantité de beaux esprits, n'aura ce-

(c) Réflexions de M. *Simonnet* Prieur-Curé d'Heureville, sur la question proposée par M. *Ancelot* dans le Journal de Verdun mois d'Octobre 1735. *Si ce n'est pas une erreur de dire que certains cantons sont plus propres à produire de beaux esprits, que d'autres.* Journ. hist. sur les mat. du tems, Janv. 1736.

pendant rien que de tres-commun , & même entre les personnes de distinction , on en verra plusieurs qui n'ont qu'un esprit médiocre , & quelquefois des idées fort plates.

Mais 1^o. les meilleurs terrains quoique plus propres que d'autres à produire d'excellens fruits , n'en produisent pas toujours de tels. Il y a dans la nature mille exceptions , mille circonstances variées à l'infini qui l'empêchent souvent d'arriver à sa perfection , dans les endroits mêmes qui lui sont les plus favorables : ce qui n'a pas moins lieu à l'égard de l'esprit , qu'à l'égard de toutes les autres productions. Divers obstacles l'empêchent de se développer , divers accidens arrêtent le cours des influences qui lui feroient les plus avantageuses.

2^o. Les durs & pénibles travaux auxquels se trouvent partout assujettis la plupart des hommes , particulièrement ceux qui sont de vile condition ; les servitudes de la vie qui occupent les uns uniquement ; les passions déréglées qui tyrannisent les autres , ne permettent pas à l'esprit

prit de prendre son effort & le font bassement ramper sur la terre , quelque beau qu'il soit en lui-même , ou qu'il puisse devenir.

3°. Que le canton soit le plus propre à produire de beaux esprits , si l'éducation manque , il ne les pourra mettre dans un jour favorable. Ils avorteront ; semblables à de belles fleurs , mais tendres & délicates qui dégénèrent & s'abâtardissent lorsqu'on les néglige & qu'on n'a pas soin de les cultiver. Voila pourquoi dans les cantons les plus favorables aux beaux esprits il y en a tant d'obscurcis & même d'anéantis.

Il peut arriver aussi , & tous les siècles en fournissent des exemples , que les pays les plus décriés sur ce point , produisent quelquefois de beaux génies. La Béocie malgré son air épais , & la grossiereté ordinaire de ses habitans (*d*) , porta un *Plutarque* , un *Pindare* , un *Epaminondas* , &c ; ce sont de ces événemens rares & singuliers qui passent pour des prodiges , de même qu'on voit

(*d*) *Bœotum crasso jurares aere na um.*

Hora

quelquefois une belle plante croître par hazard dans un terrain sec, aride, & propre seulement à porter des ronces & des chardons.

Nous ajouterons à ce que dit ici M. *Simonnet* de la Béotie, que les Abderitains ont été fort décriés du côté de l'esprit. *Cicéron* en parle fort mal dans ses lettres à *Atticus*. Il y fait sentir qu'à Abdere les affaires se traitoient fort sotement & sans rime ni raison (e). Il n'est pas plus obligé pour cette ville dans un autre livre où après avoir rapporté une opinion ridicule, il ajoute qu'elle étoit plus digne de la patrie de *Démocrite* que de *Démocrite* lui-même (f). *Martial* n'a pas jugé plus avantageusement des Abderitains (g). *Juvenal* ne pouvant nier que *Démocrite* n'eut beaucoup d'esprit & de sagesse, prétend que c'est une preuve que les grands hommes peuvent naître dans un air grossier & dans le

(e) *Epist.* 16. *Libri* 4. & *Epist.* 7 *lib.* 7.

(f) *Quæ quidem omnia sunt patriâ Democriti, quàm Democrito digniora.* De naturâ deorum *lib.* 1. c. 42.

(g) *Abdericane pectora plebis habes.*
Lib. X. *Epigram.* 25.

pays des fots (*h*). En effet il est sorti beaucoup de grands hommes de cette ville. *Protagoras*, *Démocrite*, *Anaxarque*, l'historien *Hécatée*, le poète *Nicenæus* & plusieurs autres dont les catalogues des hommes illustres faisoient mention, étoient Abderitains (*i*).

Toutes ces variations qui ne sont qu'accidentelles, n'empêchent pas que chaque royaume, chaque pays, chaque province même n'ait ses propriétés par rapport à l'esprit & au génie ordinaire de ses habitans. L'une porte des esprits fins & subtils, l'autre des esprits pesans, lourds & grossiers; celle-ci des esprits bas, rampans, flatteurs, patelins; celle-là des esprits altiers, impérieux, inflexibles. Quelques-uns des esprits fatigues, piquans, malins; d'autres des esprits doux & paisibles: ici regne la vivacité, l'action, l'ardeur au tra-

(*h*) *Democriti prudentia monstrat*

Summos posse viros & magna exempla daturos,
Verecun in patriâ, crasso que sub aere nasci.

Sat. X. vers. 49.

(*i*) *Plurimi autem Abderitæ extitere, de quibus doctorum virorum indices commemorant Stephanus*
Byzant. verbo ἀβδῆρα.

vail ; là on ne voit qu'indolence , paresse , fainéantise.

A peine ces principes très-sensés parurent-ils , qu'il s'éleva aussitôt un antagoniste qui prétendit que les avantages du climat se bornoient au corps (*k*). Ils contribuent , ajoutoit-il , à la force du tempérament , à la bonté de la complexion & à la pureté du sang. Mais n'est-ce pas avouer que l'ame reçoit les influences des climats , puisqu'elle est tellement unie au corps , qu'elle en subit toutes les modifications. Ne seroit-ce pas comme si l'on disoit que les raisins de la Bourgogne , de la Champagne & du Languedoc reçoivent effectivement les influences du sol & du soleil , mais que le vin qu'on en retire ne s'en sent pas , & n'en obtient pas cette qualité qui les différencie tellement les uns des autres , qu'on ne pourroit pas faire en Champagne du vin qui ressemble à celui du Languedoc , & faire en Languedoc du vin

(*k*) Réfutation de l'opinion de M. *Simonnet* par M. *De La Gardette* , Prêtre du Diocèse de Cermont ; Journal de Verdun , Février 1736 , p. 102.

qui ressemble à celui de Champagne. C'est ainsi qu'à Paris on voit des petits maîtres & de beaux esprits. Ce feroit en vain qu'un Suisse prétendrait les imiter , ou les égaler : il feroit rire tous ceux qui le contempleront. Ce n'est pas qu'un Suisse ne puisse avoir de l'esprit ; mais le bel-esprit de France , cette aisance dans les compagnies , ces reparties agréables , ces minuties fines & polies , cette liberté qui tient quelquefois de l'étourderie , ne s'apprennent pas dans les collèges.

Après toutes ces discussions nous nous croyons en droit de tirer les corollaires suivans.

COROLLAIRE I.

La différence des climats est une des premières causes de la différence des génies & des caractères.

COROLLAIRE II.

Plusieurs causes Physiques peuvent faire varier la nature que devraient avoir les climats relativement à leur position. C'est ainsi que plusieurs causes conjointes peuvent altérer les

dispositions primitives que nous donnent ces mêmes climats.

COROLLAIRE III.

Celui-là est heureux qui est né sous un climat favorable aux bonnes dispositions de l'esprit.

COROLLAIRE IV.

Celui qui est né sous un climat infortuné où l'esprit languit , peut en le quittant acquérir dans un autre les dispositions qu'il souhaite ; c'est-à-dire qu'il amollira ce caractère dur & barbare , dans ces climats où regne la politesse ; qu'il bannira cette timidité sous ce ciel où le courage réside ; qu'il changera ce peu d'aptitude pour les sciences & les beaux arts , parmi ces peuples pensifs , abstraits & profonds , &c.

COROLLAIRE V.

Ce changement de climat bien entendu doit être regardé comme un moyen Physique pour corriger les défauts de l'esprit , & acquérir une nouvelle portion de génie.

CHAPITRE IV.

Du pouvoir des Saisons sur l'esprit.

L'ESPRIT humain est un vrai Aktion de l'air sur l'ame. caméléon qui prend toutes les couleurs des objets qui l'environnent. Le soleil lance-t-il ses rayons avec plus ou moins de vigueur sur notre atmosphère ? nos âmes semblent prendre des forces ou s'affoiblir. L'air est-il plus ou moins serain ? les liquides qui donnent l'action à notre machine sont plus ou moins purs.

Lorsque le printems semble renou- Effet du Printems sur l'esprit. veller la nature , les hommes respirent un air plus doux qui leur inspire la gaieté , & dégage l'imagination de ces frimats qui sembloient la glacer pendant l'hiver. Leurs corps éprouvent la même effervescence que celle qui agite tous les autres individus. Le sang circule avec plus de vitesse & s'épure dans les émonctoires destinés à recevoir ses parties grossières ou hétérogènes. La transpiration qui a

été arrêtée par les vents du Nord qui ont soufflé pendant l'hiver , se rétablit , pointille sous la peau & occasionne un léger chatouillement dans toute l'habitude du corps. De-là cette douceur , cette satisfaction , ce bien-être que l'on ressent lorsque le soleil commence à lancer ses rayons en entrant dans le signe du Belier. C'est précisément dans cet heureux moment où nos corps jouissent des meilleures dispositions , que toute la nature semble parler à nos sens ; & que nous éprouvons le plus grand nombre de sensations agréables. La terre se couvre de verdure & de fleurs qui parfument l'air de mille odeurs gracieuses , les arbres se parent de leurs feuilles , & semblent offrir des retraites aux oiseaux amoureux qui par leurs chants annoncent la saison des plaisirs & de la régénération de la nature ; le ciel devenu plus serein ne voile plus à nos yeux par ses pluies & ses brouillards continuels ce qu'il renfermoit de plus beau. En un mot notre vûe , notre odorat , notre ouïe & toute la suite de nos sens est enchantée & satisfaite. Toutes ces sensations

ſenſations fourniffent à l'ame une foule d'idées riantes & naturelles auxquelles elle ne peut ſe refuſer. Ce ſont mille peintures animées ſur leſquelles notre eſprit s'arrête volontiers, & porte ſon jugement ſuivant le point de vûe où il les a conſideré.

Lorſque le tems de la moisſon ap-
 proche, la chaleur du jour dilate les
 vaiſſeaux, raréfie le ſang & ſubtiliſe
 les eſprits. C'eſt alors que le ſpectacle
 de l'univers n'eſt pas moins inté-
 reſſant que varié. Tout annonce l'a-
 bondance & promet à l'homme de
 ſatisfaire ſes deſirs. Après un ſommeil
 doux & tranquille, il apperçoit l'au-
 rore qui colore de ſes rayons l'horifon,
 & qui rafraîchit de ſes larmes
 la chaleur de l'atmoſphere. Il profite
 du calme qui regne dans la nature;
 livré à la multitude de ſes idées &
 de ſes réflexions, il conçoit les plus
 vaſtes projets, & jouit de toute l'é-
 tendue de ſes connoiſſances. Le ſoleil
 s'éleve inſenſiblement ſur l'horifon,
 la chaleur augmente, il eſt tems de
 ſe retirer à l'ombre. L'ame goûte un
 ſentiment voluptueux; en évitant une
 peine elle trouve encore un plaifir,

Effet de l'E-
 té ſur l'eſprit.

& ce plaisir est d'autant plus grand ; que l'endroit où l'on est retiré est agréable & offre à la vûe quelque perspective gracieuse. Enfin arrive le crépuscule , les zéphirs commencent à tempérer l'ardeur de l'air , les promenades offrent mille charmes qu'on ne découvroit pas à une plus grande lumière. Bientôt l'esprit se replie sur lui-même ; ce n'est plus le torrent de l'imagination qui l'entraîne , ce sont les aiguillons du raisonnement qui l'agitent & le pressent. S'il est impossible que notre ame se refuse aux impressions que reçoivent nos corps , il est donc impossible aussi que parmi un si grand nombre de sensations que nos corps éprouvent en un seul jour d'Eté , notre ame ne conçoive des idées conformes à la nature des sentimens que nos organes ont reçu. Plus ces sentimens sont vifs & multipliés , plus aussi les idées qui en doivent naître seront vives & nombreuses. Or dans cette saison une multitude infinie d'objets frappe diversement nos sens & excite sur eux des impressions vives & agréables. Mille fruits délicieux & de di-

✓verses faveurs satisfont notre goût, mille fleurs suaves & aromatiques flattent notre odorat, mille tableaux amusans charment notre vûe dans la campagne. Les bains tempèrent la chaleur du sang, amollissent les houpes nerveuses de la peau, qui auroient pû être desséchées, débouchent les pores, & rendent la transpiration plus libre. En un mot, il n'y a aucun sens qui ne puisse être satisfait agréablement pendant l'Eté.

Après l'équinoxe de Septembre l'imagination par son inconstance, ses caprices, ses boutades, fait voir qu'elle se ressent des vicissitudes de l'automne. En effet dans cette saison tantôt les vents de l'ouest soufflent avec impétuosité & amènent des pluies longues & abondantes. Tantôt les vents du nord & du midi enfantent des orages qui portent dans leur sein la grêle, la foudre & l'épouvante. Tantôt à une chaleur modérée succèdent des froids assez cuisans. Nos esprits se ressentent tellement de ces alternatives, que sans aucune cause morale ils sont gais ou tristes, enjoués ou sérieux. Il ne faut pas croire

Effet de
l'Automne
sur l'esprit.

qu'il n'y ait que les ames de ces hommes dont les sentimens font au-deffus de ceux du vulgaire , qui éprouvent ces viciffitudes. Voyez ce vigneron , qui malgré qu'une ample vandange flatte fes efperances , perd la moitié de fa gaieté fi le ciel fe couvre de nuages , ou fi la terre eft enveloppée de brouillards. Si au contraire le foleil darde fes rayons avec toute fa vigueur , bientôt vous l'entendez par fes chants d'allegrefse annoncer toute la fatisfaction de fon ame & fa fervitude aux loix générales qui entraînent toute la nature.

Effet de
l'Hiver sur
l'esprit.

Pendant l'hiver combien le défordre de la nature ne fournit-il pas de réflexions foit pour le phyfique , foit pour le moral ? Le cours des ruiſſeaux eft fufpendu , & les rivières portent les fardeaux les plus lourds fans que leurs flots glacés cèdent à l'effort & à la peſanteur des maſſes énormes qui les compriment. Les arbres font dépouillés de leurs feuilles , la terre eft couverte de neige , les vents du Septentrion foufflent un froid vif & cuiſant. Tandis que le Phyſicien cherche la cauſe de tous ces phénomènes , les papilles

nerveuses de sa peau souffrent une sensation désagréable, qui, sans qu'il y pense, le dispose insensiblement à la tristesse, & l'excite à se recueillir en lui-même. Il s'apperçoit alors que la saison des plaisirs est écoulée, qu'il atteindra peut-être à l'hiver de son âge, qui sera bientôt suivi de la caducité & de la mort. S'il s'approche du feu, il semble que sa langue se délie, ses esprits ne sont plus engourdis, la chaleur lui rend sa gaieté & toute la vivacité de son imagination. Ici l'ame du physicien tient bien au physique.

Pour faire sentir la connexion de nos principes, ce seroit sans doute ici le lieu de comparer les saisons avec les climats, de sorte qu'on pourroit mettre en parallèle le printems & l'automne avec les régions tempérées, l'Eté avec les contrées du Midi, l'hiver avec les climats Septentrionaux. Mais cette comparaison déjà facile par elle-même, se trouve suffisamment développée par ce que nous avons déjà dit. Il est plus à propos de faire voir que la vérité que nous avons établi en général, se trouve

Cette théorie est confirmée par les exemples de *Pope*, de *Milton*, de *Tschirnau*.

aussi prouvée par l'expérience journalière. Le célèbre *Pope* avouoit qu'il composoit plus facilement pendant le printems que pendant toute autre saison. Cependant il y a quelques exceptions à cette règle générale, mais ces cas particuliers doivent être attribués au tempérament ou à quelque autre cause. *Milton* dit dans une de ses Elégies Latines que son esprit produisoit plus heureusement dans une saison que dans l'autre : & un de ses neveux raconte comme une observation de ce sublime Poëte, que son imagination étoit dans sa plus grande vivacité depuis le mois de Septembre jusqu'à l'équinoxe du printems. M. *De La Hire* a connu un enfant qui perdoit sa mémoire pendant l'Eté pour ne la retrouver qu'à l'équinoxe d'automne (1). Quoiqu'il en soit, ce fait confirme la thèse que nous soutenons.

Nous traduirons analitiquement ici un morceau de l'ouvrage de l'Auteur qui nous a donné la Médecine de l'ame & du corps. Il revient trop bien à notre sujet pour le passer sous

(1) Histoire de l'Acad. Royale des Sc. an. 1707.

silence. Sur la fin de l'automne , dit-il (*m*) , » je réfléchissois sur le travail que je devois continuer pendant l'hiver. Alors je dînois peu , je ne soupois point , je m'entretenois avec des amis instruits des matieres que je voulois traiter , ou je lisois des livres qui avoient quelque rapport avec mon dessein. Je me levois de grand matin lorsque tout étoit tranquille , & je me livrois à mon imagination , ayant toujours soin de la ramener à mon objet lorsqu'elle s'en écartoit. C'est ainsi que je continuois mon travail pendant tout l'hiver. Par ce moyen j'écrivois avec une si grande facilité , que j'en étois étonné moi-même , & je goûtois un tel plaisir que je ne crois pas que l'on puisse dans la vie en goûter un plus doux. Qu'il me soit permis de rapporter ce que j'éprouvois alors. Pendant la nuit je voyois des étincelles de feu qui disparoissoient lorsque j'y faisois attention. Souvent je les appercevois lorsque je méditois , & elles devenoient

(*m*) *Medicina mentis & corporis* , part. 2. sect. 3. pag. 224.

» plus ou moins vives selon que j'é-
 » tois plus ou moins appliqué à l'é-
 » tude. Ce qui nous doit faire con-
 » jecturer avec quelle force & quelle
 » grande vîtesse les esprits animaux
 » sont agités dans ces momens «.

Jacques De Vallée, Seigneur *Des-Barreaux*, ce bel esprit du dernier siècle qui nous a laissé un sonnet si fameux & si devout qu'il composa quelque tems avant sa mort, se plaisoit à changer de domicile selon les saisons de l'année. Il alloit chercher le soleil sur les côtes de Provence pendant l'hiver & passoit à Marseille ces trois mois de la vilaine saison. La maison qu'il appelloit sa favorite, étoit dans le Languedoc chez le Comte de *Clermont Lodeve*, où il disoit que la bonne chere & la liberté étoient assises sur leur trône; quelquefois il alloit sur les bords de la Charente voir *Balzac*; de-là il passoit à Chenailles sur la Loire, maison agréable & de plaisir; enfin, sur la fin de sa vie il se retira à Châlons sur Saone, le meilleur air, disoit-il, & le plus pur qui soit en France. C'étoit par des voyages aussi gracieux, qu'il fut

conserver cette liberté d'ame qui lui faisoit mettre tant de sel & d'agrémens dans ses conversations (n).

Après ces observations nous nous croyons en droit de conclure , qu'il est très-intéressant de choisir la saison où l'esprit montre le plus de vigueur , lorsqu'il s'agit de travailler à quelque ouvrage qui doit nous assurer un nom dans la postérité. Il nous semble que l'imagination est plus féconde depuis le mois de Mars jusqu'au mois d'Octobre. C'est le tems où la nature est plus riche , que nous éprouvons un plus grand nombre de sensations , & que nous avons par conséquent un plus grand nombre d'idées. Depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mars les sens sont plus tranquilles. C'est le tems où nous pouvons revenir sur nos idées , les comparer , & en tirer des conséquences. C'est sur ce principe que nous engagerions à ne se livrer aux ouvrages qui appartiennent à l'imagination , que pendant le printems & l'été , tandis que nous conseillerions de ne polir ces sortes

Attention
qu'il faut avoir aux Saisons , relativement à la nature de ses travaux.

(n) Voyez le Dictionnaire de Bayle , Article Des Barreaux , note E.

d'ouvrages & de ne travailler à ceux qui dépendent du jugement que pendant l'hiver & une partie de l'automne.

Ainsi des principes déjà posés on en peut déduire ces corollaires comme autant de conséquences certaines.

COROLLAIRE I.

Les saisons ainsi que les climats agissent efficacement sur les esprits.

COROLLAIRE II.

La maniere générale dont agissent les climats doit nous indiquer la maniere spéciale dont agissent les saisons. Ce qui est une suite nécessaire de notre système.

COROLLAIRE III.

On doit avoir égard aux saisons lorsqu'il s'agit d'entreprendre quelque ouvrage qui se rapporte soit à l'imagination, soit au jugement.

COROLLAIRE IV.

Ainsi les saisons deviennent un moyen physique soit pour aider le génie, soit pour regler les opérations de l'ame.

C H A P I T R E V.

Du pouvoir de l'Éducation sur les esprits.

LE terme d'Éducation pris dans un sens général , est équivoque. Tantôt il signifie la manière d'instruire les jeunes enfans & de diriger leur conduite suivant une certaine morale pratique , ou suivant certains usages. Tantôt on l'applique aux soins que l'on prend pour nourrir , élever & entretenir ces mêmes enfans. L'esprit & le corps qui sont les sujets de l'éducation , ont donné lieu à ces deux sens. Mais sous quelque face que l'on considère l'éducation , elle a des droits incontestables sur la manière d'être des hommes ; c'est ce que nous allons voir en la considérant soit comme spirituelle , soit comme corporelle.



ARTICLE I.

De l'Éducation spirituelle.

Nécessité de
l'éducation
spirituelle,

L'ÉDUCATION morale d'un enfant ressemble à la culture des plantes. Celles-ci portent de plus ou de moins excellens fruits , à raison des soins que se donne le Jardinier. De même aussi la bonne ou mauvaise conduite de l'homme dépend souvent des premières impressions qu'il a eû pendant sa jeunesse qui quelquefois se prête aux formes que l'on souhaite lui donner. Vient ensuite l'habitude , qui est une seconde nature : de sorte que l'on diroit que la vertu est comme naturelle chez les uns , & que le vice est comme inné chez les autres. *Licurgue* , ce fameux Législateur , nous en donne un exemple sensible dans ces deux chiens , qui , nés du même pere & de la même mere , acquièrent par l'éducation des inclinations fort différentes , l'un étant devenu fort gourmand , & l'autre bon chasseur (o). Le pouvoir de l'é-

(o) *Plutarchus de præclaris Lacedæmoniorum*

ducation morale sur les ames une fois établi , il doit s'ensuivre la nécessité d'une bonne éducation. Car si les premières impressions sont si difficiles à effacer , on doit conclure qu'il faut n'en donner , ou n'en recevoir que de bonnes.

Il ne faut pas s'imaginer que l'éducation morale que l'usage fait regarder comme spirituelle , soit totalement indépendante des organes corporels. Ce seroit une erreur. Lorsque je donne des préceptes , l'air est remué par mes paroles ; cet air agité frappe l'oreille , le nerf acoustique est ébranlé , à l'occasion de cet ébranlement l'ame de celui qui m'écoute , est avertie de la maniere dont je pense. Tout ce qui vient de s'exécuter chez moi , s'exécute chez lui d'une maniere inverse : car la façon de recevoir les impressions , les sentimens , les pensées , est la mécanique renversée de celle qui les communique. Preuve évidente que cette éducation qui paroît toute spirituelle , & qui paroît ne s'exécuter que par des voies immaté-

L'Education morale n'est pas indépendante des sens.

diſtis. Et de modo pueros educandi. Voyez la Fable 165 de la Fontaine.

rielles, est encore dépendante de nos corps. C'est ce point de doctrine que nous allons examiner. Il est trop essentiel à la perfection de notre ouvrage pour le passer sous silence, ou pour ne pas y insister.

Division
de l'Éduca-
tion morale.

Nous diviserons donc avec *Plutarque* l'éducation morale en nature, raison, & usage (*p*). La nature est ce champ où les connoissances sont semées. La raison n'est autre chose que le jugement, où les préceptes qui font germer ces précieuses semences, les empêchent de se corrompre, & les délivrent de tout obstacle. Enfin l'usage est l'emploi du fruit qu'ont produit les plantes cultivées avec si grand soin. La nature fournit donc le principe; les progrès & l'accroissement sont dûs aux préceptes, ou au jugement; l'usage enfin met le dernier sceau à l'ouvrage. Ces trois parties de l'éducation sont assez intéressantes par elles-mêmes pour qu'on les examine séparément afin de découvrir la part qu'y prennent les corps.

De la nature.

1. La partie la plus nécessaire dans

(*p*) *Oper. moral. tract. 1. de modo pueros educandi.*

l'éducation c'est la nature. Sans elle tous les soins sont superflus. Elle est précisément le terroir qui donne la bonne ou mauvaise qualité aux plantes (q). Suivant nos principes elle n'est qu'une certaine disposition des organes sur laquelle les climats, le régime de vivre & plusieurs autres causes physiques ont un pouvoir incontestable. L'éducation morale qui fait abstraction de la nature, ressemble à la routine d'un Jardinier qui sème sans faire attention à la qualité du sol ou de la graine. Il est des terrains ingrats que l'on cultiveroit en vain. Il est des arbres secs qui se rompent plutôt que de plier.

Tant que l'ame demeurera unie au corps, il y a des loix auxquelles elle sera tellement assujettie, qu'il n'y a que sa dissociation qui puisse l'en délivrer. L'impression de l'éducation sur

(q) *Imprimis naturâ opus est, quâ repugnante irrita sunt omnia Natura namque nostra, agri, doctorum præcepta, seminum rationem habent. Institutio à puero tempestivæ sationi respondet. Locus verò disciplinæ accommodatus, aëri ambiēti, ex quo iis quæ à terrâ nascuntur alimentum suppeti. Diligens studium agricultura est. Tempus autem hæc ad plenam nutritionem confirmat. Hip. Sect. 1. lib. qui inscribitur Lex.*

les ames par le moyen des mouvemens physiques, est une de ces loix générales qui sont à l'abri de tout anéantissement. Ainsi des organes plus ou moins bien disposés, seront les causes d'une meilleure ou d'une moindre éducation ; c'est-à-dire, constitueront ce fond capable de fertiliser ou d'étouffer les semences que l'on y confiera.

Or en ne consultant que la saine raison, il paroît certain que les organes des sens exacts & libres, un tempérament dans lequel les fibres soient suffisamment tendues & aisément vibratiles, un sang qui fournisse des esprits déliés, actifs, donnent cette heureuse constitution où les soins de l'éducation seront récompensés au centuple. Toutes les dispositions qui varieront en quelque chose de cette heureuse constitution, feront aussi varier les succès de l'éducation. Ces dispositions sont-elles douteuses ? les effets de l'éducation seront incertains. Sont-elles tout-à-fait mauvaises ? peines inutiles, éducation vaine. De-là ce précepte que nous donnerons dans la suite, qu'il faut corriger la
la

la nature défectueuse avant que l'art cherche à l'embellir & à la perfectionner. Jamais l'éducation morale ne changera des fibres trop grossières, en des fibrilles plus délicates, ni un sang fougueux en un sang plus modéré. Jettons nos regards sur le fils de *Cicéron*. Les Historiens rapportent que malgré tous les soins qu'on avoit apporté pour le bien élever, il paya la sagesse & la science de son pere par beaucoup d'ignorance. Il fut cependant à Athenes, le centre du sçavoir & de la politesse; il étudia sous *Cratippe*, le Philosophe le plus estimé de son siècle; il avoit en main les écrits de son pere, les livres de ces génies si estimés qui vivoient de son tems, & qui avoient vécu avant lui. Il faut donc avouer qu'on ne peut recevoir une bonne éducation si la nature n'a mis en nous d'heureuses dispositions, ou si l'on ne supplée par l'art aux dispositions que la nature nous aura refusé (r).

(r) *Nam nihil invitâ facies, dicesse Minervâ.
Naturâ fieret laudabile carmen, an arte,
Quæsitum est. Ego nec studium sine divite venâ,*
Tome I. L1

Le Centaure *Chiron*, cet ancien Médecin que *Pelée* donna pour Précepteur à *Achille*, étoit fans doute pénétré de cette vérité que la complexion des corps & les qualités du sang & des humeurs étoient requises avant de donner des préceptes. Pour disposer de bonne-heure son élève aux emplois pénibles de la guerre qui devoit faire son unique occupation pendant toute sa vie, il le nourrissoit d'une maniere extraordinaire ; il lui faisoit avaler la moëlle des lions & des sangliers, afin qu'il prit la force & le naturel de ces bêtes féroces, accoutumées au sang, au carnage & à dévorer les autres animaux (s).

De la raison. II. Dans l'éducation morale on peut entendre deux choses par la raison ; 1^o. la maniere dont nous acquerons nos connoissances, 2^o. les préceptes.

Si nous pensons murement à l'origine de nos connoissances & à leurs

*Nec rude quid profit video ingenium : alterius sic
Altera poscit opem res , & conjurat amicè.*

Horatius de arte poet. vers. 408.

(s) Voyez l'Histoire Poétique du P. *Gautruche* corrigée par M. l'Abbé de B ***. liv. 2. chap. 16.

progrès, par quelque cause que ce soit, nous verrons que plus nos organes se développent, plus notre entendement se développe aussi : que plus nos organes sont ébranlés, plus nos connoissances se multiplient : que la différente texture & les divers degrés de sensibilité des organes occasionnent la variété des caractères : que ces organes peuvent être tellement modifiés par les climats, le régime de vivre & les autres conditions de la vie, qu'on ne se ressemble plus à soi-même à l'âge de vingt ans & à l'âge de quarante. Nous n'avons que deux sortes de sensations, le plaisir & la douleur. Ces deux sentimens excitent dans l'enfant mille mouvemens ; il pleure, on lui présente ce qui lui est nécessaire ; sa nourrice lui parle, son oreille devient attentive, elle s'accoutume aux sons & en apperçoit les différences ; la langue par la sympathie qu'elle a avec l'ouïe, articule confusément quelques monosyllabes, puis des mots un peu plus longs ; les yeux qui voient souvent le même objet s'y habituent, & les distinguent de tous les autres ; la mémoire lui applique

le nom qu'on lui a donné , & en retient toutes les qualités ; l'imagination jointe au raisonnement , verra les rapports & les différences qu'aura cet objet avec tous les autres. C'est ainsi que nous acquerrons nos premières connoissances sans aucune regle réfléchie de notre part , ou de ceux qui nous approchent. Tout n'est que machinal , & il n'y a que le sensible qui nous frappe & qui puisse se faire connoître de nous.

Sommes-nous plus avancés en âge ? on nous confie à des maîtres pour en recevoir les préceptes , on nous met des livres entre les mains pour en retenir les maximes. C'est encore par la vûe & par l'oïïe que nous recevons ces instructions. Ce n'est qu'en faveur de telle ou telle motion excitée sur ces organes & des mouvemens conséquens , que l'ame est imbue de tel ou tel précepte. De quelque manière que les connoissances soient transmises , communiquées , reçues , imprimées on y apperçoit toujours une mécanique évidente. Il est vrai que par les motions primitives que l'art excite sur les sens , les fibres acquie-

rent une certaine facilité pour se mouvoir, sur-tout si ces motions sont répétées : mais l'aptitude au mouvement existoit antérieurement. Les préceptes ne peuvent donc fructifier que dans ce fond fertile & heureux, où la nature feroit, pour ainsi-dire, tout par elle-même ; que dans ces terrains qui ne diffèrent que de quelques degrés de ce fond fertile & heureux ; que dans ces champs cultivés, préparés & améliorés par l'art. Si l'on réussissoit à changer les caractères par les préceptes, verrions-nous tant de monstres sortir du sein de la sagesse ; *Senèque*, *Socrate*, *David* : quels maîtres ! *Néron*, *Alcibiade*, *Absalon* : quels élèves ! Persuadés de l'insuffisance des leçons pour nous rendre meilleurs, ou plus ingénieux, nous ne parlerons pas de l'éducation spirituelle dans la suite de ce traité : car 1°. nous avons des moyens physiques qui vont directement à la source du mal ; tels sont les climats, le régime de vivre, le changement de tempérament, toutes les parties de la Thérapeutique, &c. 2°. Ce traité n'est pas fait pour ceux qui jouissent

de toute la liberté d'un esprit sain ; mais seulement pour ceux dans lesquels une nature ingrate a mis des dispositions contraires au libre exercice des fonctions animales , & par conséquent impénétrables à la puissance de l'éducation morale.

De l'Usage. III. L'usage n'est pas la partie la plus à négliger dans l'éducation. L'on acquiert des talens dans le secret ; il s'agit de les mettre au jour. Il n'y a point de science pratique qui n'enseigne la direction & la fin de son objet. La Rhétorique nous apprend à bien discourir , la Logique nous conduit à la vérité , la Médecine nous présente les moyens pour entretenir l'homme dans sa santé & pour le guérir de ses maladies , la Géométrie la règle & le compas à la main , nous fait mesurer toutes les grandeurs , l'Arithmétique & l'Algebre vont jusqu'à la démonstration ; il n'est pas en un mot , dans les Mathématiques , dans les arts , dans la morale & dans la religion , de connoissances dont on ne puisse tirer des conséquences pratiques. Or il est certain que l'usage qu'on fait de ces conséquences ne peut se faire que par

un mécanisme évident. Qu'on nous permette ici d'éviter la longueur du détail.

L'usage peut encore être considéré relativement à l'emploi que l'on fait de ses talens dans la société. Le choix des compagnies, nous dit-on, dans les traités de l'éducation morale, est ce qu'il y a de plus important. On connoît aisément les hommes par la société. Les corbeaux font sur les cadavres, & les abeilles sur les fleurs. L'exemple est encore une de ces choses qui nous font prospérer ou échouer dans l'usage. Il y a tant de mauvais exemples, qu'on pourroit dire avec les Anciens : *Legibus non exemplis vivendum*. Rarement choisit-on le meilleur modèle, & le cœur humain est si dépravé, qu'il est d'abord affecté de ce qui est le plus mauvais. Je m'arrête sur ces excellentes maximes de la morale, & je ramène tout à mon principe. Notre conduite est réglée sur nos penchans & notre façon de penser ; nos penchans précèdent de la force de nos vertus ou de nos passions, dont nous avons mis le mécanisme à découvert en

parlant de la volonté ; notre façon de penser émane d'une certaine suite de raisonnemens & de jugemens dont nous avons fait voir les ressorts en traitant de l'entendement : l'usage est donc mécanique par-tout ; & s'il a plus de droits sur nous que les préceptes , c'est qu'il influe plus directement sur les organes de nos sens.

Explication
de notre sen-
timent sur
l'Education
morale.

Ce que nous venons de dire sur l'éducation spirituelle doit s'entendre dans le général. Il est des cas particuliers où sa puissance se manifeste toute entière. En général, l'éducation morale s'opere par des voies mécaniques. C'est elle qui excite en nous des mouvemens qui n'auroient jamais été excités par d'autres moyens. C'est elle encore qui donne aux fibres une certaine facilité pour se mouvoir. Mais tout cela n'opere pas directement sur un naturel tout-à-fait disgracié. Il est des pierres d'une telle essence qu'elles ne produiront jamais aucun éclat malgré tout le poli qu'on tâchera de leur donner. Dans le particulier l'éducation nous procure une infinité de connoissances, soit pour la vie intérieure , soit pour la vie civile ;

civile ; elle nous rend affables & nous fait aimer & désirer de chacun ; elle nous fait modérer certains appétits dépravés de notre nature , qui nous feroient haïr par leur impétuosité. C'est donc avec raison que de grands philosophes n'ont pas dédaigné de consacrer leurs veilles dans la vûe de donner aux hommes des maximes de probité , de politesse , d'amour pour ses devoirs , & de complaisance selon la coutume , les temps & les circonstances. Ne pourrions-nous pas écrire ici les noms des *Fenelons* , des *Crouzas* , des *Lokes* & des *Rollins* , qui par les sentimens d'humanité qu'ils ont voulu inspirer à tous les hommes , se sont élevés au-dessus de l'humanité même. Nous inscririons aussi volontiers ici *Jean-Jacques Rousseau* , si , par une métaphysique trop recherchée & souvent déplacée , par des leçons bisarres & inspirant souvent la haine des hommes & des talens , il n'eut fait plutôt de son *Emile* un sauvage raisonneur , qu'un citoyen policé (1).

(1) *Emile* , ou de l'Education par J. J. Rousseau
Citoyen de Geneve. Amsterdam. 1765.

Nous ne revoquons donc pas en doute le pouvoir particulier de l'éducation morale sur les esprits. Un seul coup d'œil sur une personne qui a reçu cette éducation , & sur une autre qui ne l'auroit pas reçu , nous démentiroit bien vîte. Chacun fait encore que les meilleurs terrains sont ceux qui deviennent le plus aisément en friches , lorsqu'on n'a pas le soin de les cultiver. Ce que nous prétendons assurer ici , c'est qu'elle n'est pas indépendante de nos sens , & qu'il ne faut pas toujours tout en attendre. Il se trouve des personnes dont il faut corriger la constitution corporelle avant de leur donner des préceptes. Il y en a d'autres qui ont besoin de causes qui agissent directement sur le principe qui fait la différence des esprits , afin de posséder ou de rectifier quelque talent que l'éducation morale malgré toute sa puissance n'a pû leur donner , ou du moins perfectionner. Ce qui établit l'étendue de la Médecine & la nécessité de ce Traité. Tout ceci paroîtra d'abord tenir un peu du paradoxe , mais ce système est pris dans la nature de la

chose , & porte avec lui un caractère de vérité ineffaçable.

ARTICLE II.

De l'Éducation corporelle.

Nous appellons Éducation corporelle le régime de vivre que l'on fait observer à un enfant depuis le moment de sa naissance , jusqu'à un âge où la raison commence à faire briller quelques-uns de ses rayons : car c'est alors que devenu jeune homme , il est livré à lui-même , & qu'il est libre dans le choix des choses non naturelles.

Ce que l'on doit entendre par Éducation corporelle.

Il semble d'abord que la nature ait ordonné à chaque mere de nourrir ses enfans. Une pernicieuse coutume établie en France , a fait désobéir les meres à cette intention de la nature. Outre que cette loi est avantageuse pour la santé de la mere , elle l'est aussi pour celle de l'enfant. Nous n'avancons rien ici qui ne soit très-probable , & que la raison ou l'expérience ne confirme (u).

Que les meres doivent nourrir leurs enfans , par rapport à elles-mêmes.

(u) De l'Obligation aux meres de nourrir leurs

En effet il en est de même de la sécrétion du lait supprimée , comme de la suppression de toutes les autres sécrétions. Le lait qui reflue dans la masse du sang , l'aigrit , l'enflâme , l'épaissit. La pléthore est le moindre mal qu'il puisse procurer : à cette pléthore se joint ordinairement la cacochimie : de-là naissent mille obstructions , des fièvres exanthématiques , des érysipèles , des abcès , des skirrhes & des cancers que les opérations les plus cruelles peuvent seules guérir , ou que la mort la plus douloureuse peut seule terminer. C'est en allaitant leurs enfans que les meres peuvent éviter tous ces maux. N'est-ce pas l'intention du Créateur , qui ne leur a donné deux mamelles que pour cet usage. L'embonpoint , la fraîcheur & les graces d'un beau sein sont-elles préférables à la douce satisfaction de donner à son sang même son propre sang pour nourriture. Les bêtes les plus féroces présentent à leurs petits leurs mamelles pour les

enfans . par M. Hecquet D. M. P. Voyez aussi la thèse
Ergò prolem lactare matribus saluberrimum. 11.
 Aprilis 1741.

allaiter. N'y auroit-il donc que les femmes qui favorisées d'un naturel plus doux, voudroient surpasser en cruauté les bêtes les plus cruelles, & par une injustice criante, refuser à leurs enfans ce qu'elles sont obligées de leur donner ? Elles seront moins fécondes sans doute, puisqu'une fois devenues nourrices, elles éviteront les voluptés de la couche nuptiale ; mais au moins elles auront la consolation de voir croître une famille saine & robuste. Les femmes qui deviennent grossières si souvent, ne peuvent pas jouir de cet avantage. Les parties continuellement fatiguées par les travaux des grossesses, perdent leur ressort, & ne mettent au jour que des embrions infirmes & valétudinaires. Il en est de même de la matrice que d'un champ qu'il faut laisser reposer, si l'on souhaite faire une bonne récolte ; si on l'épuise par le travail, la semence qu'on y jettera trompera l'espérance du moissonneur.

C'est donc déjà un grand avantage pour les familles que les meres allaitent elles-mêmes leurs enfans. Il est

Et par rapport à la santé de leurs enfans.

encore d'autres salutaires effets que continue d'éprouver l'homme qui vient de naître. L'estomac & les intestins sont chargés d'une lie qui s'y est amassée avant la naissance, & dont il faut les débarrasser pour éloigner mille maladies qui sont prêtes à fondre sur la tête de l'enfant nouveau né. Les engorgemens, la mauvaise chylification, les tranchées, les vers, le rachitis, le marasme feroient les fruits de cette terrible négligence. L'art ne trouvera jamais de purgatif plus doux, ni de mieux proportionné à la délicatesse des organes de l'enfant, que le lait de la mere qui paroît aussi-tôt après l'accouchement. Il est alors une liqueur sereuse & légère qui débarrasse l'estomac de ses impuretés, qui facilite l'écoulement des urines, qui provoque doucement la transpiration, qui nourrit autant qu'il est nécessaire, à cause de cette conformité qu'il trouve dans toutes les humeurs, & par cette facilité qu'il trouve à s'y mêler, tirant leur origine de la même source. Le lait d'une autre femme fût-il en soi meilleur, il sera relativement moins bon pour

l'enfant , parce que ce sera pour lui un changement de nourriture , & que ce lait aura moins d'analogie avec toutes les liqueurs qui coulent dans ses veines.

Tant de raison devroient sans doute engager les meres à allaiter elles-mêmes leurs enfans. Un motif plus puissant devroit les y engager encore plus : c'est que le caractère des nourrissons se trouve plié sur l'humeur des nourrices. Une nourrice colere nous présente des élèves féroces & cruels ; une nourrice voluptueuse nous offre des nourrissons lascifs ; une nourrice adonnée au vin élève des enfans qui sont enclins à l'ivrognerie. *Diodore de Sicile* rapporte que la nourrice de *Néron* aimoit le vin , & qu'en conséquence son nourrisson fut ivrogne. Le même Auteur attribue la cruauté de *Caligula* à la coutume qu'avoit sa nourrice de s'enduire le mamelon de sang pour le faire prendre à son nourrisson. Que tous ces faits soient apocriphes , il n'en sera pas moins vrai que les nourrices communiquent leurs tempéramens à leurs élèves , & par consé-

Pouvoir de
la lactation
sur les esprits,

quent les qualités de leurs esprits & de leurs cœurs.

Lorsque nous disons que les meres doivent nourrir elles-mêmes leurs enfans , nous ne l'entendons que de celles qui sont douées d'un excellent caractère & de talens qui supposent en elles un certain génie. Nous en écartons toutes celles dans lesquelles les défauts sont trop remarquables & dans lesquelles on n'entrevoit que la vie végétative ou animale. C'est alors qu'il faut avoir recours à une seconde mere qui reçoive l'enfant étranger entre ses bras , & lui transmette ses vertus & son naturel. Le choix des nourrices est ce qu'il y a de plus important pour la vie & pour les mœurs des hommes. Ce que nous avons déjà dit suffit pour en démontrer la vérité. Car si le lait a un tel pouvoir sur le corps des enfans , qu'il opere sur eux les mêmes effets qu'il a souffert dans les nourrices , comme on le voit par les médicamens qui , donnés aux nourrices , operent par la lactation les mêmes effets dans les nourrissons ; pourquoi ne pas estimer de-là son pouvoir sur les esprits , puisque les

différentes modalités des corps emportent essentiellement avec elles les différentes modalités des ames.

S'il est certain comme on l'a observé depuis des siècles entiers, que les passions ou les vertus se transmettoient par la lactation (x); il n'est pas moins certain que les enfans allaités par leurs meres, mettant toutes choses égales, sont beaucoup plus spirituels que ceux qui ont été confiés aux soins d'une nourrice. Sans doute que cela ne vient que de cette parfaite analogie des sucs fournis & des humeurs à conserver: tandis que les enfans livrés à d'autres mains doivent ressentir les funestes effets d'un changement subit. Si l'économie animale ne se trouve pas totalement dérangée dans ces conjonctures, elle est cependant endommagée dans ses ressorts. Ce n'est plus ce jeu aisé, libre

(x) Voyez *Ambroise Paré* 24. liv. de la génération, chap. 24. *Harmonia Gynæcior*, part. 1. ex Moschione, cap. 18. Lud. Bonaccioli *enneas muliebris*, cap. 8. sub fin. Helmontius, tract. infant. nutrit. pag. 623. Ettmullerus, *Collegium pract.* tom. 2. part. 1. pag. 1066. Reyes, *Camp. Elys. quæst.* 41. pag. 586. Fort. Licetus, de monstror; causis, nat. & diff. lib. 2. cap. 64. *Pædotrophix* Scævola Sammarthani, lib. 1.

& délicat ; c'est un travail dur , pénible & ingrat. Doit-on à présent s'étonner si peu d'enfans ressembtent à leurs peres ; & un pere courageux doit-il être surpris d'avoir engendré un lâche , de même qu'un homme spirituel d'avoir donné le jour à un stupide.

Déplorons donc l'aveuglement des femmes qui vivent dans ce siècle & dans cette contrée. L'on croiroit à les entendre , que l'éducation corporelle doit être totalement reléguée dans les campagnes & bannie des villes ; que des soins grossiers suffisent à des corps délicats ; que la simplicité d'une paysanne surpasse la politesse de leurs mœurs. Laissons débiter cette pernicieuse doctrine , & tâchons de résister au torrent. Voici nos conclusions sur cet article. Une mere doit allaiter son enfant , la nature lui dicte & lui en fait un devoir : elle ne peut se soustraire à ce commandement que par des raisons valables ; le corps de son enfant en sera toujours d'une plus heureuse constitution , & son esprit en sera toujours plus excellent. L'observation se trouve d'accord la-dessus avec le raisonnement.

Nous ne difons rien ici de toutes les chofes non naturelles qui peuvent entrer dans l'éducation corporelle , telles que l'air , l'exercice , la diète , &c. On pourra foi-même voir de quelle importance font ces chofes , foit par ce que nous en avons dit jufqu'à préfent , foit par ce qui nous en reſte à dire. Nous tirerons fimplemment ici quelques corollaires.

COROLLAIRE I.

Que l'éducation morale ne s'opère que par des voies mécaniques.

COROLLAIRE II.

Que l'éducation morale n'opere pas directement fur la nature des efprits.

COROLLAIRE III.

Que l'éducation morale n'eſt pas à négliger , puifqu'elle procure des mouvemens qui ne s'exciteroient jamais , ou qui ne feroient excités que très-difficilement par tout autre moyen.

COROLLAIRE IV.

Que dans l'éducation corporelle la

lactation est le premier soin. Que ce soin ne doit pas être confié à des nourrices étrangères, comme l'a établi la coutume ; encore moins à des animaux, comme le prétendent quelques Novateurs ridicules : les meres seules doivent allaiter leurs enfans.

COROLLAIRE V.

Que par ce moyen l'intégrité des fonctions de l'ame & du corps sera conservée. De-là il n'arrivera pas des changemens si considérable dans les familles, & l'on ne verra pas les enfans toujours héritiers des noms de leurs ancêtres & rarement de leurs vertus.

COROLLAIRE VI.

Que cette éducation corporelle est un vrai moyen physique de disposer les enfans à jouir de toutes les richesses d'un entendement libre & sain, & d'une volonté qui sent toute l'étendue de son pouvoir.



CHAPITRE VI.

De la Puissance des Tempéramens sur l'esprit.

CHACUN parle de son Tempérament & presque personne n'en connoît la vraie nature. Il est varié d'une manière infinie pour les autres, & est unique pour nous. Il est à la disposition intrinsèque des corps ce que la physionomie & la variété dans les mêmes traits sont au visage; il est à la forme distinctive des esprits ce qu'est le caractère dans les âmes, ou leurs manières d'être particulières; il a une fanté qui lui est propre & des qualités différentes de celles qui conviennent à d'autres complexions. Toutes ces choses ne peuvent se concevoir aisément qu'après que l'on se sera formé une idée exacte de la nature des tempéramens en général & que l'on aura fait un examen particulier de chaque espèce de tempéramens.

Idée générale des Tempéramens.

ARTICLE I.

Des Tempéramens en général.

Sentimens
des Anciens
sur les Tem-
péramens.

LES Anciens qui expliquoient tout par les quatre premières qualités des êtres, c'est-à-dire, par la chaleur, le froid, la sécheresse & l'humidité, croyoient que la diverse aptitude pour l'exercice de toutes les fonctions ne ressortissoit que de ces qualités primitives. De-là ils ont admis neuf espèces de tempéramens, quatre simples, quatre composés & un tempéré; les simples sont les tempéramens chauds, froids, secs & humides; les composés sont ceux qui renferment en eux deux des quatre premières qualités, tels sont les tempéramens sanguins, bilieux, pituiteux & mélancoliques; enfin le tempérament dit tempéré est cette constitution dans laquelle les qualités premières tiennent le milieu dans une juste proportion.

Observa-
tions sur ce
sentiment.
Infinité de

Nous ne cherchons pas à nous écarter des idées déjà reçues. Cependant nous pensons qu'on ne peut s'en

tenir à la division que les Anciens ont fait des tempéramens, qu'avec quelque restriction. Il y a autant de tempéramens qu'il y a de personnes qui existent. Tant de causes en effet concourent pour produire les complexions, qu'il est presque impossible qu'il n'en résulte qu'un certain nombre déterminé. L'origine, le sexe, l'âge, l'air, les saisons, les climats, la force du cœur, l'élasticité des viscères, le boire, le manger & toutes les autres conditions de la vie, sont autant de causes qui, variant elles-mêmes à l'infini, différencient tous les tempéramens & donnent mille nuances à la même espèce de tempéramens. C'est ainsi que parmi les couleurs primitives il se trouve dans chaque espèce une infinité de tons & de dégradations. Mais quand bien même il ne se trouveroit pas une si grande multitude de causes pour varier les tempéramens, le sang lui-même par ses diverses modalités peut seul fournir cette quantité innombrable de différences; ses particules varient dans leur configuration, dans leur mélange, dans leur nombre; elles va-

Tempéramens. La constitution tempérée rejetée.

rient dans leur principe & dans leur mouvement soit progressif, soit instinctif : tant de manieres d'être vont à l'infini. Comme l'esprit humain ne peut pas embrasser une aussi grande étendue , il faut lui fournir des termes de comparaison auxquels il puisse rapporter les principales différences qui peuvent s'observer. C'est pourquoi nous admettrons huit classes générales de tempéramens; quatre simples & quatre composés. Nous rejettons absolument la constitution tempérée : car nous ne pensons pas qu'il soit possible de rencontrer cette combinaison scrupuleuse, ou plutôt cette proportion géométrique, comme dit *Aristote*, dans des corps qui penchent tous les jours vers leur ruine. Ici ce sont les humeurs, qui, par leur continuel broiement, tendent à l'alcalescence; là ce sont les solides qui perdent de leur substance & de leur ressort.

Recherche
sur le prin-
cipe des Tem-
péramens.
Ridiculi-
té de
l'Astrologie.

Le point le plus essentiel n'est pas de savoir le nombre des tempéramens, il est bien plus intéressant d'en connoître la cause efficiente. Quelques-uns de nos peres qui n'avoient encore

encore vû que l'aurore de la Physique , ne pouvant appliquer leurs principes à tous les cas possibles , ont eu recours à l'Astrologie. Erreur pire que la premiere. Si l'on en excepte le Soleil , que peut sur nos corps l'influence des astres qu'ils reglent selon leur fantaisie ou selon leur besoin ? Faut-il la présence de la Lune pour faire des lunatiques ? Saturne y auroit bien mieux réussi avec ses quatre satellites. Faut-il forcer Jupiter à fabriquer ces humeurs joviales ? tandis que le Soleil par sa présence récrée toute la nature. Laissons les planettes en repos & ne les accusons pas de choses qu'elles n'ont jamais pu faire. Si Mars & Vénus sont coupables , ce n'est que de porter le nom de quelque criminel.

L'eau , la terre , le sel & le soufre sont les quatre agens que les Chymistes retirent de tous les corps par l'analyse. C'est de la combinaison de ces principes que dépendent les propriétés des mixtes. C'est aussi sur ce fondement que ces studieux observateurs des ressorts secrets de la nature ont établi toute leur doctrine sur les

Opinion
des Chymis-
tes sur la na-
ture des Tem-
péramens.

différentes constitutions des hommes. Si le soufre domine , disent-ils , c'est un tempérament chaud & sec , ou bilieux ; si c'est le sel , c'est un tempérament chaud & humide ou sanguin ; si c'est le phlegme qui est en plus grande abondance , c'est un tempérament pituiteux ; enfin si c'est le principe terreux qui surpasse tous les autres , c'est un tempérament mélancolique.

Notre doctrine sur la nature des Tempéramens.

Pour une plus grande exactitude nous ajouterions l'air à ces quatre premiers principes. C'est peut-être de lui que dépend l'élasticité de nos solides , & c'est sans doute de son mélange avec nos liqueurs que dérive un grand nombre de leurs propriétés. Mais sans chercher la cause éloignée des tempéramens , ne parlons que de leur cause prochaine. Il nous semble qu'elle n'est autre chose que la force mouvante du cœur , & la nature du liquide qui est à remuer ; ce qui constitue cette organisation de nos corps propre à caractériser la manière dont s'exercent nos différentes fonctions. En effet le pouls qui indique soit l'état présent du cœur comme premier

moteur, soit la nature, la quantité & le mouvement du sang comme source générale d'où sortent toutes les autres humeurs, nous dénote en même tems la maniere dont se comportent les fonctions vitales & naturelles; & si par malheur il arrive quelque dérangement considérable à notre machine, quel autre témoin plus sincere que le pouls peut interroger le Médecin? Il en est de même pour les fonctions animales. C'est par le pouls qu'on peut connoître toute l'étendue des facultés de l'entendement & de la volonté. Un pouls élevé, tendu, vif ou fort, désigne sans doute d'autres inclinations & d'autres mœurs qu'un pouls petit, souple, lent ou foible. C'est en parlant des tempéramens en particulier que nous allons en donner des exemples.



ARTICLE II.

Des Tempéramens en particulier.

ON ne doit pas s'attendre à trouver une Physiologie complète sur chacun des tempéramens. Nous avons cru devoir négliger la partie qui regarde absolument le corps, pour traiter plus en détail la partie qui regarde l'esprit. Ainsi nous allons commencer par développer le caractère des tempéramens simples, ensuite nous découvrirons celui des tempéramens composés.

PARAGRAPHE PREMIER.

Des Tempéramens simples.

PAR tempéramens *simples* nous n'entendons pas des tempéramens tellement pourvus d'une seule qualité, qu'ils en excluent toutes les autres. Ils feroient des êtres de raison. Ce que nous concevons ici, c'est que parmi les quatre premières qualités, il peut y en avoir une seule qui pré-

domine, les autres étant dans un rapport à-peu-près égal. Nous avons déjà dit que ces tempéramens étoient au nombre de quatre, savoir, le chaud, le sec, le froid & l'humide.

§. I. En général les personnes d'un tempérament chaud ont les cheveux Du Tempérament chaud. blonds, épais & crépus. La partie blanche de l'œil laisse entrevoir des lacs de vaisseaux sanguins assez considérables. Les caroncules lachrimales & les lèvres sont colorées d'un vermillon assez vif. La rougeur éclate sur le visage. Le pouls est élevé & fréquent, l'habitude du corps est maigre & robuste. La peau est brûlante. Les vaisseaux sont fermes, élastiques & capables de pousser avec force un sang compact & salin.

Si nous considérons leur caractère, nous verrons que ces personnes sont Caractère des personnes de ce Tempérament. promptes & emportées ; mais leur colère est un feu qui s'éteint à l'instant, & qui laisse à peine quelques traces de son ardeur. Elles sont bien-faisantes, portées à rendre service, douées d'un esprit assez propre pour les sciences, cependant sujet à se rebuter dans les difficultés & dans les

recherches. La vivacité & l'impatience produisent cet effet & les obligent de ne s'attacher qu'aux Arts qui ne sont que le produit d'un certain arrangement d'idées ou d'images, comme sont l'Eloquence, la Poësie, la Peinture, le Génie, l'Architecture, &c. Si nous pénétrons plus avant, nous les verrons agir sans réflexion, audacieuses, téméraires, lascives & dissolues.

Dans une telle complexion le sang est salin, subtil & circule avec une certaine activité; les fibres sont très-irritables & toujours dans un certain degré de tension. De-là les idées vives, il est vrai, mais les vibrations excitées étant de peu de durée, l'impression sera passagère, ce qui occasionnera cette légèreté que l'on remarque dans les personnes de ce tempérament, ce qui rendra compte aussi de cette colere aussitôt éteinte qu'allumée & de ce courage porté jusqu'à la témérité, qui est l'effet ordinaire d'une imagination vive, impétueuse & peu suivie de réflexions.

La liqueur prolifique dans ce tempérament a une grande activité. Les

vésicules féminales picotées , & pour ainsi dire , irritées procurent dans les parties de la génération un influx considérable de fluide animal. Source de ce penchant à la lasciveté qui devient presque insurmontable dans les personnes de la complexion dont nous venons de parler.

§. II. La chaleur est ordinairement suivie de la sécheresse : mais un tempé- Du Tempé-
rament sec.
pérament peut être sec sans être chaud. Les vieillards en sont un exemple : car leur complexion fait voir une sécheresse assez considérable sans chaleur. Nous pouvons donc assurer l'existence d'un tempérament sec , sans y admettre cette chaleur du tempérament chaud. La confusion que quelques-uns ont tâché d'apporter dans ces deux constitutions est donc inutile & frivole. Nous avouerons volontiers que ces deux complexions se ressemblent en bien des points : mais cette ressemblance n'empêche pas qu'elles ne soient réellement distinctes.

Dans le tempérament sec , la maigreur est bien plus grande que dans le tempérament chaud. Les vaisseaux

432 DES TEMPÉRAMENS.

sont plus compactes , plus étroits & plus élastiques. Les liqueurs sont en plus petite quantité , plus dépouillées d'humidité & plus âcres.

Caractère
des personnes
d'un Tempé-
rament sec.

De-là les hommes doués d'un pareil tempérament ont l'esprit plus léger & plus vif que les précédens , parce que l'activité des esprits compense leur abondance , parce que la vigueur des vibrations des fibres compense cette espece de rigidité qu'elles auroient pû acquerir. Ils sont prompts à se mettre en colere , à cause de la force avec laquelle toutes les impressions se font. Ils n'ont pas la mémoire heureuse & ils oublient facilement ; parce que les puissances mouvantes qui doivent réitérer les mêmes oscillations , n'ont pas assez d'énergie pour les renouveler dans le même nombre & avec la même vigueur , ce qui dépend de la résistance des fibres plus grande que l'effort de ces puissances.

Du Tem-
pérament
froid.

§. III. Le tempérament froid se reconnoît aux signes contraires du tempérament chaud. La peau est unie & sans poils , les cheveux sont fins & en petite quantité , le visage est pâle ,
la

la grosseur, la foiblesse, la lenteur & le froid font l'appanage d'un corps qui s'enfle facilement. L'examen du mouvement des arteres fait appercevoir un pouls lent & tardif. Enfin par la combinaison du maintien extérieur on peut présumer que les solides lâches & languissans poussent avec peu de vigueur des fluides aqueux & dénués de principes actifs.

L'infortune de l'esprit suit de près celle du corps. La délicatesse, la mollesse ; disons plus, l'oïveté font la fin de tous les plaisirs d'un homme de ce tempérament. La crainte, la timidité, les frayeurs sont les passions qui assiègent son ame. Ce n'est point un de ces génies farouches que l'on n'ose approcher : au contraire il est très-doux & très-complaisant. Ce n'est pas un de ces génies dont le solide, ou le brillant ravissent, c'est tout-au-plus une médiocrité supportable. Ce n'est point un de ces génies sublimes qui tendent toujours au grand ; la crainte de se gêner lui fait négliger les moyens propres à y parvenir & l'engage à se contenter du peu qu'il a, ou qu'il pourroit acquérir sans

Caractere
des personnes
d'un Tempé-
rament froid.

peine. Tous ces phénomènes s'expliquent facilement après ce que nous venons de dire.

Du Tempérament humide.

Caractère des personnes d'un Tempérament humide.

§. IV. Si la bouffissure survient & accompagne les symptômes déjà énoncés, on peut assurer que c'est un tempérament humide. Dans cette complexion l'on est peu enclin à la colere, ou à la vengeance. On ne raisonne point sans peine ni embarras. L'imagination est lente, l'esprit est rampant, presque charnel & ne s'occupe que de choses viles. On est mol, paresseux, dormeur, lâche & efféminé.

Quelles vibrations doit-on attendre des fibres lâches ? Quels mouvemens peut-on espérer d'un sang séreux & qui manque d'activité ? Tout ne peut être que sans force & sans énergie. Donc l'imagination sera tardive, le raisonnement embrouillé, le jugement peu certain, & la mémoire ingrate & infidèle. Voici en peu de mots toute la théorie qu'on peut donner sur le tempérament humide qui ne diffère qu'en quelques points de la complexion froide.

PARAGRAPHE II.

Des Tempéramens composés.

NOUS avons déjà dit qu'il y avoit quatre tempéramens composés, c'est-à-dire, quatre sortes de tempéramens qui résultoient de l'assemblage de deux qualités premières. Le tempérament chaud & humide s'appelle sanguin, celui qui est chaud & sec, se nomme bilieux, celui qui est froid & humide, reçoit le sur-nom de pituiteux; enfin la constitution froide & sèche, s'appelle mélancolique. C'est chacune de ces complexions que nous allons examiner en particulier.

§. I. Un corps peu garni de poils Du Tempérament sanguin. ordinairement blonds ou roussâtres, une habitude molle & grasse, des vaisseaux étroits quoiqu'en assez grand nombre, ou des veines assez larges & remplies d'un sang qui achève son circuit avec facilité, la peau colorée d'un rouge peu chargé, sont autant de marques qui dénotent un tempérament sanguin. Le pouls est

436 DES TEMPÉRAMENS.

égal & modéré; les sécrétions & les excréations se font librement; l'appétit, la digestion & la nutrition se dérangent rarement. Dans cette complexion la pente au sommeil est fort grande, & les sanguins peuvent être placés après les phlegmatiques, si on les considère du côté de la facilité qu'ils ont à dormir.

Caractère
des personnes
d'un Tempé-
rament san-
guin.

A l'égard du caractère, les sanguins sont braves, courageux & agissans; ils aiment le luxe, les plaisirs & le repos; ils bannissent les chagrins, les soucis & les inquiétudes; aimables & gracieux, ils ne cherchent qu'à mener une vie délicate & sensuelle. Mais dans le général, ce caractère se trouve quelquefois gâté par des vices assez laids lorsqu'ils sont trop sensibles: souvent on y remarque la pétulance, la pente aux querelles, l'emportement, l'effronterie, l'impudence & la lasciveté.

Ce seroit une erreur que de croire qu'on puisse être homme, & sans vice. Celui-là est le plus parfait qui a le moins de défauts. Il ne faut donc pas tant s'attacher aux difformités de ce tempérament, qu'aux beautés qui

lui sont propres. Cette heureuse imagination, cet esprit enjoué, cette facilité à s'exprimer, doivent sans doute le faire regarder comme une de ces complexions qui nous disposent le plus à la vie civile & à nous rendre propres pour la société.

Sans multiplier ici des raisonnemens que nous avons faits plusieurs fois, on peut conclure par cette heureuse habitude du corps & par cette aisance avec laquelle circule le sang, que les fibres des organes sont exactement tendues, & que les esprits en suffisante quantité sont poussés avec vigueur. De-là les idées promptes, le jugement vif & l'expression aisée. De-là la gaieté & l'enjouement. S'oppose-t-on quelques momens à cette humeur qui souffre difficilement la résistance, tout-à-coup on entrevoit des manieres dures & emportées? C'est ainsi que du choc de l'acier contre un caillou, naissent des étincelles. Enfin si l'on ajoute à ces principes l'abondance d'une liqueur féminale, active, on expliquera facilement ce penchant aux plaisirs charnels, qui est si violent dans ce tempérament.

438 DES TEMPÉRAMENS.

Nous en avons dit suffisamment pour que chacun puisse suppléer par son savoir & son habileté à ce qui manque à ce précis.

Du Tempérament phlegmatique.

§. II. Les marques essentielles auxquelles on peut reconnoître les phlegmatiques, sont des fibres molles & détendues, une bouffissure presque générale, des vaisseaux d'un très-petit diamètre & pleins d'un sang abondant en sérosité, & qui accomplit sa course d'un pas lent & mesuré.

Caractère des personnes phlegmatiques.

Si dans ce tempérament les fonctions du corps se font d'une manière foible & languissante, celles de l'esprit n'en sont pas plus actives pour cela. Vous ne trouverez point dans les phlegmatiques cette vivacité, ce piquant, cette subtilité de l'esprit, ce sublime, ce bon goût qui distingue du vulgaire : ils sont de ces caractères paisibles, doux & tranquilles ; leur imagination est lente, leur mémoire est infidèle, & rarement Vénus les regarde-t-elle d'un œil favorable.

Il n'y a rien ici qui ne soit physique & mécanique. Tous ces effets par-

tent du même principe. Dans ce tempérament le sang est presque lymphatique. Que de conséquences à tirer de cette cause ? De-là les sels dissous dans une trop grande quantité d'eau perdent toute leur force , & ne peuvent plus se faire sentir ; de-là l'activité des soutes modérée & empêchée dans son action ; de-là les fibres amollies , lâches & détendues ; de-là l'inaction des vaisseaux sur les humeurs , & la foiblesse du choc des liquides contre les solides ; de-là le peu de ressort des organes & la foiblesse des impressions ; de-là l'imagination lente , la mémoire infidèle , la douceur innée , la tranquillité physique & la continence habituelle des phlegmatiques.

§. III. Dans le tempérament bilieux les fibres sont plus rapprochées & plus élastiques , le diamètre des vaisseaux plus grand , le sang poussé avec plus de force & de vitesse que dans le tempérament sanguin. Le sang divisé par l'action & la réaction des causes mouvantes , parvient facilement aux vaisseaux capillaires de la peau ; ce qui la fera paroître d'une couleur rouge , mais plus

De tempérament bilieux.

foncée que dans les sanguins. La transpiration étant abondante, il est impossible qu'une partie de la matiere qui sert à la nutrition, ne s'envole avec les autres parties qui s'évaporent ; de-là la maigreur des bilieux.

Caractère
des personnes
bilieuses.

Les personnes qui possèdent un tel tempérament, ont l'esprit grand, facile, pénétrant, & tout-à-fait propre pour les Sciences, de sorte que l'on pourroit dire d'eux en faisant encore allusion à leurs tailles médiocres, ce que *Virgile* disoit autrefois des Abeilles : il y a de grandes ames dans ces petits corps. On remarque dans cette constitution une certaine sécheresse dans le sang, qui doit maintenir les fibres dans un certain degré de vibratilité. Or c'est dans cette facilité des fibres à se mouvoir, que dépend cette aptitude à saisir promptement les choses, & à en pénétrer facilement la nature, ce qui est le caractère propre de la complexion bilieuse.

Pour finir ce portrait, il faut ajouter une ferme résolution qui part plutôt de l'opiniâtreté que de la constance, & une colere qui prend plutôt son origine du tempérament que

du sujet capable d'aigrir. Le premier effet dépend de la vibratilité des fibres : alors l'objet est toujours représenté à l'esprit dans le même point de vûe , & sans jamais rien perdre de la force avec laquelle il imprime ou découvre en nous son image. On rapportera donc ce phénomène à la durée & à l'intension des oscillations des fibres & au renouvellement des mêmes oscillations en quantité & en qualité. Pour le second effet , il dépend de la seule force des motions excitées. Il est vraisemblable que les fibres étant très-vibratiles , les motions seront très-vives ; & qu'en conséquence de ces mouvemens , l'ame sera souvent affectée d'une maniere désagréable ; c'est ce qui lui fera concevoir des sentimens de haine d'autant plus vifs pour les objets , qu'ils la choqueront d'une maniere plus sensible & plus outrageante. Ces dispositions se trouvant dans les bilieux , on ne doit pas être surpris de les voir sujets à un emportement prompt & durable.

Les personnes rousses sont ordinairement de ce tempérament , mais poussé à son plus haut degré. Ainsi il

n'est pas étonnant de les voir malignes , méchantes , fourbes , rusées , intrigantes , parlant de tout & se mêlant de tout. On croiroit que *Juvenal* en a fait le portrait en parlant (a) de ce pauvre Grec auquel la faim donnoit tous les talens possibles. Dans ce seul homme vous trouviez un Grammairien , un Rhéteur , un Géometre , un Peintre , un Médecin , un Danseur de corde , &c. Il étoit en un mot tout ce que vous vouliez qu'il fut.

On fait par tradition que *Ronsart* étoit rousseau (b). Ce Poète étoit d'un orgueil insupportable , & tous ses contemporains s'en plaignoient. Il s'imaginoit que la poésie étoit née en France avec lui. Il regardoit le Parnasse avec les mêmes yeux

(a) Sat. 3. v. 72. *Martial* a aussi peint (lib. 12. *Epig.* 44.) un certain *Zoïle* dont il dit qu'il avoit les cheveux roux & la barbe noire , qu'il étoit borgne & boiteux & que ce seroit un grand hasard s'il avoit le cœur bon.

*Crine ruber , niger ore , brevis pede , lumine cæsus ,
Rem magnam præstas , Zoïle si bonus es.*

(b) C'est apparemment parce que la plupart de ceux de cette famille naissoient roux , qu'ils eurent le surnom de *Rouffart* , qu'on a depuis prononcé *Ronsart*. C'est la remarque de M. De La Monnoie , jugement des Savans de *Baillet* , tom. 4.

qu'un Conquérant envisage un pays qu'il vient de soumettre ; il se croyoit en droit d'y renverser tout & d'y établir de nouvelles loix. Malgré ces reproches il faut avouer qu'il y a de la grandeur & de la noblesse dans ses himnes & dans ses odes. Il avoit beaucoup de talens pour les vers liriques, & l'on peut dire sans exagération, que *Ronsart* étoit un Poète du premier mérite. Il étoit d'une complexion délicate. La goutte & plusieurs autres infirmités l'attaquèrent dès la cinquantième année de son âge ; il n'eut plus depuis qu'une santé extrêmement languissante, fruit ordinaire d'une vie déréglée. *Voyez la vie de Pierre Ronsard par Claude Binet.*

§. IV. Les mélancoliques enfin sont reconnoissables par des signes qui ne sont point équivoques. Vous les verrez avec un teint brun ou d'une couleur jaune, les cheveux noirs, la peau rude, une maigreur extrême, les vaisseaux étroits & fermes, un sang épais & visqueux, dont les humeurs ne se séparent que très-difficilement. Toutes ces marques distincti-

Du Tempé-
rament mé-
lancolique.

ves d'un tempérament mélancolique, font une fuite nécessaire de la nature grossière des molécules du sang, de laquelle part aussi ce génie particulier qui caractérise cette complexion sèche & froide.

Caractère
des mélancoliques.

En effet, les mélancoliques sont tristes, rêveurs, inquiets & craintifs. Quatre effets qui annoncent la cause énoncée ci-dessus. Les vaisseaux étant étroits & les parties du sang grossières, la circulation ne se fera qu'avec peine dans les vaisseaux capillaires à cause de la proportion peu exacte des molécules du fluide qui doit entrer, & du diamètre du canal qui doit recevoir. De-là l'effort de ces mêmes molécules; de-là la rénitence des parois du canal. L'action & la réaction se trouvent mutuellement répétées; c'est un choc consécutif, c'est un combat perpétuel: or tout ceci ne peut s'accomplir qu'il n'y ait une douleur véritable, quoique sourde, nous oserions même dire insensible, parce que les organes sont continuellement ébranlés par des mouvemens contraires à l'intégrité de l'œconomie animale. L'ame par rap-

port à son étroite liaison avec le corps , doit concevoir une vraie tristesse , être inquiète , & craindre sa dissociation.

Cette timidité & ce chagrin ne sont pas d'aussi grands maux qu'on pourroit se l'imaginer. Alors l'ame peu dissipée par les objets qui l'environnent , ne s'occupe plus que d'utiles rêveries , & estime tout selon sa juste valeur (*b**). On voit aussi pour l'ordinaire , les mélancoliques toujours pensifs & toujours absorbés dans les méditations. Par le principe déjà établi , l'on expliquera encore pourquoi les mélancoliques sont les personnes les plus propres à réussir dans les sciences abstraites , profondes & de longue haleine. Cette continuité & cette force des oscillations des fibres leur fournissent des idées justes , un raisonnement sain , & un jugement exact. Ajoutez à tous ces avantages , une mémoire heureuse & fidèle , & vous aurez les principaux traits du caractère qui appartient aux mélancoliques.

(*b**) *Cor sapientum ubi tristitia & cor stultorum ubi latitia.* Eccles. cap. 27.

Sentiment
des Anciens
sur la mélancolie.

Tous ces avantages ont fait dire à *Aristote* (c) que les grands personnages sont de naturel mélancolique. Il cite pour exemple *Empedocle*, *Socrate* & *Platon*. *Plutarque* pour confirmer cette vérité, nomme *Lisandre*, qui fut le premier auquel les Grecs firent des sacrifices & chanterent des himnes. *Marcuce* qui a recueilli ce que *Galien*, *Rufus*, *Possidonius* & plusieurs autres Auteurs ont écrit sur la mélancolie (d), ne manque pas de donner les éloges qui conviennent à la mélancolie naturelle. Il se trompe, il est vrai, sur la cause prochaine qu'il dit après *Galien*, être la noirceur des esprits. Nous sommes surpris qu'ayant reconnu un pareil principe, il entreprenne de réfuter *Averroës*, qui admettoit par la raison des contraires, la blancheur des esprits

Sentiment
de Marcuce.

(c) *Cur homines qui ingenio claruerunt, vel in studiis philosophiæ, vel in rebus administrandis, vel in carmine pangendo, vel in artibus exercendis, melancholicos omnes fuisse videamus? . . . annis verò posterioribus, Empedoclem, Socratem, Platonem, & alios complures viros insignes hoc fuisse habitu novimus, atque etiam partem ordinis poetarum ampliore.* Aristoteles. *Problematum sectio. 30. quæst. 1.*

(d) *Quadripartitum melancholicum* Gasparis Marcucii nobilis Lucensis Romæ 1645.

pour produire la gaieté (e). Le tempérament mélancolique feroit l'ambition de bien des personnes, si malgré cet air sombre qu'il répand sur le visage, il ne nous rendoit sujets à une colere qui ne sçait ce que c'est qu'oublier ou pardonner. Mais ce défaut est assez corrigé par cette irrésolution qui nous fait temporiser & nous fait hésiter longtems avant de nous déterminer. Le parti est-il une fois pris? c'est une fermeté sans égale, & une persévérance immuable. En un mot, cette modération jointe à la frugalité & à la sobriété, fait son panegyrique, aussi-bien que cette honte de ses erreurs & ce repentir des fautes passées qu'il inspire. Nous pouvons donc assurer :

COROLLAIRE I.

Qu'en général il y a une infinité de tempéramens que l'on peut absolument réduire à huit classes distinctes & réelles.

COROLLAIRE II.

Que la nature du tempérament

(e) Idem. *Part. 1. cap. 16.*

tire son origine de la nature du sang.

COROLLAIRE III.

Que la nature du sang règle son mouvement.

COROLLAIRE IV.

Que le mouvement du sang règle les mouvemens de l'ame, puisqu'on vient de voir que la circulation libre, aisée, rapide, dispofoit à la colere, à l'impatience, à la bravoure, à la témérité; tandis qu'un circuit lent & difficile du sang, nous rendoit triftes, timides, irréfolus, craintifs, &c. (f).

COROLLAIRE V.

Que le pouvoir des tempéramens ne s'étend pas feulemment fur les corps & fur les mœurs, mais qu'il difpofe encore à telle efpece de génie, & donne plus ou moins d'aptitude pour telle ou telle fcience.

COROLLAIRE VI.

Que les climats, le régime de vivre, l'éducation corporelle, ayant

(f) *Vid. Fred. Hoffman. lib. 1. feét. 1. cap. 9. §. 30.*

un pouvoir efficace sur la nature du sang, il est évident que ces causes doivent produire les mêmes effets sur les tempéramens. Donc par ces causes mécaniques, on peut apporter un changement notable à son tempérament, l'altérer, peut-être même l'échanger; donc l'on peut se procurer telle espece de caractère ou de génie; donc l'on peut permuter un fond ingrat & stérile, avec un fond abondant & fécond; donc les tempéramens sont un moyen physique pour acquérir de l'esprit, ou pour remédier à ses vices.



C H A P I T R E VII.

Du pouvoir du Régime de vivre sur les esprits.

Effet du Régime de vivre sur les esprits.

VOYEZ ce laboureur accoutumé aux travaux les plus durs ; cet homme qui ne se délasse de ses fatigues que par d'autres tourmens ; ce mercenaire , qui le front en sueur se contente de vils légumes à ses repas. On diroit que leurs ames s'épuisent par les peines de leurs corps. C'est presque toujours l'instinct qui les dirige. Si le génie paroît quelquefois , ce n'est que comme cet éclair qui sort d'un nuage fort obscur. Considérez maintenant cet homme délicat qui mesure son travail sur ses forces , ce citoyen des villes policées , qui choisit des alimens aussi agréables à son palais , que propres à sa constitution , ces profélites des sciences , qui dans le sein de la retraite compensent par leurs veilles , l'exercice nécessaire pour l'entretien de la vie & de la

santé. C'est dans ces corps où la raison & le jugement jamais obscurcis par les vapeurs des suc grossiers & indigestes, & jamais éteints par l'épuisement des forces, se montrent dans toute leur vigueur, & jouissent de tous leurs droits. Pouvoir étonnant du régime de vivre sur les esprits. Ce seroit en vain que l'on prétendrait le contester : l'expérience, maîtresse de tous les arts, & le sceau de la vérité, tireroit bientôt de l'erreur. Faites abstraction des climats, du sexe, des tempéramens, de l'une & l'autre éducation, &c. vous trouverez quelques faces de l'esprit, que le seul régime de vivre aura le pouvoir de colorer.

Ce n'est pas ici un dogme nouveau ; c'est une vérité reçue dans les siècles les plus reculés. Nous avons dans *Hippocrate*, une savante Dissertation sur cette matière. L'on diroit volontiers que cet homme divin auroit connu aussi bien les différens états de l'ame que ceux du corps. Nous serions trop longs, s'il falloit transcrire ici la Doctrine de ce sage observateur sur cet article ; nous nous contenterons

Autorité
d'Hippocrate.

de copier quelques endroits qui servent à prouver notre thèse. *Quod si*, dit-il (a), *recta adhibeatur victus ratio, prudentiores & acutiores præter naturam evadant. His autem conducit ut victus ratione quæ ad ignem magis accedat, utentur, & neque cibis, neque potionibus expleantur.* Après avoir examiné un autre tempérament, il ajoute : *Et hæc sanè curæ ejusmodi animus prudentissimus evaserit : prudentis igitur & imprudentis animi hæc contemperatio causa est, velut à me scriptum est, victus tamen ratione melior & deterior fieri potest.* Telle fut la façon de penser de ce sàvant Médecin sur le régime de vivre ; laquelle fut adoptée par *Socrate*, par *Platon*, par *Xenophon*, par *Galien* & par tous les autres Philosophes qui ont vécu après lui (b).

(a) Lib. 1. de salubri victus ratione, sub fin.

(b) Plato, lib. 2. & 5. de legibus, affirmat plurimum momenti ad pervestiganda hominum ingenia victus rationem adferre solere. Idem prorsus Galenus, lib. de cibis boni & mali succi. Item, lib. Quod animi mores, corporis temp. seq. cap. 9. Avertcès, lib. 5. collectan. cap. 32. Plinius, lib. 11. cap. 37. Cælius Rhodiginus, lib. 3. cap. 13. Marsilius Ficinus, lib. de sanitate tuendâ. Ant. Zava, Anat. ingenior. sect. 1. membr. 6.

Nous examinerons dans ce Chapitre ce que peuvent sur l'esprit les alimens, l'exercice & le repos, les récréemens & les excréments, la veille & le sommeil. Toutes ces choses non naturelles entrent dans le régime de vivre (c), & sont les seules dont il nous reste à parler, puisque nous avons suffisamment discuté les propriétés de l'air sur l'esprit en parlant des climats & des saisons, & que nous avons décrit les effets des passions en traitant de la volonté.

ARTICLE I.

Des Alimens.

DE l'action & de la réaction continue des solides & des fluides du corps humain, il doit s'ensuivre nécessairement le détriment des uns & la dissipation des autres. La nature, cette mere sage & pré-

Nécessité de la nourriture & de la boisson.

(c) *Sex sunt res non naturales : 1. aër , 2. cibus & potus , 3. motus & quies , 4. animi affectus , 5. retenta , excreta , 6. somnus , vigiliæ. Hoc nomine donata , quia usu vel abusu , bonæ naturales , aut malæ contra naturales fieri queunt. Boëthaave , instit. med. n. 745.*

voyante , nous offre des alimens tant solides que liquides , pour réparer ces pertes. Lorsqu'il s'agit d'en faire usage non seulement pour maintenir nos corps dans un état sain , ou pour les rétablir lorsqu'ils sont attaqués de maladies , mais encore pour procurer quelques avantages à l'esprit , ou le conserver dans la même assiette , l'on doit examiner scrupuleusement la quantité & la qualité de la nourriture & de la boisson que l'on prend. Nous allons proposer notre sentiment sur chacun de ces chefs assez intéressans pour mériter de notre part quelques détails.

PARAGRAPHE PREMIER.

De la quantité des alimens.

ON peut diviser les alimens en deux classes générales ; c'est-à-dire , en alimens solides & en alimens liquides. C'est de leur juste quantité que dépend l'intégrité de toutes les fonctions tant vitales & naturelles , qu'animales. Cette quantité doit être proportionnée à l'âge , au sexe , aux

forces , aux saisons , au tempérament , à l'exercice & au tems. Il y a même encore une proportion à garder entre le boire & le manger , sans laquelle il est difficile de fournir au corps une exacte réparation.

TITRE PREMIER.

De la quantité des alimens solides.

EN général la quantité des alimens solides doit toujours être médiocre. La sobriété est une de ces vertus qui conduit certainement à la perfection de l'entendement. La crapule au contraire , l'affoiblit , le gâte & souvent même l'éteint. L'estomac peu chargé de nourriture , a bientôt dissout par l'action de ses sucs le peu qu'on lui a confié. Toutes les parties du chile qui passent dans le sang sont suffisamment travaillées. Il ne reste rien dans les premières voies qui puisse troubler une seconde digestion. Rien ne peut donc gêner alors ni les fonctions du corps , ni l'action de l'ame. L'estomac au contraire est-il surchargé d'alimens ? il n'exécute son

devoir qu'avec peine. Un chile épais, mal travaillé, quelquefois aigri, passe dans les veines, & y cause un trouble qu'il est souvent bien difficile d'appaîser. Alors l'ame languit & semble être assoupie par les fumées des viandes & des mets que la volupté à préparé, & que la gourmandise a fait dévorer. Il est des peuples qui se contentent de peu, & dont la frugalité devroit nous servir d'exemple. Ils vivent plus longtems que nous, ils jouissent d'une meilleure santé & sont plus robustes, plus agiles, plus ingénieux, & plus infatigables que ceux qui sont moins tempérans. Les Allemands toujours voraces & toujours insatiables, craignent de mourir de faim, s'ils ne se remplissent de viandes, & appréhendent de mourir de soif, s'ils ne boivent à la Grecque. C'est cette maniere de vivre qui donne à la plupart des peuples du Nord cette rudeffe dans leurs mœurs, & cet engourdissement dans leur esprit.

*Celui qu'un noble esprit anime
A s'élever jusqu'au sublime,*

Doit

Doit suivre avec austerité

Les loix de la frugalité.

Qu'il se garde d'aller en lâche parasite ,

A la table des Grands encenser leur mérite.

Qu'il évite avec soin les débauchés fameux ;

Le vin que l'on boit avec eux

Offusque de l'esprit cette chaleur subtile (d).

C'est *Pétrone* qui parle ici , & ce Romain voluptueux doit être écouté lorsqu'il recommande la modération dans les plaisirs. Ce que nous venons de dire , on doit seulement l'entendre de la tempérance , & non pas d'une diète trop sévère. Nos corps qui transpirent continuellement , ont besoin d'une réparation continuelle ; sans elle ils seroient bientôt détruits : semblables au feu qui ne vit que par le détriment d'autres corps , & qui s'éteint si l'on ne lui fournit sa proie ordinaire. Par l'abstinence trop rigide les esprits se trouvent en très-petite quantité , & les fibres dans un tel état de

(d) *Artis severæ si quis amat effectus*

Mentemque magnis applicat , &c.

Tit. Petron. Satyric.

Tome I.

Q q

langueur qu'à peine l'ame peut-elle exercer aucune de ses fonctions.

On nous objectera peut-être que la faim rend ingénieux. *Nova artificia fames edocuit* (e). Cette objection n'est vraie que dans un certain sens : car il faut distinguer la faim passagere d'une faim presque continuelle, telle que peut être l'abstinence absolue dont nous parlions dans l'instant. Il faut encore distinguer ce génie propre aux ruses que donne l'appréhension de mourir de faim, de cette aptitude aux sciences, qui n'aît du concours de mille causes différentes. Ici ce ne sont que les derniers efforts d'une machine prête à se déranger, ou qui craint sa destruction : là c'est un arrangement & un ordre permanent. On compareroit avec raison tout ce à quoi peut nous engager la faim passa-

(e) Senec. *Epist.* 15.

Famem fuisse suspicor matrem mihi...

Nam illa omnes artes edocet ubi quem attigit.

Plaut. *Stichi Act.* 1. *Scen.* 3.

Omnia novit

Græculus esuriens, in cælum jusseris, ibit.

Juvenal. *Sat.* 3. v. 77.

Vid. etiam Auli Perlii Prologum.

gere à ces mouvemens que nous fait faire la nature sans que nous y fassions réflexion. Tels sont ceux d'un homme qui chancelle & qui est prêt à tomber. Sans qu'il fasse attention que c'est le défaut d'équilibre qui sera la cause de cette chute, il porte un pied, ou un bras, la tête même en avant, ou en arrière pour restituer l'équilibre où il manque. Tels sont ceux d'un homme qui appercevant quelque corps dur qui vient le frapper à la tête, présente son bras pour le parer, sans y réfléchir dans ce moment; aimant mieux que son bras reçoive l'impression du coup, que sa tête dont les blessures sont plus dangereuses. Ou bien il se retire en arrière, quoiqu'il ne fasse pas pour lors attention que la force diminuera d'autant plus, que le corps aura plus de chemin à parcourir. On peut aussi ajouter que dans la faim passagere les esprits ne manquent pas encore & qu'ils sont en assez grande quantité. L'estomac seul souffre dans ces momens & les autres parties du corps ont encore beaucoup de vigueur. Au lieu que dans cette diète sévère dont nous ve-

nous de parler , les esprits sont en très-petite quantité. D'ailleurs il ne s'agit pas ici de vibrations momentanées , telles qu'il en faudroit pour imaginer quelque subtilité : mais il s'agit d'oscillations constantes , durables & marquées , en un mot telles qu'elles sont nécessaires aux personnes qui veulent faire un usage suivi de leurs idées. Ces oscillations ne peuvent pas exister pendant l'abstinence absolue (f).

Nous disons donc que si l'on fait se prescrire la juste quantité d'alimens qui convient à son corps , laquelle a été mise par *Hippocrate* en proportion avec l'exercice (g) , & par le célèbre *Sanctorius* en proportion avec la dissipation , ce qui revient au même , les digestions doivent se bien

(f) *Commodo enim alimento amixto , stabilior longe animus evadit , quàm alimenti indigens. Hipp. De victûs ratione.*

(g) *Si enim inventa fuerit præter hæc cujusque naturæ conveniens ciborum mensura & laborum numerus , ita ut neque suprâ , neque infrâ modum excedat , inveniri exactè poterit in hominibus sanitas. lib. 1. de victûs ratione. Il ajoute encore Videndum est num cibus labores superet , aut labores cibos , an verò moderatè inter se habeant. Utrumcunque enim superetur , indè morbi oriuntur . . . qui comedit nisi etiam labore se exerceat sanus esse nequit.*

faire, le sang être d'une bonne nature & le suc nerveux en suffisante quantité. Les solides acquerront une grosseur proportionnée & une tension exacte. Disposition tout-à-fait convenable à celle que nous requérons pour le libre exercice des fonctions de l'ame. Nous ne pouvons nous empêcher de proposer pour exemple *Socrate*, qui s'étoit accoutumé à une vie si sobre, qu'il croyoit qu'on approchoit d'autant plus près de la Divinité qu'on se contentoit de moins de choses (h). *Platon* étoit aussi un exemple de sobriété (i). Tout le monde loue la tempérance de *Caton*, & chacun fait qu'il parvint à un tel degré d'éloquence, qu'on l'appelloit le *Demosthene* Romain. Le Poète & l'Orateur les plus estimés & les plus estimables, *Virgile* & *Cicéron*, étoient d'une sobriété sans égale (k). *Galien* ce subtile Péripatéticien & ce fameux

(h) *Xenophon memorab. lib. 1. pag. 731. Diog. Laërt. lib. 2. in vitâ Socratis. Histoire Ancienne par M. Rollin, liv. 9. chap. 4. § 1.*

(i) *Vixit autem cælebs & sobrius admodum. Platonis vita auctore Marfilio ficino.*

(k) *Cibi, viniq. minimi. Tit. Claud. Donatus in vitâ. P. Virgilii Maronis. Voyez aussi la Vie de Cicéron, liv. 12. jam cit.*

Commentateur d'*Hippocrate*, fut si sobre qu'il parvint à une extrême vieillesse sans avoir eu aucune grande maladie. Il observoit un régime si exact qu'il n'a jamais ni trop mangé ni trop bû, ce qui lui procura une santé non seulement continuelle, mais aussi ce qui lui donna une haleine douce & fort suave & une grande présence d'esprit jusqu'à la fin de ses jours (l). *Gassendi*, ce célèbre Philosophe, étoit très-sobre (m). *Barthole*, ce fameux Jurisconsulte, pesoit ses alimens & mesuroit sa boisson, afin d'avoir toujours l'esprit égal & toujours bien disposé. Les avantages que la sobriété procure à l'esprit sont donc réels, & le point où se trouve cette vertu est le milieu qui est entre la crapule (n) & l'abstinence absolue (o).

(l) Cælius Rhodiginus *lectionum antiquarum. lib. 16. cap. 40.*

(m) Lettres de Guy Patin. tom. 1. lettre 17.

(n) *Immodici sensus perturbat copia cibi*

*Indè quis enumeret quot mala proveniant ;
Corporis exhaurit virtutem animique vigorem*

Opprimit , ingenium strangulat atque necat.
Schol. Salernit.

(o) *Quantum decedit cibo & potui tantum decedit
spiritibus & viribus , quantum spiritibus tantum stu-*

Louis Cornaro, Vénitien, nous a laissé un traité de la sobriété. C'est par le moyen de cette vertu qu'il parvint à une extrême vieillesse & qu'il conserva jusqu'à la mort la finesse & la vivacité de ses sens. Aussi ne manque-t-il pas de faire un éloge complet de cette vertu qui préserve nos corps de mille infirmités, & qui donne plus de vigueur à notre esprit. C'est de cette source pure, dit-il, que naissent la vie, la santé, l'allégresse, l'application à l'étude des choses honnêtes, & les actions dignes d'une belle ame. La réplétion, la satiété, la crapule, les humeurs superflues, les vapeurs nuisibles, les intempéries, les fièvres, les douleurs, les ennuis, les périls de la mort s'enfuient devant elle comme les petits nuages devant le soleil. Par sa beauté elle attire les esprits généreux, elle promet à tous la conservation d'une

diis. Wedelius de Diatâ litteratorum. Non temerè tamen cibo & potui aliquid demendum est, sed ipso satiendum corpus, non onerandum, ut spiritus ad studia necessarij reficiantur, & aptè illud resarciatur ac restauretur, quod tùm caloris vi, tùm aëris circumfusi necessitate dissipatum à corpore fuit. Frid. Hoffmannus de prolongandâ litteratorum vi. à cap. 5.

vie douce & longue. Par la facilité dont elle est accompagnée elle invite chacun à obtenir des victoires sans beaucoup de travail. Enfin elle est la bénigne conservatrice de la santé du riche comme du pauvre, de l'homme comme de la femme, du vieillard comme des jeunes gens. Elle enseigne la modestie au riche, l'économie au pauvre, au mari la continence, à la femme la chasteté, au vieillard les moyens de se défendre de la mort, aux jeunes gens la manière de s'assurer une longue vie. La sobriété épure les sens, rend le corps agile, l'entendement vif, l'esprit prompt, la mémoire bonne, les mouvemens souples, les actions faciles. Par elle l'ame comme dégagée de la matiere qui l'embarasse, jouit de sa pleine liberté, le sang circule librement, une chaleur douce & tempérée est le fruit qui en résulte. Enfin toutes nos puissances par un ordre très-beau conservent un ordre très-beau.

Cornaro se cite lui-même comme une preuve authentique de ce qu'il avance. Ma vieillesse, ajoute-t-il, est préférable en tout à la jeunesse & à

la vieillesse d'un autre , parce que la sobriété l'ayant rendue exempte des troubles de l'ame & des maladies du corps , elle ne se ressent pas des incommodités dont une infinité de jeunes gens & de vieillards languissans sont assaillis. Pour faire comprendre combien je suis sain de corps & d'esprit , on peut remarquer qu'ayant quatre-vingt trois ans j'aurois composé une Comédie aussi gaie & aussi pleine de plaisanteries & de bons mots , que le jeune homme le plus jovial auroit pû le faire. Dois-je donc être estimé moins heureux & plus foible de jugement , que ce Poëte Grec qui composa une Tragédie à l'âge de soixante-treize ans ; ouvrage dont le stile sérieux convient beaucoup mieux aux vieillards que le stile enjoué de la Comédie. Afin que rien ne manque au contentement de ma vieillesse , j'ai toujours devant les yeux comme un certain objet de l'immortalité en la succession de ma postérité. Je trouve chez moi onze garçons nés d'une même mere , très-vigoureux & très-propres aux belles lettres. C'est avec plaisir que je les

entens chanter , & c'est avec le même plaisir que je mêle souvent ma voix avec la leur , ma voix étant plus claire & plus harmonieuse qu'elle n'étoit auparavant.

On nous pardonnera une citation aussi longue , elle doit servir d'exemple du nerf des pensées & de l'élocution d'un homme qui a atteint un âge fort avancé par la sobriété. Ce livre de *Cornaro* a été traduit en Latin par *Leonard Lessius* qui a accompagné d'un commentaire sa traduction (p). C'est ainsi qu'il apprécie les avantages de la sobriété. Cette vertu , dit-il , chasse les maladies , rend le corps agile , sain & pur , l'exempte de toute infection , donne une longue vie , raffine notre goût , conserve nos sens & notre mémoire , aiguise nos esprits , maîtrise nos passions , bannit loin de nous la colere & les ennuis , rabat les efforts de la concupiscence. Enfin elle remplit l'ame & le corps de plu-

(p) *Traité du Régime de vivre pour la conservation de la santé du corps & de l'ame jusqu'à une extrême vieillesse.* Traduction Française du Latin du R. P. *Leonard Lessius* de la Compagnie de Jesus ; par *Sebastien Hardy* Parisien , sieur de la Tabaize & Receveur des Aides & Tailles du Mans. Paris. 1613.

sieurs biens , enforte que ce seroit avec justice qu'on l'appelleroit mere de la gaieté , de la sagesse , & de toutes les vertus.

L'intempérance au contraire charge l'estomac , détruit la santé , introduit les maladies , rend le corps sale & plein d'excrémens , excite à la pail-lardise , assujettit l'ame aux passions , émousse les sens , affoiblit la mémoire , obscurcit l'imagination & le jugement , rend stupide & moins propre à l'exercice de toutes les fonctions animales.

Ces traités particuliers confirment les regles générales que nous avons donné en parlant de la tempérance , lorsque nous avons fait voir qu'elle tendoit à la perfection de l'entendement. Ce qui fait voir en même tems que si un seul des principes que nous avons établi pour l'avantage de l'esprit , peut procurer par lui-même un si grand nombre de secours , combien à plus forte raison la complexion de plusieurs principes qui tendent au même but , & dont l'étendue n'est pas limitée.

TITRE II.

De la quantité des alimens liquides.

LA nécessité de boire est assez prouvée par la quantité de nos fluides, qui surpasse de beaucoup celle des solides, & par cette facilité que les liqueurs ont à s'exhaler. Mais quelle doit être la quantité de la boisson ? C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

La juste proportion que l'on doit établir entre le boire & le manger, doit être la règle que l'on doit suivre. De sorte qu'une personne qui mange beaucoup, doit boire beaucoup ; de même qu'une personne qui mange moins, doit boire moins. Cependant comme dans la composition de nos corps il entre plus de matière fluide que de solide, il paroît que la boisson doit surpasser en quantité la nourriture solide. C'est une chose à laquelle les personnes appliquées à l'étude ne font pas assez d'attention, & c'est aussi une des causes principales pour laquelle elles sont si sujettes à la mélancolie

La quantité de la boisson doit encore être réglée sur la qualité de la liqueur. On ne boit pas dans la même proportion l'eau, le vin, la bière, l'eau-de-vie, &c. Il faut de plus avoir égard au tempérament, à l'âge, à la saison : de l'eau pure seroit nuisible à un estomac froid, à un corps pituiteux, à un homme d'un tempérament phlegmatique, dans une saison ou dans un lieu trop humide. Le vin qui conviendrait dans ces cas, seroit contraire à ces constitutions vives & qui ont beaucoup de feu, aux enfans, aux jeunes gens, à ceux qui s'exercent beaucoup, sur-tout l'Eté, ou dans un lieu fort sec. La bière seroit mal à ces personnes dans lesquelles elle fermente, s'aigrit & produit beaucoup de vents ; tandis qu'elle est salutaire à ceux auxquels elle donne la liberté du ventre, provoque les urines, & fournit au sang une grande abondance de sucs nourriciers. Mais nous réservons tous ces détails pour l'article où nous parlerons de la qualité des boissons ; nous y ferons voir en même tems ce qui peut en résulter pour l'esprit.

PARAGRAPHE II.

De la qualité des alimens.

COMME il y a une infinité d'alimens tant solides que liquides, nous ne parlerons que des alimens les plus usités, & de leurs propriétés à l'égard des fonctions de l'ame : car ce seroit vouloir écrire d'amples volumes, que de prétendre examiner toutes les qualités de chacun en particulier.

TITRE PREMIER.

De la qualité des alimens solides.

LES alimens solides sont ou simples, ou composés. Les simples sont ceux que les hommes mangent tels que la nature leur présente, ou sans autre préparation que la cuisson. Les composés sont ceux qu'un art plus raffiné a joint à différens mixtes, soit pour en augmenter la faveur, soit pour plaire davantage au goût.

MEMBRE I.

De la qualité des alimens solides simples.

TROIS regnes fournissent nos alimens solides simples. C'est ainsi qu'il a plu à nos peres d'appeller les sources où nous puisons notre nourriture. Les végétaux, les animaux & les minéraux ; c'est-à-dire, les plantes, les viandes & les sels sont les objets auxquels nous avons recours lorsqu'il s'agit de satisfaire notre faim.

§. I. D'abord se présente le regne végétal. Le pain étant la nourriture la plus ordinaire, nous conseillons de faire usage de celui qui est fait avec la farine de froment la plus pure, & qui a bien fermenté. Les autres sortes de pain donnent un chile plus grossier ; par conséquent sont moins propres à fournir cette matiere déliée qui se filtre dans le cerveau & que les nerfs sucent pour donner la vie, la force, la vivacité à l'animal.

Du regne
végétal.
Le pain.

Les légumes sont encore des alimens très-communs. En général nous

Les légumes.

les condamnons tous comme fournissant un suc trop épais. *Pithagore*, à ce qu'on prétend, défendit à ses élèves de manger des fèves parce qu'elles nuisoient à l'entendement & à la tranquillité d'un esprit qui cherche la vérité (q). Les haricots & les pois peuvent bien nourrir les corps : mais les puissances de l'ame sont comme enchaînées par ces alimens trop terrestres. Nous rejettons également la lentille, quoique le Poète *Sopater* fût surnommé lenticulaire (r) à cause qu'il aimoit beaucoup ce légume. C'est un fait particulier dont on ne peut rien conclure pour le général.

Les plantes
échauffantes.

Les plantes aromatiques que l'on regarde comme céphaliques dans l'usage, ne peuvent qu'animer la circulation & aiguïser les esprits. Telles sont le poivre, le gérofle, la muscade, le thin, le serpolet, la sarriette, l'origan, le laurier, le romarin, le basilic, &c. Les plantes stomachiques doivent aussi procurer le même effet. On peut ranger dans cette classe l'absinthe, le baume, l'estragon, le per-

(q) *Tullius lib. 2. de divinat.*

(r) *καχέης apud A. Gelium lib. 4. cap. 11.*

fil, le cerfeuil, la chicorée, la fauge, & les plantes carminatives, telles que l'anis, la coriandre, le chirouis, la carotte, le panais, &c.

Les plantes rafraîchissantes doivent avoir un effet contraire, puisqu'elles Les plantes rafraîchissantes. rallentissent les mouvemens du sang & diminuent la force tonique des fibres. Telles sont la laitue, l'oseille, le pourpier, la citrouille, le concombre, le melon, les cerises, les fraises, les framboises, les mûres & tous les fruits aigrelets. Les herbes émollientes approchent beaucoup de la nature de celles-ci, comme, par exemple, les épinars, la poirée, l'arroche, les choux, &c. Elles doivent être rangées dans la même classe & produire le même effet. Dans le cours de cet Ouvrage nous parlerons plus en particulier de quelques-unes de ces plantes; il suffisoit pour le présent de les montrer sous un point de vue général, afin d'éviter la longueur, les répétitions & l'ennui qu'occasionnent ordinairement ces sortes de détails.

§. II. Nous passons donc aux ali- Du regne animal. mens que fournit le regne animal. On Le porc.

doit regarder la chair de porc comme trop nourrissante. Les Athlètes s'en feroient autrefois pour devenir extrêmement robustes. Mais toutes les extrémités sont vices. Par cette nourriture trop abondante, les fibres deviennent trop grossières & moins mobiles. Les Prêtres d'Isis, dit *Plutarque* (s), cherchent à ne point devenir trop gras & tâchent que leurs âmes soient renfermées dans des corps légers & dispos, afin que la partie divine ne soit pas opprimée, ni accablée par le poids & la forme de celle qui est mortelle. La chair de porc étant de difficile digestion, elle ne peut convenir qu'aux personnes robustes & accoutumées à la fatigue; tandis qu'elle seroit nuisible aux gens de cabinet, dont l'estomac foible & paresseux pour l'ordinaire, peut à peine digérer les meilleurs alimens. Cette qualité si nourrissante, ne peut provenir que d'un suc lent & visqueux, & par conséquent incapable de produire un chile d'une bonne nature.

Des prépa-

Quoique la chair de porc n'appro-

(s) De Héc & Osiride.

che des tables les mieux servies, rations du porc. qu'endurcie à la fumée, ou bien salée & épicée, elle n'en est pas pour cela plus estimable : au contraire elle est encore plus préjudiciable à la santé. Elle procure alors aux humeurs une âcreté muriatique qui doit nuire à l'intégrité des fonctions. Ainsi bannissez de vos repas, les jambons, les andouilles, les saucisses & les autres préparations du cochon, si vous voulez jouir de la vigueur de cette condition dans laquelle l'idée qu'on se forme des choses est la plus intime.

La viande de bœuf est un aliment Le bœuf & le veau. que l'on sert par tout. Le suc en est moins grossier que de celle du porc : mais elle n'a pas encore cette finesse propre à entretenir les fibrilles dans leur délicatesse, & le suc nerveux dans une fluidité parfaite. Le veau est bien plus capable de remplir cette double indication, & par conséquent bien plus estimable de ce côté.

Les moutons, comme plus sulphureux, doivent fournir des esprits plus vifs. La chair des brebis est trop coriassée & trop malaisée à digérer : celle des agneaux est beaucoup plus Le mouton, les brebis, les agneaux.

tendre & par conséquent préférable.

Le lièvre,
es lapins.

Les Anciens estimoient beaucoup le lièvre, & le préféroient à toutes les autres viandes. Une seule chose les retenoit dans l'usage qu'ils en faisoient. C'est qu'il engendre, disoient-ils, un sang mélancolique. Cette raison seroit trop frivole pour s'abstenir du lièvre, si par le régime de vivre on vouloit tendre à une plus grande perfection dans l'exercice des fonctions animales : au contraire ce seroit un motif plus pressant pour en faire usage, puisque la mélancolie nous dispose à un certain recueillement intérieur dans lequel nous appercevons plus immédiatement les actions combinées des deux substances hétérogènes de notre être. Les lapins de garenne sont d'une qualité assez semblable à celle des lièvres. Les lapins nourris dans les villes sont moins estimés.

La volaille,
les œufs.

La volaille paroît remporter le prix sur tous les autres alimens lorsqu'il s'agit d'obtenir une certaine constitution où l'ame puisse déployer ses facultés avec la plus grande liberté possible. Les poulets, les chapons, les

pigeons , la perdrix , la caille , la grive , les allouettes , la bécasse , le faisan tiennent le premier rang. Les oies , les canards tant sauvages que domestiques , les dindes , ayant une chair d'un tissu plus compact , viennent après. On peut encore ranger ici les œufs qui sont un aliment de facile digestion & qui fournissent au corps une suffisante réparation pour les pertes qu'il auroit pû faire.

Ce seroit ici le lieu d'examiner les Les poissons. différens vivres que nous donnent les mers , les fleuves & les étangs : mais ce seroit nous jeter dans des dissertations de longue haleine , & qui deviendroient fatigantes par les discussions dans lesquelles il faudroit entrer. Nous nous contenterons de dire en général que les poissons sont peu favorables à la digestion , soit parce que les uns sont coriasses , soit parce que les autres sont visqueux. D'ailleurs il y en a beaucoup dont on ne peut retirer qu'un suc aqueux , & par conséquent peu capable de servir à la nourriture des corps , ou à une plus grande activité dans les fonctions animales.

Du regne
minéral.

Le sel.

§. III. Le regne minéral nous offre les sels qui sont plutôt assaisonnemens qu'alimens. Nous voulons que l'usage en soit modéré. Alors les digestions en seront plus promptes, les liqueurs plus actives & les fibres plus élastiques; par conséquent, l'esprit bien plus libre dans toutes ses opérations.

Conclusions
sur la qualité
des alimens
relative à l'es-
prit.

En réfléchissant sur ce que nous venons de dire sur la qualité des alimens solides, simples, on en peut tirer deux conséquences très-vraies pour la qualité de tous les alimens relative à l'esprit. La première c'est que les alimens grossiers engendrent des humeurs épaisses & des esprits peu déliés, & que les nourritures plus délicates fournissent au contraire des fucs plus raffinés. La seconde c'est que les alimens de facile digestion donnent un sang plus subtil & des fucs plus épurés, & par conséquent plus convenables aux personnes qui s'addonnent aux sciences, ou qui mènent une vie sédentaire.



MEMBRE II.

De la qualité des alimens solides composés.

PARMI ceux qui ont examiné avec le plus de soin les moyens qui paroissent les plus efficaces pour conserver la santé, il s'en trouve qui posent un principe auquel ils donnent autant d'étendue qu'aux regles générales que nous venons d'établir. Les alimens les plus simples, disent-ils, sont les meilleurs. Par cette loi ils condamnent tous les ragoûts, tous les mets que la délicatesse ou la luxure ont inventés; en un mot, tous les alimens composés où les trois regnes confondus ensemble ne connoissent plus de maîtres que le goût ou l'appétit.

Plusieurs Médecins condamnent les alimens solides composés.

Outre que cette loi ne seroit point favorable pour l'esprit, elle n'est pas encore exacte pour la santé des corps. Les motifs qui ont fait proscrire le régime de vivre varié, sont fort bons; mais les objections qu'on a fait contre lui ne sont pas sans réplique.

Hippocrate (t), apporte pour raison que par ce régime l'on mange beaucoup plus, & que la digestion se faisant en différens tems à cause de la diverse nature des alimens, il doit s'exciter de grands troubles dans l'estomac.

A cela nous répondons qu'il y a un milieu dans tout, que tout est relatif, & qu'en général un homme qui usera modérément des alimens composés, se portera mieux qu'un homme qui usera d'un régime simple & cependant superflu. Il faut donc mettre toutes choses égales. Nous avouons que les mets divers sont bien plus attrayans qu'un mets simple dont l'on fait tous les jours usage : mais l'homme n'a-t-il pas sa raison pour guide, & ne seroit-ce pas lui faire injure que de se méfier d'elle continuellement.

Les alimens Nous avons dit que cette loi n'é-

(t) *Est prava victus ratio, primum quidem cum quis copiosiores cibos corpori exhibeat, quam ipsum ferre possit, neque labore aliquo ciborum copiam compensat : Deindè cum varios & dissimiles inter se cibos immittat. Dissimilia enim seditionem excitant, & alia otiùs alia tardiùs concoquantur.* lib. de flatibus.

toit pas trop exacte pour la santé des corps : *Hippocrate* lui-même recommande de s'accoutumer à tout, afin que devenu robuste par ce régime, on ne se trouve pas incommodé lorsque dans certaines occasions l'on est contraint de manger des choses toutes contraires à celles auxquelles on s'étoit accoutumé (u).

solides simples ne sont pas toujours les plus salutaires.

Les liqueurs du corps humain étant si dissemblables, & les parties solides qui le composent étant si différentes, un régime qui seroit toujours le même, ne seroit pas capable de prendre tant de formes, & de nourrir ces parties exactement. En vivant d'un régime varié, on suit la règle de la nature. Ne voyons-nous pas les animaux manger toutes sortes de choses sans que leur santé en soit altérée ? Un bœuf, par exemple, mange une infinité de plantes diverses. Une poule ne se contente pas d'une seule espèce de grains ; elle mange de l'orge, du bled, du seigle, du millet, des mou-

(u) Sect. 1. aphor. 5. *Sanis parum tuta est tenuis & certò præscripta & accurata victus ratio, parum tuta est, quoniam errata gravius ferunt. Eam igitur ob causam tenuis & accuratus victus pleniorè maxime ex parte periculosior est.*

Tome I,

Si

ches , des araignées , des vers , &c. Concluons donc que pour la santé des corps il faut un régime de vivre varié que la raison doit diriger. Concluons encore que les alimens composés qu'on n'a pas cependant rendu poisons par la mauvaise préparation, ne sont pas aussi à craindre qu'on pourroit se l'imaginer.

Ils ne sont pas toujours les plus avantageux pour l'esprit.

Nous avons ajouté que cette loi n'étoit pas favorable pour l'esprit. En effet les alimens dont on peut user journellement , ne sont ni salins , ni sulphureux. Ceux-mêmes qui soutiennent le plus vivement la regle dont nous parlons , les défendent. Le suc nerveux ne pourroit acquérir une certaine subtilité , & les sens cette énergie qui les rend attentifs à la moindre impression. Concluons donc encore qu'un régime de vivre simple & toujours uniforme , n'est point favorable pour l'esprit. Partant de ce principe , on doit permettre aux gens de Lettres l'usage modéré des ragoûts & de quelques mets succulens & épicés , soit pour aiguillonner la lenteur de leurs digestions , soit pour volatiliser leur suc nerveux qui se fixe

peu-à-peu. Ces sortes d'alimens remplissent exactement deux indications principales dans le régime de vivre. La première la conservation de la santé du corps ; la seconde le libre exercice des fonctions animales.

TITRE II.

De la qualité des alimens liquides.

LES boissons peuvent se diviser en deux classes générales ; c'est-à-dire , en boissons naturelles & en boissons artificielles. Les unes & les autres ont des propriétés qui tendent par l'usage qu'on en fait , soit à la perfection , soit à la dépravation de l'esprit.

MEMBRE I.

De la qualité des alimens liquides naturels.

LA nature présente aux hommes l'eau pour se désaltérer. Quoique cette boisson soit la plus simple , il y a cependant un choix à faire lorsqu'on veut conserver les fonctions

De l'eau.

animales dans leur intégrité (x). Une eau claire , pure , coulante , légère , sans goût , sans odeur ; en un mot , telle qu'on la puise au milieu des rivières , est sans doute préférable à une eau trouble , bourbeuse , croupissant dans les marais ou les étangs. Il n'y en a pas de plus nuisible que celle qui a passé au travers des plombs , à cause des particules qu'elle en détache , & qu'elle entraîne avec elle.

Qualité de
l'eau à l'égard
du corps &
de l'esprit.

L'eau est la boisson la plus convenable pour entretenir la santé des corps. Toutes les autres boissons sont altérantes ; tandis que celle-ci est nourissante & possède mille vertus dont une seule suffit pour faire son éloge. Si cet élément maintient les corps dans leur état naturel , il maintient aussi l'ame dans son assiette ordinaire. L'esprit alors libre & tranquille , ne s'élève pas au-dessus de sa sphère , & juge sagement des choses. C'est ce calme & cette prudence de l'esprit , qui fait qu'on a regardé jusqu'à présent les buveurs d'eau comme

(x) *Ut autem ingenia præclara evadant , maxime interest callere , quo in loco quis degat , quibusve aquis utatur* Ant. Zara sect. 1. Membr. X.

peu disposés au génie ; c'est-à-dire , à ces émotions secrètes qui font sentir toute l'activité d'un être pensant , & à ces troubles qui forment l'entousiasme. Aussi voit-on presque tous les buveurs d'eau paisibles , taciturnes , & d'un tempérament un peu froid.

Mais on leur a fait des reproches plus vifs. Souvent on les a taxé d'avoir un génie languissant & incapable d'enfanter quelque ouvrage qui puisse prétendre à l'immortalité (y). Ces reproches tombent sur l'abus de l'eau prise en trop grande quantité , ou à contre-tems. Il est des personnes dont l'ame a besoin d'être agitée pour concevoir ou pour sentir. Il en est d'autres d'une constitution phlegmatique dans lesquelles les impressions sont foibles. Par l'abus de l'eau les fibres sont continuellement relâchées & amollies par un sang qui devient de plus en plus aqueux , & l'on con-

*Voyez le
chap. 6. de ce
livre.*

serve ce tempérament pituiteux , qui est de tous les tempéramens le moins propre pour les sciences.

(y) *Nulla placere diu nec vivere carmina possunt
Quæ scribuntur aquæ potoribus.*

Horat. epist. lib. 1. ep. 19.

Mélange de
l'eau avec le
vin.

Ces personnes doivent donc faire quelquefois usage du vin pur , ou du moins corriger les mauvais effets que l'eau peut produire sur elles en la mêlant avec le vin. D'un côté le sang acquérera la fluidité qu'il doit avoir ; de l'autre le ton des fibres sera animé par les aiguillons du vin. Mais qu'elle doit être la proportion du vin & de l'eau dans leur mélange ? C'est ce qui ne peut être décidé que suivant les constitutions , les âges , les saisons , les climats , le sexe & suivant la qualité des vins.

Les mauvais effets de l'eau peuvent encore être corrigés dans ces cas , en y faisant infuser quelques plantes aromatiques , en y ajoutant du café , comme nous le dirons en parlant des boissons artificielles. Alors l'eau chargée de parties ameres , augmentera le ressort des fibres , animera la circulation , & facilitera l'exercice des fonctions animales.



MEMBRE II.

*De la qualité des alimens liquides
artificiels.*

LES boissons artificielles sont de deux especes. Elles sont fermentées, ou non fermentées.

§. I. Les boissons fermentées produisent toutes le même effet. Prises à une certaine dose elles sont toutes enivrantes, c'est-à-dire, que par la rarefcence qu'elles produisent dans le sang, elles occasionnent ce trouble de la raison qu'on appelle ivresse.

Parmi les boissons fermentées ou enivrantes, le vin doit tenir le premier rang. Ses qualités sont différentes selon l'année & selon le terroir où il a été fait. Le vin rouge nourrit beaucoup, & répare bien les forces. Le vin blanc est plus léger & passe facilement par les urines. Les vins de liqueur fermentent ordinairement dans l'estomac, & portent à la tête. On doit éviter ces fortes de vins. Ils ne fomentent que la gourmandise, & détruisent la santé.

Du vin.

Quoiqu'en disent les Pythagoriciens, nous souhaitons que l'on fasse un usage modéré du vin. Cette liqueur est trop utile aux hommes pour la condamner par un excès de sévérité. C'est l'abus qu'il faut interdire & non le vin. Il aide la digestion, il facilite la circulation, il brise les sucres grossiers, il rend la transpiration plus abondante, il rétablit les forces subitement; en un mot, il possède toutes les vertus propres à entretenir les corps en santé, & à prévenir un grand nombre de maladies.

Les corps ne sont pas les seuls objets des bienfaits du vin : les esprits se ressentent aussi de ses benignes influences. *Homere*, ce chantre immortel des Dieux & des Héros, animoit quelquefois la vivacité de son imagination par l'usage de cette précieuse liqueur (ζ). *Eschile* ne composoit ses Tragédies que lorsqu'il étoit échauffé par le vin (ε) : & l'ancien *Lamprias* ne se montroit jamais si

(ζ) *Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.*

Horat. lib. 1. ep. 19.

(ε) *Athenæus lib. 1. pag. 22. & lib. 10. pag. 428.*

riche & si fertile en inventions, que lorsqu'il avoit bû plus qu'il ne faisoit en tout autre tems. C'est pourquoi il avoit coutume de dire qu'il ressembloit à l'encens auquel la chaleur fait exhaler son odeur agréable (a). *Ennius*, *Caton* (b) & le facétieux *Rabelais* (c), ont prêché d'exemple. Cette gaieté que le vin communique, cet oubli des chagrins les plus cuisans qu'il procure, cette hardiesse qu'il inspire, ce génie vif & brillant qu'il donne, sont autant de marques de son excellence pour disposer l'ame à jouir de tous ses droits.

Nous recommandons simplement l'usage modéré du vin. L'ivrognerie, bien loin de donner des forces à l'esprit, ne fait que lui ôter sa vigueur; bien loin de le rendre plus brillant, elle ne fait que l'obscurcir. *Per ebrietatem*, dit *Hippocrate* (d), *aucto re-*

(a) *Plutarchus*, lib. 1. *Symposiac. quest.* 3. & lib. 7. *quest.* 10.

(b) *Narratur & priscei Catonis*

Sape mero caluisse virtus.

Horat. lib. 3. *Ode* 15.

(c) *Vid.* tom. 3. des *Œuvres* de François Rabelais, Prologue. Et sa Vie par M. l'Abbé *Perrau*, nouvelle édit. 1752.

(d) *Lib. de Flatibus.*

pentè sanguine , animi functiones , ejusque intellectus concidunt. Il ne faut que jetter les yeux sur un homme ivre. Sa langue embarrassée montre évidemment le trouble de ses esprits. La perte de sa mémoire , son peu de retenue , ses discours insensés , font assez voir que la violence du vin assiège l'ame jusques dans son sanctuaire (e). Cet homme a-t-il coutume de s'enivrer ? bientôt il devient stupide & semble n'avoir pas plus de raison qu'un outre qu'on emplit & qu'on désemplit.

Quand l'expérience ne viendrait pas à notre secours , la saine Physique feroit pressentir ces effets. Les parties spiritueuses & inflammables du vin

(e) Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici ces beaux vers de *Lucrece* qui peignent si bien l'état de l'ame & du corps d'un homme ivre.

*Denique cur , hominem cum vini vis penetravit
Acris , & in venas discessit diditus ardor ,
Consequitur gravitas membrorum ? præpediuntur
Crura vacillanti ? tardescit lingua ? madet mens ?
Nant oculi ? Clamor , singultus , jurgia gliscunt ?
Et jam cætera de genere hoc quæcumque sequuntur ;
Ex ea sunt , nisi quod vehemens violentia vini
Conturbare animam consuevit corpore in ipso.
T. Lucretius de rerum nat. lib. 3.*

pris immodérément, allument le sang & y causent un trouble étonnant. Par l'habitude les fibres se dessèchent, les sens languissent & les fonctions de l'ame sont abolies. Tandis que par l'usage moderé de ce nectar, le sang circule aisément, les nerfs obtiennent & conservent cette irritabilité qui est le premier mobile de tout leur jeu. De-là ces bons mots, ces conversations pleines d'un sel attique, ces propos agréables que l'on entend à ces tables que sert la prudence, & qui bannissent la lésine ou la prodigalité.

L'eau-de-vie, l'esprit de vin, les ratafiats, toutes les liqueurs spiritueuses sont très-contraires à la santé. Quand même on en feroit sobrement usage, si l'on en contracte l'habitude, la santé y est encore intéressée. Ces liqueurs racornissent les fibres de l'estomac, émoussent le goût, diminuent l'appétit, oblitérent les petits vaisseaux lymphatiques & lactés du mé-sentere & disposent à l'hydropisie. Mais prises rarement & à petite dose, elles ne sont pas dangereuses à ceux qui ne sont pas valétudinaires, elles

Des liqueurs
spiritueuses.

donnent de la gaieté , augmentent les faillies de l'imagination , & la facilité d'exprimer ses idées.

De la biere. La biere est une boisson très-ancienne puisqu'on prétend qu'*Osir*is en a montré le premier l'usage aux Egyptiens. L'expérience journaliere fait voir qu'elle produit les mêmes effets que le vin. *Pline* , à cette pensée s'est écrié , » *ô admirable adresse des* » *hommes ! ils ont trouvé le moyen de* » *s'enivrer avec de l'eau* (f). On retire de la biere un esprit ardent assez semblable à l'esprit de vin , mais moins gracieux au goût & à l'odorat ; ce qui vient de son huile empireumatique , dont on peut à peine le délivrer. La biere blanche est plus légère que la rouge , & par conséquent préférable. On doit encore la choisir d'un moyen âge ; car ou trop ancienne ou trop nouvelle , elle nuit à la santé.

De tout tems la biere a été regardée comme inférieure en qualité au vin , & c'est avec raison. Les per-

(f) *Ægyptus quoque è fruge sibi potus similes excogitavit . . . heu mira hominum solertia ! inventum est quemadmodum aqua quoque inebriaret. lib. 14. cap. 22. ad fin.*

sonnes qui en font un usage habituel, sont assez grasses ordinairement ; mais on remarque une espèce de lenteur dans leurs actions. Les Flamands peuvent être cités pour exemple. Le sang qui résulte d'une pareille boisson est épais, se meut difficilement dans ses vaisseaux, & est cause que les fonctions animales ne s'exécutent point avec toute la vivacité requise. Ainsi en considérant la bière selon son pouvoir relatif à l'esprit, elle doit être bien moins estimée que le vin.

Nous ne prétendons pas en rejeter l'usage passager & modéré, quoique nous en proscrivions l'usage continu & immodéré. Par l'usage passager qu'on en fait, elle produit les mêmes effets que le vin à l'égard de l'esprit. Elle donne plus de forces au cœur, elle anime la circulation & donne plus de vigueur aux sens. Un plus grand nombre d'idées se présente alors à l'imagination, les raisonnemens sont plus hardis ; en un mot, toutes les puissances de l'ame ont plus de force & d'énergie.

Le cidre est le suc des pommes exprimé & fermenté, La Normandie est

Du cidre.

la Province de la France qui fournit le meilleur. Les humeurs qui naissent de l'usage de cette boisson , sont beaucoup plus épaisses que celle que peut produire le vin. De-là celles-ci doivent par leur propre pesanteur séjourner longtems dans les parties inférieures ; tandis que celles-là plus volatiles doivent affecter davantage le cerveau. L'observation n'y est pas contraire. La saignée du pied est plus dangereuse à Caën qu'à Paris. En Normandie les plaies des jambes se guérissent très - difficilement , & se changent très-souvent en ulceres de mauvaise nature ; tandis que dans les pays où l'usage du vin est fort commun , les blessures de la tête sont fort à craindre , & les maux des jambes fort négligés.

Ainsi nous ne croyons rien hazarder ici en affirmant que le cidre donne moins d'avantage à l'esprit que le vin & la bierre même. Cette vertu incraissante qu'il possède dans un degré éminent , est la cause de cet effet. Par l'usage habituel qu'on en peut faire , les fibres élémentaires des nerfs deviennent trop grosses , & par con-

féquent inhabiles au mouvement : le fluide animal devient trop épais , nous pourrions même dire glutineux : car d'où peut naître cette ivresse si opiniâtre , qu'il faut presque deux jours pour la dissiper.

Avant de terminer ce qui concerne les liqueurs fermentées , nous ferons mention des boissons faites avec le miel. Ce n'est pas qu'elles soient fort en usage , mais c'est que *Plin*e en préconise les excellentes qualités pour l'esprit. Ce savant Naturaliste considère trois espèces de boissons faites avec le miel. La première est celle qu'on fait avec le miel & l'eau soit froide soit chaude , & que l'on boit à l'instant , c'est ce qu'on nomme *eau miellée* ; la seconde est également faite avec le miel & l'eau , mais on la garde & on la laisse fermenter , c'est ce qu'on nomme *hydromel*. La troisième enfin se fait avec le miel & le vin , c'est ce qu'on appelle *hypocras*. Voici ce qu'il dit de l'eau miellée. Il faut en donner à ceux qui sont d'un tempérament froid , qui ont l'ame basse & sans courage , & qu'en un mot on appelle des poltrons. Comme

De l'eau de miel. De l'hydromel. De l'hypocras.

sa propriété est d'adoucir, il faut aussi en donner à ces caractères durs qui seront rendus plus souples par une liqueur aussi douce : car chacun peut savoir par sa propre expérience combien la nourriture est propre à tempérer la colère, les chagrins, la tristesse, & à réfréner les emportemens des passions. C'est pourquoi on doit avoir attention aux choses qui sont non-seulement des remèdes pour les corps, mais qui deviennent aussi des correctifs pour les mœurs (g). L'hypocras fait avec le vin vieux a toujours été fort utile.... Plusieurs sont parvenus à une extrême vieillesse avec cette seule boisson & sans autre nourriture. *Pollion Romulus* qui avoit cent ans passés, en est un fameux exemple. Un jour l'Empereur *Auguste* étant chez lui, lui demanda comment il avoit fait pour conserver jusqu'à cet âge cette vi-

(g) *Hunc potum bibendum aliosis : item animi humilis & praparci, quos illi dixere micropsychoi.... Ergo & hæc animi asperitas, seu potius animæ, dulciore succo mitigatur.... Experimenta in se cuique : nullius non ira, luctus que, tristitia, & omnis animi impetus cibo mollitur. Ideoque observanda sunt quæ non solum corporum medicinam, sed & morum habent. Plinius lib. 22. cap. 24.*

voit

gueur de corps & d'esprit qu'on lui voyoit encore. Il répondit qu'il n'avoit pas usé d'autre secret, sinon que de se servir intérieurement d'hypocras, & d'huile extérieurement (*h*).

§. II. Toutes les boissons non fermentées sont altérantes, c'est-à-dire, qu'elles changent la constitution actuelle des solides & des liquides du corps humain, sans aucune évacuation sensible. Nous allons choisir parmi ces boissons celles qui sont le plus en usage, & nous examinerons particulièrement leurs propriétés relatives à l'esprit.

Le chocolat est une composition faite avec le cacao & la vanille. On y ajoute du sucre, de l'ambre-gris & de la canelle; cela varie chez les différens peuples. Le cacao est une espece d'amande fort huileuse assez semblable aux pistaches. La vanille est une gouffe étroite & longue

Du choco-
lat.

(*h*) *Semper mulsum ex vetere vino utilissimum.... Multi senectam longam mulsi tantum nutritu tolerare, neque alio ullo cibo, celebri Pollionis Romuli exemplo; centesimum annum excedentem cum divus Augustus hospes interrogavit, quam maxime ratione vigorem illum animi corporisque custodisset. At ille Respondit: intus mulso, foris oleo. id. ibid.*

qu'on apporte du Pérou & du Mexique. Par l'analise chimique on en tire une huile essentielle, aromatique, d'une odeur très-subtile.

De ces deux substances triturées ensemble, on en forme une pâte que l'on reserve pour l'usage. Quelques-uns la délayent dans l'eau; d'autres la délayent dans le lait pour en faire une boisson qui est fort gracieuse au goût, fort nourrissante, mais pleine de soufres qui augmentent considérablement le mouvement intestin du sang. C'est de cette source que coulent toutes les propriétés qu'on accorde au chocolat, comme d'augmenter la force de l'imagination, de fortifier la mémoire & de donner plus d'activité aux passions.

Du café.

Le café est une plante qui croît naturellement à Moka & dans le reste de l'Arabie. On l'a cultivée depuis dans les Isles de Bourbon, de Saint-Domingue, de la Martinique & de Cayenne. Il n'y a pas longtems que l'on se sert de son infusion en France. Cet usage est beaucoup plus ancien parmi les Arabes, les Ethiopiens, les Egyptiens & les Turcs.

Il est certain que l'infusion de cette semence brûlée ou plutôt rôtie, facilite la digestion, augmente le mouvement du sang, le subtilise & en envoie une plus grande quantité à l'organe sécrétoire du fluide nerveux. De-là ce tribut de louange qu'on lui paye tous les jours. Le café, dit-on, donne de la sérénité à l'esprit; il réveille les fonctions animales endormies, il est d'un secours admirable pour les gens de lettres, qui peuvent en user presque à toutes les heures du jour. Le matin il disperse les pavots d'un sommeil opiniâtre, & donne de l'invention à l'ame épuisée par les fatigues de la veille. Après le dîner il apaise tous les troubles que pourroit causer le travail de l'estomac, & redonne à l'esprit toute sa liberté. Sur le soir il prévient les maux de tête, & donne une nouvelle vigueur à l'ame qui semble se lasser. Après le souper il éloigne le sommeil prêt à fondre sur les paupieres, & prête à la mémoire de nouvelles forces pour soutenir les travaux de la nuit. Toutes ces bonnes qualités sont fondées sur l'expérience, & font voir combien le

café est avantageux pour l'exercice des fonctions animales.

Du Thé. Le thé est une petite feuille sèche & roulée qu'on apporte de la Chine & du Japon. L'on en fait une infusion qui est fort agréable au goût. Comme les personnes de cabinet en font usage assez souvent, il ne sera pas hors de propos d'examiner ici ses vertus.

Plusieurs ont pensé que tous les bons effets du thé provenoient de la quantité d'eau chaude qu'on buvoit alors. Ce n'est pas là notre sentiment. Quoique nous sachions bien que l'eau chaude ne contribue pas peu à la vertu du thé, cependant cette douce amertume qu'il présente au goût, cette odeur subtile qui flatte l'odorat, nous font soupçonner en lui une terre légèrement astringente & un sel volatil huileux qui ne peuvent être frustrés de leurs effets. D'ailleurs sa qualité diurétique fait entrevoir des principes dont l'eau chaude seule se trouve par elle-même souvent privée.

Le thé nettoie l'estomac, le délivre des restes de la digestion & lui donne

par son amertume plus de force pour un nouveau travail. Ses parties les plus tenues passant avec le chile dans la route commune de la circulation, communiquent aux vaisseaux la même astriction qu'elles ont procuré à l'estomac, ce qui augmentera leur énergie. Alors les liqueurs sont plus broyées & coulent plus rapidement dans tous les canaux qu'elles ont à parcourir. Pendant ce même tems le sel volatil huileux cause une espece de rarefence dans le sang, brise la limphe & la rend plus spiritueuse. Alors l'origine des nerfs est plus tendue par cette légère raréfaction produite dans les vaisseaux, qui souleve insensiblement le cerveau. Alors le sang plus divisé laisse échapper dans la substance corticale une grande quantité d'esprits animaux prêts à obéir à l'empire de l'ame. Toutes ces dispositions dont nous sommes redevables au thé, nous font conclure qu'il a un pouvoir assez efficace pour aider nos ames dans leurs opérations.

Nous serions trop longs s'il falloit encore examiner ici les infusions qui se font avec les feuilles des plantes

Infusions
théiformes.

aromatiques ou ameres , telles que la sauge , la menthe , le pouillot , le serpolet , l'origan , la véronique , le fenouil , le cassis , l'hissope , le tilleul , &c. On peut dire que toutes ces boissons facilitent la sécrétion d'un suc nerveux d'une bonne nature , & par conséquent l'exercice des fonctions animales. On peut appliquer à chacune de ces boissons ce que nous venons de dire sur le thé.

ARTICLE II.

Du Mouvement & du Repos.

TOUT subsiste , tout est conservé , tout périt par le mouvement. Sans le mouvement nos organes ne se feroient pas développés , sans lui nos liqueurs croupiroient & laisseroient dessécher les parties solides : mais aussi sans lui nos fluides ne feroient pas continuellement divisés & altérés , & nos parties solides sans cesse ébranlées & détruites. Ce qui fait voir d'un côté la nécessité du mouvement , & de l'autre la nécessité du repos.

PARAGRAPHE PREMIER.

De l'Exercice.

LES Médecins, lorsqu'ils traitent de l'hygiène, entendent par l'exercice un certain mouvement. Il y a différentes sortes d'exercices, les uns plus forts, les autres plus doux. Les forts conviennent à des corps robustes, quelquefois même, avec une certaine proportion, aux personnes délicates qui veulent acquérir plus de vigueur. La danse, la chasse, la course soit à pied, soit à cheval, l'escrime, le jeu de paume, le mail, &c. sont de cette première classe. La promenade, la navigation; en un mot, différens jeux & différentes occupations forment la seconde espèce d'exercice qui convient aux foibles pour les entretenir dans un état sain.

Par l'exercice les liqueurs arrêtées qui s'alcalisoient, coulent librement dans leurs canaux, celles qui étoient trop épaisses sont atténuées, celles qui manquoient d'activité ont leurs sels & leurs sulfres plus développés.

Excellence
de l'exercice
pour les
corps.

Par l'exercice les fibres se déplient, elles acquièrent de nouvelles forces pour pousser les fluides & empêcher les engorgemens, les liquides poussés avec plus de vigueur parviennent aux tuyaux excrétoires de la peau, la transpiration devient plus abondante, & transformée en sueur, elle entraîne avec elle les sels âcres & un grand nombre de parties hétérogènes qui gâteroient la masse du sang. Par l'exercice enfin les liqueurs parvenant plus de fois aux organes sécrétoires qui ont reçu eux-mêmes une récente énergie, les sécrétions se font librement & délivrent le sang d'une infinité de parties étrangères. C'est pour toutes ces raisons que les Médecins de la plus haute antiquité même ont toujours regardé l'exercice comme le conservateur de la santé (i) & le plus grand préservatif des maladies.

Excellence
de l'exercice
pour les es-
prits. Exem-
plé.

L'exercice ne peut procurer tant d'avantages au corps, que l'ame ne se ressente en même tems de ses bons effets. Aussi la sécrétion de la limphe

(i) *Valetudinem excolunt citrà satietatem cibis vesci, & impigrum eff: ad laborem.* Hippocrat. de morbis vulgar. lib. 6. sect. 4. aphor. 20.^e

qui

qui se sépare dans le cerveau sera-t-elle facile , & d'une bonne qualité ? Les nerfs seront exactement tendus & obéiront facilement à toutes les impressions des sens. De-là cet état parfait de l'ame pour sentir & agir avec la plus grande force possible.

Scimus enim experientiâ certò certius, eos, qui corpus habent ad plurimas actiones aptius, etiam possidere plerumque mentem ad plurima cogitanda aptiorem (k). Ajoutez encore à cette aptitude de concevoir les choses, cette facilité que la récréation donne au travail, cette gaieté qu'elle donne à l'imagination, le pouvoir qu'elle a de chasser les ennuis & les chagrins même les plus cuisans. Puissance qui lui est donnée par les distractions qu'elle occasionne & qui donne le tems à l'ame de se reposer de ses fatigues. Puissance qui lui est donnée par la transpiration qu'elle rétablit au moment qu'elle avoit été arrêtée par un travail trop long & trop appliquant. *Socrate*, que nous avons déjà cité pour sa sobriété & sa con-

(k) Tschirnhaus *Medicina mentis & corporis* part. 2. pag. 251.

tinence, un des plus beaux esprits de l'antiquité, avoit un soin extrême d'exercer son corps (*l*). *Cicéron* avoit coutume d'employer quelques momens à la promenade : & dans le mouvement même de cet exercice, il dictoit ses pensées à ses secrétaires qui marchaient près de lui (*m*). *Galien* recommande le jeu de balle, tant pour entretenir la santé du corps & la souplesse des membres, que pour délasser l'esprit & lui procurer plus de force (*n*). *Milton*, ce génie sublime, ayant perdu la vue, & ne pouvant plus vaquer à ses occupations ordinaires, fit construire dans

(*l*) *Cura illi vehemens fuit corporis exercitationis, eratque præclari habitûs . . . frugi item erat & conzins. . . Sæpius saltabat, eam exercitationem plurimum ad tuendam bonam valetudinem conducere existimans, sicut & Xenophon in symposio testatur. Diogenes Laërt. lib. 2. in vitâ Socratis.*

(*m*) *Ita quidquid conficio aut cogito in ambulationis ferè tempus confero. ad Quint. 3. 3. Nam cum vacui nihil temporis haberem & cum recreandæ vculæ causâ mihi necesse esset ambulare, hæc dictitavi ambulans. ad. Att. 2. 23.*

(*n*) *Exercitium igitur id potissimum commendaverim, quod bonam corporis valetudinem, ac partium concinnitatem unâque animi virtutem præstare possit : quale illud est quod in parvâ pilâ consistit. Animum etenim undique juvare potest, omnesque corporis partes pari modo maximè exercet. Galenus de parvæ pilæ exercitio.*

sa chambre une machine dans laquelle il pouvoit se balancer.

L'Auteur du Spectateur Anglois, après avoir établi que l'exercice débarrassoit l'imagination & purifioit toutes les facultés de l'ame, dit que lorsqu'il étoit à la ville, faute d'occasion d'aller à cheval, il s'exerçoit pendant une heure tous les matins à tirer une cloche qui étoit suspendue dans un des coins de sa chambre.

» Lorsque j'étois plus jeune, ajoutez-il (o), je me divertissois à un exercice plus fatigant qui consiste à tenir dans chaque main un gros bâton court garni de plomb aux deux bouts & à les secouer l'un & l'autre vigoureusement. Cette agitation dégage la poitrine, exerce les membres & donne à un homme tout le plaisir d'un combat réel sans l'exposer aux coups... En un mot puisque j'ai une ame & un corps, je me trouve engagé à deux sortes de devoirs, & je ne crois pas m'en être acquitté, si je n'occupe l'un au travail & à l'exercice, de même

(o) Le Spectateur, ou le Socrate moderne, par Richard Steele. tom. 2. Discours 20.

» que l'autre à l'étude & à la méditation «.

Objection
contre l'exer-
cice relatif au
bien de l'es-
prit. Solu-
tion.

Qu'on ne nous objecte pas que ces hommes qui sont continuellement occupés à des ouvrages grossiers & qui exercent par conséquent leurs corps fortement, devroient avoir beaucoup d'esprit ; tandis que l'expérience nous fait voir le contraire. Cette objection porte à faux, puisque nous ne demandons pas un travail, mais un exercice modéré ; puisque nous ne demandons pas une lassitude, mais un vrai délassement (p).

C'est pourquoi, amis des Muses, quittez vos livres pour quelque tems, disposez-vous à de nouveaux travaux par des plaisirs licites & un exercice modéré. La campagne vous présente ses prés, ses bois, ses montagnes, ses vallons à parcourir : elle vous livre différens instrumens destinés à la chasse & au jardinage : elle vous offre une multitude d'objets propres à vous dissiper & à vous exercer. La ville vous présente des promenades diver-

(p) *Platon* disoit que le sommeil & la lassitude sont contraires à apprendre les sciences, *Plutarque*. Comment il faut nourrir les enfans.

tissantes , des jardins agréables , des compagnies amusantes , des récréations aussi aimables , que variées ; elle vous offre des spectacles intéressans soit par la déclamation soit par la musique ; en un mot des délassemens selon vos intentions , selon vos goûts , même selon vos caprices.

Alors retournez à vos livres , vous les reverrez avec joie ; ils ne vous paroîtront plus dégoûtans , ni ennuyeux. Vous travaillerez avec une nouvelle ferveur & vos productions ne sentiront pas ce travail gêné & fâcheux , qui fatigue le Lecteur , parce que l'Auteur semble fatigué lui-même. On croiroit volontiers que les efforts des esprits sont d'autant plus grands , qu'ils ont pris d'autant plus de terrain pour s'élancer (q). Une terre que l'on force toujours à produire s'épuise enfin ; si elle a joui au contraire d'un repos nécessaire , elle produit au centuple. Il en est de même des esprits , il faut qu'ils se reposent pour que leurs productions soient

(q) *Vegeta & strenua ingenia , quo plus recessus sumunt , eo meliores impetus edunt.* Valerius Maximus. lib. 3. cap. 6. pag. 140.

abondantes , faciles & agréables. C'est par ce moyen qu'on travaille sans se rebuter , c'est la maniere de travailler sans altérer , soit la santé de l'ame , soit la santé du corps (r).

PARAGRAPHE II.

Du Repos.

Du repos
du corps &
sa puissance
à l'égard de
l'esprit.

IL y a deux sortes de repos , l'un du corps & l'autre de l'esprit.

Le repos du corps est très-nécessaire pour lui donner le tems de réparer les pertes qu'il a pu faire (s). Sans lui l'intégrité des fonctions ne pourroit subsister , la santé seroit bientôt détruite , & l'ame seroit dans une langueur qui empêcheroit le libre exercice de ses opérations. Un corps

(r) *Studentes inordinatè intro sentiunt satietatem compositam ex vertigine & anxietate cum suspiriis & manu os stomachi demonstrant. Indè verò dolores capitis accusant. Quod si demùm perseverando inslent , percipiunt circa os stomachi lipopsychin quamdam ac dein imaginationem sibi inverti , idèoque nisi promptè à studendo desistant totâ vitâ amentiam per intervalla recurrentem servant. Helmont. Jus Duumviratus.*

(s) *Quod caret alternâ requie durabile non est ,
Hæc reparat vires fessaque membra levat.
Ovidius in Epist. Heroid. epist. 4. vers. 88.*

toujours agité ressemble à cette liqueur qui est sur le feu ; elle se tarit , & ses esprits sont dissipés. Il faut donc accorder au corps quelques momens de tranquillité , afin qu'il devienne plus robuste. Il est la demeure de l'ame qui se trouve mieux ou plus mal logée selon que les fondemens de cet édifice sont plus ou moins stables.

La cessation d'étude dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent est un vrai repos pour l'esprit des gens de lettres , quoiqu'ils exercent leurs corps pendant cet intervalle : mais ce repos doit avoir un milieu comme toutes les autres choses non naturelles. Par une tranquillité qui souvent dégénère en paresse , ou en indolence , l'esprit se rouille & perd son éclat. Il a paru quelquefois que l'esprit acquéroit des forces par le travail , & que plus il sembloit s'épuiser , plus il s'enrichissoit.

Il est un autre repos pour l'esprit , c'est le calme des passions. Cette paix du cœur est aussi rare , que l'homme qui fait commander aux mouvemens déréglés de sa nature. Celui qui est

Du repos
de l'esprit.

préoccupé par les inquiétudes de l'amour, par les soins de l'ambition, par les tourmens de la crainte, par les supplices de la jalousie, est toujours dans un exercice violent (t) & devient peu propre à de certaines études profondes. Il ne parle que de sa passion ; il en a tout le langage ; il lui est impossible de dire ou de faire autrement, tout son esprit est dans son cœur. C'est dans la Morale & la Philosophie que l'on puîsera les secours capables de rendre l'homme à lui-même, & de lui faire jouir de toute la liberté de son ame.

Le changement d'étude est quelquefois un délassement pour l'esprit. Par le passage d'une application sérieuse à une occupation plus agréable, l'attention est moins soutenue, & l'ame n'a besoin, pour ainsi dire, que de la moitié de ses forces pour supporter ce travail. C'est ainsi que ceux qui s'adonnent à l'étude des Loix, des Mathématiques, de la Médecine, de la Théologie, se délassent

(t) *Cura ac meditatio hominibus pro animi exercitatione est.* Hipocrat. de morbis vulg. lib. 6. sect. 4. aphor. 19.

par la lecture d'une Comédie, de Poësies amusantes, de l'Histoire, des Ouvrages Polémiques, &c.

Quelquefois on entend par repos cette tranquillité, ce silence, cette paix que cherchent les gens de lettres lorsqu'ils veulent étudier & méditer. Peu de personnes sont en état de soutenir leur attention au milieu du tumulte & du bruit. Il faut pour cela avoir une grande habitude de réfléchir, & que l'ame soit fortement occupée de l'objet sur lequel elle médite. Le parti le plus sage lorsqu'on veut être avec soi-même, & faire l'examen de ses pensées, c'est de se retirer pour quelque tems dans la solitude afin d'éviter les distractions. *Descartes* dit lui-même qu'il a fait un grand nombre de ses méditations dans le lit. Là privé de la lumière & à l'abri des impressions de tous les corps environnans, on est dans cet état de recueillement où l'ame porte une singulière attention à toutes les nuances de ses pensées. Nous adoptons bien cette méthode de *Descartes* & nous réservons pour le moment que nous sommes dans le

lit les sujets abstraits sur lesquels nous avons à méditer parce que la moindre distraction fait perdre la filiation des idées, & écarte absolument de l'objet qu'on veut approfondir. Nous parlerons plus amplement de ce repos lorsque dans la suite nous parlerons des sens comme causes de nos distractions. *Livre 3. Chap. 1. Art. 3.*

Claude de L'Etoile, un des premiers Membres de l'Académie Française, qui a fait quelques bonnes Comédies, faisoit fermer les fenêtres de sa Chambre & apporter des lumieres, afin d'être moins distrait, lorsqu'il vouloit travailler de jour (u). On dit la même chose du grand *Cornille*.

ARTICLE II.

Des Récémens & des Excrémens.

Définition
des récémens
& des excré-
mens.

LES Médecins entendent par le terme de *récémens*, des humeurs qui séparées dans les couloirs particuliers, & qui après avoir servi aux différens usages auxquels elles sont

(u) Voyez la Biblioth. franç. de l'Abbé Goujet
tom. 16. pag. 153.

destinées par la nature , rentrent encore dans la masse du sang. Telles sont la bile, la liqueur pancréatique, les sucs digestifs, la semence & plusieurs autres humeurs.

Les *excrémens* au contraire sont toutes les matieres qui ne pouvant servir ni à la nourriture ni à l'accroissement du corps humain, en sont chassées par des voies particulieres. Telles sont les matieres fécales, les urines, les sueurs ou la matiere de la transpiration, l'humeur muqueuse des narines & plusieurs autres résidus des sécrétions.

PARAGRAPHE PREMIER.

LA bile sert dans le corps humain De la bile à un si grand nombre & à de si essentiels usages, qu'elle ne peut être interceptée par quelque cause que ce soit, sans produire une foule de maux rebelles & funestes. La digestion est dérangée, la chilification se fait mal, le sang séjourne dans la veine porte, les veines hémorroïdales se gonflent, le foie ressent une douleur sourde, le bas-ventre en un mot est le théâtre de

mille affections , qui , par leurs variétés & leurs inconstances , trompent quelquefois la sagacité des *Esculapes*. De l'assemblage de tant de maux naît la mélancolie , qui est un délire fixe & permanent sur le même sujet. Si cette maladie dure longtems , elle dégénère enfin en manie , ou en une espece de folie dans laquelle le malade rit , pleure , chante , soupire sans aucun sujet , a des idées singulieres , merveilleuses , extravagantes , compte avoir des révélations & prétend être inspiré par la Divinité même.

Tout ceci tend à faire voir combien le seul empêchement de la sécrétion ou de l'écoulement de la bile est capable de pervertir l'ordre & la nature des fonctions animales qui ne peuvent être rétablies dans leur intégrité qu'en donnant au foie plus d'action , ou en diminuant son ressort , qu'en procurant plus de fluidité à la bile , ou en adoucissant son acrimonie. Mais c'est au Médecin à connoître toutes ces différences & à appliquer les remèdes suivant les cas , les circonstances & la cause du mal.

Si la bile retenue procure tant de

maux , elle n'en excite pas moins lorsqu'elle coule trop abondamment. Alors elle cause des diarrhées, le flux hépatique, l'obstruction des visceres, le dégoût, la perte de l'appétit, des fievres lentes, l'amaigrissement de tout le corps, l'abattement & une langueur universelle. Tandis que le corps perd insensiblement ses forces, l'ame perd aussi peu à peu sa vigueur. Non susceptibles d'application dans ces momens, les idées passent sans laisser aucunes traces, & rarement fait-on l'effort de les retenir & de les comparer ensemble.

Un seul remede feroit incapable de guérir ce mal qui peut être produit par mille causes différentes & quelquefois opposées entr'elles. Ici il faut prescrire les purgatifs, là les astringens, ici il faut ordonner les relâchans, là les remedes toniques; tantôt on met en usage les vomitifs, tantôt les cordiaux. On doit donc dans ces circonstances s'en rapporter absolument à la prudence & à la sagacité de ceux qui par état sont obligés de connoître par les simptômes, par l'examen particulier, par le récit

des malades , le foyer & les causes du mal , & par conséquent la nature du remede qu'il faut appliquer.

On peut conclure de tout ce que nous venons d'avancer , que c'est déjà un grand avantage pour l'esprit lorsque la bile se trouve d'une bonne qualité & qu'elle est séparée du sang en suffisante quantité : ce qui ne peut arriver qu'en ne supposant aucun vice soit au foie , soit à la vésicule du fiel.

De l'hu-
meur pan-
créatique.

Ce fera aussi le même avantage pour l'esprit si le pancréas fait exactement sa fonction : car il ne peut cesser de fournir cette limphe douce , insipide & semblable à la salive qu'il doit séparer , sans laisser trop d'empire à la bile sur le chile , sans rendre incomplet l'amalgame chileux , ou sans lui ôter la fluidité qu'il doit avoir pour pénétrer dans les vaisseaux lactés. Il en résulte de nouveaux inconvéniens si cette limphe est d'une mauvaise qualité ou en trop grande quantité. Dans ces cas les corps souffrent des altérations sensibles qui dérangent l'ame de cet état dans lequel elle pouvoit exercer ses fonctions plus librement.

Les sucs digestifs tels que la salive, la liqueur gastrique & l'humeur mu-
ceuse qui se sépare dans les glandes
des intestins, doivent avoir des qua-
lités essentielles & propres à remplir
les usages auxquels les a destinés la
nature, & être mêlés avec une cer-
taine proportion dans la masse des
alimens que nous prenons pour répa-
rer les pertes qu'a souffert notre ma-
chine. Sans cela la digestion se fait
avec peine; quelquefois même elle
ne se fait point du tout, & il passe
dans la masse du sang les parties d'un
chile aigri, grossier, mal travaillé,
qui excitera par-tout des troubles,
& occasionnera des fièvres, des in-
flammations, la gangrene, la mort
même. Parmi tant de ravages l'ame
peut-elle être tranquille? Non sans
doute. Dès le commencement de
cette guerre intestine le cerveau est
affecté; la douleur de tête, la mi-
graine, l'insomnie, l'ennui, la mau-
vaise humeur, sont presque toujours
des symptômes qui annoncent certai-
nement que l'estomac fait difficile-
ment sa fonction. Tarde-t-on à tarir
la source de tant de maux, on accu-

mule mauvaises digestions sur mauvaises digestions , & les fondemens de l'ame qui n'étoient qu'ébranlés , sont prêts à être détruits : car surviennent les vertiges , l'apoplexie , l'épilepsie , la léthargie & plusieurs autres maladies , dont les attaques empêchent sûrement l'action de l'ame , qui rarement reprend ses mêmes droits après leur guérison. C'est un vaincu qui cede presque toujours de son terrain à son vainqueur.

Les gens de Lettres sur-tout doivent avoir une singuliere attention sur la maniere dont se fait leur digestion. Ils ont presque tous l'estomac d'un sentiment exquis & d'une nature assez foible , suivant le témoignage de *Celse* (x). *Aristote*, un des plus beaux génies de l'antiquité , avoit cette partie si délicate , qu'il étoit obligé de tems en tems de la fortifier par l'application d'une huile aromatique. Un Médecin assez bon juge dans cette partie , a soutenu qu'on pouvoit estimer la capacité des

(x) *Imbecilli stomacho , omnes penè cupidi litterarum sunt* Cornel. Celsus. lib. 1. cap. 2. Voyez la note (r) ci-dessus.

esprits par la délicatesse de l'estomac, d'autant plus qu'il se rencontre peu d'hommes d'esprit qui n'aient l'estomac délicat (y).

La matiere féminale retenue avec trop de réserve, ou prodiguée avec trop d'intempérance, est également capable de nuire au corps & à l'esprit. Il n'y a que celle qui est épanchée sans prodigalité, ou réservée sans trop d'économie qui puisse procurer de salutaires effets. C'est ce dont on peut être déjà convaincu par ce que nous avons dit sur la continence. De la science.

En effet dans les personnes trop chastes, l'orgasme des parties naturelles se communique à toute la famille des nerfs. Le cœur se contracte avec violence, le sang bout dans les veines, il fait des ruptures dans les vaisseaux pulmonaires. De-là les crachemens de sang & la phthisie ; de-là ces palpitations du cœur, ces rêves terribles, l'incube ou le cochemar & plusieurs maladies longues & quelquefois funestes par le défaut du se-

(y.) Examen de l'examen des esprits par Jourdain ou belet, chap. 10. pag. 203.

cours essentiel (7). Que fera-ce si le sujet est jeune, robuste, d'une complexion bouillante, use d'alimens succulens, mene une vie sédentaire, & vit au milieu de sujets voluptueux qui le portent sans cesse à la tentation. L'imagination déjà émue par le prurit des parties naturelles, s'enflamme & augmente encore l'orgasme de ces parties; desorte qu'il se fait un cercle d'action & de réaction entre ces parties & l'imagination; desorte que le malheureux auquel le tempérament livre tant de combats est toujours au milieu des ennemis craignant sa défaite, ou sans l'espérer. Il devient comme stupide, & ne pense qu'à un seul objet, ou bien s'il a assez

(7) *Michel Verin*, natif de Florence, mourut l'an 1614, âgé d'environ 19 ans. On dit que ce jeune Poète ne voulut pas suivre le conseil des Médecins qui lui ordonnoient de se marier s'il vouloit recouvrer sa santé, sacrifiant ainsi sa vie à l'amour qu'il avoit pour la chasteté. Ce Poète s'est rendu célèbre par ses Distiques moraux dans lesquels il a su renfermer les plus belles sentences des Philosophes Grecs & Latins, & particulièrement celles de *Salomon*. La versification de ses distiques est facile, & le stile est net & élégant. *Ange Politien*, Florentin, a fait cet Epitaphe sur ce jeune homme.

*Sola Venus lento poterat succurrere morbo,
Ne se pollueret maluit ille mori.*

de courage pour se consoler par l'espérance du soulagement & des plaisirs, il rit sans en avoir un sujet apparent, de manière qu'on le prendroit pour un extravagant. De-là ces pleurs involontaires, & cette gaieté folle ou déplacée; de-là cette mélancolie profonde & cette espèce de stupidité; de-là cette brutalité, cette misanthropie, cette dureté dans le caractère, cette impolitesse de ceux qui n'ont jamais fait d'offrandes à Venus, ou négligé par orgueil ses sacrifices: tandis que ceux qui ne s'effraient pas du commerce avec les femmes, & qui leur payent avec modération le tribut nécessaire & ordonné par la première de toutes les loix, sont gais, civils, pleins d'indulgence & d'humanité (&).

(&) *Si attendamus ingenia eorum qui venere vel justâ nunquam usi sunt, facile intelligemus quid possit & moderata Venus ad leniendam indolem, & neglecta prorsus ad efferendam exacerbendamque mentem. Quicumque enim, absit ut dicam effusæ veneri indulserunt, sed honestæ & castæ litaverunt, ii solent esse naturâ & ad misericordiam procliviori, & ad comitatem urbaniori, & ad modestiam compositioni; dum verò quidam licitas voluptates quasi sceleratas aut refugere, aut refugisse volunt videri, ii sectantur asperitatem gravem & inconcinnam, quæ se commendat rugosâ fronte, mente implacabili, ser-*

Considérez maintenant cette jeune fille parvenue à l'âge de puberté, ou pour mieux dire de nubilité. Si par des loix trop sévères elle refuse d'obéir à la voix de la nature, l'*uterus* entre dans une espèce de fureur & l'accable de mille symptômes aussi singuliers qu'effrayans. Quel spasme dans les nerfs ! quel desordre dans les fonctions & souvent dans la raison. Vous la verrez trembler, suer, pâlir, rougir, pleurer, rire, dans un très-court espace de tems. Bientôt vous la verrez bailler, tomber dans un ennui mortel, avoir des syncopes, des mouvemens convulsifs, des vapeurs de toutes les espèces. A une fièvre lente succéderont les pâles couleurs, la suppression du tribut lunaire, & la mort même qui est le terme de tous ces maux (a). L'ame alors sera soumise à tous les troubles

none horrido, gestuque toto effero. Adeò valet casta Venus ad vitia vitanda, ad virtutes ipsas colendas ! ipsa enim virtus blando, non aspero, leni non tristi, modesto non superbo, dulci non amaro nos jugo addicere amat. Thesis propugn. in Scholis Med. Par. 12. Febr. 1722. Ergò ex negato venetis usu, morbi coroll. 3.

(a) *Vid. Thesis propugn. 14. Novembr. 1726. Ergò innuptis mulieribus summa vitæ breviora.*

de l'économie animale , ce qu'il est facile de connoître par la mauvaise humeur , par les bisarreries & les caprices de la volonté , par l'attachement opiniâtre à des objets dont on rougiroit si l'on pouvoit faire usage de sa raison. Le mariage dissipe tant de symptômes parce qu'on se soumet au commandement de croître & de multiplier , parce qu'on s'installe dans l'honorable emploi d'être mere (*b*).

Au contraire si la liqueur féminale peu ménagée se trouve continuellement épuisée , le sang s'appauvrit , le corps devient foible & tombe dans le marasme , la vûe s'éteint , les membranes du cerveau deviennent douloureuses , l'ame peu active est incapable de penser & de raisonner , & n'est plus susceptible de ces mouvemens des passions qui lui font sentir sa force & son existence (*c*).

Maintenant jetez les yeux sur cet

(*b*) *Sic autem se res habent mulierum , si quidem cum viris rem habeant , magis sanæ sunt ; sin contrà , minùs benè habent.* Hippocrates. *lib de geniturâ.*

(*c*) Voyez le Livre de l'*Onanisme* , ou Dissertation sur les maladies produites par la Masturbation , par M. Tisso : , Docteur en Méd. in-12. troisième édit. Lauzanne 1764.

homme qui n'est ni trop avare ni trop prodigue de cette liqueur vivifique qui s'échappe avec tant de vitesse. Il jouit de toute la vigueur de sa nature ; son corps est ferme & robuste, son ame est hardie & prompte dans ses opérations. Il est susceptible de tous les desirs. L'amour, la gloire, l'ambition remuent diversement son cœur & lui causent mille émotions plus vives & plus agréables les unes que les autres. Enjoué, badin, éloquent, il développe le caractère de son affection, en exprime le génie & parle le langage qui lui est propre.

PARAGRAPHE II.

Des Excrémens.

Des matières fécales.

LE ventre peut être trop resserré ou trop lâche soit par un vice qui soit propre aux solides, soit par le défaut des fluides qui y abondent continuellement, comme nous l'avons fait remarquer en parlant de la bile & des sucs digestifs. Dans chacun de ces états les matières rejetées par les selles sont de différente nature,

de différente couleur, de différente consistance, de différente odeur, &c. souvent l'on peut juger par elles de l'état des viscères du bas ventre, & même de ceux qui se trouvent logés dans les autres cavités du corps humain. Nous renvoyons tous ces détails aux Traités Pathologiques.

Lorsque le ventre n'est pas libre, il arrive à-peu-près les mêmes symptômes que ceux que l'on apperçoit dans les hypocondriaques. Ces personnes se plaignent de vents, de borborigmes, de coliques, de chaleur d'entrailles, de fumées qui montent à leur cerveau, de douleur de tête, d'hémorrhoides & de plusieurs autres maux qui asservissent les âmes dans la guerre qu'ils livrent aux corps

Un ventre habituellement trop libre produit encore des effets plus dangereux que la constipation qui est souvent la marque d'un tempérament fort & vigoureux. Tantôt cette diarrhée habituelle est produite par un vice particulier de la limphe, de la mucosité de l'œsophage & de l'estomac, de l'humeur pancréatique &

de toutes les autres liqueurs préparées pour le grand œuvre de la chification. Tantôt elle est causée par un vice particulier du foie, de la rate, du mésentère, de l'estomac, des intestins mêmes. Si elle dure trop longtemps, ou si elle augmente, elle affoiblit les entrailles, les enflamme, les excorie, les épuise. De-là naissent la maigreur, la foiblesse, l'atrophie; les disenteries, l'épaississement des humeurs, le relâchement des fibres, la leucophlegmatie, l'hydropisie, le dépérissement total de la machine. Un seul de ces maux est capable d'accabler l'ame & de la forcer à ne penser qu'à sa douleur, ou à son existence ennuyeuse & chagrinante: que fera-ce lorsque plusieurs de ces ennemis réunis ensemble viendront la percer de leurs traits, & la rendront insensible aux sentimens qui étoient autrefois pour elle les plus flatteurs & les plus consolans.

De l'urine. L'urine est une certaine quantité de sérosité séparée de la masse du sang par les reins. Elle est de la nature des matieres favoneuses & contient un sel très-volatile, une huile très-subtile

tile & une terre très-fine. Ce fel est presque alcalin, cette huile est très-âcre, cette terre peut s'unir & former des concrétions pierreuses. De-là vient la nécessité de cette excrétion qui produit des maux cruels si elle est arrêtée. Il ne faut que jetter un coup d'œil sur les peintures effrayantes & véritables que nous ont fait d'habiles Médecins, de la *dysurie*, de la *strangurie* & de l'*ischurie*. Mais sans parler ici de ces sortes de suppressions d'urine, elle est encore en état de procurer mille infirmités lorsqu'elle n'est point séparée en suffisante quantité. Elle communique au sang une acrimonie qui picote les nerfs & les irrite. De-là ces inquiétudes, ces sentimens tristes, ces engourdissemens dans l'exécution des fonctions animales, ces anxietés, ces insomnies, ces vertiges, & toutes ces chaînes qui empêchent l'ame dans ses actions. Sans parler non plus ici du *diabetes* & de l'incontinence de l'urine, si cette liqueur coule trop abondamment elle dessèche le sang & l'appauvrit, elle occasionne la maigreur, l'*atrophie* & une soif ex-

trême , elle prive les nerfs de ce suc qui leur est nécessaire pour sentir vivement les impressions & pour fournir à l'ame une suite d'idées sur la même matiere.

De la transpiration.

Ce que nous avons dit sur les climats a du faire concevoir les effets qui résultoient pour l'esprit, d'une transpiration abondante, médiocre, ou très-petite. Ces effets sont susceptibles de démonstration, & *Sanctorius* la balance à la main, pese la quantité surabondante, moindre, ou juste de la transpiration qui dispose les ames à la joie ou à la tristesse, à la colere ou à la tranquillité, à l'amour ou à l'indifférence (d). C'est dans la proportion suffisante de la transpiration que se trouve la source du plaisir d'un exercice modéré, l'attrait secret d'un travail mesuré à nos forces, le charme qu'on goûte dans les promenades, dans un air serain, dans la danse & la chasse, dans les jeux qui exigent un certain mouvement de nos corps. Cette excrétion salutaire est-elle supprimée ? il n'y a

(d) *Ars Sanctorii, de Staticâ medicinâ. Vide Sectionem sextam & septimam.*

pas de maux qu'elle ne soit en état de produire , de même qu'il n'y a pas de maladies qu'elle ne puisse guérir lorsque la nature , maîtresse de ses droits , accélère cette excrétion d'autant plus qu'elle avoit été retardée , l'augmente d'autant plus qu'elle avoit été diminuée , & fait paroître sous la forme des sueurs cette vapeur qui devoit être insensible.

L'humeur muqueuse des narines retenue dans ses canaux excrétoires gêne la circulation dans la membrane pituitaire & dans les parties voisines , occasionne des pesanteurs de tête très-incommodes , des migraines , des *céphalalgies* , & dispose insensiblement à la tristesse & à la mauvaise humeur. Lorsqu'elle coule trop abondamment comme dans les *catharres* , elle devient âcre , salée , limpide , elle excite de fréquens éternumens accompagnés de tintemens d'oreilles , & de violens maux de tête qui appliquent l'ame à sa douleur & l'intéressent fort peu sur tout ce qui pourroit être l'objet de ses considérations.

De l'humeur muqueuse des narines.

Ce seroit ici le lieu de parler de la suppression du tribut lunaire dans les

Des regles & d's hémorrhoides.

femmes , & du flux périodique des hémorrhoides dans les hommes : mais l'expérience journaliere fait tellement voir la puissance de ces excrétiions interceptées sur l'esprit , que ce seroit vouloir prouver qu'il fait jour en plein midi. Dans le premier cas les vapeurs , dans le second cas la mélancolie sont des simptômes tellement attachés à ces sortes de suppressions , qu'ils frappent les yeux les plus inattentifs & leur font soupçonner la cause de ces désordres. Si ces especes d'évacuations sont trop abondantes , les esprits en reçoivent également une atteinte remarquable : puisque les corps ne peuvent perdre une quantité notable de sang qui est le trésor de la vie , sans quelque altération sensible , & que les ames se plient sur les modifications que reçoivent les corps.



ARTICLE I V.

Du sommeil & de la veille.

ON peut comparer en général le sommeil au repos , & la veille à l'exercice. Si ce n'est que le sommeil répare les forces avec beaucoup plus d'efficacité que le repos , & affecte davantage le cerveau ; & que la veille cause dans tout le genre nerveux un éréthisme plus considérable que celui qu'auroit produit l'exercice.

PARAGRAPHE PREMIER.

Du Sommeil.

LE sommeil est une mort qui nous redonne la vie. S'il est renfermé dans de justes bornes , les actions vitales reçoivent une nouvelle énergie , les organes des sens sont tendus de la manière la plus efficace pour recevoir les impressions & en sentir les plus légères différences ; il s'est séparé une nouvelle quantité de suc nerveux pour survenir à tous les besoins dans l'occasion. Si au contraire il passe les limites que lui prescrivent

Pouvoir du
sommeil sur
les fonctions
vitales & ani-
males.

l'âge , le sexe , les tempéramens , la saison , le tems , la nature des travaux , tant s'en faut que ses effets soient salutaires , ils sont préjudiciables , alors la chaleur naturelle diminue sensiblement , le sang devient plus fereux & est chargé d'un grand nombre de parties qui devroient être enlevées par les sécrétions , tous les mouvemens se font avec moins de facilité & de souplesse , les organes des sens sont engourdis , & l'ame affoiblie par la paresse , languit dans une oisiveté dont elle est incapable de se retirer par elle-même. Aussi *Platon* disoit-il , qu'un trop long sommeil nuisoit autant à l'ame qu'au corps. Persuadé de cette vérité , il se levoit dès le grand matin & ne dormoit que le tems qu'il falloit pour éviter les maux qu'entraîne avec elle une trop longue veille. *Pline* le naturaliste , cet homme dont la multitude des connoissances étonne les plus curieux , dormoit peu & passoit souvent les nuits à étudier (e).

(e) *Erat acris ingenium , incredibilis studium , summa vigilantia Erat sanè somni parcissimus ; non nunquam inter ipsa studia instantis & deferentis. in illius vitâ à C. Plinio cæcilio ejus nepote scriptâ.*

Reglez donc la durée de votre sommeil sur votre âge, votre tempérament & les autres états de vos corps, ou du ciel qui vous environne. Reglez-la sur-tout sur le genre & l'espece de vos travaux : car plus on fatigue, plus on a besoin de repos. C'est sur cette maxime que nous accorderons aux gens de Lettres un sommeil plus long qu'aux personnes qui exercent davantage leurs corps que leurs esprits : mais il ne faut pas qu'il soit trop étendu. Le sommeil d'*Epimenides* qui dura cinquante ans au rapport de Plutarque & de cinquante-sept au rapport de Diogene Laërce, est un vrai songe (f). Ce n'est pas en dormant, comme on veut le faire accroire, qu'il s'instruisit des mysteres de la Philosophie, c'est en voyageant chez des peuples instruits & qui avoient déjà jetté les fondemens de la Morale. L'absence de ce Philosophe pouvoit être à l'égard de ses concitoyens comme son sommeil.

De la durée
du sommeil.

(f) Voyez Plutarque, si le vieillard doit encore se mêler des affaires publiques. Et Diogenes Laërce *in vitâ Epimenidis*.

PARAGRAPHE II.

De la Veille.

Nature de
la veille.

LA veille est cet état dans lequel les organes des sens tant internes qu'externes sont facilement affectés par les objets, & dans lequel les mouvemens volontaires s'exécutent avec liberté. Cet état requiert une suffisante quantité de suc nerveux & une certaine tension dans les fibres. La quantité de suc nerveux & la tension des fibres diminuent-elles ? les muscles s'affaiblissent peu-à-peu, les organes des sens languissent insensiblement, on s'endort. Un sommeil doux & paisible ramène tout au premier état, & l'ame, pour ainsi dire, réveillée de son assoupissement, agit, pense & se ressouvient selon son bon plaisir.

Pouvoir de
la veille sur
les fonctions
animales.

Si les veilles sont trop prolongées, elles ruinent la santé. Les fibres se tendent de plus en plus, & deviennent de plus en plus irritables. C'est pour cette raison que moins on dort, moins on veut dormir. C'est par cette raison aussi que les veilles aiguissent

Voyez le
liv. 3. part.
1. chap. 5.

nos esprits, les rendent moins lourds art. 1. par
& nous rendent plus propres à con- rag. 3.
cevoir les choses. C'est une observa-
tion que nous ferons dans la suite de
cet Ouvrage, que souvent ce qui
altère sensiblement la santé, dispose
aussi à avoir les sensations & l'ima-
gination beaucoup plus vives. Ici les
veilles prolongées occasionnent les
mêmes accidens qu'un exercice forcé.
Toutes les fibres sont tendues au-delà
de leur ton, le sang s'alcalise; état
prochain de la fièvre & de l'inflam-
mation. Ainsi quoique les veilles
disposent efficacement à avoir de l'es-
prit, nous croyons que c'est un
moyen à ménager avec beaucoup de
circonspection, puisque la santé y est
si fort intéressée. Il est vrai que quel-
quefois en le négligeant on en pense
moins subtilement; mais on a l'avan-
tage de penser plus longtems & de
jouir d'une meilleure santé; ce qui
équivalut aux avantages d'une bril-
lante réputation, ou d'une grande
fortune.



ARTICLE V.

Combinaison des choses non naturelles.

Combinaison des choses non naturelles.

LES choses non naturelles peuvent tellement être combinées entre elles, qu'elles concourent toutes :

1^o. À produire le même effet. C'est ainsi qu'un régime de vivre rafraîchissant, un trop long repos, ou un sommeil trop long, des passions peu vives occasionnent l'épaississement du sang & un relâchement considérable dans les vaisseaux. Il en est de même d'un régime échauffant joint à un travail pénible, à des veilles prolongées & à des mouvemens de l'ame trop impétueux. Il s'ensuit nécessairement une certaine âcreté dans les humeurs & un éréthisme considérable dans les fibres de toute l'habitude du corps.

2^o. Si toutes les choses non naturelles sont arrangées entre elles ainsi que nous venons de le dire, il en résultera plus vite tel effet que si elles étoient combinées en moindre nombre.

3°. Si le mélange est égal de sorte qu'il y ait une exacte compensation de part & d'autre, le corps conserve son même tempérament & il ne lui arrive aucun changement. Tandis que si toutes choses ne sont pas dans la même proportion, la constitution du corps panche du côté que se trouve l'excès.

4°. Parmi les choses non naturelles une seule suffit pour produire certains effets, quoique toutes les autres soient rangées sous les loix les plus austères que prescrit l'hygiène. C'est une conséquence nécessaire du troisième principe. Ces effets sont ceux que nous avons détaillé en examinant séparément chaque chose qui entroit dans le régime de vivre.

5°. Une cause contraire peut détruire des effets produits avant par une des choses non naturelles. C'est ainsi que des alimens humectans, une boisson délayante, un exercice modéré détruisent la sécheresse qu'avoient occasionné des alimens trop âcres, des boissons spiritueuses, un exercice trop laborieux.

6°. La chose peut aller encore plus

loin : par l'usage continuel & immodéré qu'on fait des choses qui entretiennent la vie & la santé, on peut tomber dans le vice opposé. En insistant trop sur les causes qui remédient à la sécheresse, on procure trop de relâchement aux vaisseaux & on rend les humeurs trop aqueuses. C'est pourquoi si l'on n'y prend garde, en combattant avec trop de vigueur & pendant trop de tems un tempérament chaud, bien loin d'obtenir cette constitution tempérée qui étoit l'objet de tous les souhaits, on acquiert un tempérament froid & humide.

On sent assez que ces différentes altérations des corps apportent des changemens notables dans les esprits & dans les caractères. Il seroit trop long de les détailler ici, les conséquences en sont trop évidentes après les principes que nous avons établis. Qu'il nous suffise de répéter ici que le pouvoir du régime de vivre sur les esprits est une de ces vérités frappantes qui doivent être mises hors de doute. C'est ce que nous avons tâché d'établir dans ce chapitre. On ne peut pas non plus raisonnablement douter

que les choses non naturelles ne soient autant de causes Physiques qui agissant directement sur les organes des sens , agissent indirectement sur les facultés de l'ame , & qu'en les employant bien ou mal , on donne plus ou moins d'étendue à son génie. Voici donc l'abrégé de notre doctrine sur cet article.

COROLLAIRE I.

Que la tempérance est toujours la voie la plus sûre soit pour la santé du corps , soit pour l'intégrité des fonctions animales.

COROLLAIRE II.

Que parmi les alimens ceux qui fournissent un suc moins grossier & qui ont quelques parties spiritueuses , légèrement salines & sulphureuses , mobiles & volatiles , sont ceux qui nous mettent en état d'exercer les fonctions animales avec plus de facilité & de liberté.

COROLLAIRE III.

Que parmi les boissons l'eau simple maintient l'esprit dans son assiette

ordinaire , & est peu capable de lui procurer aucun éclat : le vin pris modérément lui donne plus de force , la bierre & le cidre lui fournissent un feu qui n'est que passager. On doit encore regarder le chocolat , les décoctions de café , les infusions théiformes comme autant de boissons qui facilitent l'exercice des opérations animales.

COROLLAIRE IV.

Que l'exercice & le repos justement ménagés donnent beaucoup d'avantages à l'esprit.

COROLLAIRE V.

Qu'il faut apporter une singuliere attention sur la maniere dont se font les sécrétions & les excrétions de nos corps : car c'est de-là que dépend la plus grande partie de nos passions & la vigueur ou la foiblesse de nos esprits.

COROLLAIRE VI.

Que l'on peut espérer autant de secours du sommeil & de la veille , que

l'on a droit d'en attendre du repos & de l'exercice.

COROLLAIRE VII:

Enfin que le régime de vivre est un moyen incontestable soit pour corriger les défauts de l'entendement & de la volonté , soit pour avoir un génie heureux , facile & propre aux sciences auxquelles on veut s'appliquer.

Fin du Tome premier.

P 427 434 439

2 vols

1.680, net.



